This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

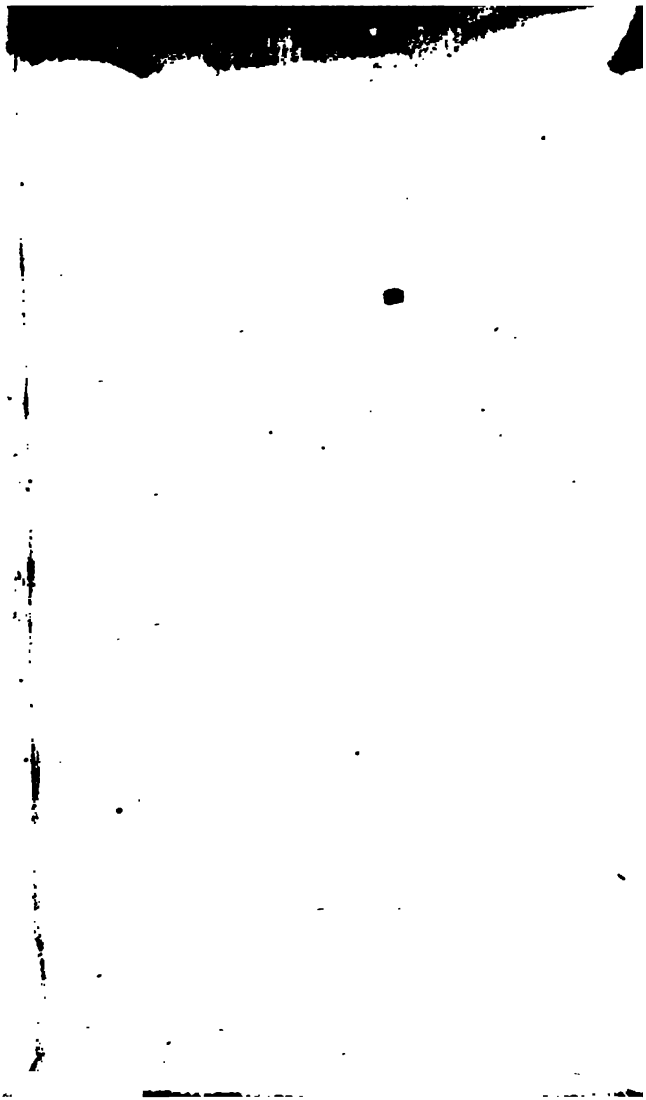
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Case 3. Div. f. 2

23747 f. 41



LETTRES

DE MESSIRE ROGER DE RABUTIN

COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT-GENERAL DES ARMÉES DU ROI, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE FRANÇOISE ET ETRANGERE.

AVEC LES REPONSES.

Nouvelle Edition, où l'on a inſeré les trois Volumes de NOUVELLES LETTRES *publiez en* 1709, *& rangé toutes les Lettres ſelon l'ordre Chronologique.*

TOME CINQUIEME.

A AMSTERDAM,

Chez *ZACHARIE CHATELAIN.*

MDCCXXXVIII.

BODLEIAN
31 JUL 1929
LIBRARY

TABLE

DES

LETTRES

DU

TOME CINQUIEME.

Lettres au ROI. 191. 263. 361.
A. S. A. R. MADEMOISELLE. 9.
De S. A. R. Mademoiſelle. 1.
*Au Duc d'*YORC *devenu Roi d'Angleterre.* 78.

A.

Au Duc de Saint Aignan. 1. 22. 25. 46. 71. 254.
Du Duc de Saint Aignan. 14. 19. 21. 26. 250.
Du P. Archange. 182.
Au P. Archange. ibid.
Au Duc d'Aumont. 107.
Du Duc d'Aumont. 110.
De l'Evéque d'Autun. 67. 156.
A l'Evéque d'Autun. 66. 69. 74. 214.

TABLE

B.

Au Duc de Beauvilliers. 111. 268.
A Monſieur de Benſerade. 49. 56. 95. 152. 16
219. 270.
De Monſieur de Benſerade. 29. 51. 93.
Du Comte de Bethune. 362.
A Monſieur Boucherat. 17.
De Monſieur Boucherat. 19.
Au Pere Bouhours. 41. 162. 285. 293. 29
368.
Du Pere Bouhours. 160. 286. 325. 366.
A Monſieur le Comte de Briord. 87.
A Monſieur Brulart Premier-Préſident de Dijo
67. 223.
De Monſieur Brulart. 197. 248.
Du Marquis de Buſſy. 355. 357.
De Monſieur du B. 127.
De Monſieur de B. 166.

C.

A Monſieur Charpentier. 307. 319. 365.
De Monſieur Charpentier. 311.
A Monſieur de Châteauneuf. 18.
De Monſieur de Châteauneuf. ibid.
De l'Abbé de Choiſi. 271.
A l'Abbé de Choiſi. 275.
De la Marquiſe de Colligny. 256. 295. 301.
A l'Abbé de Colligny. 141.
A Mr. le Prince de Condé. 175.

De M. le Prince de Condé. ibid.
De Mr. de Corbinelli. 5. 38. 53. 59. 127. 143. 155. 187. 197. 213. 266. 280. 282. 299. 318. 331. 339. 345. 371.
A Mr. de Corbinelli. 40. 50. 56. 61. 103. 121. 134. 136. 201. 281. 324. 335. 341. 349.
Du Comte de Crecy-Longueval. 28. 34. 47.
De Monſieur du C. 219.

E.

A Mr. le Duc d'Enguien. 92.
Au Maréchal d'Etrées. 7.
A Mr. de Saint Evremond. 78.

G.

Au Duc de Geſvres. 218.
A Madame la Comteſſe de Grignan. 85. 109. 327. 374.
De Madame de Grignan. 94. 105. 335.

H.

De Mr. de Harlay Intendant de Bourgogne. 131.
De Mr. de Harlay-Bonneuil Ambaſſadeur à Francfort. 30.
A Mr. de Harlay-Bonneuil. ibid. 364.
A la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin. 29.

29. 63. 70. 96. 115. 132. 217. 339.
De la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin. 31. 33. 41. 58. 68. 73. 191. 208.
A la Maréchale d'Humieres. 79. 100.

I.

A. M. Jannin de Caſtille. 203. 269.
De Mr. Jannin. 209.

L.

Au Comte de Lauſun. 17.
A Monſieur le Marquis de Louvois. 48. 106.
De la Ducheſſe du Lude. 21.

M.

A Madame de Monjeu. 291. 306.
Au Marquis de Montataire. 33.
A Madame de Montmorenci. 188. 194. 206. 277.
De Madame de Montmorenci. 186. 193. 200.
De Madame de M. . . . 86. 97. 220. 350.
A la Marquiſe de M. 167.
A la Préſidente M. 314. 321.
De la Préſidente M. 321.

O.

A Madame la Préſidente d'Oſembray. 35.
De Madame la Préſidente d'Oſembray. 58.

P.

A l'Abbé Pelletier. 74.

R.

De Meſdemoiſelles de Rabutin. 176.
De Mademoiſelle de Rabutin qui étoit allée demeurer avec le Comte de Rabutin ſon Frere à Vienne. 283.
Du Comte de Rabutin d'Allemagne. 196.
Au P. Rapin. 15. 87. 140. 148. 162. 208.
Du P. Rapin. 13. 82. 161. 207.
A Madame de la Rongere. 221.
Au Préſident de R. 159.

S.

De Madame de Scudery. 14. 20. 77. 81. 83. 99. 149. 168. 297.
A Madame de Scudery. 16. 81. 84. 110. 146. 150. 159.
A la Comteſſe de Senneville. 164.
De la Comteſſe de Senneville. 165.
De la Marquiſe de Sevigny. 3. 11. 32. 36. 43. 52. 59. 61. 68. 71. 89. 101. 104. 111. 127. 141. 154. 183. 198. 210. 216. 249. 250. 259. 264. 270. 278. 288. 297. 317. 328. 337. 343. 358. 369.
A la Marquiſe de Sevigny. 5. 7. 12. 32. 34. 39. 50. 55. 60. 62. 91. 102. 107. 113. 130. 144. 153. 177. 189. 204. 215. 222. 225. 250. 257. 261. 266. 272. 274. 280. 284. 292. 315. 322. 332. 333. 340. 348. 360. 373.

TABLE

T.

Du Marquis de Termes. 98. 117. 118. 351. 371.
Au Marquis de Termes. 303. 314. 353. 372.
A Madame la Comteſſe de Toulonjon. 157. 276. 301. 302. 305. 326.
A la Comteſſe de Traſſy. 356.
Au Marquis de Trichâteau. 44.
Du Marquis de Trichâteau. 10. 48.
Du Marquis de T. 51.
A la Comteſſe de T. 22.

U.

A la Marquiſe d'Uxelles. 195.

LETTRES ANONYMES.

Au Duc de . . 26. 342. 345. 354. 363.
Du Marquis de . . 207.
De l'Abbé de . . 295.
*A Monſieur * *.* 65.
De la Marquiſe de . . 268.
A Madame de . . 35. 43.
De Madame de . . 75. 79.

DES LETTRES, POESIES ET AUTRES PIECES

Inſerées dans les Lettres de ce Volume.

Diſſertation ſur trois Madrigaux traduits de Martial. 171.
Epigramme de Mr. Deſpréaux contre Pradon & Bonnecorſe. 118.
Hiſtoire du Prince de Condé. 308.
Lettre en vers de Mr. de Grammont. 114.
Lettres en Proſe & en Vers. 122. 178.
Lettre à Madame de Toulonjon en proſe & en vers. 146. 258.
Lettre à Mr. l'Abbé Furetiere. 137.
Lettres d'Heloïſſe & d'Abelard. 326.
Lettre du Marquis de Buſſy à Mr. le Dauphin. 357.
Remerciment du Comte de Buſſy à Mrs. de l'Académie Françoiſe, qui lui avoient député Mrs. Charpentier & Quinault pour lui faire compliment ſur ſon retour. 27.
Rondeau. 273.
Sonnet de Mr. de Corbinelli. 187.

Vers

Vers de Mr. Pavillon à Madame Damon. 129. 158.
Vers ſur la Banqueroute des Incurables. 119.
Vers ſur l'Inconſtance. 135.

LETTRES
DE
M. LE COMTE
DE BUSSY
RABUTIN.

I. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 24 Mars 1681.

NOTRE amie me vient de mander, Monſieur, que vous aviez épouſé Mademoiſelle de Lucé. Vous ſavez bien que marié ou veuf, vous me ſerez toujours également cher, & qu'il ne vous arrivera jamais rien à quoi je ſois indifférent. Je ne doute pas que ſi vous

aviez voulu, vous n'euſſiez trouvé un plus grand parti; mais vous ne pouviez trouver plus de vertu, plus de douceur d'eſprit & plus d'attachement pour vous, que vous en avez rencontré. Ainſi, Monſieur, ſoyez aſſuré de l'approbation de vos amis raiſonnables, & me regardez toujours comme le plus fidele que vous aurez jamais.

II. LETTRE.

De S. A. R. MADEMOISELLE au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Avril* 1681.

JE reçus votre Lettre * peu de tems après le gain de mon procès; mais Mademoiſelle de Guiſe s'eſt encore défendue, & elle ne s'eſt rendue que depuis ſept ou huit jours que j'ai encore eu un Arrêt. J'ai trouvé mille embarras à la Grand-Chambre, & j'ai eu recours au Roi, où je devois trouver du ſecours & de la juſtice. J'y en ai trouvé comme tout le monde, mais avec des graces & des agrémens qu'il faudroit avoir vus & entendus; car cette maudite affaire m'a obligé de parler au Roi vingt fois, près d'une heure chacune dans ſon cabinet, & pluſieurs autres des tems trop longs à mon gré, par la crainte que j'avois de l'ennuyer; car pour moi, je ne m'ennuyois pas. Enfin Sa Majeſté m'a envoyée à la Premiere Chambre des Enquêtes. J'ai gagné; ma victoire eſt entiere; le champ de

* *Let. CCCII. du Tome IV.*

de bataille m'eſt demeuré: j'en ſuis fâché. Si j'avois voulu l'avoir par l'honneur, je n'aurois pas eu tant de peine. Je ſuis très perſuadée que vous en êtes auſſi aiſe que certaines gens en ſeront fâchez. J'eſpere que votre fils ſera un fort garçon. Il a de l'eſprit, & j'en ſuis certaine, & très perſuadée que vous êtes fort de mes amis: croyez auſſi que je ſuis fort la vôtre,

ANNE MARIE LOUISE D'ORLEANS.

III. LETTRE.

Du Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3 Avril 1681.

FAISONS la paix, mon pauvre Couſin. J'ai tort, je ne ſai jamais faire autre choſe que de l'avouer. On dit que ma Niece ne ſe porte pas trop bien. C'eſt qu'on ne peut pas être heureuſe en ce monde: ce ſont des compenſations de la Providence, afin que tout ſoit égal, ou qu'au moins les plus heureux puiſſent comprendre par un peu de chagrin & de douleur, ce qu'en ſouffrent les autres qui en ſont accablez.

Je vous ai ſouhaité un lot à la lotterie, pour commencer à rompre la glace de votre malheur. Se'a ſe dit-il? Vous me le mandérez, car je ne puis jamais raccommoder ce qui vient naturellement au bout de ma plume. Cela étoit vous auroit retiré en trois d'être moins malheureux: mais je crois que ma Niece ne ſera plus malade le lendemain, & qu'elle me l'auroit dit. Mais

ſieur votre Fils n'a rien gagné auſſi : mais nous avons encore toutes nos eſperances pour le gros lot, le Roi l'ayant redonné au Public. Le voyage de Bourbon eſt rompu. Mais je ne fais que de miſerables répétitions ; Monſieur votre fils vous mandera tout aſſurément. La Cour l'a voulu appeller Monſieur de Buſſy. Le nom de Rabutin eſt demeuré avec celui d'Ademar que vouloit prendre le Chevalier de Grignan, & que T..... ſeul a empêché de proſperer; il faut l'attache des Courtiſans pour les noms. Celui d'Etrées eſt comblé de tous les titres qui peuvent entrer dans une maiſon.

Il ne faut point s'attacher à des penſées triſtes & inutiles: il vaut mieux croire, comme notre ami Corbinelli me le prêche tous les jours, que Dieu règle toutes choſes comme il veut qu'elles ſoient, & que la place que vous tenez dans l'Univers, telle qu'elle eſt, ne pouvoit point être dérangée. Le Pere Bourdaloue nous fit l'autre jour un ſermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle eſt ſoumiſe à l'ordre de la Providence, & qu'il n'y a que celle du ſalut, que Dieu nous donne lui-même, qui ſoit eſtimable. Cela conſole & fait qu'on ſe ſoumet plus doucement à ſa mauvaiſe fortune. La vie eſt courte, c'eſt bien-tôt fait; le fleuve qui nous entraine eſt ſi rapide, qu'à peine pouvons-nous y paroître. Voilà des moralitez de la Semaine Sainte, & toutes conformes au chagrin que j'ai toujours quand je vois, que hors vous, tout le monde s'éleve; car au travers de toutes mes maximes, je laiſſe toujours voir beaucoup de foibleſſe. Adieu, mon cher Couſin; adieu, mon ai-

aimable Niece: aimez-moi toujours, & me mandez de vos nouvelles. Je laiſſe la plume à Corbinelli.

De Monſieur de Corbinelli.

Viendrez-vous ici ce mois d'Avril ? Ah que j'en ſerois aiſe ! J'ai cent réflexions à faire ſortir de ma tête, qui n'en ſortiront jamais qu'en votre préſence. Amenez la divine Marquiſe, c'eſt-à-dire par divine, Madame votre fille, & par Marquiſe, Madame de Colligny. Si elle vient plaider, je lui apprendrai quelque choſe, & il n'y a rien que cela que je ſache mieux qu'elle. Un homme dit l'autre jour à Monſieur le Chancelier de ma part, que je plaignois fort un Roi conquérant qui ne vous avoit pas pour Hiſtorien. Adieu, Monſieur. Peu de gens ſont dignes de vous admirer autant que le font les vrais honnêtes gens, encore moins autant que je le fais, & encore moins autant que vous le méritez.

IV. LETTRE.

De Monſieur le Comte de Buſſy à Madame la Marquiſe de Sevigny.

A Chaſeu, ce 5 Avril 1681.

JE voi bien, Madame, qu'il faut que je vous faſſe compliment ſur un nouveau rhumatiſme à vos mains ; car vous ne feriez pas ſans cela trois mois ſans me faire réponſe, & même une

réponſe qui ne me paroiſſoit pas vous devoir être indifférente. Ce qui me fait pourtant encore un peu douter de la fluxion, c'eſt l'oubli à quoi je ſai que vous êtes aſſez ſujette les Hivers à Paris; & je vous avoue que je ſuis fort embaraſſé à choiſir ce que j'aimerois mieux que vous euſſiez, ou un rhumatiſme, ou de la tiédeur pour moi. Ce ſeroit vous aimer bien en cette rencontre, ma chere Couſine, que de vous ſouhaiter du mal; & je croi que je m'y réſoudrois.

Je vous écris avec bien de la joye de la promotion de mon ami le Comte d'Etrées. C'eſt un Maréchal, celui-là, qui n'a eu de recommandation que ſon mérite. Il a de la naiſſance, de l'eſprit, de la valeur, & de longs ſervices.

Les affaires ſe brouillent fort avec le Pape. Je penſe pourtant qu'il n'y aura point de ſang répandu. Madame de Grignan ſe porte-t-elle bien? Il me vient une legere appréhenſion que ſes incommoditez ne vous ayent empêché de m'écrire. Mandez-moi de ſes nouvelles, & de celles de notre cher Corbinelli. N'a-t-il point quelque nouveau procès, c'eſt-à-dire, ne veut-il point faire pendre quelqu'un? car je ſai que ſon fort dans la chicane eſt ſur le criminel.

V. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal d'Estrées.

A Chaſeu, ce 5 Avril 1681.

SI par l'attente vous avez perdu de l'ancienneté dans votre Corps, Monſieur, le Roi vous en a bien récompenſé, en faiſant une promotion pour vous ſeul, & avec toutes les circonſtances qui ſuppoſent le vrai merite. Je n'ai que faire de vous dire que j'en ſuis ravi. Il y a long-tems que je vous en ai témoigné mon impatience, & le chagrin de ce qu'il me ſembloit qu'on vous fît trop attendre cet honneur. Je n'ai plus qu'à vous ſouhaiter les grands moyens de ſoutenir hautement cette dignité, que vous en jouiſſiez encore plus long-tems que Monſieur votre pere, & que vous croyiez bien que perſonne ne vous aime & ne vous eſtime plus que je fais.

VI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 12 *Avril* 1681.

CELA eſt plaiſant, ma chere Couſine, que nous ne nous écrivions plus qu'en coups fourrez. Votre Lettre eſt du 3, & la mienne du 5 de ce mois. L'incommodité de votre Niece n'eſt pas capable de lui ôter la qualité d'heu-

reuſe Veuve; au contraire, elle en connoitra mieux le prix de la bonne ſanté. Je n'avois garde d'avoir un lot à la lotterie du Roi, à moins qu'elle n'eût été comme celle que fit le Cardinal Mazarin, où perſonne n'avoit mis de ceux à qui il envoya des lots. J'envoyai mon fils à l'Armée ſous le nom de Rabutin; mais comme à la Cour on l'appella Buſſy parce que je n'y étois pas, j'ai conſenti que ce nom-là lui demeurât.

Savez-vous bien, ma chere Couſine, qui ſont ceux qui doivent être toujours fâchez quand on éleve des gens aux grands honneurs de la guerre ? Ce ſont des perſonnes de naiſſance qui n'y ont jamais été; car il dépendoit d'eux d'y aller. Mais quand un homme de qualité a fait beaucoup plus qu'il ne faut pour être Maréchal de France, & que des ennemis puiſſans lui ont fait perdre tous ſes ſervices pour des bagatelles, il a d'abord du chagrin; mais comme Chrétien & comme homme de courage, il prend patience, & il ſe conſole en ſa propre vertu. Faites l'application, Madame, & trouvez bon après cela que je vous rediſe ce que je vous ai tant dit: que j'ai ſouhaité d'être Maréchal de France; que j'ai fait ce qu'il falloit pour cela; & que lorsque j'ai vu que la Fortune ne le vouloit pas, je me ſuis accommodé à ſon caprice: j'ai voulu ſur cela ce qui lui plaiſoit. C'eſt une playe qui eſt entierement fermée, & je me ſoucie ſi peu aujourd'hui du titre de Maréchal, qu'avec ce que j'ai fait à la guerre pour le mériter, je voudrois avoir dix mille livres de rente plus que je n'ai, & ne m'appeller que Baron.

Vous me dites de ſi belles choſes ſur la briéveté

veté de la vie, & ſur le mépris des honneurs qui durent ſi peu, que je ne comprens pas que vous vouliez d'un autre côté que j'aye du chagrin de n'en avoir point. Non, Madame, je n'en aurai point, & je vous en ai dit mes raiſons. Si je voulois épuiſer cette matiere, j'irois bien loin; mais je vous garde encore quelque choſe, en cas que vos foibleſſes vous reprennent une autre fois.

VII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. MADEMOISELLE.

A Chaſeu, ce 17 Avril 1681.

PAR la Lettre * que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, MADEMOISELLE, je vois les ruſes & l'entiere défaite de vos ennemis. Je vois que vous avez récuſé un homme qui le devroit être, à mon avis, de tout le monde. Mais je voudrois bien ſavoir les cauſes de récuſation, car je ne le crois parent, MADEMOISELLE, ni de la Maiſon de Bourbon, ni de la Maiſon de Lorraine. Vous croyez bien, MADEMOISELLE, qu'aimant le Roi après les maux qu'il m'a faits, parce que je me fais juſtice & que je le trouve digne d'être aimé; vous croyez bien, dis-je, que je redouble d'admiration quand je lui vois faire des actions de juſtice & de bonté. Celles qu'il vient de faire en votre faveur, me touchent ſenſiblement, par l'interêt que je prends à ſa gloire

* *Lettre II.*

gloire & à ce qui vous regarde. Dès que je lui vois de la douceur pour les malheureux, je ſuis charmé. L'amour-propre me donne ces ſentimens; & quand parmi ces malheureux, il s'en trouve quelqu'un qui a du mérite ou qui eſt de mes amis, ſon interêt ſe joint à l'amour-propre & j'adore SA MAJESTE'.

L'approbation de Votre A. R. pour mon fils lui fait bien de l'honneur, & à moi le plus grand plaiſir du monde; il faut qu'il tâche d'en mériter la continuation. Pour moi, MADEMOISELLE, avec tout cet eſprit qu'on dit que j'ai, je ne ſaurois vous bien dire à ma fantaiſie à quel point je ſuis à vous. Les termes de reſpect, d'attachement & de zèle ne me ſatisfont pas aſſez pour me dire de V. A. R. le très humble, &c.

VIII. LETTRE.

Du Marquis de Trichâteau au Comte de Buſſy.

A Semur, ce 19 Avril 1681.

LE refroidiſſement de notre commerce m'alarme, Monſieur. Il y a quinze jours que je n'ai reçu de vos nouvelles. Mon amitié pour vous eſt trop tendre & la vôtre m'eſt trop chere, pour n'être pas en peine.

On me mande de Paris qu'un Prédicateur de notre connoiſſance n'a pas été heureux dans ſes Sermons, & que le jour de Pâques il débita devant le Roi de méchantes denrées pour de bon-

bonnes marchandiſes qu'on attendoit de lui, mais que perſonne n'en voulut prendre.

Un autre, dit-on, voulant pendant ce Carême tourner en ridicule la beauté & les ajuſtemens des femmes, s'aviſa d'expoſer en chaire à ſes auditeurs une tête de mort parée de cornettes & de fontanges. Perſonne n'en fut touché, & tout le monde ſe prit à rire. Ce ſont, ce me ſemble, des farces dont les grandes véritez de notre Religion n'ont pas beſoin.

IX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Avril 1681.

VOus avez reçu une de mes Lettres, mon Couſin, dans le tems que j'ai reçu la vôtre; cela arrive ſouvent. Je ne répons rien à vos reproches, ils ſont juſtes. Vous avez raiſon de croire que mes mains ſont encore malades, puiſque je ne vous écris point. Vous en ſeriez encore plus étonné, ſi vous ſaviez que je penſe très ſouvent à vous, & que j'ai plus d'amitié pour vous & pour l'aimable Veuve, que vous n'en avez peut-être pour moi. Nous examinerons ces véritez & ces contrariétez quand vous dinerez ici avec Corbinelli. De la façon dont vous me parlez de votre voyage, à peine recevrez-vous cette Lettre en Bourgogne, & je devrois déja donner les ordres pour votre repas. A tout hazard, je veux vous dire encore la joye que j'aurai de vous voir tous

deux, & de vous conter que l'autre jour je ſoupai avec le Maréchal d'Etrées chez la Marquiſe d'Uxelles; je lui dis ce que vous me mandez de lui & de ſa nouvelle dignité. Je trouvai que les louanges d'un homme tel que vous, lui faiſoient un plaiſir ſenſible. Il me pria de vous remercier, d'une maniere à me perſuader qu'il avoit beaucoup d'eſtime pour vous, & qu'il étoit fort aiſe de celle que vous avez pour lui. Je m'aquitte avec plaiſir de ce compliment, qui n'eſt point un compliment. Je ſuis conciliante; j'aime à reſſerrer les liaiſons que le tems & l'abſence dénouent quelquefois à tel point qu'on ne ſe connoit plus. La belle Madelonne me prie de vous faire des amitiez, & à l'aimable Veuve. Le bon Corbinelli n'oſeroit partir que vous ne ſoyez arrivé, & nous ſerons ravis de vous embraſſer, & de cauſer avec vous, Monſieur & Madame.

X. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Dijon, ce 6 Mai 1681.

JE ne vous paſſe point le *peut-être* de mon amitié au deſſous de la vôtre, & je croi vous traiter favorablement quand je vous dis que vous m'aimez autant que je vous aime; mais je conſens que nous remettions cette ſupputation au premier diner que vous me donnerez avec notre ami Corbinelli. Je ne penſe plus aller ſi vîte à Paris que j'avois cru. Notre Veuve & moi embraſſons mille

mille fois vous & la belle Madelonne. Si le bon Corbinelli peut nous attendre, il nous obligera fort. Mais s'il ne ſe peut empêcher de partir, je lui demande qu'il vienne paſſer à Lanty où nous allons dans quinze jours.

Adieu, Madame, j'aurois encore cherché quelques ſornettes à vous dire, ſi un petit Fermier n'entroit dans ce moment dans ma chambre avec un petit ſac. Je vous quitte donc pour lui, Madame, quoiqu'il ne ſoit pas ſi aimable que vous; mais c'eſt qu'il m'apporte de quoi vivre, & je veux vivre pour vous aimer.

XI. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Mai 1681.

N'IMPUTEZ, Monſieur, qu'à ma mauvaiſe ſanté de ce que j'ai paſſé l'Hiver ſans me donner l'honneur de vous écrire; je ne ſuis pas capable d'y manquer que par-là. Je ſai trop ce que vous valez pour l'oublier, & j'ai trop d'inclination à vous honorer pour ceſſer de vous le dire ſans raiſon. En un mot, je ne me porte pas bien depuis près de ſeize mois. Cela n'eſt pas aſſez fort pour m'empêcher de penſer à mes amis, mais trop pour m'empêcher de leur écrire.

On nous dit que nous vous verrons à Paris cet Eté. Ce ſera une grande joye & une grande conſolation pour qui ſait vous eſtimer & vous honorer comme moi. Au reſte, Monſieur, ne vous abandonnez pas ſi fort à votre Philoſophie que vous nous oubliyez, & que Paris avec tout ce que vous avèz de cher vous devienne indif-

ferent. C'eſt une Philoſophie outrée que celle qui fait oublier ſes amis. Réformez la vôtre ſur cet article ; aimez toujours ceux qui vous honorent comme moi, & ſongez y quelquefois.

XII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Mai 1681.

DANS la peur que j'ai, Monſieur, que vous ne veniez pas le mois de Mai non plus que le mois d'Avril, je me donne l'honneur de vous écrire, car il ne faut pas laiſſer dormir l'amitié trop long-tems; le repos ne lui eſt pas mortel, mais bien l'aſſoupiſſement. Je ne ſavois où vous prendre, quand Madame de Rabutin m'a appris que vous étiez à Dijon. J'ai ouï dire que c'étoit une grande Ville où il y avoit bonne compagnie, car les honnêtes gens ſont de tous les pays; & cela pourroit vous y retenir quelque tems: mais enfin, Monſieur, aurons-nous l'honneur de vous voir cet Eté ?

XIII. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 9 Mai 1681.

VOus me connoiſſez trop bien, Monſieur, & vous vous connoiſſez trop bien vous-mê-

même, pour me pouvoir soupçonner de quelque négligence sur ce qui vous regarde. Comme vous avez toujours ce même mérite & cette même bonté pour moi, qui m'ont obligé de prendre vos interêts assez hautement en de fâcheuses conjonctures, je vous tiens fort persuadé que je ne changerai pas facilement. Mon amitié pour vous est fondée sur l'estime, une illustre naissance soutenue de beaucoup de valeur & d'esprit, & fomentée par plus de vingt ans d'une connoissance particuliere; tout cela ne laisse pas oublier un absent comme vous.

XIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

Ce 29 Mai 1681.

*JE ne fais que de recevoir votre Lettre, mon Reverend Pere. Je n'ai pas la même raison que vous à dire de mon silence, ç'a été l'accablement des affaires qui m'a empêché de vous écrire. Je vous assure que j'ai bien du chagrin de votre mauvaise santé, & sur cela je n'ai pas tant de patience que vous. Il est vrai que sans la considération des amis que j'ai à Paris, il me seroit insupportable. J'y vois d'ordinaire des fortunes qui m'accablent, & je ne vois rien dans ma Province au dessus de moi. Je mène une vie dans deux belles maisons, qu'avec cinquante mille livres de rente je ne pourrois pas mener à Paris.

* *Voyez Lett. XI.*

XV.

XV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Dijon, ce 11 *Mai* 1681.

VOUS avez raiſon, Madame, de croire que je n'irai non plus le mois de Mai à Paris, que j'ai fait le mois d'Avril. Ceux qui ne manquent jamais aux rendez-vous qui ne ſont ni d'honneur, ni d'amour, il faut qu'ils n'ayent guere d'affaires. Je viens d'un endroit où j'ai été près d'un mois, & où je me ſerois fort ennuyé ſans cinq ou ſix perſonnes que le commerce du monde a poli & qui ont pris ſoin de moi. Le reſte y eſt très rude, comme voiſins des Comtois & des Suiſſes dont ils copient la groſſiereté. J'y cherchois d'ailleurs de l'argent à emprunter, & ſur cela j'aimerois autant parler à des Suiſſes.

L'élévation de qui vous me parlez, me paroit n'avoir point de meilleure raiſon que la bonne volonté du Roi, Car tel eſt notre plaiſir; & il eſt bien juſte, ce me ſemble, que les Rois qui peuvent tout & qui font d'ordinaire juſtice aux plus grandes vertus, ayent pour le moins la liberté auſſi bien que nous autres Particuliers de recompenſer un long attachement qu'on aura eu pour leurs perſonnes.

* *Voyez Lett. XII.*

XVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Boucherat.

A Dijon, ce 12 *Mai* 1681.

MA longue abſence ne m'empêche pas de ſonger à vous, Monſieur, & de prendre part à ce qui vous touche. J'ai appris que la mort de Monſieur de ** vous avoit produit des avantages conſidérables. Je vous aſſure encore, Monſieur, que le détachement que j'ai des affaires du monde où m'a mis une longue diſgrace, ne me rendra jamais indifferentes les proſpéritez de votre Maiſon. Je vous en ſouhaite de plus grandes; & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai cru qu'elles vous arriveroient. J'eſpere de vous en faire compliment un jour; cependant croyez bien, s'il vous plait, que perſonne n'eſt plus ſincerement que moi, votre, &c.

XVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Lauſun.

A Dijon, ce 13 *Mai* 1681.

J'AI appris avec beaucoup de joye la grace que le Roi vous a faite. Je ſai par moi-même que ces ſortes de graces ont des ſuites agréables; & quoiqu'elles n'ayent pas été fort loin ſur mon

mon ſujet, j'ai toujours trouvé bien plus d
d'être exilé que priſonnier. Je penſe que le
retrouvera dans ſon cœur les raiſons qu'il a
autrefois de vous aimer; j'y voi de l'apparer
& l'extrême envie que j'en ai, me le fait cr
aſſurément; car je vous aſſure que perſo
n'eſt plus à vous que votre, &c.

XVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de C teauneuf, Secretaire d'Etat.

A Dijon, ce 8 *Mai* 1681.

JE viens d'apprendre, Monſieur, avec b
du déplaiſir la perte que vous avez fa
Car outre la part que vous y avez, j'étois
viteur particulier de Monſieur votre pere,
obligé de l'être par l'amitié qu'il avoit t
jours témoignée à mon pere & à moi. Je v
demande la même grace, Monſieur, & v
connoitrez à quel point je ſuis, &c.

XIX. LETTRE.

De Monſieur de Châteauneuf au Con de Buſſy.

A Verſailles, ce 8 *Juin* 1681.

JE ſuis extrêmement ſenſible à l'honneur c
vous me faites de vous ſouvenir de moi
ſujet de la mort de mon pere. Je cherche
a

avec ſoin les occaſions de vous marquer ma reconnoiſſance de cette preuve obligeante de votre amitié. En attendant je me fais un plaiſir de vous aſſurer que je ſuis véritablement &c.

XX. LETTRE.

De Monſieur Boucherat au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11 *Juin* 1681.

*JE vous ſuis, Monſieur, infiniment obligé de l'honneur que vous me faites de prendre part à tout ce qui me regarde. Je ſouhaiterois avoir quelque occaſion où j'euſſe lieu de vous témoigner ma parfaite reconnoiſſance, je l'embraſſerois avec joye pour vous faire connoitre que je ſuis très véritablement & avec reſpect, Votre très humble & très obéiſſant ſerviteur.

Toute la famille vous aſſure de ſes très humbles ſervices & nous parlons ſouvent de vous, ſouhaitant fort d'avoir l'honneur de vous voir en ce pays-ci.

* *Voyez Lett. XVI.*

XXI. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11 *Juin* 1681.

OUI, Monſieur, le Roi ſera bien aiſe que vous continuiez de lui envoyer vos Mémoi-

moires. Il vous lit préſentement, & ce Prince penſe & parle trop juſte pour n'approuver pas ce que la poſtérité admirera un jour.

J'ai entretenu pluſieurs fois Monſieur votre fils, & je vous aſſure, Monſieur, que je lui trouve des ſentimens dignes de ſa naiſſance & de votre eſtime : une grande envie de plaire au Roi, & un grand fonds de tendreſſe & d'attachement pour Monſeigneur. Je ne vous dirai rien de ce qui concerne vos affaires: vous ne doutez pas du ſoin que je prends à vous ſervir, ni de mon chagrin quand mes démarches ne ſont pas ſuivies d'un ſuccès auſſi prompt que le déſire l'homme du monde qui vous aime & qui vous honore le plus.

XXII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Juin 1681.

J'Ai été ravie de recevoir votre derniere Lettre. Il m'ennuyoit fort de n'en plus avoir, car vos Lettres valent à mon gré les meilleures & les plus agréables converſations qu'on puiſſe avoir ici. Si vous voyiez combien Monſieur de ** eſt à la mode & comme tous ceux qui le blâmoient ouvertement ont l'effronterie de le louer, cela vous feroit rire.

XXIII. LETTRE.

De la Ducheſſe du Lude au Comte de Buſſy.

Ce 4 Juillet 1681.

JE reçois toujours avec bien du plaiſir les marques de votre ſouvenir, Monſieur, & je vous aſſure que le tems ni l'abſence ne diminueront jamais la part que je prendrai toute ma vie à tout ce qui vous regarde, vous aſſurant que vous n'avez pas de plus véritable ſervante que &c.

XXIV. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A S. Germain en Laye, ce Jeudi au ſoir 9 Avril 1682.

LE Roi vient de me faire le plus agréable commandement que j'aye jamais reçu de Sa Majeſté. C'eſt de vous mander, Monſieur, de le venir trouver Dimanche prochain douzieme de ce mois. Le Roi veut que vous n'en parliez à perſonne, pas même à vos plus proches, ni à vos meilleurs amis. Sa Majeſté veut ſurprendre tout le monde ſur votre retour. Je vous attendrai chez moi à huit heures du matin.

XXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, ce 10 *Avril* 1682.

JE ſuis tranſporté de joye, Monſieur, de revoir le meilleur Maître du monde, à qui je dois ma ſageſſe &, j'eſpere, mon ſalut. Car enfin j'ai prié Dieu de lui toucher le cœur ſur mon ſujet, & pour être exaucé, je me ſuis fait une grande habitude de l'aimer & de le craindre. J'irai deſcendre chez vous, Monſieur, & vous ſuivre par-tout où vous jugerez à propos que j'aille. Je ne ſaurois m'égarer avec un auſſi bon guide. Adieu, Monſieur, les grandes joyes peuvent auſſi peu parler que les grandes afflictions.

XXVI. LETTRE

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de T....

A Paris, ce 14 *Avril* 1682.

ENFIN, Madame, le Roi vient de me rappeller, & je croi que vous ſerez bien-aiſe de ſavoir non ſeulement qu'il m'a fait cette grace, mais encore la maniere dont cela s'eſt paſſé. Le jour que je revis Sa Majeſté, le Duc de Saint-Aignan m'ayant dit de la part du Roi, qu'il ne me vouloit pas voir dans la cohue; qu'il me

me feroit appeller lorsqu'il ſeroit levé ; que je ne me fiſſe connoitre de perſonne, & que je m'allaſſe mettre à la porte de ſon Cabinet; je le fis ainſi, & après que j'y eus été une groſſe demi-heure, le Roi ſortant de ſon Prié-Dieu, vint à moi. Je me jettai à ſes genoux comme il étoit auprès de la porte, & je les lui embraſſai. Il me dit en me prenant par les épaules, & en ſe baiſſant fort, (car j'étois fort baiſſé) *Levez-vous, Buſſy*; & comme je ne le fis pas d'abord, il me redit encore d'un ton plus gracieux: *Hé, levez-vous, Buſſy*. Cela m'attendrit tellement, que je me levai les larmes aux yeux. Il me dit: *Je ſuis bien aiſe de vous voir, il y a long-tems que nous ne nous ſommes vus.* Je lui répondis: Il y a dix-ſept ans, Sire: mais je ſuis ravi aujourd'hui que mon retour, & la maniere dont Votre Majeſté me reçoit, me faſſent connoitre qu'elle m'a pardonné ma mauvaiſe conduite. *Oui*, me dit-il, *j'ai tout oublié. Je n'ai pas toujours été content de vous; mais je le ſuis préſentement depuis quelque tems.* Vous l'auriez toujours été, Sire, lui répondis-je, ſi vous aviez toujours vu le fond de mon cœur pour vous; & ſur cela je me jettai à ſes pieds. Le Roi me ſerra les épaules, & entra dans ſon cabinet.

Cette réponſe m'attira bien des embraſſades de la part des Courtiſans. Il n'y avoit plus alors de difference viſible entre mes amis, mes ennemis, & les indifferens. Tout le monde diſoit & faiſoit les mêmes choſes. Le Duc de Saint-Aignan qui avoit ſuivi le Roi dans ſon cabinet, demanda à Sa Majeſté ce qu'il lui plaiſoit que je devinſſe. Le Roi lui dit: Qu'il aille chez la Reine, chez Monſeigneur, chez Madame la Dauphine, & par-tout où il voudra. Je ſuivis donc

donc mon ami en tous ces lieux-là, & je trouvai qu'on ſavoit déja la maniere dont le Roi m'avoit reçu, & que, ſelon la coutume, chacun vouloit copier le Maitre.

La Reine n'étant pas encore levée, nous allames chez MONSEIGNEUR, de là chez Madame la Dauphine. On lui dit que j'étois à la porte de ſa chambre en deſſein de lui faire la révérence. Elle prenoit alors ſa chemiſe. Et comme elle ſortit pour aller chez la Reine, je la ſaluai; & comme je fus relevé, elle me dit: Je ſuis bien aiſe de vous voir ici; car je ſai que vous êtes un homme de qualité, d'eſprit & de mérite. MONSIEUR & MADAME étant à Saint-Cloud, & Monſieur le Prince à Chantilly, & n'ayant point trouvé Monſieur le Duc chez lui, nous allames chez Meſſieurs les Princes de Conti & de la Roche-ſur-Yon, qui me reçurent fort bien, ſachant l'honneur que feu Monſieur le Prince de Conti leur pere me faiſoit de m'aimer. Au ſortir de là nous allames chez la Reine. La Ducheſſe de Richelieu n'y étant pas, ce fut l'Evêque de Langres qui me préſenta à Sa Majeſté.

Nous allames enſuite à la Meſſe, rendre graces à Dieu de tout ce qui m'arrivoit d'agréable ce jour-là. Au ſortir de la Meſſe je reconnus bien les Courtiſans. C'étoit à qui me donneroit à dîner: mais nous préférames le Duc de Montauſier mon ancien ami. Sur les quatre heures après midi je laiſſai mon ami à S. Germain, & je m'en allai à S. Cloud, où je fus reçu de MONSIEUR & de MADAME auſſi bien qu'on le peut être. J'eus une aſſez longue converſation avec MONSIEUR en particulier; & je m'en revins coucher à Paris, faiſant réflexion que je n'avois paſſé de ma vie une plus agréable journée

née ni plus honorable que celle-là. Il faudra voir ſi les ſuites en ſeront utiles, j'ai tout lieu de l'eſperer des bontez du Roi. Cependant je ne ſerai pas trop ſurpris, ni point du tout abbattu, ſi on ne fait rien pour moi, parce que je ſuis Philoſophe & Chrétien; & au milieu de ma façon de proſpérité je me ſuis trouvé la Raiſon encore aſſez libre pour demander à Dieu de tout mon cœur, que s'il prévoit que la Cour me doive corrompre, il m'empêche d'y faire ſéjour. Je ſuis ſûr, Madame, que ces ſentimens-là vous plairont. Auſſi n'aurez-vous que cela de moi aujourd'hui; une autre fois je vous dirai des nouvelles des autres.

XXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, ce 14 *Avril* 1682.

J'Ai pris patience dix-ſept ans durant, Monſieur, parce que j'étois réſigné aux volontez de Dieu, & à celles de notre Maitre. Mais depuis que j'ai vu le retour de Sa Majeſté à la miſericorde ſur mon ſujet, & que j'ai ouï avec quelle bonté il me dit qu'il étoit content de ma conduite, je ne puis me retenir ſur l'envie que j'ai de lui aller rendre mes très humbles reſpects, & lui montrer ſur mon viſage les ſentimens de reconnoiſſance, &, ſi je l'oſe dire, de tendreſſe dont mon cœur eſt tout plein pour lui. Mandez-moi, Monſieur, s'il vous plait, quand vous jugerez à propos que j'aille faire ma cour au lever

du Roi, & je m'en reviendrai à Paris au ſortir de ſa chambre: car comme je ne veux être vu que de lui, je n'ai que lui à voir au monde.

XXVIII. LETTRE.

Réponſe du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 16 Avril 1682.

VENEZ demain, Monſieur, & venez pour toujours, jouir autant qu'il vous plaira de la vue du plus grand, du meilleur, & du plus aimable Roi du monde.

XXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de . . .

Ce 16 Avril 1682.

JE vous rends mille graces, Monſieur, de l joye que vous avez toujours de mon rapp à la Cour. Votre Lettre ne me raſſure poi ſur l'honneur de votre amitié, car je n'en pas été en doute; mais elle me donne le pl ſir de vous entendre dire combien vous m' mez.

Je ne ſai pourquoi on a été ſurpris de m retour. Pour moi, je ne l'ai point été. Qu je regardois les choſes en détail, le peu d'a qui reſtent à un homme en diſgrace & de dix-ſept ans, la mode même d'aujourd'hu ne rien faire que pour ſoi, & de croire ſe valoir auprès du Roi par ne lui demande

cune grace que pour ſa famille; quand je regardois tout cela, je ne voyois point d'apparence d'être rappellé: mais en gros j'ai toujours bien cru qu'un homme de condition & de ſervices ne mourroit pas en exil pour des bagatelles, ſous le regne du plus grand Roi du monde. Cela me fait encore croire que ſi je puis faire connoitre à Sa Majeſté le fond de mon cœur, elle me fera aſſurément du bien; & il y a bien plus loin de Buſſy à Saint-Germain, que de Saint-Germain à quelque grace. Adieu, Monſieur. Je n'ai que faire de vous ſupplier de m'aimer toujours. Je n'en ſuis point en peine: ma diſgrace a duré aſſez pour avoir mis votre généroſité à la derniere épreuve.

XXX. LETTRE.

REMERCIMENT DU COMTE de Buſſy à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, qui lui avoient député Meſſieurs Charpentier & Quinault, pour lui faire compliment ſur ſon retour.

MESSIEURS,

QUOIQUE je ſache bien que le compliment dont vous m'avez honoré, ſoit une ſuite de la grace que j'ai reçue du Roi, je ne laiſſe pas de vous en être extrêmement obligé, parce que je ſai auſſi que vous ne feriez pas cet honneur à tous ceux de votre Corps qui ſortiroient de diſgrace. Soyez donc perſuadez, s'il vous plait, Meſſieurs, que je ſens cette diſtinction comme je dois, & qu'il n'y a dans mon cœur au-deſſus

de l'obligation que je vous ai, que la recc noiſſance du retour à la miſericorde de Majeſté ſur mon ſujet. Ce ſeroit ici un l endroit, Meſſieurs, pour vous parler de grand Roi, dont les ennemis mêmes parl avec éloge ; mais dix-ſept ans d'abſence l'Académie m'ont fait perdre les diſpoſitic que je pouvois avoir à ces beaux tours & à nobles expreſſions qu'on apprend ſi bien av vous, & qui ſont ſi néceſſaires pour traiter auſſi grand ſujet que celui-là. Je n'ai pas oub d'admirer, & ſi je l'oſe dire, d'aimer le p grand Roi du monde ; mais j'ai oublié la r niere de le dire comme il le mérite. Vous l'apprendrez, Meſſieurs, & cependant je vc aſſurerai qu'on ne peut être avec plus de rité que je le ſuis, &c.

XXXI. LETTRE.

Du Comte de Crécy-Longueval au Co te de Buſſy.

Du 20 *Avril* 1682.

JE vous rends mille graces, Monſieur, de joye que vous m'avez donnée en m'app nant que vous allez au lever du Roi. Mais vc avez oublié de me mander à quelle heure ſerois demain au vôtre. Je crois qu'il y a grand' preſſe, par la raiſon qu'on cherche vol tiers les gens qui ſont à la mode comme v y êtes revenu. Ne me faites pas attendre c votre antichambre, j'ai trop d'impatience vous voir paré des nouvelles graces du Ro

XXXII. LETTRE.

De Monſieur de Benſerade au Comte de Buſſy.

Du 21 Avril 1682.

VOUS voilà en chance, Monſieur, & ſi bien avec la fortune qu'il n'y aura plus de généroſité à vous ſervir. C'eſt un grand malheur pour nous autres gens héroïques. A cela près, je ſuis très aiſe de votre retour. Je vous ſupplie d'en être bien perſuadé.

XXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin.

A Paris, ce 26 Avril 1679.

J'AI appris avec beaucoup de joye, Madame, l'honneur que vous avez fait à mon Couſin le Comte de Rabutin. Toute ma Maiſon y prend la part que vous pouvez penſer qu'elle y doit prendre. Je vous aſſure, Madame, que vous ne pouviez jamais entrer dans une famille où l'on eût plus d'eſtime, plus de reſpect, &, ſi je l'oſe dire, plus d'amitié que toute la nôtre en a pour vous; & moi particulierement, qui ſuis plus que pas un, votre tres humble & très obéïſſant ſerviteur.

XXXIV. LETTRE.

De Monſieur de Harlay-Bonneuil Ambaſſadeur à Francfort au Comte de Buſſy.

Ce 30 Avril 1682.

JE ne viens que d'apprendre, Monſieur, la nouvelle de la permiſſion du Roi. Quelque confiance que j'aye que vous ne ſauriez douter en aucune occaſion que je ne ſois ſenſible à tout ce qui vous touche comme je le dois, je prends néanmoins trop de part à votre joye pour ne me pas donner l'honneur de vous le témoigner, & pour ne pas profiter de cette occaſion pour vous renouveller les aſſurances des très humbles ſervices de votre très obéiſſant ſerviteur.

XXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Harlay-Bonneuil.

A Paris, ce 9 Mai 1682.

LA grace que j'ai reçue du Roi, Monſieur, de me faire revenir à la Cour, & la maniere dont Sa Majeſté m'a reçu, m'ont attiré des complimens de bien des gens. Mais je vous proteſte que perſonne ne m'en a fait un qui m'ait fait tant de plaiſir que le vôtre. L'honneur que j'ai d'être votre parent, & l'eſtime extraordinaire

que j'ai pour vous, me font préférer les marques de votre amitié à celles de tout le monde. Quand vous joindrez à cela la reconnoiſſance que j'ai de l'amitié dont Mr. votre beau-pere m'honore, vous trouverez que perſonne ne doit avoir plus d'attachement à votre Maiſon que moi, & ne peut être plus que je ſuis, votre, &c.

XXXVI. LETTRE.

*Réponſe de la Ducheſſe de Holſtein Comteſſe de Rabutin, au Comte de Buſſy.

A Vienne, ce 14 *Mai* 1682.

MONSIEUR, j'ai appris avec beaucoup de joye par la vôtre, l'interêt que vous prenez au mariage que j'ai fait avec Monſieur votre Couſin, qui augmente la ſatisfaction que j'ai de poſſeder un homme de tant de mérite : & par toutes les manieres du monde, je m'eſtime la plus heureuſe femme de la terre ; particulierement d'entrer dans votre alliance : & comme vous êtes l'ornement de toute la Maiſon, j'ai pris un plaiſir très grand de pouvoir prétendre quelque part en votre amitié, comme je ne ſouhaite rien autre choſe que d'avoir l'occaſion de vous témoigner combien j'ai d'eſtime & de vénération pour votre perſonne, vous aſſurant que je ſuis, &c.

LA COMTESSE DE RABUTIN,
DUCHESSE DE HOLSTEIN.

* *A la Let.* XXXIII.

XXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 14 Août 1682.

JE vous demande pardon, Madame, d'avoir ouvert votre paquet. Je me doutois qu'il y avoit quelque choſe pour moi, & après avoir lu mes Lettres j'ai eu la curioſité de lire les vôtres. Notre Couſine écrit de bon ſens. Il faut avouer qu'elle eſt bien contente de notre Couſin. Ne croyez-vous pas, ma chere Couſine, que ce qui augmente ſa joye, c'eſt de ſavoir qu'elle n'eſt point trompée. Car je ne doute pas que ſa bonne mine ne lui ait fait croire un peu légerement tout ce qu'il lui a dit de ſa naiſſance.

XXXVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 Août 1682.

VOus avez très bien fait d'ouvrir le paquet de nôtre Couſine. J'aime le ſens de ſa Lettre. Mais n'admirez-vous pas avec quel ſtile notre Couſin a charmé ſa Princeſſe. Il faut qu'il y ait quelque autre ſavoir-faire. Pour moi j'aime ſon étoile.

XXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Montataire.

A Paris, ce 4 Septembre 1682.

J'AI reçu la propoſition que vous m'avez fait, Monſieur, avec toute la joye, la reconnoiſſance & l'eſtime que je vous dois. Il y a long-tems que nous ſommes amis, notre alliance augmentera notre amitié. J'ai une très grande impatience que cela ſoit achevé, & il n'y a que la vôtre qui ſoit plus forte que la mienne.

XL. LETTRE.

De la Ducheſſe de Holſtein Comteſſe de Rabutin, au Comte de Buſſy.

A Vienne, ce 10 Septembre 1682.

MONSIEUR, je prens la liberté, par l'occaſion de Monſieur le Comte de Mansfeld qui retourne à Paris, de vous aſſurer de l'eſtime que j'ai pour votre perſonne, vous priant en même-tems de nous conſerver l'honneur de votre amitié. Et comme Mr. le Comte de Rabutin eſt à l'Armée en Hongrie, j'ai voulu me donner cette conſolation dans une abſence ſi rude & ſi cruelle pour moi, de vous faire connoître par celle-ci, combien je m'intereſſe pour ceux qui le touchent ſi près que vous. J'attens avec impatience le mois de Novembre, qui eſt le tems de mon accouchement;

pour établir en Allemagne votre famille qui eſt à Chaſtre. Le Pere de M. le Comte de Rabutin m'a envoyé ſa Genealogie, laquelle je conſerverai pour ma memoire: je ſouhaiterois auſſi votre portrait, & ceux de votre famille, à qui je fais mille aſſurances d'amitié, vous priant de me conſiderer comme une de la vôtre, comme je ſerai toute ma vie, votre &c.

XLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 10 *Octobre* 1682.

NOus voici retournez à nos Dieux Pénates, ma chere Couſine. Ils ne nous garderont pas long-tems, car j'eſpere que nous ſerons à Paris à la fin de Novembre, où je croi que nous vous retrouverons. Je ne vous dis pas à quoi nous nous occupons, c'eſt à peu près à la même choſe à quoi vous vous occupiez à Bourbilly quand vous y étiez.

Nous allons dans huit ou dix jours à Chaſeu voir votre tante qui ſe porte à merveille, & qui a toujours un eſprit qui ne ſe ſent point des foibleſſes de ſon corps.

XLII. LETTRE.

Du Comte de Crécy-Longueval au Comte de Buſſy.

A Leuilly, ce 10 *Octobre* 1682.

HEUREUX Monſieur de Montataire d'avoir eu votre approbation, Monſieur! Mais plus heu-

heureux encore d'avoir Madame de Rabutin. Elle m'a fait l'honneur de me témoigner qu'elle a ſujet d'être contente, dont je ne ſuis pas ſurpris, n'ayant jamais douté du bonheur de ſa vie par la connoiſſance que j'ai de ſa vertu. Pour moi qui me pique un peu du caractere de tendreſſe paternelle, je me perſuade aiſément la joye que vous recevez aujourd'hui, & vous pouvez comprendre auſſi à quel point peut être la mienne, puiſque je ſuis incapable d'avoir d'autres ſentimens & d'autres interêts que les vôtres.

XLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de ***

A Buſſy, ce 23 Octobre 1682.

N'ALLEZ pas croire, Madame, que ce ſoit un grand loiſir qui m'oblige à vous écrire. Je ſuis accablé d'affaires, je quitte une viſite & j'évite la rencontre d'un Fermier, pour vous écrire ce billet. Il ſera court, parce que je n'ai guere de tems de reſte & encore moins de matieres. Mais il vous aſſurera que je vous aime toujours de tout mon cœur.

XLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Préſidente d'Oſembray.

Ce 23 Octobre 1682.

IL vaut mieux tard que jamais, Madame. Les affaires m'ont accablé, & m'ont fait partir

ſans vous dire adieu : mais vous m'avez ſi ſouvent excuſé en de pareilles rencontres, que je n'ai point en celle-ci deſeſperé de votre pardon. Je vous le demande donc encore cette fois, Madame. Vous connoiſſez mon cœur incapable de vous manquer dans le fond ; car pour les irrégularitez, elles ne peuvent faire ſoupçonner que les nouvelles amitiez, & j'ai fait mes preuves de fidélité pour vous.

XLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M.....

A Buſſy, ce 23 Decembre 1682.

POURQUOI ne me faites-vous point réponſe, Madame ? Car vous avez reçu la Lettre que je vous écrivis en arrivant ici. Je ne m'étendrai point en longs reproches ; peut-être n'en méritez-vous pas ; & ſi vous en méritez, j'aime mieux vous abandonner à vos remords, que de me plaindre. Sérieuſement, Madame, mandez-moi ce qui vous a empêché de m'écrire. J'aimerois mieux que vous euſſiez été un peu malade, que de croire que vous m'euſſiez moins aimé.

XLVI. LETTRE.

De Madame de Sévigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23 Decembre 1682.

SI l'on vous faiſoit, mon très injuſte Couſin, auſſi peu de juſtice que vous m'en faites, je

je ne vous conſeillerois pas de revenir à Paris. Vous jugez téméraírement: vous dites que je ne vous ai point écrit ſur le mariage de ma Niece de Rabutin. J'eſpere bien que notre ami Corbinelli, avec ſon Droit & ſa juſteſſe d'eſprit, vous fera voir la conſéquence de ces ſortes d'Arrêts ſur l'étiquette du ſac. Sachez donc, mon beau Monſieur, pour vous confondre, que je vous avois écrit dans la Lettre de notre ami. Cherchez-la, & me demandez pardon.

Cependant je vous dirai que l'amour fait ici des ſiennes. Le Comte de Soiſſons a déclaré ſon mariage avec Mademoiſelle de Beauvais. Le Roi a fort bien reçu cette nouvelle Princeſſe. Elle parut belle & modeſte. On dit qu'elle eſt mariée il y a deux ans & demi, & que de peur que la jouiſſance ne refroidît les feux du futur, elle n'a accordé aucune faveur que le lendemain des vingt-cinq ans, qui fut juſtement Vendredi dernier. Il y a beaucoup à dire, & nous pourrons bien diſcourir ſur ce ſujet quelque jour que vous dînerez ici à votre retour: A-t-elle bien fait? A-t-elle mal fait? Car enfin, quand un homme de cette qualité donne à une Demoiſelle la plus grande marque d'amour qu'il lui puiſſe donner en l'épouſant, eſt-on deux ans & demi ſans lui faire voir autre choſe qu'une parfaite & unique ambition, ſoutenue d'une grande défiance & d'une extrême froideur? Pour moi je me ſouviens d'un vers de l'Arioſte, dont j'ai ri autrefois: Angelique avoit couru les quatre coins du monde ſeule avec Roland, & on aſſure le Lecteur qu'elle étoit auſſi entiere que quand elle étoit ſortie de chez ſon pere; & l'Auteur dit:

Forſe era ver, ma non però credibile.

„ Peut-être cela étoit-il vrai, mais il n'étoit pas „ vraiſemblable". Quoi qu'il en ſoit, elle a réuſſi, voilà ce qui ne ſe peut conteſter.

Le Roi a donné au Comte de Soiſſons vingt mille livres de penſions; car Madame de Carignan dans le dernier deſeſpoir le deshérite, & il y a déja long-tems que ſa mere a lancé l'exhérédation ſur lui. D'un autre côté le Marquis de Richelieu a enlevé Mademoiſelle de Mazarin. Elle court avec ſon Amant, qui, je croi, eſt ſon mari, pendant que ſon pere va conſulter à Grenoble, à la Trappe & à Angers, s'il doit marier ſa fille. Le moyen de ne pas perdre patience avec un tel homme! Monſieur de Marſan épouſa hier Madame d'Albret. Je penſe que l'amour n'étoit pas de cette fête. Nous attendons Madame de Montataire; elle eſt fort bien mariée de toute façon. Ma fille a été bien malade; elle eſt guérie, & moi avec elle; car nous ſentons vous & moi tous les maux de nos filles. J'embraſſe la vôtre, & vous auſſi, pourvu que vous me faſſiez de grandes réparations.

A Monſieur de Corbinelli.

Ma Lettre perdue étoit fort ample, & du ſtile ſublime; les ſujets traitez plus que ſuperficiellement, & moins qu'à fond, tels qu'on les ſoutient dans des Lettres qui doivent être gardées. Vous devez une réparation à Madame de Sevigny, qui avoit écrit au bas de cette eſpece d'Opera. Si vous revenez bien-tôt, nous recommencerons nos pourſuites, & je ſerai toujours, moi, mon eſprit, mon zèle, ma chicane, & ma pratique, à votre ſervice, & à celui de Madame de Colligny que j'honore parfaitement.

XLVII.

XLVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 1. jour de l'an 1683.

JE vous demande pardon, Madame, de vous avoit accuſée injuſtement. Il eſt vrai que vous n'avez point eu de tort; vous m'avez écrit, mais je ne l'ai ſu que parce que vous venez de me le mander. Ma fille de Sainte Marie me mande que Monſieur de Corbinelli m'avoit écrit; mais elle ne me dit pas que vous m'euſſiez écrit dans cette Lettre. Si les vôtres ne m'étoient fort cheres, je n'aurois pas été ſi vif quand j'ai manqué d'en recevoir: mais enfin je vous demande pardon encore une fois, me voilà rampant à vos pieds.

Mademoiſelle de Beauvais a eu une très bonne conduite; & ce qui me le fait dire affirmativement, c'eſt qu'elle a réuſſi: nous devons des louanges aux bons ſuccès; c'eſt la moindre choſe que puiſſe faire la fortune, que d'attirer l'approbation. La Demoiſelle s'eſt conduite habilement; & pour répondre à ce que vous dites, qu'elle a témoigné à ſon amant de l'ambition & de la défiance, pour tout l'amour dont il lui donnoit des marques, je vous répondrai que c'eſt par-là qu'elle a entretenu ſon amour, & que ſans le pouvoir qu'elle a eu ſur elle, il ne l'auroit jamais épouſée. Ce n'eſt pas que je ne ſois ſur ſa réſiſtance aux empreſſemens vraiſemblables

de

de ſon amant deux ans & demi, du ſentiment de l'Arioſte:

— *Non però credibile.*

Si le Comte de Soiſſons fait une perte conſidérable pour ce mariage, il a tort: mais d'ordinaire ces coleres maternelles paſſent, & l'on a ſa Maitreſſe avec tout le bien qu'on doit avoir.

Je croi comme vous, Madame, que l'amour ne s'eſt pas trouvé aux noces de Madame d'Albret & de Monſieur de Marſan. Celui-ci ne fait pas de cas de la compagnie de ce Dieu dans ces ſortes de cérémonies; il n'avoit déja pas ſongé à l'appeller à la noce de la Maréchale D.... s'il l'eût achevée.

Je trouverai aſſurément ma fille de Montataire à Paris quand j'y retournerai. Je ſuis fort content de ſon établiſſement; ſon mari le doit être auſſi.

Je me réjouis de la convaleſcence de Madame de Grignan, & par conſéquent de la vôtre. Prenez un peu plus garde à votre ſanté deſormais. Vous ne ſauriez croire le ſoin que nous avons de la nôtre, ma fille de Colligny & moi. Je viens de lui dire votre embraſſade. Pour moi, je me tiens pour embraſſé, s'il ne faut pour mériter de l'être que vous demander mille pardons avec la plus grande contrition du monde.

A Monſieur de Corbinelli.

Je ſuis bien fâché de la perte de votre Lettre pour l'amour d'elle-même, ſans compter qu'elle m'auroit empêché de faire une injuſtice à ma Couſine, dont je viens de lui faire une ample reparation.

XLVIII. LETTRE.

Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 5 Février 1683.

ous rends mille graces, mon Reverend re, des plaintes que vous faites de ce que us ai, dites-vous, oublié. Ce n'eſt pas e les mérite, mais cela part d'un bon prin- On ne ſe plaint point de la négligence indifférent. Cependant, mon Reverend , vous ſaurez que depuis que je ſuis en gogne, j'ai été occupé des plus deſagréa- affaires qu'on puiſſe avoir, des Fermiers ables, d'autres à changer, des bois à ven- Voilà ce qui m'occupe depuis quatre mois, oique j'euſſe pu pendant ce tems-là écrire ettres, cela m'a mis une impreſſion de rin dans l'eſprit que je n'ai pas voulu faire à mes amis. Aujourd'hui que je ſuis prêt tir, & dès-là plus dégagé, je vous aſſure, Reverend Pere, que vous n'avez point i au monde qui vous aime ni qui vous ie plus que je fais.

XLIX. LETTRE.

la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin, au Comte de Buſſy.

A Vienne, ce 24 Février 1683.

reçu celle que vous m'avez honoré de écrire, par laquelle je comprens l'amitié &

& la bonté que vous avez pour moi, laquelle j'eſtime bien cher. Je ſuis dans la derniere impatience d'avoir cette Généalogie de laquelle vous me parlez, & auſſi la grace que vous me voulez faire de m'envoyer votre portrait & ceux de votre famille. Du reſte, Monſieur, je n'oſe pas vous parler que je n'ai fait qu'une petite fille; j'ai ſouhaité que ce fût un fils. Monſieur de Rabutin eſt fort heureuſement retourné, qui vous rend vos reſpects. Je puis vous aſſurer que vous avez un Couſin qui a beaucoup de mérite, & qui me rend la plus heureuſe du monde. Ce que vous me commandez pour mon portrait, je l'exécuterai au plutôt; & ſi vous le trouvez bon, je vous envoyerai auſſi le portrait de la petite Rabutin, pour occuper une place dans votre beau ſallon; & je vous prie ſur tous les portraits que vous m'envoyerez de faire mettre leurs noms. J'ai la plus grande impatience de les avoir bientôt, & la grace que je vous demande encore de me continuer votre correſpondance; car quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoitre, vos mérites & vos belles qualitez me ſont aſſez connues. J'ai appris avec plaiſir que vous êtes retourné en grace auprès du Roi, & je ſouhaite de tout mon cœur que cela contribue à d'autres fortunes égales à vos mérites, dont j'ai aſſez ouï parler ici, & que j'aurai le plaiſir de ſavoir, mon cher Couſin, que vous êtes ſatisfait. Comme je prens un interêt tout particulier en tout ce qui vous touche, je ſouhaite de tout mon cœur de vous témoigner combien je ſuis votre très humble ſervante.

L.

L. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Mars* 1683.

HELAS! que je vous plains, mon pauvre Couſin, d'avoir un rhumatiſme, quand vous avez tant de beſoin de toute votre perſonne pour agir dans vos affaires! J'irai vous voir demain avec mon fils: je n'envoyois point chez vous, parce qu'il me ſembloit à toute heure que je vous voyois entrer, m'embraſſer & dîner avec moi. Ma fille eſt toujours charmée de vous, elle vous fait mille amitiez.

LI. LETTRE.

De Madame de *** au Comte de Buſſy.

Ce 12 *Mars* 1683.

MONSIEUR de *** auroit bien mieux fait de vivre pour tâcher de regagner ſon argent, que de mourir pour l'avoir perdu. Il n'y a que le Paradis qui le puiſſe acquitter en l'autre monde de ce qu'il a perdu en celui-ci, mais on ne l'acquiert pas en mourant de deſeſpoir. Il faut que le bon Dieu ſoit bon, s'il prend un reſte que Madame *** lui donne, & qu'il n'auroit pas ſi elle pouvoit encore s'en ſervir. Le G** juſtifie bien la vérité de votre maxime, qui dit:

Si

Si vous avez bien envie
D'aimer ailleurs Silverie,
Laissez-la le Sacrement.
Voulez épouser la belle,
C'est vouloir rompre avec elle
Un peu plus honnêtement,
Que par votre changement.

Saint Benserade marche pour moi sur les pas de Corneille. Il fait aussi bien du chemin dans mon cœur. Termes releveroit la Charge qu'il a demandé, s'il l'obtenoit, & cette Charge feroit entrer l'autre dans son néant. S'il étoit permis de trouver à dire aux ordres de la Providence, il me paroitroit injuste que Madame de ** fût de ces gens de l'Evangile payez pour la derniere heure, comme Madame de Miramion qui a servi dès le matin, & ce n'est pas assez que les degrez de gloire en fassent la difference dans l'éternité. Elle étoit plaisante de dire en sortant d'un Sermon fort touchant, qu'il étoit utile de mourir dans la grace de Dieu, mais qu'il étoit fort ennuyeux d'y vivre. La grace ne vient pas à point nommé quand on en a besoin. Le Roi est bien aise que du ** se soit sauvé, parce qu'il hait son crime & qu'il estime sa personne.

LII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Trichâteau.

Ce 26 Mars 1683.

ON vient de faire l'operation à Madame D***. Je m'étonne que son mari y ait con-

conſenti & qu'il n'ait pas appréhendé que le papier ne fongeât. Je ſors de chez Miton, tout rempli de contes qu'on y a faits; comme ils m'ont réjoui, je ſuis d'avis de vous en faire part.

L ... n'ayant encore que huit ans, rêvoit un jour appuyé ſur une fenêtre, quand ſon oncle qui étoit un fort ſot homme, le vint tourmenter pour ſavoir à quoi il rêvoit: l'enfant fatigué lui dit, Je ſongeois, mon oncle, que j'ai ouï dire qu'à mon âge vous étiez un joli garçon; j'ai peur qu'au vôtre je ne ſois un ſot.

Un Provincial dînant un jour chez la Maréchalle de la Meilleraye avec Madame Pitou & d'autres gens, demanda à ſon voiſin qui étoit cette femme, qui apparemment lui paroiſſoit extraordinaire. Madame Pitou qui l'entendit, lui dit: Apprenez, Monſieur, qu'il faut que tout le monde demande, qui eſt un homme qui demande qui eſt Madame Pitou.

Le Cardinal Mazarin ayant fait réformer deux Compagnies du Régiment de Vivonne qui étoit à ſix, celui-ci s'en plaignit au Cardinal en lui diſant, que ſon Régiment n'étoit pas ſi mauvais qu'il le fallût tenir à quatre. Monſieur de Vivonne aimoit ces jeux de mots.

A la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, Benſerade dit, qu'il ſeroit un jour un des plus braves hommes du monde, puiſqu'à ſon âge il avoit déja fait reculer Monſieur le Prince.

Ce n'eſt pas tout, Monſieur, mais c'eſt aſſez pour le préſent, une autre fois je vous dirai le reſte; & je n'y ajouterai rien aujourd'hui, ſinon que je ſuis de tout mon cœur à vous.

LIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, ce 17 Avril 1683.

JE vous envoye, Monſieur, des Diſtiques Latins qu'un Gentilhomme âgé de plus de quatre-vingt-ſix ans a faits à la gloire du Roi. Ils m'ont paru beaux & dignes de leur ſujet. Ce ſont les dernieres paroles d'un homme qui a ſervi le Roi toute ſa vie dans ſes Armées. Pour moi je me contenterai de parler de lui, peut-être aſſez noblement pour que la poſtérité avoue que j'étois digne d'employer le reſte de ma vie à faire l'hiſtoire d'un ſi grand Prince.

Sur Caſal & Strasbourg miſes en pleine paix ſous l'obéiſſance.

Cum deerint hoſtes, aderit nova cauſa triumphi:
Pacis quam belli gloria major erit.

Pour mettre ſur le frontiſpice de Verſailles.

Regibus hanc ſedem poſuit Lodoicus, & Orbi.
Ille decus Regum eſt, Orbis & iſta decus.

Pour mettre au pied du cheval de bronze ſur lequel ſera Louis le Grand.

Hic bellator equus tanto ſeſſore ferocit,
Seque negat priſco cedere Bucephalo;
Nam vehit ingentem factis & nomine Magnum
Qui tibi res lapſas, Gallia, reſtituit.

LIV.

LIV. LETTRE.

Du Comte de Crecy-Longueval au Comte de Buſſy.

A Leuilly, ce 4 Mai 1683.

BARBIN m'a envoyé les nouveaux Dialogues des morts. Vous prétendez, Monſieur, qu'il y a d'autres morts qui n'ont pas encore vu le jour. Cela eſt aſſez extraordinaire; mais puiſque vous me les avez promis, permettez-moi de vous les demander, ou de me plaindre de vous en l'autre monde chez ces Meſſieurs qui ne ſont plus ici; car je les verrai bien-tôt ſi mon Baptiſtere ne me trompe, & je ſerois fâché de leur aller dire que Monſieur le Comte de Buſſy m'a manqué de parole: j'aime mieux les entretenir de ſon mérite, & rendre toute la défunte Antiquité jalouſe ou charmée de lui; car je veux croire que les grands hommes ont toujours du goût & de la raiſon en quelque monde que ce ſoit. J'eſpere que je n'en trouverai pas un qui ne faſſe gloire d'être votre ſerviteur, auſſi-bien que moi.

LV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Préſident de R***.

A Paris, ce 7 Juin 1683.

J'APPRIS hier, Monſieur, que vous étiez marié. Je fus long-tems ſans le vouloir croire; car

car je penſois que j'en devois ſavoir quelques nouvelles avant que cela fût fait: mais on me l'aſſura avec tant de circonſtances, que je ſuis réſolu de le ſavoir de vous-même, & m'en réjouir. Vous mériteriez pourtant que je traitaſſe ce mariage de clandeſtin, moi que vous ſavez qui prens garde de près en ces matieres.

LVI. LETTRE.

De Monſieur de Trichâteau au Comte de Buſſy.

A Fontainebleau, ce 6 Septembre 1683.

JE vous remercie très humblement, Monſieur, de la bonté que vous avez de prendre part à l'accident que mon étourderie m'a cauſé en me caſſant le bras. J'avois ſujet d'être en colere contre elle, & je faiſois bien mon devoir; mais les nouvelles marques qu'elle m'a attirées de votre amitié m'appaiſent, & je l'eſtime ſi fort que je croi qu'on ne doit ſe plaindre de rien quand on en reçoit. Je ſuis &c.

LVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Louvois, Miniſtre & Secretaire d'Etat.

A Paris, ce 8 *Septembre* 1683.

LA grande maladie dont j'ai été accablé depuis ſix ſemaines, Monſieur, qui m'a rendu

du inſenſible à tout ce qui ſe paſſoit dans le monde, ne m'a pas rendu indifferent aux marques nouvelles d'eſtime & d'amitié que vous venez de recevoir du Roi. J'en ai été ravi, je vous aſſure, Monſieur, & qu'il ne vous arrivera jamais rien à quoi je ne prenne la part qu'y doit prendre &c.

LVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Lanty, ce 10 *Octobre* 1683.

JE ſuis enfin arrivé ici ſans mettre pied à terre, Monſieur. A cela près que je ne marche ni ne m'aſſieds, je me porte fort bien de mon opération. Je me ſuis repoſé huit jours à Fontainebleau où vous m'aviez donné rendez-vous; mais je voi bien que Gentilly vous tient lieu de toutes choſes. Si vous ſaviez combien je trouve cela de bon ſens, vous croiriez aiſément qu'il n'y a gueres de gens à la Cour qui n'en ſoient plus entêtez que moi. Dix-ſept ans d'exil m'ont appris à aimer d'être mon maitre, & l'indépendance m'a conſolé de la mauvaiſe fortune. Cependant il faut remplir ſes devoirs. Je ſerai au commencement de l'année prochaine à Paris.

LIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Lanty, ce 10 *Octobre* 1683.

MA fille de Colligny & moi aimons fort à être par-tout avec vous, Monſieur; mais nous vous ſouhaitons bien davantage ici, car nous ne vous partagerions avec perſonne, & vous êtes encore meilleur tout entier qu'à moitié. Cependant je vois bien qu'il nous en faudra paſſer juſques aux Rois, & d'ici là quelquefois nous écrire. J'ai été huit jours à Fontainebleau à me repoſer; de là je ſuis venu ici en brancard, car je ne ſaurois encore m'aſſeoir. Du reſte, je ſuis dans la meilleure ſanté du monde, & faiſant quatre repas par jour comme un écolier. Mandez-moi des nouvelles, & ſi nous prendrons la Flandre cet Hiver, ou ſi nous attendrons à l'Eté qui vient?

LX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Lanty, ce 10 *Octobre* 1683.

SI je n'avois écrit à notre ami Corbinelli, Madame, je ſaurois bien que vous mander: mais vous vous fréquentez trop, pour me ſauver ſur le duplicata. Il vous dira donc ce que je lui mande; & moi, je vous dirai à vous ſeule,

le, que les ſoins que vous m'avez rendus pendant ma maladie m'ont tellement réchauffé pour vous, qu'il n'y a que l'amour plus fort que ce que je ſens. Mais ce que je ſens ſera aſſurément plus durable que l'amour; car j'aurai pour vous toute ma vie la plus tendre amitié qu'on aura jamais.

LXI. LETTRE.

Du Marquis de T... au Comte de Buſſy.

Ce 15 Octobre 1683.

PERSONNE n'eſt plus aiſe que moi du retour de votre ſanté, Monſieur, & n'eſt plus capable de gouter ce commerce d'amitié & de plaiſirs que vous me faites l'honneur de ſouhaiter qui continue entre nous, quand votre ſéjour dans la Province nous en donnera les moyens. Je voudrois bien, Monſieur, avoir de quoi y mettre autant d'agrémens que vous; mais vous devez être en cela ſi accoutumé au moins, que j'eſpere que vous ne laiſſerez pas d'être content de moi.

LXII. LETTRE.

De Monſieur de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22 Octobre 1683.

JE vous envoye votre Committimus, Monſieur, par une adreſſe que j'ai bien eu de la peine à lire, quoique je dûſſe être depuis long-tems accoutumé à votre écriture. Vous me paroiſſez

voilez bien détaché de la Cour, je croi pour-
dire vos yeux plus forts que vous ne penſez &
votre philoſophie m'eſt un peu ſuſpecte. Quoi
qu'il en ſoit, Monſieur, revenez bien-tôt en
bonne ſanté, c'eſt enfin qu'il faut être pour ſor-
tir de votre affaire; mais ſur-tout ne vous met-
tez point en campagne que vous ne ſoyez bien
remis, & ſoyez perſuadé, s'il vous plait, que je
le ſuis à vous & de tout mon cœur.

LXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23 Octobre 1683.

QUE vous êtes heureux, mon pauvre Couſin, d'être dans vos châteaux, & de repoſer votre corps auſſi-bien que votre eſprit, qui ont été ſi agitez dans votre dernier voyage! J'ai été plus ſenſible à tous vos maux que je ne vous l'ai dit; & pour les ſoins de votre maladie, je ſuis trop heureuſe que vous en ſoyez content; car pour moi je ne la ſuis pas, & j'aurois voulu vous marquer encore plus ſouvent combien je ſuis affligée de cette augmentation de chagrin. Il y a des tems dans la vie bien difficiles à paſſer; mais vous avez du courage au-deſſus des autres; & comme dit le Proverbe: Dieu donne la robe ſelon le froid. Pour moi je ne ſai comme vous m'avouez dans votre Rabutinage. Je ſuis une petite poule mouillée, & je penſe quelquefois: mais ſi j'avois été un homme, aurois-je fait cette honte à ma maiſon, où il ſemble

que

que la valeur & la hardieſſe ſoient hereditaires? Après tout je ne le croi pas, & je comprens par-là la force de l'éducation. Comme les femmes ont permiſſion d'être foibles, elles ſe ſervent ſans ſcrupule de leurs privileges; & comme on dit ſans ceſſe aux hommes qu'ils ne ſont eſtimables qu'autant qu'ils aiment la gloire, ils portent là toutes leurs penſées, & cela forme toute la bravoure Françoiſe, plus ou moins ſelon les temperamens. Voilà un diſcours trouvé aſſez inutilement au bout de ma plume; mais je m'en vais vous en conſoler en la laiſſant à notre ami Corbinelli, qui vous dira tout ce qu'il ſait de nouvelles, après que j'aurai embraſſé le pere & la fille de tout mon cœur, en les conjurant d'être toujours l'un à l'autre la conſolation de leur vie.

De Monſieur de Corbinelli.

Je n'ai rien à ajouter, Monſieur, à la peinture que vous fait Madame votre Couſine de ſa foibleſſe & de votre force. Je ſuis bien aiſe que vous ayez recouvré votre ſanté; c'eſt un chemin bien court pour aller à la joye, malgré toutes les amertumes de la vie, qui ne prennent leur force que de la diſpoſition de nos temperamens. Je ne ſai pas beaucoup de nouvelles. Je vous dirai pourtant que les Flamans ſurprirent l'autre jour notre Garde, & tuerent quelques Cavaliers. La victoire des Chrétiens ſur les Infideles commence à paroitre plus grande de beaucoup depuis quelques jours. Voici ce qu'on m'en a dit d'aſſez bonne part: Que les Turcs furent ſi conſternez ſur la nouvelle que les Polonois avoient joint l'Armée de l'Empe-

reur, & que le Roi de Pologne y étoit en perſonne, que le Grand-Viſir pour deſabuſer les principaux Chefs de ſes Troupes, prit un Officier Hongrois dont il crut être aſſuré, & lui promit de grandes recompenſes s'il pouvoit entrer dans le Camp des Chrétiens, & voir ſi le Roi de Pologne y étoit. Cet Officier avoit ſervi les Polonois contre le Turc; de ſorte qu'il fut reconnu dans le Camp, & mené au Roi qui l'interrogea; & ayant appris ſon deſſein, ce Prince lui dit qu'il lui donnoit la vie, à condition qu'il s'en retournât dire de ſa part au Grand-Viſir, que s'il le vouloit attendre il lui donnoit ſa parole royale qu'il l'iroit attaquer un tel jour. Cet Officier retourna, & dit au Viſir ce qu'on l'avoit chargé de dire. Le Grand-Viſir ſe préſenta en bataille au jour nommé, & mit à la tête de ſon aile droite, donna la gauche au Baſſa de Bude, contre lequel ſe trouva le Roi, qui après peu de réſiſtance le rompit. Le Viſir ſe ſauva avec un grand corps au quartier des Tartares, & dit à celui qui les commandoit qu'il le prioit de faire ſon devoir, & que le Baſſa de Bude avoit trahi ſa Patrie & ſa Religion.

Le Chef des Tartares lui répondit, qu'il n'y avoit plus de ſalut pour eux que dans la fuite, & lui en donna l'exemple auſſi-tôt. Le Roi les ſuivit une partie du jour; & étant revenu de la pourſuite des Infidelles, il entra dans la Tente du Viſir, où il commença par écrire à la Reine ſa femme, & lui manda qu'il lui écrivoit d'un lieu plus grand & mieux bâti que Varſovie, & beaucoup plus magnifique; qu'il y avoit pris le grand étendart de Mahomet, & qu'il y coucheroit cette nuit: ce qu'il fit, & le lendemain il en-

entra dans Vienne, où le peuple le reçut à genoux comme un Meſſie, & ne voulant pas le laiſſer ſortir. On dit qu'il y avoit dans le camp des Turcs cent mille tentes, cent cinquante pieces de canon, pour trois mois de toutes ſortes de munitions, & un million d'or en eſpeces. Le Roi de Pologne a envoyé cet étendart au Pape, qui, dit-on, veut faire dreſſer une ſtatue à ce Roi au milieu de la ville, avec cette inſcription :

AU LIBERATEUR DE LA CHRÉTIENTÉ.

LXIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 28. Octobre 1683.

VOus êtes foible, Madame, parce qu'on vous a élevée à la foibleſſe. Si vous aviez été nourrie dans la penſée que votre honneur conſiſtoit à tuer les hommes, comme vous l'avez été dans celle qu'il conſiſte ſeulement à ne les pas aimer, je ſuis aſſuré que vous ſeriez auſſi brave qu'une Amazone. Mais avec tout cela les femmes ont de la fermeté aux occaſions, auſſi-bien que les hommes; & quand vous vous défiez de votre courage, c'eſt que la fortune ne vous a pas miſe à l'épreuve. Vous n'avez jamais eu d'adverſitez, & cela fait que vous ne ſavez pas toutes les vertus dont vous êtes capable. Pour moi, Madame, je croi que j'étois né auſſi foible que vous; mais la profeſſion de guerre que j'ai faite dès ma tendre jeuneſſe,

& celle d'être malheureux toute ma vie, m'ont tellement endurci, que je ne ſens plus ce qui abbat la plupart des autres hommes.

Le pere & la fille vous accordent la priere que vous leur faites d'être toujours l'un à l'autre la conſolation de leur vie, & vous aſſurent outre cela qu'ils n'aiment rien plus que vous.

A Monſieur de Corbinelli.

Ma chere Couſine n'eſt pas ſi foible qu'elle dit, Monſieur; c'eſt une flatterie qu'elle me fait, en s'abbaiſſant pour me relever.

Vous avez raiſon de croire que la plupart de nos chagrins viennent de notre mauvaiſe ſanté, auſſi bien que de nos affaires. Les miennes ne ſont pas en meilleur état qu'elles étoient il y a trois mois: cependant je ſuis gai, parce que je me porte mieux. Les affaires pourront s'échauffer en Flandre, on n'y fait encore qu'eſcarmoucher. Il n'y a rien eu de conſiderable à la levée du Siege de Vienne, que la levée du Siege. Les Allemans n'ont pas répondu à la chaleur du Roi de Pologne. Je croi qu'il a fait un grand butin; mais il auroit défait l'Armée Ottomane, ſi on l'avoit voulu ſuivre.

LXV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Buſſy, ce 28 Octobre 1683.

JE vous rends mille graces de vos ſoins, Monſieur. Je ne comprends pas comment j'écri-

* *A la Lett. LXII.*

j'écrivis ſi mal l'adreſſe que je vous donnai, moi qui ne fais que dire qu'il faut écrire les noms propres avec plus de netteté & d'exactitude que les autres choſes, qui ſe devinent ſouvent d'elles-mêmes. Il n'eſt pas beſoin que j'aye de la Philoſophie pour n'aimer pas la Cour. Il faut ſeulement que j'aye du courage. Hors le Roi que j'aime bien à voir, tout le reſte me déplait. Par le Roi, j'entens la famille Royale. Mais je ne vois le Roi que des momens & il me voit encore moins; ainſi ce plaiſir ne me peut remplacer les dégouts que j'y reçois. J'y retournerai pourtant, car on eſt bien loin de ne faire en ce monde que ce qu'on voudroit.

LXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M . . . .

A Buſſy, ce 28 Octobre 1683.

TOus mes amis m'écrivent, Madame. Il n'y a que vous dont je n'ai point de nouvelles. N'avez-vous pas peur que je vous appelle ingrate? Je le ferois, ſi cela n'avoit trop d'air de la vérité. Vous me regardez peut-être comme un infirme avec qui il n'y a plus rien à faire, ou peut-être traitez-vous de taille l'opération qu'on m'a faite. Si cela eſt, détrompez-vous, Madame. On ne m'a taillé ni coupé, & je ſuis en meilleure ſanté que vous ne m'avez jamais vu.

LXVII. LETTRE.

De la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin, au Comte de Buſſy.

A Vienne, ce 6 Novembre 1683.

VOus voulez bien que je vous remette en mémoire que vous m'avez promis les portraits des parens de Monſieur le Comte mon mari, & que vous m'envoiriez votre Généalogie. Il eſt tems à préſent de faire parade de tout ce que vous m'avez promis, & de faire paſſer toutes ces perſonnes qui compoſent ce grand corps de Généalogie, par devant Monſieur le Comte d'Arntheim Envoyé de l'Empereur vers Sa Majeſté Très-Chrétienne. Vous êtes trop éclairé pour ne pas juger, Monſieur, que cela eſt néceſſaire pour faire connoitre un étranger dans un pays où il a planté le piquet, & que ce ſont ces ſortes de perſonnes qui peuvent mieux lever les doutes que l'on pourroit avoir de ceux, qui comme mon mari ont l'honneur d'être ſortis de votre illuſtre famille. Quand on ſaura qu'il a l'honneur de vous appartenir, cela fermera la bouche à beaucoup de gens qui ſouhaiteroient de pouvoir perſécuter les étrangers. Je vous conjure donc, Monſieur, par l'alliance que j'ai avec vous & que vous avez témoigné vous être chere & conſidérable, de le vouloir bien faire valoir en cette occaſion qui en vaut mille autres, & de me croire, Votre &c.

LXVIII. LETTRE

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Decembre 1683.

SI vous ſaviez, mon pauvre Couſin, ce que c'eſt que de marier ſon fils, vous m'excuſeriez d'avoir été ſi long-tems ſans vous écrire. Je ſuis dans le mouvement d'un commerce fort vif avec le mien, qui eſt en Bretagne, & ſur le point d'épouſer une fille de bonne maiſon, dont le Pere eſt Conſeiller au Parlement, & riche de plus de ſoixante mille livres de rente. Il donne deux cens mille francs à ſa fille: c'eſt un grand mariage en ce tems-ci. Il y a eu beaucoup de choſes à ajuſter, avant que d'en venir à ſigner les articles, comme nous avons fait il y a quatre jours. Je vous ſouhaite, mon cher Couſin, le même embarras, & je vous promets en ce cas de recevoir vos excuſes de ne m'avoir point écrit depuis long-tems, comme je vous conjure de recevoir les miennes; & je vous laiſſe, mon Couſin & ma Niece, tous deux avec notre cher Corbinelli, après vous avoir embraſſé de tout mon cœur.

De Monſieur de Corbinelli.

Je me réjouis que votre ſanté ſoit revenue à ſa perfection, Monſieur; continuez d'en avoir ſoin. Le Conſeil d'Eſpagne a réſolu de nous déclarer la guerre, à ce que la Reine d'Eſpagne a mandé à MONSIEUR. On raiſonne à outrance

trance ſur cette fierté fanfaronne d'une Nation que nous avons inſulté tant de fois impunément, qui le peut être encore de même, après que le Prince d'Orange a été renvoyé des Etats à qui il demandoit des commiſſions pour ſeize mille hommes. Les Politiques diſent, que c'eſt un coup de deſeſpoir aux Eſpagnols qui n'eſt pas ſans habileté, & qu'ils ne veulent pas être chargez de la garde du reſte de la Flandre, qui ne leur eſt d'aucune utilité, & ne leur ſert qu'à leur attirer des affaires; qu'ainſi les Hollandois & les Flamans entreront dans la guerre, ou ils refuſeront d'y entrer; & l'Eſpagne ſera bien-aiſe de leur donner un maitre, & d'être déchargez de la garde des Provinces qui n'ont plus que la peau & les os. Voilà comme on raiſonne ici ſur cette audace ineſperée.

LXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 10 *Decembre* 1683.

COMME j'ai marié des filles, Madame, je me doute de l'embarras qu'on a de marier un garçon, & je vous excuſe en cette conſideration, de ne m'avoir pas fait plutôt réponſe. Deux cens mille francs ont été de tout tems un bon mariage: mais il eſt vrai qu'en ce tems-ci la ſomme eſt plus conſidérable qu'elle n'étoit il y a vingt ans. S'il ne s'agiſſoit que de ſigner, je ſouhaiterois le même embarras que vous avez eu, & que vous me ſouhaitez; mais les ſuites me le font craindre.

A Mon-

A Monſieur de Corbinelli.

Le Conſeil d'Eſpagne a raiſon de ſe faire honneur de la rupture: il faut ſauver ſa réputation auſſi bien que ſes terres. Le raiſonnement des Politiques me paroit fort bon, & aſſurément il ſera juſte par le ſuccès.

LXX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 *Decembre* 1683.

ENFIN après tant de peine je marierai mon pauvre garçon. Je vous demande votre procuration pour ſigner à ſon Contract de mariage. Voilà des Lettres ſur cela pour ma Tante de Toulonjon & pour mon grand Couſin. Il ne faut jamais deſeſperer de ſa bonne fortune. Je croyois mon fils hors d'état d'eſperer un bon parti, après tant d'orages & tant de naufrages, ſans charges & ſans chemin pour la fortune; & pendant que je m'entretenois de ces triſtes penſées, la Providence nous deſtinoit ou nous avoit deſtinez à un mariage ſi avantageux, que dans le tems où mon fils pouvoit le plus eſperer, je ne lui en aurois pas deſiré un meilleur. C'eſt ainſi que nous vivons & que nous marchons en aveugles: ne ſachant où nous allons; prenant pour mauvais ce qui eſt bon, prenant pour bon ce qui eſt mauvais, & toujours dans une entiere ignorance. Auriez-vous jamais cru auſſi que le Pere Bourdaloue, pour exécuter la der-

niere volonté du Préſident Perrault, eût fait depuis ſix jours aux Jéſuites la plus belle Oraiſon funebre qu'il eſt poſſible d'imaginer? jamais une action n'a été admirée avec plus de raiſon que celle-là. Il a pris le Prince dans ſes points de vue avantageux; & comme ſon retour à la Religion a fait un grand effet pour les Catholiques, cet endroit, manié par le Pere Bourdaloue, a compoſé le plus beau & le plus Chrétien Panégyrique qui ait jamais été prononcé.

LXXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 19 Decembre 1683.

JE vous envoye la procuration que vous me demandez. Madame. Je viens d'envoyer à Madame de Toulonjon la Lettre que vous lui écrivez. Pour celle de mon beau-frere, elle n'étoit pas dans votre paquet; mais je lui ferai voir votre Lettre, & je ne doute pas qu'il ne faſſe réponſe à celle qu'il n'a pas reçue.

Les réflexions que vous faites ſur les tenebres où nous marchons, ſont les plus juſtes du monde. Il eſt vrai, qu'il ſemble que Dieu donne des ſuccès contraires à nos craintes & à nos eſpérances, exprès pour confondre la prudence humaine; & quand même il fait réuſſir ce que nous avons ſouhaité, il le fait ſouvent par des moyens contraires à ceux que nous avons employez, pour nous montrer qu'à lui ſeul appartient l'honneur des évenemens, & que notre Rai-

Raiſon n'eſt qu'une bête. J'ai éprouvé cela en mille rencontres, mais particulierement depuis deux ans. Ce que je fais c'eſt de prier Dieu de m'aider dans la conduite de mes deſſeins. Je m'aide bien moi-même ; mais après cela je compte ſur lui, & ne compte que ſur lui. Voilà, je croi, Madame, comment vous en avez uſé, & c'eſt ce qui vous a fait réuſſir dans l'établiſſement de Monſieur votre fils. Je comprens que l'Oraiſon funebre de feu Monſieur le Prince entre les mains du Pere Bandaloue, a été un chef-d'œuvre. Envoyez-la moi, je vous en ſupplie.

LXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin.

A Chaſeu, ce 19 Decembre 1683.

POUR répondre à votre Lettre *du ſix Novembre, Madame, je vous dirai que ſi Monſieur le Comte d'Arntheim eſt encore à la Cour quand j'y retournerai, j'aurai l'honneur de le voir particulierement pour l'entretenir de ce que nous ſommes l'un à l'autre Monſieur le Comte votre mari & moi, & de charger ſes gens des portraits de ma famille. Mais comme je crains qu'il ne ſoit parti avant que je ſois à la Cour, je lui ai écrit une partie de ce que j'aurois pu lui dire. Je vous ai déja mandé, Madame, que ſi les affaires devenoient plus tranquilles, je ne deſeſpererois pas d'aller un jour à Vienne, plus pour avoir l'honneur de vous voir

* *Lettre LXVII.*

voir que pour d'autres curioſitez; c'eſt alors que je dirois hautement à la Cour de l'Empereur ce que nous ſommes M. votre mari & moi, & combien Madame la Marquiſe de Sevigny & moi lui ſommes obligez de nous avoir honoré d'une alliance comme la vôtre, & de m'avoir par-là donné moyen de vous aſſurer quelquefois, Madame, que perſonne n'eſt avec plus de tendreſſe, de ſincérité & de reſpect que moi, &c.

LXXIII. LETTRE.

De Madame la Préſidente d'Oſembray au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22 Decembre 1683.

SI je n'avois pas été incommodée, je n'aurois pas manqué, Monſieur, de vous rendre mille graces de votre ſouvenir. Je ſuis plus ſenſible qu'une autre aux marques de votre amitié, & toujours intéreſſée dans tout ce qui vous arrive. On ſe fait honneur d'avoir un ami comme vous, Monſieur, & une affaire ſérieuſe de le conſerver. Mandez-moi, je vous prie, en quel état eſt votre ſanté, & ſi vous ſerez de retour ici aux Rois, comme vous me l'avez fait eſpérer. Voici beaucoup de changemens à la Cour arrivez tout à la fois. Monſieur de Louvois fait des merveilles pour les bâtimens. Monſieur Pelletier trouve le ſecret de ſe faire aimer dans la Charge de Controleur-Général des Finances. Il ſera bien habile & bien heureux, ſi cela dure, car d'ordinaire on n'a pas l'argent des peuples & leurs amitiez. On vient de perdre Mon-

Monſieur de Vermandois. Il laiſſe de lui des regrets infinis. Il avoit donné tant de marques d'un Prince extraordinaire, que le regret de ſa mort eſt une douleur publique. Vous ne ſauriez vous imaginer combien il étoit liberal, & toutes les manieres qu'il trouvoit pour obliger. Il faiſoit des paris, étant ſûr de perdre, contre des gens qu'il ſavoit qui n'auroient pas pris ſon argent. Il envoyoit porter de l'argent ſur une table chez des Officiers qu'il ſavoit en avoir beſoin, ſans qu'on ſût de quelle part cela venoit. Il a caché trois jours de fievre pour ſe trouver à une expédition de guerre. Après cela vous n'aurez pas de peine à croire que le Roi a été fort touché de ſa mort. Madame la Princeſſe de Conti en eſt inconſolable. Madame de la Valiere eſt tout le jour aux pieds du Crucifix. On partage cette douleur dans l'Hôtel de Condé, car le mariage de ce Prince étoit preſque aſſuré avec Mademoiſelle de Bourbon. Adieu, Monſieur, vous devez être content de mes nouvelles, car cela vous aſſure du cœur qui prend le ſoin de vous les mander.

LXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur **.

A Chaſeu, ce 24 Decembre 1683.

J'Ai long-tems balancé, Monſieur, ſi je me plaindrois à vous de vous-même, ou ſi je garderois mon cœur contre vous. Mais enfin j'ai cru que notre ancienne amitié méritoit bien que je vous fiſſe des reproches pour vous obli-

ger

ger d'être une autre fois plus régulier & plus ſoigneux de votre ami que vous n'avez été. Je vous dirai ſur cela que non ſeulement mes amis, mais encore mes connoiſſances, m'ont rendu des ſoins dans l'extrémité où j'ai été cette année, & que je n'ai pas ouï parler de vous. Cela n'eſt ni d'un bon ami, ni même d'un homme auſſi poli que vous êtes. Quand vous paſſates l'autre jour à la porte de ma maiſon ſans me faire l'honneur de me voir, je crus que c'étoit une ſuite de votre tiédeur, & que notre amitié bleſſée vous embarraſſoit en ma préſence. Tout cela, comme je viens de vous dire, Monſieur, m'avoit fait balancer entre garder mon cœur ou vous l'ouvrir. J'ai pris le parti de la ſincérité & de la réconciliation, le trouvant conforme à mon inclination naturelle pour vous. Mais je vous conjure auſſi de n'en point abuſer, & d'avoir pour moi autant de penchant que j'en ai pour vous, & d'auſſi beaux dehors; autrement vous me laiſſeriez dans ces doutes qui ruïnent à la fin les amitiez.

LXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'Autun.

Ce 27 Decembre 1683.

JE vous renvoye le Traité de Saint Auguſtin, avec mille remercimens. Je croirois qu'on s'eſt ſervi de ſon nom & de celui des Donatiſtes, pour juſtifier la conduite du Roi à l'égard des Huguenots, ſi je croyois que quelqu'un pût en ce tems-ci traiter cette matiere avec autant

tant d'art, de force, & de dignité que Saint Auguſtin. Il eſt vrai qu'il ſemble que ce diſcours ſoit fait exprès pour autoriſer le traitement qu'on fait aujourd'hui aux Huguenots. Quiconque l'a traduit, ne lui a point ôté de ſes graces.

LXXVI. LETTRE.

Rêponſe de l'Evêque d'Autun au Comte de Buſſy.

Ce 30 Decembre 1683.

JE m'en doutois bien, Monſieur, que vous ſeriez content de la traduction de la Lettre de Saint Auguſtin, & même que vous la trouveriez admirable. Elle m'a paru telle, & je ſuis bien-aiſe que mes ſentimens ſe rencontrent avec les vôtres; car on ſe doit faire honneur de ſe rencontrer ſur ces matieres avec une perſonne d'auſſi bon goût que vous. Je ſuis encore de votre avis ſur ce que vous en penſez par rapport au Roi, & je croi que Sa Majeſté auroit du plaiſir à la lire.

LXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier-Préſident de Dijon.

Ce 1. Janvier 1684.

JE viens d'apprendre la mort de notre pauvre ami Tavannes, Monſieur. Ce n'eſt pas pour vous

vous conſoler que je me donne l'honneur de vous en écrire, c'eſt pour m'en affliger avec vous. J'y perds un frere d'armes, & le meilleur ami que j'euſſe au monde. Dieu lui donne ſa paix, & à vous & à moi ſa crainte; car enfin ſes jugemens ſont terribles, ſont certains, & ſont proches pour nous.

LXXVIII. LETTRE.

Du Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Ce 15 Mars 1684.

AUROIS-JE bien été ſaignée ce matin? Il me ſemble que j'ai ſenti quelque légere foibleſſe. Il faut que ce ſoit vous ou moi; & comme je me porte bien préſentement, je veux croire que vous êtes de même. Ainſi je vous attendrai mardi paiſiblement avec ma Niece, pour examiner à fond notre beurre de Bretagne.

LXXIX. LETTRE.

De la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin, au Comte de Buſſy.

A Lints, ce 8 Juillet 1684.

VOUS voulez bien, Monſieur, après un ſi long ſilence, que je vous demande en quel état vous vous trouvez, & ſi je ſuis aſſez malheureuſe d'être oubliée de vous, ce que je ne puis

puis pas croire: car vous avez les ſentimens rop délicats pour oublier une perſonne qui vous eſtime & qui vous honore autant que moi. Si ma correſpondance pouvoit contribuer à ne mettre plus fortement en votre mémoire, e vous importunerois ſouvent par mes Lettres. Mais quand je me ſouviens que mes Lettres ombent entre les mains d'un homme qui écrit e mieux dans la France, je rougis en moi-même, en me rendant juſtice que je ne ſai point lu tout le François: mais je voudrois bien être en votre compagnie, je profiterois de toutes es manieres. Je tiendrai bien-tôt ma parole le vous envoyer mon portrait. J'eſpere en peu de jours aller à Vienne; & ſi-tôt qu'il ſe trouvera un Peintre (ce qui eſt fort rare en ce pays-ci,) je vous envoyerai le mien & celui de Monſieur de Rabutin. Je n'oſerois point parler de la petite Rabutin, & de la perte ſenſible que j'ai faite de ce cher enfant; mais ſeulement vous prier de m'envoyer les portraits de votre famille, & ſur-tout la généalogie que vous m'avez promiſe il y a ſi long-tems. Quand je veux prendre plaiſir, je regarde votre portrait, qui confirme toute la bonne réputation que vous avez dans le monde; ce qui me donne bien de la curioſité de vous voir. Mais comme il n'y a gueres d'apparence à cela, donnez-moi pour le moins cette ſatisfaction de me donner ſouvent de vos nouvelles pour récompenſe de mon impatience de vous connoitre, & ſoyez perſuadé, mon cher Couſin, que je ſuis toute à vous.

LXXX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin.

A Buſſy, ce 2 Août 1684.

JE m'étonnois extrêmement, Madame, de ne recevoir plus de vos Lettres, & cela me mettoit en peine de votre ſanté. Je ne vous ai point oubliée, & je ne vous oublierai jamais. Si nous étions plus voiſins que nous ne ſommes, & que notre commerce pût être plus fréquent, vous connoitriez que je ſuis bien loin de vous oublier. Cependant, Madame, quelque éloignez que nous ſoyons, nous pourrions nous écrire plus ſouvent que nous ne faiſons; & la trêve qui vient d'être faite entre vous & nous favoriſeroit notre deſſein. Vous avez honte, dites-vous, Madame, d'écrire en François à l'homme de France qui écrit le mieux. Premierement je vous dirai qu'il n'y a point de femme à la Cour de France, qui écrive en Allemand approchant de ce que vous écrivez en François, ni perſonne au monde qui écrive de meilleur ſens que vous. Je regarde votre Raiſon, Madame, & non pas vos paroles. Si ma maniere d'écrire vous divertit, je m'eſtimerai fort heureux de vous donner ſouvent ce plaiſir-là. Vous ne ſauriez croire, Madame, l'impatience où je ſuis d'avoir votre portrait. Je ſerai ravi d'avoir auſſi celui de mon Couſin. Au reſte, Madame, vous ne ſauriez avoir plus d'envie de me voir que moi vous. Je ne deſeſpere pas tout-à-

fait

fait d'avoir quelque jour cet honneur-là, & cela ne ſeroit pas à faire ſi j'avois vingt ans de moins. Cependant vous me témoignez ſouhaiter que je vous écrive ſouvent. C'eſt un grand plaiſir pour moi, que je ne me refuſerai pas. Mais ſoyez, s'il vous plait, réguliere à me faire réponſe, & croyez bien que perſonne au monde n'eſt plus que moi, &c.

LXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Buſſy, ce 8 Août 1684.

C'Est avec une joye que je n'ai point eu depuis plus d'un an, Monſieur, que je viens d'apprendre que ce grand Roi de Pologne vous a envoyé l'épée du Grand-Viſir. Il n'y a qu'un pareil préſent du Roi notre Maitre qui me parût plus doux & plus honorable; mais vous avez eu ce plaiſir pluſieurs fois, & celui-ci eſt unique.

LXXXII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 31 Decembre 1684.

VOTRE Lettre m'eſt venu trouver juſques ici, mon cher Couſin. Elle m'a appris la mort de ma pauvre Tante. En vérité j'ai ſenti

ſenti la force du ſang; j'ai regardé en elle le ſang de la bienheureuſe mere, & de ſon brave & illuſtre frere. Il n'y a plus que moi de cette branche. Mais pour vous qui avez à part votre mérite & vos belles actions, & qui ſeriez le ſujet des regrets de ceux qui vivroient aſſez long-tems pour vous perdre, je ſuis perſuadée qu'a quatre-vingt-ſix ans le régime que vous obſerverez & le choix des bonnes viandes vous feront un regain de vie pour vingt ans. Ainſi, mon cher Couſin, je vous laiſſerai en ce monde pour y ſoutenir mon nom.

Je reviens à cette pauvre Tante. Elle a donc pouſſé ſa paſſion dominante juſqu'à la fin. Vous me peignez fort plaiſamment les manieres dont elle s'eſt ménagée, pour éviter de s'engager au cas qu'elle revint au monde; & pour empêcher Monſieur d'** d'aller chez elle. Cela m'a fait ſouvenir du ſoin qu'elle prit de me venir voir à M*** de peur que je n'allaſſe chez elle. Ce que vous me mandez de plus agréable ſur ſon ſujet, c'eſt qu'elle étoit charitable aux pauvres. Il n'en faut pas davantage pour ſauver la fille de la Mere de Chantal. Je vous prie d'envoyer ce billet de conſolation à mon Couſin de Toulonjon. Je croi qu'il arrivera trop tard, & que ſa conſolation eſt de la même date que la vôtre.

Je paſſerai ici l'Hiver, & une grande partie de l'Eté. J'y ſuis fort agréablement avec mon fils & ſa nouvelle épouſe. Je croi que vous ne retournerez pas plutôt que moi: mais il ne faut pas laiſſer que de s'écrire de tems en tems. La belle Madelonne eſt demeurée à Paris. C'eſt ce qui fait ma peine: mais ainſi l'ont ordonné les Deſtinées. Celle de notre cher ami ſera tou-

toujours de vous ſervir juſqu'aux derniers momens de ſa vie. C'eſt un ami qu'on ne ſauroit trop aimer. Je regrette bien les diners que j'aurois donnez à ma Niece de Colligny, quand elle auroit dû voir Monſieur de Lamoignon. N'avez-vous pas gardé ſon joli garçon auprès de vous? Il vous tiendra compagnie. Adieu, mon cher Couſin. Soutenez toujours votre courage, qui a fait ſouvent mon admiration; & ne vous rendez qu'à bonnes enſeignes, c'eſt-à-dire, après quatre-vingt-ſix ans. Mon fils & ſa femme vous aſſurent de leurs très humbles ſervices, & moi je vous embraſſe de tout mon cœur.

LXXXIII. LETTRE.

De la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin, au Comte de Buſſy.

A Vienne, ce 8 Février 1685.

J'AI reçu il y a quelque tems une de vos Lettres, Monſieur, qui me témoigne mille amitiez, deſquelles je vous ſuis infiniment obligée, comme auſſi de la confiance que vous avez en moi en me donnant le plaiſir de chercher un emploi pour un de vos parens qui s'appelle Choiſeul. Je n'ai pas manqué un moment d'exécuter vos ordres, en écrivant à Monſieur le Duc de Baviere de me faire la grace de donner un emploi à cet Etranger qui eſt obligé de quitter ſon païs. Il m'a ſur le champ accordé ma demande fort honnêtement, & en même tems m'a donné la permiſſion de vous écrire que Monſieur de Choiſeul pouvoit aller

à Munick & qu'il le prendroit à ſon ſervice. Comme vous ne m'avez point ſpécifié la Charge qu'il demande, je ne me ſuis point déclaré là-deſſus; mais Monſieur l'Electeur par ſa Lettre m'accorde un emploi, à condition que ce ne ſera pas un Régiment ou quelque choſe de pareil, mais que pour le reſte il s'accommoder fort bien; & même il m'a marqué qu'il avoit la curioſité de ſavoir en quelle qualité il avoit ſervi en France. Je n'ai pas ſongé à lui procurer un emploi à notre Cour, car j'aurois eu de la peine à l'obtenir, les François n'y étant pas aimez. Mr. de Rabutin même avec tout ſon mérite, beaucoup de ſervices & un attachement inviolable à l'Empereur, aſſuré encore par ſon mariage, a bien de la peine à parvenir à quelque choſe, quoiqu'il ait l'amitié de toute la Cour & de tous les honnêtes gens. Voilà, Monſieur, tout ce que je puis vous dire ſur ce ſujet, vous aſſurant que je ſerai toujours ravie de vous rendre quelques ſervices & à tous ceux qui vous touchent. Je vous prie de me continuer votre amitié & votre ſouvenir, & d'être perſuadé que je ſuis tout-à-fait à vous.

LXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur l'Abbé Pelletier.

A Autun, ce 21 Février 1685.

JE viens d'apprendre, Monſieur, que le Roi vous a fait la juſtice de vous tirer de la Grand' Chambre pour vous mettre en ſon

Conſeil. Je vous aſſure que j'en ai une oye extrême & que je ſuis perſuadé qu'il ne ecompenſera jamais perſonne plus juſtement, ju'il a fait en cette rencontre. Perſonne auſſi, Monſieur, n'honorera jamais votre vertu plus ue je fais, & ne ſera plus que moi, &c.

LXXXV. LETTRE.

De Madame de * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26 Février 1685.

VOus voulez des nouvelles, Monſieur, en voici de toutes fraiches. On pendit hier n Garçon Tapiſſier, qui étant Laquais avoit archandé par ordre de ſon Maitre à trois mmes de battre un mari jaloux de ſa femme, e ſon Maitre trouvoit jolie. Le Maitre eſt fuite.

Le Maréchal d'Eſtrade a été fait Gouverneur Monſieur de Chartres. Il avoit failli à l'être a deux ans. C'eſt ſur cela que Benſerade dit fort plaiſamment, que le Roi ne vou- pour cette Charge que des gens mûrs, on it trouvé un peu trop étourdi, il y avoit ans; que depuis ce tems-là il avoit appris le barbon, & qu'il étoit ravi, comme viteur, qu'il eût gagné cela ſur lui & âge.

nvoyé de Genes a été mis à la Baſtille. les conditions que le Roi propoſe aux énois. Il leur donne un mois pour les accepter, à faute de quoi il les menace d'en faire un exemple qui fera trembler la poſtérité. On

dit que le Régiment des Gardes marche avec d'autres troupes pour leur tenir parole.

Que le Doge viendra faire ſatisfaction au Roi; & comme il eſt défendu au Doge de ſortir de Genes & qu'il en perd le titre dès qu'il en eſt dehors, le Roi veut que celui-ci vienne Doge, qu'il retourne Doge, & qu'il ſoit Doge encore ſix mois après être retourné à Genes. Que pour faire encore plus d'honneur au Doge, on envoyera Monſieur de Seignelai pour l'amener, lequel honneur, comme vous voyez, revient encore au Roi.

La ſeconde condition, que les Genois donneront cent mille écus au Comte de Fieſque ſur le procès qu'il a à Genes pour la ſucceſſion de Jean Louis, qui n'eſt pas encore jugé, pour payer les anciennes dettes de ſa maiſon. Il n'eſt pas malheureux, que les Genois ayent déplu au Roi.

Le Chevalier de Chaumont & l'Abbé de Choiſi vont à Siam. C'eſt à l'Abbé une grande ferveur, car il quitte vingt mille livres de rente pour aller prêcher l'Evangile en ce païs-là, & achever de convertir le Roi de Siam qui eſt bien ébranlé, diſant que de toutes les Religions dont il s'eſt fait inſtruire, il n'y en a point qui le touche plus que la nôtre.

Le Roi d'Angleterre a communié publiquement. C'eſt vraiſemblablement courir au martyre, ou du moins s'expoſer à être chaſſé de ſon Royaume. Le Dieu qu'il reconnoit ſi hautement, l'en récompenſera un jour. Il a fait déclarer Prince du Sang le Prince George de Dannemarc ſon Gendre. Le Prince d'Orange & le Duc de Monmouth en ſont enragez.

LXXXVI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Mars* 1685.

JE vous proteſte, Monſieur, que je vous ai écrit plus de quatre fois depuis votre départ de ce païs-ci, & que je n'ai reçu aucune réponſe de vous. Cependant je ne me plaignois pas, parce que moi qui connois les amertumes de la vie, je ſai qu'elles mettent quelquefois les gens dans un tel état, qu'ils ne veulent alors rien que du repos. Vous ne pourriez croire avec la moindre apparence, mon cher Comte, que je ceſſaſſe d'être votre amie & votre ſervante. Je ne ſuis pas legere, & je ne vais pas aſſez dans le monde, pour que mon eſprit prenne ces vilaines manieres. Il n'y a gueres de femme plus réſervée que moi ; & comme je me paſſe fort aiſément de compagnie, je n'en veux point ſi elle n'eſt bonne. J'ai eu l'honneur de voir Madame de Colligny. J'en ſuis tout-à-fait contente, & de Monſieur ſon fils. Naturellement je n'aime pas les enfans ; mais pour celui-là il m'a fait plaiſir : je fais de grandes prédictions en ſa faveur. Adieu.

LXXXVII. LETTR

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Evremond.

Ce 7 Mars 1685.

NOTRE peu dē commerce, Monſi
m'empêchera jamais de vous aime
vous eſtimer comme un parent & co
bon ami doit faire. Je vous ai trop c
trop pratiqué, pour qu'une longue
m'ôte du cœur les ſentimens que j'ai t
eus pour vous. J'eſpere que nous ne m
pas éloignez l'un de l'autre, & que le Ro
de vos longues peines aura la bonté de
comme il a fait celles de Monſieur de
& les miennes. Cependant, Monſieur,
ſupplie très humblement de vouloir bi
dre la peine de préſenter au Roi d'An
la Lettre que je me donne l'honneu
écrire, & de dire à Sa Majeſté que j
blierai jamais celui que j'ai eu de ſervi
d'elle, & que perſonne n'eſt plus aiſe
de le voir ſur un Trône où les vœux de
monde l'auroient placé, quand il n'
pas monté par ſa naiſſance.

Au Duc d'Yorck, devenu Roi d'A terre.

SIRE,

La mort du feu Roi votre frere de glori moire, m'a donné la douleur qu'on a de

des grands Princes, pour qui on a un respect & une estime infinie; mais votre attachement à la Couronne, SIRE, *m'a donné pour les mêmes raisons toute la joye imaginable. L'honneur que j'ai eu de servir auprès de Votre Majesté en* 1655. *& les bontez que vous me témoignîtes pour lors, me feront toute ma vie prendre une très grande part à tout ce qui arrivera à Votre Majesté; & personne ne peut jamais être avec plus de respect que moi,* SIRE, *&c.*

A Chaseu, ce 7 Mars 1685.

LXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Maréchalle d'Humieres.

A Chaseu, ce 20 *Avril* 1685.

JE me réjouis avec vous, Madame, des marques que vous venez de recevoir de la libéralité du Roi. Il ne sauroit jamais assez récompenser les pertes que vous avez faites à son service, il a beau réiterer ses graces. Je ne me lasserai aussi jamais, Madame, de vous faire de pareils complimens, car personne n'est avec tant de respect que moi.

LXXXIX. LETTRE.

De Madame de * * * au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21 *Avril* 1685.

LE Duc est arrivé, je l'ai vu, je reçois ses [illegible] Le Duc est [illegible]

il fera toutes les ſoumiſſions imaginables à la réſerve de demander pardon, & dès que la ſatisfaction ſera faite, le Roi ſe levera & fera couvrir le Doge, & le traitera d'Ambaſſadeur de Tête Couronnée. Les Gardes prendront les armes quand il ſortira, & on lui fera beaucoup d'honneur à la ſortie. Il arrivera en Particulier, & s'en retournera en Souverain.

Monſieur le Duc de Bourbon épouſe Mademoiſelle de Nantes, la plus aimable Princeſſe du Royaume. On fait un caroſſe pour envoyer à Monſieur de Baviere, qui eſt (dit-on) la plus magnifique choſe qu'on ait jamais vu en France. Il eſt dehors & dedans de velours cramoiſi en broderie d'or. Il coute vingt mille écus, on le va voir par rareté. Celui du Doge qui eſt de velours à fond d'or, eſt un fiacre auprès de l'autre.

Saint-Geni vieux Officier, Lieutenant de Roi de Hombourg, ayant été caſſé ſur des plaintes que l'Intendant avoit fait contre lui à la Cour, s'enferma dans ſa chambre il y a trois jours & ſe donna trois coups de poignard, dont l'un le perça de part en part, & lui fit faire un ſi grand cri qu'on courut à ſa chambre dont on enfonça la porte, & où l'on le trouva baigné dans ſon ſang. On le porta au Châtelet, où prêt à être condamné à être pendu, le Roi lui a envoyé ſa grace avec cent piſtoles & ſix cens livres de penſion, en lui mandant qu'il ne vouloit jamais le voir, ni ſe ſervir d'un fou comme lui.

XC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 9 Mai 1685.

*IL y a long-tems que je ne vous ai écrit, Madame, parce que j'ai été incommodé d'un fort grand rhume, qui m'empêchoit de faire la moindre choſe où il fallût de l'application. Quand j'en ai été guéri, j'ai couru d'une de mes terres aux autres, ainſi je n'ai pas eu de repos que maintenant que j'arrive de Buſſy; & quoique je n'aye pas la gayeté qu'il faut avoir pour le commerce de ſes amis, par les maux qu'on m'a faits & qu'on continue de me faire, il faut pourtant que je vous diſe que j'ai toujours le cœur pour vous comme je l'ai jamais eu, & que je l'aurai de même toute ma vie. Quand il plaira à Dieu de me donner plus de tranquillité, je vous ſerai plus agréable, mais je ne ſaurois jamais être plus à vous que j'y ſuis.

* *Voyez Lett. LXXXVI.*

XCI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Mai 1685.

LE Roi eſt ſincerement dévot, Monſieur. Il a un bon & un grand eſprit naturel. Il diſoit dernierement, comme Salomon, à Madame

de ** qu'il n'y avoit que cela de ſolide, & elle lui répondit: Qu'eſt-ce donc que vos Sujets cherchent en ce monde, ſi Votre Majeſté n'a rien trouvé d'aimable dans toute la grandeur & l'abondance de la Royauté ? Monſieur le Prince, que vous connoiſſez depuis ſi long-tems & que je vous ai vu tant eſtimer, dit qu'il a toujours cru en Dieu, que dès-là il n'a pas douté qu'il n'y dût avoir un culte, & que le Chrétien lui a paru le plus pur; enſuite il s'eſt pleinement convaincu par les Prophéties. Il fait de grandes charitez, & ſa converſion eſt ſincere & édifiante. Comme c'eſt le plus grand eſprit de notre ſiecle, j'eſpere que votre bon eſprit vous fera ſonger ſérieuſement à votre ſalut, que la Prophetie de la Mere de Chantal s'accomplira en vous, & que vous ſerez invoqué. Adieu, Monſieur, je m'eſtimerois bien heureuſe ſi je pouvois contribuer à votre bonheur pour toute l'éternité, car enfin quelque longue que ſoit notre vie, le tems pour nous n'en durera plus guere.

XCII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A la Chapelle, ce 22 Mai 1685.

VOus vous feriez grand tort, Monſieur, ſi vous imputiez le ſilence du Pere Bouhours & le mien à d'autres raiſons, qu'à celles de nos maux. Nous en avons été accablez tout l'Hiver, & nous ſommes ici pour achever de nous guérir dans une maiſon que notre ami Monſieur de Gorges a achetée depuis un an du Duc

Duc de Luynes, la plus agréable peut-être du Royaume. Comme je me porte depuis quelque tems mieux que le Pere Bouhours, je me donne l'honneur de vous écrire pour ſavoir de vos nouvelles. Vous comprenez bien, Monſieur, que notre amitié pour vous eſt fondée ſur de trop bons principes pour vous oublier, & que nous avons trop d'interêt pour négliger un commerce qui nous eſt auſſi honorable & auſſi avantageux que le vôtre. Le Pere Bouhours a ſes maux de tête mêlez de vapeurs depuis ſix mois, qui le déſolent & qui le rendent incapable de tout; pour moi qui ai la tête plus libre, je ne me ſuis pas mieux porté. Nous n'avons pu, Monſieur, ſavoir l'état où vous étiez, n'ayant pu voir Madame de Colligny. Nous craignons fort que vous n'ayez eu les mêmes raiſons que nous, de votre ſilence. Dites nous, s'il vous plait, comment vous avez été cet Hiver. La ſolitude où vous étiez, vous qui n'êtes point né pour elle, nous a fait craindre. Où êtes-vous préſentement, & qu'allez-vous devenir? Tirez-nous de peine, car nous prenons toujours le même interêt à tout ce qui vous touche. Je ſuis avec mon reſpect ordinaire &c.

XCIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

Ce 22 Mai 1685.

VOus m'avez fait le plus grand plaiſir du monde, mon cher Comte, de m'aſſurer de

la continuation de l'honneur de votre amitié. J'en ferai toujours tout le cas que je dois; & je vous assure que vos malheurs & les chagrins que vous avez, ne diminueront jamais rien de la tendresse que je vous ai promise. Votre martyre est violent, le mien est lent; mais enfin nous souffrons tous deux, Dieu le veut ainsi. Faisons-nous en un mérite auprès de lui. Je ne puis m'empêcher de vous parler ici d'un bruit qui court, & que je souhaite être véritable, qui est que vous vous êtes tout-à-fait donné à Dieu; je l'en loue & je le remercie d'avoir pris votre cœur, que j'ai toujours trouvé si bon. Vous n'aurez jamais de paix qu'en vous remettant entre ses mains & sans réserve.

XCIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

Ce 1. Juin 1685.

POUR répondre à votre Lettre, Madame, je vous dirai que j'ai eu de grandes peines; mais que Dieu, la Philosophie & le Tems sont de grands médecins pour les maux même sans remede; à plus forte raison quand on en voit & qu'on en espere. Pour le bruit qui court de ma grande dévotion, je vous dirai que je ne sai pas si l'on doit appeller ainsi de craindre Dieu mille fois plus que la mort, & de l'aimer autant que le cœur humain peut aimer un Etre infini & incompréhensible. Mais je fais tout cela depuis quatre ans, Madame: ainsi ce qui paroît nouveau

eau ſur ce ſujet au public, ne l'eſt plus pour oi. Je ne ſuis pas encore bien réduit ſur les omptitudes naturelles : mais à la réflexion, me ſoumets à la volonté de celui qui fait uffrir de plus grands Seigneurs que moi. Les fauts du tempérament ſont, Dieu merci, bien- t corrigez par la patience & par la réſignation. oilà comment je ſuis, Madame : mais enco- une fois, il y a plus de quatre ans que je ſuis omme cela ; & quoique je ne croye pas mou- r auſſi vîte que vous le penſez, je tâche de de- enir meilleur. J'eſpere que Dieu me fera la race de le mieux ſervir le reſte de mes jours ncore que je ne fais. Je ne prétens pas pour ela les paſſer en pleurs & en triſteſſe. Le pré- epte de Salomon de bien vivre & ſe réjouir, n'a toujours extrêmement plu, vous le ſavez. La fortune trouble aſſez nos innocentes joyes, pour que nous ne craignions pas que les plai- ſirs nous emportent trop loin.

XCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Grignan.

A Chaſeu, ce 4 Juin 1685.

VOILA l'hiſtoire de la Maiſon de Mada- me votre mere que je lui ai promiſe, Ma- dame J'aurois attendu ſon retour de Bretagne pour la lui envoyer, ſi je n'avois été preſſé par ma reconnoiſſance ſur toutes les marques ex- traordinaires d'amitié que ma fille de Colligny a reçues de vous depuis quatre mois ; mais j'ai

cru qu'en vous en rendant mille graces, je vous ferois plaiſir de vous donner connoiſſance du mérite de vos grands-peres maternels. Il faut dire la vérité, Madame, il y a eu d'honnêtes gens parmi eux, & la Fortune a mis dans les grands honneurs beaucoup de gens en France qui ne les valoient pas. Quand je dis honnêtes gens, je n'entens pas exclure votre ſexe, Madame: le mérite de Madame votre mere eſt auſſi extraordinaire que celui des Amez, des Claudes, des Chriſtophles, & des Celſes; & je n'en demeurerois pas à ſon éloge, ſi je ne parlois à vous: mais je ne romps jamais en viſiere aux gens pour le bien, non plus que pour le mal que j'en veux dire; & je me contenterai de vous aſſurer que perſonne ne vous honore, ne vous eſtime, & ne vous aime plus que je fais.

XCVI. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3 Juillet 1685.

MONSIEUR de Louvois donne Mardi à Meudon une collation magnifique au Roi. Monſieur de Seignelay ſe prépare à donner à Sceaux la ſemaine qui vient une grande fête à Sa Majeſté. Il a fait faire un Opera exprès pour ce jour-là, appellé le Temple de la Paix, dont Racine a fait les paroles. On mettra huit mille lanternes pour éclairer le chemin depuis Verſailles juſqu'à Sceaux. Enfin on dit que la fête de Vaux fut une fête de village au prix de ce que ſera celle-ci.

XCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 4 Juillet 1685.

JE ne fais que de recevoir votre Lettre*, mon R. P. Je ne comprends pas où elle a demeuré ſi long-tems. Je ne ſai que trop les bonnes raiſons que vous & le Pere Bouhours avez eu de ne me point écrire cet Hiver. J'ai appris avec douleur vos incommoditez, car je vous aſſure que je n'aime & que je n'eſtime perſonne plus que vous deux. Que ne ſuis-je en tiers dans cette agréable maiſon! Que j'y paſſerois de bonnes heures! Vous m'y conſoleriez des oppreſſions paſſées & préſentes, & vous me fortifieriez dans la réſolution où je ſuis de bénir Dieu & de le louer de tout ce qui m'arrive. Il m'a conſervé le corps & l'eſprit ſains. Je le remercie de ne m'avoir affligé que par des injuſtices réiterées.

* *Lett. XCII.*

XCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Briord.

A Buſſy, ce 5 Juillet 1685.

COMME vous ſavez, Monſieur, que je n'allois aux Etats de Bourgogne que pour faire ma cour à Monſieur le Duc, je vous dirai

rai que j'ai été ſi content de la maniere dont j'ai été reçu & traité de S. A. S. que je n'ai pu la quitter que dans le tems qu'elle a quitté la Province. Ses manieres pour moi, & ſur-tout la bonté qu'elle eut en prenant congé d'elle de m'aſſurer de ſon affection, & que ſi elle pouvoit quelque choſe pour moi ou pour ma famille dans ſa Province, elle le feroit de bon cœur, ont laiſſé dans le mien tous les ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance, de tendreſſe & de vénération que vous m'avez vu pour Monſieur le Prince, & que je conſerverai toute ma vie pour leurs A. S. Faites-moi la grace, Monſieur, de lui bien dire aux occaſions les ſentimens de reſpect & d'eſtime que vous m'avez vu pour lui. Vous me connoiſſez aſſez pour ſavoir que ſi je ne ſentois cela, je ne le dirois pas. Je ne vous fais pas de complimens, il y a long-tems que nous ſommes aſſurez l'un de l'autre.

XCIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***.

A Chaſeu, ce 10 Juillet 1685.

IL y a long-tems que je ne vous ai écrit, Madame. Je vous aſſure pourtant que je ne vous en aime pas moins : mais je n'ai point eu la gayeté qui convient aux Dames, & que j'aime à avoir avec mes bonnes amies. Vous ſavez bien, Madame, qu'il vaut mieux ſe taire que de mal parler ; j'aurois beau avoir de

l'eſprit, je ſuis naturel; & non ſeulement n'aime pas à dire ce que je ne penſe pas, is j'aime encore à dire ce que je penſe. qui m'empêchoit encore de me forcer, toit que je ſavois que ma fille étant vo- voiſine, vous parleroit quelquefois de moi, rous diroit que l'interruption de notre com- rce pendant un ſiecle, ne ſeroit pas capa- de m'ôter du cœur la tendreſſe que j'ai ur vous.

C. LETTRE.

e Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 22 Juillet 1685.

'ROIRIEZ-VOUS bien, mon cher Cou- ' ſin, que je n'ai reçu que depuis quatre jours Livre de notre Généalogie que vous me fai- l'honneur de me dédier? Il faudroit être faite, c'eſt-à-dire, n'avoir point d'amour-pro- ', pour n'être pas ſenſible à des louanges ſi n aſſaiſonnées. Elles ſont même choiſies & rnées d'une maniere que ſi l'on n'y prenoit de, on ſe laiſſeroit aller à la douceur de croi- en mériter une partie, quelque exagération il y ait. Vous devriez, mon cher Couſin, oir toujours été dans cet aveuglement, puiſ- e je vous ai toujours aimé, & que je n'ai ja- is mérité votre haine. N'en parlons plus, us reparez trop bien tout le paſſé, & d'une niere ſi noble & ſi belle, que je veux bien ſentement vous en devoir de reſte. Ma fille

n'a

n'a pas eu le Livre entre les mains ſans ſe donner le plaiſir de le lire; & elle s'y eſt trouvée ſi agréablement, qu'elle en a ſans doute augmenté l'eſtime qu'elle avoit de vous & de notre Maiſon, comme j'en redouble auſſi de tout mon cœur mes remercimens.

Venons à nos Mayeuls & à nos Amez. En vérité, mon cher Couſin, cela eſt fort beau, ce ſont des véritez qui font plaiſir. Ce n'eſt point chez nous que nous trouvons ces titres, c'eſt dans des Chartes anciennes & dans des Hiſtoires. Ce commencement de maiſon me plait fort, on n'en voit point la ſource; & la premiere perſonne qui ſe préſente eſt un fort grand Seigneur, il y a plus de cinq cens ans, des plus conſidérables de ſon pays, dont nous trouvons la ſuite juſqu'à nous. Il y a peu de gens qui puiſſent trouver une ſi belle tête. Tout le reſte eſt fort agréable; c'eſt une hiſtoire en abregé qui pourroit plaire même à ceux qui n'y ont point d'interêt. Pour moi je vous avoue que j'en ſuis charmée, & touchée d'une véritable joye, que vous ayez au moins tiré de vos malheurs, comme vous dites fort bien, la connoiſſance de ce que vous êtes. Enfin je ne puis aſſez vous remercier de cette peine que vous avez priſe, & dont vous vous êtes payé en même tems par vos mains. Je garderai ſoigneuſement ce Livre. Je croi voir ma fille avant qu'elle retourne en Provence, où il me paroit qu'elle veut paſſer l'Hiver. Ainſi nos affaires nous auront cruellement dérangées. La Providence le veut ainſi. Elle eſt tellement maitreſſe de toutes nos actions, que nous n'exécutons rien que ſous ſon bon-plaiſir, & je tâche de ne faire des projets que le moins qu'il m'eſt poſſible, afin de n'être

n'être pas ſi ſouvent trompée ; car qui compte ſans elle, compte deux fois.

Le bon Abbé de Coulanges s'eſt trouvé fort honorablement dans notre Généalogie : il en eſt bien content, & vous aſſure de ſes très humbles ſervices.

Quand je ſerai à Paris, nous vous écrirons Corbinelli & moi. Adieu, mon cher Couſin : ayez bon courage, j'ai peur que vous ne ſoyez abattu ; mais je vous fais tort, & je vous ai vu ſoutenir de ſi grands malheurs, que je ne dois pas douter de vos forces.

CI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 4 Août 1685.

VOus direz ce qu'il vous plaira, Madame, ſur ce que je dis de vous dans notre Généalogie : mais au fond vous ſavez bien que je dis vrai ; & ſi je l'avois bien entrepris, je vous en ferois demeurer d'accord. Cependant je laiſſe le champ libre à votre modeſtie, & je ne vous demande autre choſe, ſinon que vous croyiez que je ſuis perſuadé, comme de mourir un jour, que vous êtes une des plus jolies & une des plus aimables femmes que j'aye jamais connues. Quoique je n'aye jamais été flatteur, il y a eu des tems où ces louanges auroient pu être ſuſpectes ; mais il faut me croire aujourd'hui.

Je ſuis ravi que la belle Comteſſe ait trouvé dans notre Généalogie ſon compte avec moi, auſſi-

auſſi-bien que le bon Abbé. Comme vous dites, ma chere Couſine, je ſuis bien payé de la peine que j'ai priſe, non pas par l'honneur qui m'en revient, mais par le plaiſir que je vous ai donné, & par les remercimens que vous m'en faites. Nous avons eu Monſieur le Duc à Dijon quinze jours, où j'ai été pour lui faire ma cour, que j'ai faite agréablement.

Vous avez raiſon, ma chere Couſine, de croire que la Providence règle tout. Elle ne trouve pourtant pas mauvais que nous faſſions des deſſeins. Elle veut même que nous nous aidions; mais auſſi que nous ne nous confiyons pas trop en nos forces. Je vous plains étrangement ſur la ſéparation de vous & de Madame de Grignan. Il n'eſt pas poſſible que votre grand Couſin ne vous ait point fait de réponſe. Il ſait trop bien vivre pour y avoir manqué, & ce n'eſt pas l'excès de la douleur de ſa perte qui l'en a empêché.

Au reſte, Madame, ne craignez pas que les malheurs m'abattent. On s'endurcit pour de moindres que ceux qui me ſont arrivez. Dieu me donne une force de corps & d'eſprit qui me ſurprend, & qui feroit trembler mes ennemis, s'ils la connoiſſoient ſans connoître ma crainte pour le Seigneur.

CII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. S. Monſeigneur le Duc d'Enguien.

A Buſſy, ce 7 Août 1685.

MONSEIGNEUR,

Je ſupplie très humblement Votre Alteſſe Séréniſſime de trouver bon que je lui témoigne ma

ma joye ſur les ſurvivances des Charges & des Gouvernemens que le Roi vous vient d'accorder pour Monſeigneur le Duc de Bourbon, & que je l'aſſure que de tous les complimens qu'on lui a faits en cette rencontre, il n'y en a pas un plus ſincere que le mien. Outre que je ne dis jamais rien, Monſeigneur, que ce que je penſe, les bontez que Votre A. S. m'a témoignées à ſon dernier voyage de Bourgogne lui doivent répondre que c'eſt de tout mon cœur & avec tous les reſpects que je lui dois, que je ſuis &c.

CIII. LETTRE.

De Monſieur de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Août 1685.

J'AI pour voiſine de mon appartement du Palais-Royal, une Dame fort aimable qui veut que je vous écrive en ſa faveur. C'eſt Madame la Marquiſe de la Rongere, dont le mari eſt Chevalier-d'honneur de MADAME. Elle s'en va aux Eaux de Sainte-Reine, & vous prie de vouloir bien lui permettre de les prendre dans votre belle maiſon de Buſſy. Au reſte, j'eſperois toujours que vous viendriez ici, mais je vois bien qu'il n'y a plus d'apparence. Ainſi il faut établir un commerce de Lettres entre nous, & vous prendrez, s'il vous plait, la peine de me mander à quoi je pourrai vous être bon ici. Vous trouverez une Lettre dans mon paquet de Madame de la Rongere, qui m'a bien dit avoir l'honneur de vous connoître. Je retombe encore

core ſur ſon ſujet pour vous faire confidence de l'inclination que j'ai pour elle. Ainſi, Monſieur, regardez-la, s'il vous plait, comme une perſonne en qui je prends un interêt fort tendre, & croyez que je ſuis à vous de tout mon cœur.

CIV. LETTRE.

De Madame de Grignan au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Août* 1686.

C'Est en effet me témoigner une très grande reconnoiſſance, Monſieur, & fort au deſſus de ce que je mérite à l'égard de Madame votre Fille, de m'envoyer un Ouvrage auſſi beau que celui de votre Généalogie. Je ſavois en gros votre bonne maiſon: mais j'aime à connoitre en particulier chaque honnête homme de votre race. Vous nous avez ſupprimé votre Eloge, de peur d'effacer Mayeul & ſa Poſtérité. Cette honnêté que vous avez eue pour eux ſeroit louable, ſi nous n'y perdions trop. Je ſuis fort contente de l'Epitre dédicatoire & du portrait de ma Mere: je l'ai bien reconnue dans celui-là. Je ſouhaiterois d'être telle que vous me repréſentez: mais je ne veux rien deſirer, puiſque vous m'avez fait grace, & que par un effet de votre amitié je tiens une ſi jolie place parmi les gens que vous immortaliſez. C'eſt cela, Monſieur, qui s'appelle une obligation: auſſi en ſerez-vous remercié par ma Mere. C'eſt tout ce que j'ai de meilleur à mettre en œuvre, pour vous marquer à quel point j'y ſuis ſenſible.

CV.

* *Voyez Let. XCV.*

CV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Chaſeu, ce 19 Août 1685.

VOUS ſerez bien étonné, Monſieur, quand je vous dirai qu'avec toute l'amitié qui eſt entre vous & moi, la Dame pour qui vous m'écrivez *, me pourroit écrire pour vous; & je ſuis trop ſincere pour vous faire valoir les ſoins & les ſervices que je lui veux rendre, & pour ne vous pas dire en un mot que je ſuis votre rival en cet endroit. Vous ne ſauriez vous plaindre juſtement de moi, quand je vous parle ainſi. Je ſuis engagé cinq ans avant que vous la connuſſiez, & ce ſeroit à moi à me plaindre de vous, ſi vous aviez pu ſavoir mon engagement: mais je me ſuis conduit avec tant de diſcretion en cette affaire, que ma paſſion n'a pas fait de bruit, & n'a été connue que d'elle; & je ne vous en aurois pas encore parlé aujourd'hui, ſi vous ne m'aviez fait confidence de la vôtre, & ſi je n'avois appréhendé que venant à découvrir les ſentimens que j'ai pour elle, vous ne cruſſiez que j'étois un méchant ami, de ne réſiſter pas davantage après l'aveu que vous m'aviez fait. Je ne doute pas, Monſieur, que votre voiſinage du Palais Royal, ne vous ait fait faire auprès d'elle tout le progrès que ſa vertu peut permettre qu'on faſſe: mais je vais être auſſi ſon voiſin, & voiſin à la campagne. Vous voyez bien

* *Lettre CIII.*

bien que je vous accorderai la grace que vous me demandez pour elle : on ne refuſe gueres ſa maiſon à qui l'on a donné ſon cœur. Avec cela, Monſieur, je voudrois bien que vous fuſſiez de la partie. Venez avec elle prendre des Eaux de Sainte-Reine. Sans faire tort à vos bonnes fortunes, vous en avez peut-être plus de beſoin que vous ne penſez. C'eſt un voyage de trois ſemaines, vous en trouverez Paris meilleur au retour. Il y a en ce pays-ci de fort honnêtes gens, qui ſeront bien-aiſes de vous y voir, mais pas tant que moi, car je ſuis plus que perſonne, votre, &c.

CVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin.

A Buſſy, ce 23 Août 1685.

* IL y a fort long-tems, Madame, que je n'ai ſenti une ſi grande joye que celle que j'ai reçue, en voyant avec quelle bonté & avec quelle chaleur vous vous êtes employée pour procurer de l'emploi à un de mes parens. Cette action, en me donnant une reconnoiſſance infinie pour vous, a de beaucoup augmenté l'eſtime que j'en faiſois. Je vous ai trouvé en cette rencontre un cœur auſſi bon & auſſi grand que votre naiſſance, Madame, & je vous ai autant aimée pour la maniere dont vous m'avez obligé, que pour le bienfait même. Mon Dieu! que ne ſuis-je aſſez heureux pour faire quelque choſe

* *Voyez Lett. LXXXIII.*

: qui vous fût agréable! vous verriez bien que
: ne ſuis pas un ingrat. Au reſte, Madame,
: vous dirai que le parent pour qui vous vous
tes ſi généreuſement employée, a accommodé
:s affaires en ce païs-ci. Ainſi, Madame, il
e ſe ſervira pas de votre crédit en cette ren-
ontre; mais nous ne laiſſerons pas lui & moi
e vous être infiniment obligez & d'être toute
ıa vie, Madame, avec un reſpect égal à ma
econnoiſſance.

CVII. LETTRE.

De Madame de M . . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26 Août 1685.

SI vous n'aviez extrêmement grondé, je l'aurois trouvé extrêmement mauvais, & j'étois
rête à vous le dire, Monſieur, quand j'ai re-
u la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de
n'écrire ſur le mariage de Madame de ***.
e vous ſuis très obligée de l'interêt qu'il vous
lait de prendre à toutes les choſes qui me re-
ardent, & que votre gronderie ne nous ait
as empêché de me le dire. Mais ce n'eſt pas
ſſez que les remercimens que je vous fais, il
aut que je vous appaiſe, & que vous ſachiez
ue tout l'Eté j'ai eu une ſi grande foibleſſe aux
eux, qu'il m'étoit comme impoſſible d'écrire.
e croi qu'une auſſi bonne raiſon vous doit
ontenter; car du côté de mon cœur vous n'au-
ez jamais ſujet de vous en plaindre. Je vous
ſupplie de le croire, & que j'attens avec

grande impatience l'Hiver par l'eſpérance que vous me donnez. Je vous conjure de ne la pas tromper, & de ne me faire plus de complimens, ſi vous voulez que je croye que vous m'aimez.

CVIII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22 Août 1685.

LE fils aîné de Bouligneux mourut hier de la petite-vérole en trois jours. Il eſt fort regretté. Liſtenay reçut en même tems tous les Sacremens pour une pleuréſie. Le Comte de Laumont avoit été oublié, mais le Roi lui vient de donner le Régiment de Turenne ſous le nom de Ponthieu, & a aſſaiſonné ce préſent d'un diſcours fort agréable; auſſi eſt-ce un homme bien eſtimé. On dit que le Duc de Lorraine a laiſſé vingt-mille hommes à Neuhauſel, & qu'il eſt allé avec quarante mille au devant des Turcs qui venoient pour ſecourir la Place. La Maréchale de Caſtelnault eſt à l'extrémité. Le Duc du Lude eſt mort fort bruſquement d'une groſſe fievre. Le public donnoit ſa Charge à Monſieur de Vendôme, mais le Roi en a diſpoſé en faveur du Maréchal d'Humieres.

On me vient de dire que Monſieur de Lorraine a battu les Turcs devant Gran & l'a ſecouru; qu'au ſortir du combat il a envoyé le Prince de Commercy en porter la nouvelle à ceux qui aſſiegeoient Neuhauſel. Il y eſt arrivé com-

comme on donnoit l'aſſaut, il s'y eſt mêlé & dans le ſac de la ville qu'on a priſe, il a ſauvé une Sultane qui méritoit de l'être. Monſieur de Baviere commandoit l'aile gauche au combat, il avoit avec lui les François. Il y a fait des merveilles. Madame la Dauphine & les Princes Lorrains ſont charmez de tous ſes ſuccès.

On comble de graces Monſieur de Monchevreuil en le faiſant Capitaine de Saint-Germain en Laye, qui vaut vingt mille livres de rente.

CIX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Septembre 1685.

J'AI été ravie, Monſieur, de recevoir de vos nouvelles. Il y avoit long-tems que je n'avois eu cet honneur-là. Vous craignez, dites-vous, & vous aimez Dieu. C'eſt le comble de la perfection. JESUS-CHRIST nous donne une marque certaine pour ne nous y pas tromper, & pour ſavoir ſi nous l'aimons eſt effet: *C'eſt*, dit-il, *ſi nous gardons ſes Commandemens.* Il y a d'autres endroits dans l'Evangile, qui condamnent les pécheurs à la pénitence, & tous les mondains le ſont. Or il eſt certain que les pénitens ne ſont pas gais, & il faut que nous autres gens du monde, qui ne ſommes pas tout-à-fait innocens, prenions garde de ne nous pas faire une fauſſe paix, que l'Ecriture nous dit être fort dangereuſe; car enfin, mon cher Monſieur, le tems va finir pour nous: quand je dis, va finir, peut-être dans dix, peut-être

dans quinze ans, mais nous n'irons gueres plus loin, & l'Eternité à quoi on n'oſeroit penſer ſans trembler, commencera. Il eſt donc tems que nous commencions à nous en faire un ſujet de méditation, & que nous eſſayions par notre bonne vie de mériter cette heureuſe Eternité. Je ne ſai ſi vous êtes comme moi; mais il eſt certain que les converſations que j'ai avec mes amis ſur ce ſujet-là, me touchent plus que tous les ſermons. Ecrivons nous, ſi vous m'en voulez croire, quelquefois de nos obligations, & ſongeons à nous.

Le Roi fait des merveilles contre les Huguenots; c'eſt une œuvre Chrétienne & Royale, & l'autorité dont il ſe ſert pour les ramener à l'union de l'Egliſe, leur ſera ſalutaire à la fin, & au pis aller à leurs enfans qui ſeront élevez dans la pureté de la foi. Cela lui attirera bien des bénédictions du Ciel. Il vit fort chrétiennement. Je vis hier une Dame de qualité très malheureuſe, qui eſt Madame de ****. Elle a conté au Roi ſes douleurs; il en a été touché, & lui a donné de certaines choſes qu'elle lui a demandées, qui la feront vivre commodément.

CX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchalle d'Humieres.

A Buſſy, ce 4 Octobre 1685.

JE viens d'apprendre avec bien de la joye, Madame, la grace que le Roi a faite à Monſieur le Maréchal d'Humieres. A ſa promotion

tion de Maréchal, je lui mandai qu'il n'en demeureroit pas là. Je le ſouhaitois, mais je le prévoyois auſſi, & vous voyez que je ne me ſuis pas trompé. Il recevra encore des honneurs où vous aurez plus de part qu'aux premiers. Je le ſouhaite, car perſonne ne vous aime, ne vous honore & ne vous eſtime plus que je fais.

CXI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5 Octobre 1685.

IL me ſemble que je ſuis votre voiſine, mon cher Couſin, & que préſentement, ſi je voulois parler un peu haut, vous pourriez m'entendre. Je reviens de ma Bretagne. J'arrivai droit à Baſville, où Monſieur de Lamoignon me fit trouver ma fille & tous les Grignan. Il y a long-tems que je ne n'avois eu une plus parfaite joye. Si notre Corbinelli eût voulu être de la partie, j'aurois oublié Paris : mais ſon tour vint deux jours après, & vous pouvez juger de mes ſentimens par l'amitié que j'ai pour lui. Je fus donc fort contente du Maitre de la maiſon, & de la maiſon, & de la compagnie. Le Pere Rapin & le Pere Bourdaloue y étoient. Je fus fort aiſe de les voir dans la liberté de la campagne, où l'un & l'autre gagnent beaucoup à ſe faire connoitre, chacun dans leur caractere. Nous parlames de vous & de ma Niece de Colligny. Je prens une part ſenſible à la joye qu'elle a d'être en repos au-

près de vous, & à celle qu'elle vous donne. Reprenez enſemble la ſuite de votre douce & agréable ſociété. Soyez-vous l'un à l'autre la conſolation de tous les chagrins paſſez. Tâchez même de les oublier, & conſervez cette merveilleuſe ſanté qui réjouit vos amis autant que vous croyez qu'elle feroit trembler vos ennemis, ſi la crainte de Dieu ne vous retenoit. S'il lui plait de ſe mêler dans la paix de votre ſolitude, vous ſerez trop heureux; ſi-non, aidez-vous de la Philoſophie & de la Morale, où vos beaux & bons eſprits vous feront trouver des conſolations & des amuſemens. Je plains mon pauvre Neveu votre Fils d'avoir été malade. C'eſt un étrange embarras pour un jeune homme orgueilleux de ſa force & de ſa vigueur. Je lui ſouhaite un auſſi bon mariage qu'à mon Fils. J'ai trouvé en arrivant la place du Grand-Maître de l'Artillerie vuide par la mort du Duc du Lude. Cela doit toujours effrayer les contemporains. Elle a été remplie par votre Neveu d'Humieres avec mille agrémens.

L'adreſſe que vous me donnez pour écrire à mon grand Couſin eſt inutile. Je ne veux plus de commerce avec lui, que pour le manger juſqu'aux os quand j'irai en Bourgogne.

CXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 8 Octobre 1685.

JE viens de recevoir votre Lettre, Madame, qui m'a fort réjoui, non ſeulement pour ſes agré-

agrémens, mais encore parce qu'elle vient de vous. J'ai été bien fâché que vous ayez été à Baſville ſans moi. Quelle joye de me trouver avec vous & avec nôtre chere Comteſſe chez un de mes meilleurs amis, & avec le bon Pere Rapin dans la liberté de la campagne, comme vous dites! Je ne comprens pas que notre ami Corbinelli ne s'y ſoit point trouvé. Il n'y a qu'une maladie, ou qu'une maitreſſe, pour qui l'on fût excuſable de ne ſe pas trouver avec tous ces amis-là. Pour moi, ſi j'avois été averti quinze jours avant que vous y ſoyez arrivée, je n'aurois pas manqué de m'y rencontrer, & de m'en revenir ici depuis là ſans aller à Paris, pour vous montrer l'extrême envie que j'ai de vous voir, en faiſant cent lieues pour cela.

A Monſieur de Corbinelli.

Nous fumes deux heures avec Madame votre ſœur à Châtillon, le premier de ce mois. Nous lui trouvames un air d'Abbeſſe, bien plus que de Superieure de Couvent. Nous lui trouvames un eſprit ferme, aiſé & naturel, & comme ſi nous euſſions été en commerce depuis long-tems. Elle ſe plaignit à moi de votre indifférence pour elle; & pour être de bonne compagnie, je demeurai d'accord qu'elle avoit raiſon.

A Madame de Sevigny.

Je reviens à vous, Madame, pour vous dire que votre grand Couſin vous a écrit aſſurément; mais qu'il ne faut pas laiſſer de le manger, comme vous dites, juſqu'aux os, & d'autant plus qu'il ne demande pas mieux. Mais vous ne me dites rien de la belle Madelonne; eſt-ce que depuis qu'elle eſt devenue plus belle

que jamais, elle mépriſe ſes amis qui ne ſont pas beaux? Je lui apprens pourtant que j'ai deux mentons, & pas une de ces peaux qui lui faiſoient peur il y a trois ans; & qu'en cet état je l'aime de tout mon cœur.

CXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Livry, ce 28 Octobre 1685.

JE ſuis ici, mon Couſin, avec ma fille, ſon fils, ſa belle-fille, & le bon Abbé, & le plus beau tems du monde. Il y faudroit encore notre ami Corbinelli pour réchauffer & pour réveiller la ſociété: mais on ne l'a pas toujours quand on veut. Il a d'autres amis; il a des affaires; il aime ſa liberté; & nous ne laiſſons pas de l'aimer avec tout cela. Je lui envoyerai cette Lettre-ci, pour mettre au bas la réponſe qu'il vous fera. Il vous mandera ſans doute l'heure & le moment de la mort de Monſieur le Chancelier. Il étoit hier à l'agonie. Sa fermeté ſert d'exemple à tous ceux qui veulent mourir chrétiennement. C'eſt tout ce qui ſe peut ſouhaiter que de faire cet heureux mêlange. Vous ſavez ſans doute que Monſieur de Lamoignon a perdu ſon beau-frere. Je vous ai toujours ouï dire que les grandes ſucceſſions étouffoient les ſentimens de la Nature: ſi cela eſt, tout doit rire dans cette Maiſon. Cependant j'y ai vu des larmes qui m'ont paru ſinceres; c'eſt qu'avec ce qu'il étoit frere, il étoit encore ami. Je ſuis ravie de connoitre le mari & la fem-

femme; c'eſt avec grande raiſon qu'on les aime quand on les connoit. Je voudrois que vous euſſiez pu augmenter la bonne compagnie de Baſville, elle eût été parfaite. J'aime toujours le Pere Rapin, c'eſt un bon & honnête homme. Il étoit ſoutenu du Pere Bourdaloue dont l'eſprit eſt charmant, & d'une facilité fort aimable. Il s'en va par ordre du Roi prêcher à Montpellier, & dans ces Provinces où tant de gens ſe ſont convertis ſans ſavoir pourquoi. Le Pere Bourdaloue le leur apprendra, & en fera de bons Catholiques. Les Dragons ont été de très bons Miſſionnaires juſques ici: les Prédicateurs qu'on envoye préſentement rendront l'ouvrage parfait. Vous aurez vu ſans doute l'Edit par lequel le Roi révoque celui de Nantes. Rien n'eſt ſi beau que tout ce qu'il contient, & jamais aucun Roi n'a fait & ne fera rien de plus mémorable.

De Madame de Grignan.

Je vous paſſe pour beau, Monſieur, & je vous ai traité comme tel en faiſant réponſe à la Lettre que vous me fites la grace de m'écrire en m'envoyant votre Généalogie. Quand j'aurois eu du penchant à vous mépriſer, elle m'en auroit bien empêchée; mais en vérité, Monſieur, j'en ſuis fort éloignée: j'aime votre eſprit, & j'eſtime votre mérite comme je dois. Quant à votre perſonne, j'y prens un ſi grand interêt, que je veux abſolument ſavoir de quel régime vous avez uſé pour faire deux mentons de ce que j'ai vu de peaux inutiles. Monſieur de Grignan s'eſt jetté dans cette ſuperfluité, & je ſerois bien aiſe qu'il redevînt auſſi beau que vous l'êtes, en ſuivant vos conſeils.

De Madame de Sevigny.

J'ai quitté ma plume à ma fille avec plaiſir. Elle vous a dit elle-même combien il s'en faut qu'elle ne vous oublie, & puiſſe jamais vous oublier. Adieu, mon cher Couſin : vous êtes dans un état de paix, ſi vous attendez la mort, comme vous dites, ſans la deſirer ni la craindre. Quelle ſageſſe & quelle folie auſſi de s'en tourmenter, ſi ce n'eſt par rapport au Chriſtianiſme, & aux diſpoſitions qui ſont néceſſaires pour cette derniere action !

CXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Louvois.

A Chaſeu, ce 10 *Novembre* 1685.

QUAND je ne ſerois pas votre ſerviteur comme je le ſuis, Monſieur, l'interêt du Roi & celui de l'Etat, me feroient prendre une très grande part à la perte que vous venez de faire. Mais outre ces conſidérations, Monſieur, j'y perds en mon particulier le ſeul témoin de mes ſervices, plus croyable que pas un autre; & quoique ces ſervices ayent été juſqu'ici des œuvres mortes, un rayon de la bonté du Roi avec votre aſſiſtance les peut vivifier. Si cela ne ſert à ma perſonne, cela peut ſervir à mes enfans; & Monſieur le Chancelier en vivant plus longtems, pouvoit enfin rendre en ma faveur des témoignages favorables. Dieu ne l'a pas voulu: il eſt le Maitre, & moi je ſuis aſſurément votre, &c.

CXV.

CXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc d'Aumont.

A Chaſeu, ce 10 *Novembre* 1685.

NOTRE alliance, Monſieur, & l'amitié que vous m'avez promiſe m'engagent trop ans vos interêts, pour ne pas prendre part à la erte de Monſieur le Tellier que vous venez de ire, & pour ne vous le pas témoigner. Soyez onc perſuadé, s'il vous plait, qu'il ne vous eut jamais rien arriver à quoi je ne m'intereſſe xtrêmement, & que je ſuis &c.

CXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 14 *Novembre* 1685.

MON Dieu, Madame, que je voudrois avoir été à Livry auſſi-bien qu'à Baſville uand vous y avez été! Si je ſuis ſupportable à aris, je ſuis fort bon à la campagne, & tous tant ue vous êtes, vous êtes comme moi. On eſt op diſſipé à la ville. Quand je ſuis chez vous à aris, j'ai beau vous aimer; ou je ſuis en eſprit ncore avec les gens que je viens de quitter, ou vec ceux que je veux aller voir le reſte de la jour-

* *Voyez Lett. CXIII.*

journée. D'ailleurs je ne me hâte jamais d'avoir de l'eſprit, une viſite eſt bien ſouvent trop courte pour que j'aye eu une occaſion d'en montrer; au-lieu qu'à la campagne j'ai le loiſir de le trouver & de le faire voir. Notre ami Corbinelli eſt comme moi, il eſt bon à l'uſer, parce qu'il a de grandes reſſources. Il m'a mandé la mort de Monſieur le Chancelier. Je la trouve auſſi heureuſe que ſa vie. Mais enfin quelque honneur qu'elle lui faſſe, je ne ſuis pas fâché qu'il en jouiſſe, & je l'aime mieux où il eſt que parmi nous. Je fus d'abord la mort de Monſieur Voiſin, & j'en fis compliment à notre ami. Je ſavois bien ce qu'il penſoit là-deſſus, & je lui aurois parlé à cœur ouvert ſi je lui avois parlé tête à tête; mais je lui écrivis que je prenois à cette perte toute la part qu'il y pouvoit prendre. Il me manda en galant homme, que quoique le Seigneur en lui ôtant ſon beau-frere ne lui eût pas ôté toute conſolation, il avoit pourtant été plus touché de cette perte qu'il ne croyoit, par le genre de cette mort ſubite, par le ſpectacle, & par la douleur extrême de toute ſa famille.

Voilà parler comme il faut d'un tel évenement, & non pas comme Madame de *** qui me mandoit, que quoique Monſieur de Lamoignon gagnât des millions à cette mort, il en ſeroit inconſolable. Je ne m'en dédis pas, Madame, les grandes ſucceſſions étouffent les ſentimens de la Nature, à moins que le mort n'ait été notre intime ami. J'admire la conduite du Roi pour ruïner les Huguenots: les guerres qu'on leur a faites autrefois, & les Saint-Barthelemis ont multiplié & donné vigueur à cette Secte. Sa Majeſté l'a ſappée petit à petit, & l'Edit

l'Edit qu'il vient de donner, ſoutenu des Dragons & des Bourdaloues, a été le coup de grace.

A Madame de Grignan.

Je ne ſaurois diſconvenir, Madame, que vous ne m'ayez traité de beau, & que vous ne m'ayez fait plus d'honneur que je ne mérite, dans la réponſe que vous m'avez faite; mais cela n'empêche pas que vous ne m'ayez un peu mépriſé quand vous ne m'avez rien fait dire dans la Lettre que m'écrivit Madame votre mere à ſon retour de Bretagne. Il eſt vrai que je ne ſuis pas le ſeul beau, ni le ſeul de bonne Maiſon que vous n'ayez pas bien traité. Pour l'interêt que vous prenez à ma perſonne en voulant ſavoir de quel régime j'ai uſé pour me faire deux mentons des peaux de votre connoiſſance, & afin, dites-vous, que Monſieur de Grignan rempliſſe les ſiennes avec ce remede, je vous dirai que j'y ai trouvé des facilitez qu'il ne rencontreroit pas comme moi. Il n'eſt pas auſſi aiſé aux maris des belles Dames d'être gras, qu'à leurs amis; il faudroit à Monſieur de Grignan un remede, qu'il trouveroit aſſurément pire que le mal. Vous ſeriez trop heureuſe & lui auſſi, Madame, ſi vous aimant autant qu'il vous aime, il pouvoit avoir toujours deux mentons auprès de vous.

Mais on ne rencontre gueres
Tant de biens tout à la fois.

A Madame de Sevigny.

Vous m'avez fait grand plaiſir, Madame, de quitter votre place à Madame votre fille; mais je vous ſai bon gré de vous remontrer encore après elle.

CXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 18 Novembre 1685.

AUJOURD'HUI que je me trouve un peu plus de repos que je n'en ai eu il y a quatre mois, ſi faut-il, Madame, que je vous entretienne. Que dites-vous de la maniere dont le Roi mine les Huguenots? Cent ans de guerre qui ont coûté la vie à plus de trois cens mille hommes, avoient multiplié leur Religion juſqu'à deux millions d'ames en France; & en vingt ans de retranchemens de graces, d'excluſions de Charges publiques, en un mot de ſouſtractions d'alimens ſans aucune violence, le Roi a preſque déraciné cette Héréſie de ſon Etat. S'il continue à être heureux dans ce projet, il aura gagné bien des Batailles & des Provinces qui ne lui ont fait ni tant d'honneur, ni tant de profit que la ruïne de cette Religion.

CXVIII. LETTRE.

Du Duc d'Aumont au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 22 Novembre 1685.

*JE vous ſuis très obligé, Monſieur, de la part que vous prenez à la perte que je viens de faire. Soyez perſuadé, s'il vous plait, que je m'intereſſerai toujours infiniment à tout ce qui pourra vous être ſenſible, & que je ſuis, ſans vous parler en Courtiſan, avec ſincérité, votre &c.

CXIX.

* *Voyez Lett. CXV.*

CXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Beauvilliers.

A Buſſy, 15 Decembre 1685.

JE viens d'apprendre, Monſieur, que le Roi avoit fait choix de vous pour vous mettre dans a place de Monſieur le Maréchal de Villeroi. Mais ceux qui vous ont témoigné leur joye dans cette rencontre n'en ont eu aſſurément ni une plus grande, ni une plus ſincere que la mienne. Je ne me ſuis pas contenté, Monſieur, de me réjouir pour votre interêt, je l'ai encore fait pour la gloire du Roi qui a choiſi dans ſon Royaume l'homme de la probité la plus connue, pour le mettre à la tête du Tribunal où il eſt le plus néceſſaire d'en avoir. Je prie Dieu de tout mon cœur que vous ſerviez ce Maitre-là quatre-vingts ans dans cette Charge, & que vous croyiez bien qu'outre les raiſons que j'ai de vous honorer par la conſidération de Monſieur votre pere, j'en ai de très particulieres d'être toute ma vie pour l'amour de vous ſeul, Monſieur, &c.

CXX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19 Decembre 1685.

NOUS parlons ſouvent notre ami Corbinelli & moi de vous, mon cher Couſin, mais

mais toujours triſtement, parce que tout ce que nous deſirons pour vous ne va pas à notre fantaiſie. Je ſai que mon Couſin votre fils eſt à Paris; il vous aura mandé le choix très exquis que le Roi a fait de Monſieur le Duc de Beauvilliers pour remplir la place du Maréchal de Villeroi. C'eſt un mérite & une vertu qui ne ſont pas conteſtez. Il a bien de l'eſprit, & la capacité n'attend pas le nombre des années: au contraire quand on eſt dans la fleur de ſon âge, on a toutes les penſées & toutes les conceptions plus vives & plus nettes: en un mot, tous les gens deſintereſſez ſont contens de ce choix. Vous devez l'être plus qu'un autre, puiſque c'eſt le fils de votre fidelle ami qui eſt à la tête du Conſeil, & qui ſera bien avant dans les affaires. Le jeune d'Antin eſt Menin depuis deux jours. Plût à Dieu que notre garçon le fût auſſi! Il faut en tout regarder la Providence, ſans cela on ſupporteroit avec peine celles que Dieu nous envoye. La vie eſt courte, mon cher Couſin, c'eſt la conſolation des miſerables, & la douleur des gens heureux; & tout viendra au même but. Excuſez ces réflexions à une perſonne qui a vu mourir en un moment Mademoiſelle de la Trouſſe retirée aux Feuillantines. Une Religieuſe entra le matin dans ſa chambre, & la trouva appuyée contre ſa chaiſe, comme ſi elle eût été endormie; auſſi l'eſt-elle pour jamais. Elle ſe portoit fort bien le ſoir. Elle a été enterrée en habit de Religieuſe, avec des cérémonies & une réputation de ſainteté qui m'a ſervi de leçon & de réflexion depuis trois jours.

CXXI.

CXXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 2 Janvier 1686.

JE ſai, Madame, à n'en pouvoir douter, la part que vous prenez vous & notre ami Corbinelli à tout ce qui me touche; & c'eſt cela avec vos agrémens qui fait que je vous aime de tout mon cœur. Mais je veux adoucir votre triſteſſe, & pour cet effet vous dire que je ne ſuis point abattu, parce que Dieu qui m'a donné un courage plus grand que mes peines, me donne une entiere confiance en lui. Je l'ai remercié de la place où le Roi a mis M. le Duc de Beauvilliers fils de mon intime ami, & lui-même mon ami particulier. Je n'ai pas cru que cet homme-là fût dans les premieres places de l'Etat, ſans me ſervir de quelque choſe, moi & les miens. Il eſt trop parfait pour ne pas remplir les devoirs de l'amitié, auſſi exactement qu'il fait tous ceux d'honnête-homme & de bon Chrétien. Avec de la patience & de la ſanté, je verrai la fin de mes maux; & perſonne n'a plus que moi de l'une & de l'autre. Comme vous dites, Madame, ſi l'on ne regardoit la Providence & la briéveté de la vie, les malheureux ſeroient ſans ceſſe au deſeſpoir. Votre triſte réflexion ne me fait point de peine. Il y a long-tems que je voi mourir le monde ſans m'attriſter, quand ce ne ſont pas mes amis qui meurent; cela même ne me fait pas peur. Je vis plus régulierement que je n'ai jamais fait: ainſi le pis qui me puiſſe arriver ne me donne point d'allarmes. Je vous conſeille d'en uſer ainſi,

ainſi, ma chere Couſine: votre vertu vo
une raiſon de bien moins craindre que m

CXXII. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Com Buſſy.

A Dijon, ce 12 Janvier 1686.

TOI qui t'étant formé la diction ſi pure,
Fais revivre Petrone & ſurpaſſes Voiture
Par cet air de la Cour naturel & galant,
Par un génie aiſé, par un eſprit brillant;
Buſſy, qui ſus charmer en même tems qu'écr
Par ces traits délicats qu'on craint & qu'on ad
Faut-il que le Deſtin t'ait fait naitre en un ran
Qui t'oblige à cacher ce merveilleux talent,
Que nous ſoyons forcez cherchant nos avanta
De deſirer ta mort pour lire tes Ouvrages?
Encor ſi les détours d'une fauſſe Themis
T'avoient laſſé le tems de parler de Louis,
Nos Neveux affamez d'apprendre des mervei
Ne perdroient pas au moins un moment de tes v
Mais un débat fâcheux, un malheureux procè
Procès bon pour le droit, méchant par le ſucc
T'a fait paſſer quatre ans en travail inutile,
Et t'a mis en danger de corrompre ton ſtile.
Que maudit ſoit celui, du Démon inſpiré,
Qui du Droit naturel par les Loix alteré,
Formant une cabale au monde ſi funeſte,
Infecta les François de Code & de Digeſte!

ix furent les jours où ſans le joug des Loix,
n-Sens étoit Juge, & les Juges les Rois!
cun à l'inſtant ſortoit de ſon affaire,
)ir ni Procureur, ni Clerc, ni Commiſſaire;
ſe fatiguer de cent ſoins ſuperflus,
doit ſon procès, payoit, n'y ſongeoit plus.
que nous voyons la Chicane infinie,
ımant notre bien, abreger notre vie.
ı ces premiers tems qu'un Roi judicieux,
;ut pour ſon lot la ſageſſe des Cieux,
vrit ſur le champ par un arrêt ſévere,
)uvemens du cœur de l'une & l'autre mere.
tems ton procès jugé par le Bon-Sens,
oit condamné ta partie aux dépens;
rince appuyant l'honneur de la Nobleſſe,
de l'impoſteur puni la hardieſſe.
pourtant mieux perdre un procès, quoique bon,
: l'avoir gagné du tems de Salomon.
ſige donc plus. Il y va de ta gloire.
ne au Grand Louis, acheve ſon hiſtoire.
ul, inimitable en tes expreſſions,
ne de chanter ſes grandes actions.

CXXIII. LETTRE.

Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin.

A Chaſeu, ce 15 Janvier 1686.

ıe fais que de recevoir votre Lettre du Juin, Madame, avec votre portrait & celui

celui de mon Couſin. Tous ceux qui les voy ſe récrient ſur vos traits, ſur vos agrémens ſur l'air noble que vous avez. Pour mon C ſin, on lui trouve l'air d'un homme de gu très bien fait: enfin nous ſommes charme l'un & de l'autre. Je vous envoyerai au pre jour ceux de ma famille. Comme mes affa me feront paſſer l'Hiver en Bourgogne, je n ſi je pourrai avoir l'honneur de voir Mon le Comte de Lobcowits; mais en tout ca lui écrirai de maniere qu'il ne pourra pas (ter que mon Couſin, votre mari, ne ſoit d maiſon de Rabutin, dont la nobleſſe & l'anc neté eſt aſſez connue par les hiſtoires de Ph pe de Comines, d'Olivier de la Marche Paradin, de Cuſeau, de Sainte-Marthe & d tres. Mais comme vous avez préſenteme Généalogie, je vous conſeille de la faire tra re en Allemand & imprimer en deux Lang

Je me ſuis donné l'honneur de vous éc les raiſons pour lesquelles le François doi vous avois écrit ne recevoit pas la grace vous aviez demandée pour lui à Monſieur lecteur de Baviere, mais je vous envoyera premier jour un autre homme de qualité à place.

Je vous plains fort, Madame, de l'abſe de mon Couſin, & ſi l'état où il vous a lai vous conſole d'un côté, il vous abat de l'au Cependant me confiant en votre jeuneſſe & votre bon tempérament, je ſuis ravi que v ſoyez groſſe: ce ſera d'un garçon cette fois vous en devez être préſentement accouch Je vous écrirois plus ſouvent que je ne fai notre éloignement ne rendoit notre comm difficile. J'eſpere que ces difficultez ceſſer

nais quoi qu'il arrive, je ſerai toute ma vie avec :oute la tendreſſe & le plus grand reſpect du nonde, &c.

CXXIV. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

À Paris, ce 17 Janvier 1686.

E Roi a donné une Fête à Marly, où tout le monde s'eſt trouvé. On y a joué pour :ux cens mille francs de nipes aux dépens du oi. Sa Majeſté a rendu à Monſieur de Vardes s Entrées qu'il avoit autrefois. D'Olonne ſe eurt, auſſi-bien que le Maréchal d'Eſtrade. On end les Gouverneurs de Monſieur le Duc de hartres ſi âgés, qu'il en change ſouvent. Mon:ur du Bordage & toute ſa famille ſe ſauvoient, ı les a arrêtez. Le Roi a renvoyé l'Ambaſſa:ur d'Hollande en ſon pays, pour dire à ſes laitres qu'ils euſſent à lui faire ſavoir pour ıoi ils armoient.

Il y a eu Mecredi une Maſcarade chez Ma ıme de Monteſpan. Il y avoit une blanque ı tous les feuillets étoient noirs. Le Roi tira ɔur Madame la Dauphine un diamant de cinq :ns Louis; il le lui porta. Il y en a tous les urs de pareilles.

Monſieur de Ruvigny & toute ſa famille ıt permiſſion d'aller en Angleterre, où le Roi ur continuera leur penſion. On a ôté à Mon:ur de la Force ſes enfans, & on lui a donné rdre d'aller chez lui en Normandie & non ıs en Guienne.

CXXV.

CXXV. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Février 1686.

MONSIEUR d'Olonne mourut Dimanche dernier après avoir reçu l'Extrême-Onction. Il ſe fit porter ſur ſa terraſſe, diſant qu'il vouloit voir le Soleil encore une fois.

Le Roi a envoyé Briſac avec des Gardes pour amener les enfans du Duc de la Force, pour avoir manqué de parole au Roi.

Il paroit ici un Factum de l'Abbé Furetiere, contre une partie de l'Académie qui l'a chaſſé de ſon corps.

Le Maréchal d'Eſtrade étoit hier à l'agonie. Benſerade a dit ſur cela, qu'il étoit fort difficile d'élever des Gouverneurs à Monſieur de Chartres. Bonnecorſe, qui a fait autrefois le *Louis d'or* que vous avez trouvé joli, fâché de s'être trouvé dans les Satires de Deſpreaux, en a compoſé une contre lui qu'il intitule le *Lutrigot*. Deſpreaux pour s'en moquer a fait cette Epigramme.

Venez, Pradon & Bonnecorſe,
Grands Ecrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix.
Venez prendre dans mes Ecrits,
La place que vos noms demandent;
Pincheſne & Cotin vous attendent.

Le mal du Roi empêchera que l'on ne repréſente Armide ſi-tôt ici.

CXXVI.

CXXVI. LETTRE.

De Monſieur du C*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Février 1686.

[ONSIEUR de Madaillan m'a montré la Lettre que vous avez écrite à Monſieur lon. On voit bien par-là, comme dit Mo- e, que les gens de qualité ſavent tout ſans ir rien appris. On ne vous eût pas ſoupçon- d'être Théologien; mais en vérité quand on ien de l'eſprit, on parle bien de tout.
Monſieur l'Abbé Flechier fit Vendredi der- r aux Invalides, l'Oraiſon Funebre de Mon- ur le Chancelier le Tellier. Elle fut admirée tous ceux qui l'entendirent.
'oici des vers qu'on a fait ſur la banqueroute des Incurables. On dit pourtant qu'on en a quitte pour la peur.

UE ſervent les conſeils d'une prudence vaine!
avenir, quel qu'il ſoit, eſt hors de ſon pouvoir;
: feroit-on pas mieux de s'épargner la peine
Qu'elle nous donne à le prévoir?

algré tous nos efforts, le Deſtin nous entraîne.
ous découvrons l'écueil, ſans pouvoir l'éviter;
ſouvent le chemin que la ſageſſe humaine
Montre pour nous en écarter,
Eſt celui ſeul qui nous y mène.

Rien

Rien n'eſt aſſuré ſous les Cieux.
Ces riches Hopitaux ſi connus dans la France,
Si bien fondez par nos ayeux,
Si bien régis par la prudence
Des Magiſtrats les plus pieux,
Malgré toute ma prévoyance,
En retenant le bien que je leur ai prêté,
Me font faire aujourd'hui la triſte expérience
De cette grande vérité.

Que la Fortune a d'artifice,
Pour faire réuſſir ce qu'elle a projetté!
Qui ſe ſeroit jamais douté
Qu'on pût manquer à la Juſtice,
En des lieux où l'on voit regner la Charité?
En vain dit on pour les défendre:
Ces maiſons autrement ne pouvoient ſubſiſter.
Lorſque l'on n'a pas dequoi rendre,
Il n'eſt pas permis d'emprunter.

Si le Ciel quelquefois dans ſa juſte colere,
Pour éprouver les ſiens ou pour les corriger,
Fait monter à tel point l'excès de la miſere,
Qu'on ne puiſſe la ſoulager;
C'eſt à nous à ſouſcrire à tout ce qu'il ordonne,
Les moyens d'y pourvoir doivent venir de lui.
Nous pouvons ſeulement prier qu'il nous les donne;
Et ce n'eſt pas du bien d'autrui,
Qu'un Chrétien doit faire l'aumône.

ı charité doit tout embraſer de ſes feux:
Mais ſes ſoins, pour tous charitables,
Ne ſont jamais des malheureux
Pour ſecourir des miſerables.
Son zèle en nous attendriſſant,
exige que des dons ſans taches & ſans crimes,
Et ſur cet autel innocent
On n'égorge point de victimes.

CXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Autun, ce 15 Mars 1686.

APRE'S vous avoir fatigué du récit de nos chagrins, Monſieur, il eſt juſte que je vous jouiſſe de celui de nos divertiſſemens; & pour s comprendre, il faut que vous ſachiez que le ere d'une jeune Madame de C*** de mes nies, fort jolie de corps & d'eſprit, me vint ire à Buſſy, que ſa Mere le perſécutoit, & ue ſa Sœur qui m'avoit fort recommandé de : ſoutenir, étoit préſentement contre lui. Et n me parlant du mauvais ménage qu'il y avoit ıtre elle & ſon Mari, il me conta que pen- ant mon ſéjour à Dijon elle lui avoit dit que epuis un an qu'elle étoit mariée elle étoit en- ore fille; & ſur cela j'écrivis cette Lettre à ion Amie:

A Buſſy, ce 30 Septembre 1685.

J'ai été extrêmement ſurpris, Mademoiſelle, d'apprendre par Mr. votre frere, que vous ſollicitez contre lui. Votre conſidération ſeule m'avoit mis dans ſes interêts : je croyois mériter auprès de vous en le ſervant auprès de mes amis, & je trouve que je vous deſoblige. Vous m'embarraſſez bien aujourd'hui : car ou il faut que je manque à ma parole, ou que je faſſe quelque choſe contre mon cœur.

Des deux côtez mon mal eſt infini,
Mon ame en eſt toute chagrine :
Dois-je manquer à ſervir mon ami ?
Dois-je fâcher l'aimable Seraphine ?

Ce n'eſt pas la ſeule choſe ſurprenante que Monſieur votre Frere m'ait appriſe, Mademoiſelle ; il m'en a dit une autre que j'ai eu peine à croire, par la grande envie que j'avois qu'elle fût véritable. Mais il me l'a ſi fort particulariſée, que je n'en ai pu douter. Je vous le manderois nettement, ſi j'oſois hazarder de vous l'écrire. Mais comme nous ſommes dans un tems où les Lettres interceptées font des affaires aux gens, je remettrai à vous parler de ce qu'on m'a dit quand je ſerai avec vous. Cependant je m'en vais eſſayer de me faire entendre.

Seraphine, voici pourquoi
Je vous nomme Mademoiſelle.
Il faut être Fille de Roi,
Pour être Madame, & pucelle.

Ne prétendez donc pas à ce titre, tant que vous ſerez en l'état où vous êtes.

En

vain vous avez eſperé
être Madame à juſte cauſe:
ec le Oui, dit au Curé,
faut encor quelque autre choſe;
ce quelque choſe a manqué.

, Mademoiſelle, il faut encore d'autres
pour devenir Madame; il faut paſſer par
s cérémonies. Je croi bien que ce n'eſt
la préciſément qui vous fait de la peine;
u'il y a des circonſtances qui vous font
& qui vous font paroître cette acquiſition
chere. Je penſe ſavoir ces circonſtan-
Mademoiſelle, & je trouve que vous avez
. Je voudrois bien que vous en puſſiez
meilleur marché: mais après y avoir bien
, je ne croi pas la choſe poſſible.

us attendez pas à ce double avantage.
faut choiſir de l'un des deux.
rai que Madame eſt un titre pompeux:
l eſt plus joli d'avoir ſon pucelage,
ue de le perdre avec un homme hideux.

PONSE DE MADAME DE...
au Comte de Buſſy.

Ce 12 Octobre 1685.

ſoyez plus embarraſſé, Monſieur, entre
frere & moi.

Vous pouvez ſervir votre ami,
Sans deſobliger Seraphine;
out différend entre nous eſt fini:
'ai d'autres ſujets d'avoir l'ame chagrine.

llez pas croire, Monſieur, que c'eſt de
e vous m'appellez Mademoiſelle. Je ſuis

trop aiſe de l'être, pour que ce titre-là me fâche.

Mais le Futur commence à me preſſer
D'achever notre mariage;
C'eſt bien aſſez pour me deſeſperer:
Car ma foi, plus je l'enviſage,
Et moins je le veux achever.

Je n'aime ni les façons ni les cérémonies; je ſuis naturelle, & je ne demande qu'à rire. Si le Futur ne demandoit que cela, je ſerois trop heureuſe. Mais où ſont-ils ces Maris ſi deſintereſſez?

Je ne ſai que ſaint * Romari,
Qui puiſſe donner un Mari
Qui ne veuille qu'un Oui pour l'hymen qu'il propoſe:
Celui-ci veut quelque autre choſe:
Et je ne veux donner qu'un Oui.

Voilà, Monſieur, ce qui fait aujourd'hui mon embarras. On voudroit bien me perſuader qu'on ne ſe marie pas en France à ſi bon marché; que c'eſt un privilege Lorrain à quoi il ne faut pas que je prétende en ce pays-ci. Le Futur même me fait propoſer qu'il ne me demandera point d'argent, pourvu que je paye ma dot en effets, qui ſera règlée ſuivant la Coutume; qu'il recevra même mes bijoux pour le prix que j'y voudrai mettre: que pour du linge & des habits je ne m'en embarraſſe pas, qu'il me prendra volontiers toute nue. Mais tout cela ne me tente point; & pour vous parler nettement,

Je renonce au double avantage;
Et pour choiſir de l'un des deux,
Qu'on me laiſſe mon pucelage.

Je

* *C'eſt le Patron de Remiremont.*

Je laiſſe le titre pompeux:
C'eſt aſſez de vivre en ménage
Avec un honnête homme hideux.

Vous voyez, Monſieur, par ce détail de mes affaires & de mes ſentimens, que je vous ai cru quand vous m'avez aſſuré que vous étiez de mes amis.

Voici encore un de mes amuſemens. Au commencement de cette année ayant promis à Madame de M** d'être à Autun le 13 Janvier, où elle ſe trouveroit, je lui écrivis ce billet le 13, pour m'en excuſer.

A Chaſeu, ce 13 Janvier 1686.

Je voi bien, Madame, que je manquerai au rendez-vous que vous m'avez donné; il y a une mer entre vous & moi.

Depuis l'accident de Leandre,
Les amans vont plus bride en main:
On n'en voit plus riſquer un mal preſque certain.
Si ce n'eſt aujourd'hui, l'on paſſera demain:
Tout vient à point qui peut attendre.

Pour moi, ſi comme Leandre je voyois au bout de mon paſſage la récompenſe de quelque Hero, je ne dis pas encore que je ne hazardaſſe quelque choſe.

Mais après de fort grandes eaux,
Paſſer à nage les *Gayaux*,
Sans aller trouver ſa Chimene,
Vous m'avourez, aimable objet,
Que cela ne vaut pas la peine
D'un ſi difficile trajet.

REPONSE DE MADAME DE M.. au Comte de Buſſy.

A M.... ce 13 Janvier 1636.

J'ai manqué la premiere au rendez-vous, Monſieur, pour ne nous point embarraſſer l'un ou l'autre. Que ſavez-vous ce que vous auriez fait, ſi vous aviez été à Autun? Que ſai-je moi-même ce que je n'aurois pas fait, ſi vous étiez venu m'y chercher à nage? Il vaut mieux n'avoir point été ni l'un ni l'autre à une ſi rude épreuve.

Au rendez-vous ſi vous aviez manqué,
J'aurois ſouffert de votre indifférence;
Si de paſſer vous euſſiez hazardé,
Il m'en eût trop coûté
D'ingratitude ou de reconnoiſſance.

Voilà, Monſieur, les amuſemens dont nous corrigeons les duretez de la fortune. Vous ſavez que le chagrin eſt l'ennemi de la vie. Ceci eſt autant de pris ſur l'ennemi. Toutes les fois que j'ai des ſujets de n'être pas content, je m'applique à reparer le mal autant qu'il m'eſt poſſible. Après cela je m'étourdis par quelque divertiſſement; & cette conduite entretient ma bonne ſanté. Je ne ſonge qu'à vivre, parce que je ſuis ſûr que le tems raccommode toutes choſes, & qu'on ne meurt malheureux que faute de vie. Le Maréchal d'Etrées qui eſt mort riche à cent ans, ſeroit mort ruïné s'il n'en avoit vêcu que quatre-vingts.

CXXVIII. LETTRE.

Réponſe de Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Avril 1686.

VOTRE Lettre, Monſieur, & la réponſe de la Comteſſe de C*** nous ont fort jouis Madame de Sevigny & moi, elles ſont rt agréables. Ce qui nous a le plus ſurpris, eſt la tranquillité d'eſprit dont ſortent ces jo-s penſées, & ces amuſemens. Vous avez rai-n de dire que c'eſt par-là que vous corrigez s duretez de la fortune. Il faut pourtant ajou-r que le temperament & la diſpoſition de l'eſ-it y contribuent beaucoup: ſans cela les durc-z triompheroient des amuſemens. Je ne vous ains donc gueres d'être à la campagne, puiſ-ie vous êtes avec vous, qui eſt la meilleure mpagnie que vous puiſſiez avoir, & que vous êtes point dans l'agitation où je voi preſque us les Courtiſans.

De Madame de Sevigny.

Un peu de rhumatiſme, un peu de vapeurs Carême m'ont empêché de vous dire plutôt, on cher Couſin, la vraye joye que m'a don-é celle qui m'a paru dans votre eſprit en voyant jolie bagatelle qui vous a diverti à Autun. y ai retrouvé des traits de cette aimable hu-eur qui vous rendoit ſi charmant, & ſi déli-eux, & ſi diſtingué des autres. Ma Niece de olligny m'a donné le même plaiſir. L'un

& l'autre avez été ſi long-tems accablez ſous les horreurs de la cruelle chicane, que je craignois que ce beau ſang ne fût changé ; mais j'y retrouve, Dieu merci, le même feu dont je voudrois bien avoir la moindre partie. Conſervez-le non ſeulement, mon cher Couſin, & ma chere Niece ; mais encore augmentez-le.

CXXIX. LETTRE.

De Monſieur de B * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Avril* 1686.

JE ſuſpens mes dévotions, Monſieur, pour vous dire des nouvelles. Monſieur d'Antin fut trépané avant-hier pour une chute.

Longueval a vendu ſa Compagnie pour payer ſes dettes d'honneur, & s'en va à Vienne dans le deſſein d'épouſer l'héritiere du Comte de Buquoi. Monſieur de Boufflers va commander en Guienne. Saint-Rut commandera un Camp ſur la Saône, Monbron un Camp en Flandre, & Bulonde un ſur la Sarre. On tient habilement les frontieres bordées de troupes, pour empêcher les Huguenots de ſortir du Royaume. La Comteſſe de Roye va en Angleterre. Le Duc de la Force doit arriver aujourd'hui à Verſailles pour donner ſatisfaction au Roi. Le Bordage avoit demandé Monſieur de Meaux pour ſe faire inſtruire, on lui a envoyé Monſieur de Tournai. Le Roi a permis à Monſieur d'Epernon de pourſuivre ſon droit au Parlement pour ſe faire recevoir Duc. Enfin

le

iage de Polignac eſt aſſuré avec Made-
le de Rambures; le Roi lui donne cin-
mille écus. Le Préſident le Coigneux
t avant-hier au ſoir. Le Roi a donné ſa
à Monſieur le Pelletier Controlleur-Gé-
avec cinquante mille écus pour lui aider
r la fixation qui eſt de trois cens cin-
mille livres. Sa Majeſté lui voulut
la ſurvivance pour ſon fils, mais le
lleur le remercia, diſant qu'il falloit
e qu'il en fût digne.
Duc de la Force eſt à Saint-Magloire par
du Roi. Les Huguenots des vallées de
ſont opiniâtres; ils obligeront nos
s à tirer l'épée.
a bien des femmes qui ſe veulent ſépa-
plupart, parce que les maris ne veulent
rnir à leurs dépenſes. Autrefois ils ne
oſoient pas, parce qu'elles ſe faiſoient
ens de leurs amans; préſentement que
ſe fait but à but, les maris grondent.
us envoye des vers de Monſieur Pavil-
vous feront plaiſir, mais dont la morale
int à ſuivre.

MADAME DAMON.

Pourquoi cette vertu ſauvage?
rmante Iris, que faites-vous?
gloire d'une femme ſage
après avoir ſatisfait un jaloux,
ſe juſqu'à ſon voiſinage.

qu'une beauté faſſe un peu de fracas,
rcer l'avenir à ſe ſouvenir d'elle.

[illegible] en son tems eut d'appas ;
[illegible] qu'elle eut été si belle,
[illegible]
[illegible]

[illegible] vos soupirs.
[illegible] un Dieu si vénérable,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] de gloire,
[illegible]
[illegible]
[illegible] soumis
[illegible]
[illegible]
[illegible]

CXIX. LETTRE

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sévigné.

A Chaseu, ce [illegible].

MADEMOISELLE de Montataire me vient d'apprendre votre inhumanité, Madame, & que s'étant trouvée chez vous le jour qu'on vous a voit saigner, elle avoit offert son bras au Chirurgien pour vous épargner la peine de la piqueure, & ne contant pas que la décharge du sang

* A la Let. CXXVIII.

ang de Rabutin ne vous ſoulageât, de quelque ſource qu'il ſortît ; mais vous crûtes que ce ſeroit violer les droits de l'hoſpitalité, & vous la remerciates de ſes offres. Je ſuis ravi de vous avoir un peu divertie. Je mande à notre ami que la tranquillité où nous nous ſommes mis dans une fortune qui n'eſt pas telle que nous la devrions avoir, nous a fait reprendre notre belle humeur. Je ſuis d'accord avec lui que notre temperament a beaucoup de part au parti que nous avons pris. Nous rendons auſſi graces à Dieu de nous avoir donné l'eſprit d'être contens dans un moindre mal, comme la plupart des autres le ſont dans un bien. Pour vous, ma chere Couſine, vous n'avez que faire de ſouhaiter plus de feu que vous en avez ; je ne vous ſouhaite que plus de ſanté encore, & que vous nous aimiez toujours.

CXXXI. LETTRE.

De Monſieur de Harlay Intendant de Bourgogne, au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 27 Avril 1686.

JE vous ſuis extrêmement obligé, Monſieur, de la part que vous voulez bien prendre à la grace que le Roi vient de me faire. Je ſouhaiterois qu'elle me pût fournir de fréquentes occaſions de vous témoigner combien je ſuis ſenſible à l'honneur de votre ſouvenir, & à quel point je ſuis, Monſieur, votre &c.

CXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin.

A Chaſeu, ce 5 Mai 1686.

EN attendant que je vous envoye les portraits de tous mes enfans, Madame, voici celui de la Marquiſe de Colligny ma fille ainée. Si mes affaires m'avoient permis de ſortir de chez moi depuis dix-huit mois, j'aurois fait peindre ma famille; mais comme cela ne ſe peut faire qu'à Paris pour le bien faire, il faut attendre que j'y ſois.

Mandez-moi, Madame, l'état où vous êtes, c'eſt-à-dire, ſi vous êtes accouchée, quels ſont vos divertiſſemens, ſi vous jouez, ſi vous liſez: enfin un détail exact de ce que vous faites & de la vie que vous menez. Pour moi j'aime à bâtir, cela fait que j'ai deux fort belles maiſons: Buſſy que j'ai fait bâtir avec un bel ordre d'architecture pendant que j'allois à l'Armée, n'eſt pas une grande maiſon; mais elle eſt extrêmement ornée dans les dedans par les portraits, les meubles & les dorures; & les dehors, par les terraſſes & les eaux jailliſſantes. Chaſeu, où depuis quelque tems je fais mon ſéjour ordinaire, eſt un grand & vieux Château que j'ai fort rajeuni; dans la plus belle ſituation qu'on puiſſe voir, ſur les bords d'une riviere qui forme un beau canal. Tout cela ne ſuffiſant pas aux gens qui ont de la raiſon, j'entretiens un commerce exact avec mes amis de Pa-

: de la Cour, gens de Lettres & du mon-
vois ſouvent de fort honnêtes gens de
que j'ai dans mon voiſinage, & j'ai chez
e Bibliotheque choiſie.
is ici, Madame, une plus honnête fi-
ie je ne ferois à la Cour, où j'aurois de
dégoûts d'être ſans titre après les em-
ue j'ai eu parmi les Grands du Royau-
les Officiers de la Couronne, que j'ai
: tous commandez dans les Armées. Un
eut-être mourroit de regret d'avoir per-
longs & de conſidérables ſervices à la
; pour moi qui n'ai rien négligé de ce
lloit faire pour parvenir, ce me ſemble,
rande fortune, & qui n'avois plus qu'un
faire, je ſuis tombé pour peu de choſe
ie grande diſgrace. J'ai reçu cela com-
ant de la main de Dieu; & ſoutenu du
aniſme & de la Philoſophie, je me con-
ne ſongeant qu'à ma ſanté, je paſſe
e douce & agréable. Enfin je me trou-
ux dans un pays où je ſuis diſtingué, que
confondu à la Cour ou à Paris.
nd le Roi me rappella il y a quatre ans,
n exil de dix-ſept ans, tout le monde
moi avec tout le monde que cette grace
je ne m'attendois plus, devoit avoir des
vantageuſes; cependant nous nous ſom-
mpez. Le Marquis de Buſſy qui ſert de-
ng-tems avec application, & ſon frere
i deſtiné à l'Egliſe, ſeront peut-être plus
x que moi. Je vous fais tout ce détail
maiſon, de la ſituation de mon eſprit,
nes occupations, Madame, parce que je
part que vous me faites l'honneur d'y
e. Vos interêts auſſi me touchent ſen-

fiblement, & de tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, il n'y en a point qui ſoient avec plus de reſpect, d'amitié & de tendreſſe que moi, Madame, votre &c.

CXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſtu, ce 6 Mai 1686.

QUAND je vous ai mandé*, Monſieur, que je corrigeois par des amuſemens les duretez de la fortune, je n'ai pas voulu dire que cela vînt ſeulement de ma Philoſophie. Je ſuis d'accord avec vous que ſans le bon tempérament, la mauvaiſe fortune nous empêcheroit bien de nous divertir; mais *gaudeant bene nati.* S'il n'y avoit beaucoup de naturel en mon fait, je ne vous aurois pas plu par mes badineries, & même je ne les euſſe pu faire; mais ayant mis tout l'ordre que j'ai pu dans mes affaires, le tems même les ayant fort adoucies, je ſens comme un bonheur l'état où je ſuis d'être moins malheureux que je n'ai été, & me ſervant toujours de mon jugement & de mon application à la conduite de mes affaires, je me ſers quelquefois de mon eſprit pour me réjouir & pour rejouir mes bons amis comme vous. Quelques-uns condamneront ces amuſemens, diſant qu'on eſt ridicule de rire ou de faire des vers quand on eſt dans l'adverſité; dans le fort de l'adverſité, j'en demeure d'accord; quand elle eſt un peu radoucie, je le nie.

Je

* *Let. CXXVII.*

Je crois la plupart des Courtiſans plus agitez
e moi, auſſi ne font-ils guere de vers. Au
te, j'ai des amis qui ſongent à me diſtraire de
s chagrins. J'en ai un entre autres dont les
nſées ſont vives & juſtes, & qui m'envoya il y
quelque tems ces vers ſur l'Inconſtance,
e vous ne ſerez pas fâché de voir, vous qui
ns vos jeunes ans en avez fait profeſſion.

SUR L'INCONSTANCE.

A conſtance & la foi ne ſont que de vains noms,
Dont les laides & les barbons
chent d'embarraſſer la jeuneſſe crédule,
ur retenir long-tems en des liens affreux
Par le charme d'un faux ſcrupule,
ux qu'un juſte dégoût a chaſſé de chez eux.

pidon ſous les loix de la ſimple Nature
git tout ce qu'on voit ſoupirer ici-bas,
ne punit jamais rebelle ni parjure.
C'eſt un Empire qui ne dure
autant que les Sujets y trouvent des appas.
Dès qu'un objet ceſſe de plaire,
commerce amoureux doit auſſi-tôt finir.
reſpect des ſermens n'eſt plus qu'une chimere.
perte du plaiſir qui nous les a fait faire,
Nous diſpenſe de les tenir.

Amour de ſon deſtin eſt toujours le ſeul maître,
t ſans que nous ſachions ni pourquoi ni comment,
omme dans notre cœur à toute heure il peut naître,
en peut malgré nous ſortir à tout moment.

Ulyſſe

. Ulyſſe qui pour ſa ſageſſe
Fut ſi célèbre dans la Grece,
Quoiqu'amoureux & bien traité,
Refuſa malgré ſa tendreſſe,
D'acheter l'immortalité
A la charge d'aimer toujours une Déeſſe.

Aimez, tant que l'Amour unira vos eſprits:
Mais ne vous piquez pas d'une ſotte conſtance,
Et n'attendez pas que l'abſence
Ni les dégoûts, ni les mépris,
Vous faſſent faire pénitence
Des plaiſirs que vous aurez pris.
Quand on ſent mourir ſa tendreſſe,
Qu'on bâille auprès d'une maitreſſe,
Et que le cœur n'eſt pas content;
Que ſervent tous les ſoins qu'on prend pour le paroitre?
L'honneur de paſſer pour conſtant
Ne vaut pas la peine de l'être.

CXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 8 Mai 1686.

JE ne ſai, Monſieur, ſi vous ſavez l'hiſtoire de l'Abbé Furetiere Académicien, qu'une douzaine de ſes Confreres, qu'il appelle *Fettonniers*,

iers, à cauſe de leur aſſiduité à l'Académie, leſtitua pour un prétendu vol de leur Diction-aire. L'Abbé en demanda juſtice au Roi, qui e renvoya au Parlement. On m'a envoyé deux 'actums qu'il a faits contre ſes Parties, qui oulant toujours demeurer ſes Juges ne ſe ſont oint encore défendus. Je ſuis fâché de ſon vanture, car il a de l'eſprit: mais je ſuis fâché uſſi de l'emportement qu'il a dans ſon dernier 'actum contre notre ami Benſerade, & contre a Fontaine; & c'eſt pour le redreſſer là-deſ-us que je lui écris la Lettre, dont je vous en-oye la copie; j'ai cru devoir cela à la juſti-e & à l'amitié. Mandez-moi votre ſenti-ıent, & celui de nos amies. Ne viendrez-ous plus en Bourgogne, Monſieur? Si je vous enois ici un mois de cet Eté, je ſuis aſſuré que ous ne regretteriez point Paris; & que même près cela vous le trouveriez meilleur que ſi ous n'en étiez point ſorti. Vous connoiſſez a ſituation de Chaſeu; Madame de Sevigny n fut charmée: je l'avois embelli depuis que ous n'y aviez été, & j'y ai encore travaillé lepuis qu'elle y fut.

A Monſieur l'Abbé de Furetiere.

J'ai lu vos deux Factums, Monſieur, & j'ai compâti aux peines qui vous ont obligé de les faire. Si le fait eſt comme vous le rapportez, e ſuis bien fâché de voir que vos Confreres ſe ſoient tellement emportez contre vous, qu'ils ous ayent contraint d'uſer d'une repréſaille uſſi forte que celle que vous leur avez faite; t comme dans toutes les querelles que j'ai ccommodées quand j'étois en place, j'ai tou-

jours

jours condamné les premiers offenſeurs, quoiqu'on leur eût fait quelquefois un paroli d'injures, parce qu'on ne leur auroit rien fait s'ils n'avoient pas commencé; je ſerois contre vos Parties, ſi j'étois perſuadé qu'on vous eût effectivement condamné ſans vous entendre. Cependant quand cela ſeroit, il me ſemble auſſi que vous avez trop confondu ceux que vous avez regardez comme vos Parties. J'en ai trouvé deux entre autres qui peuvent avoir tort à votre égard, mais qui ne me paroiſſent pas mériter le dénigrement que vous en faites; c'eſt Monſieur de Benſerade, & Monſieur de la Fontaine.

Le premier eſt un homme de naiſſance, dont les Chanſonettes, les Madrigaux & les Vers de Ballet, d'un tour fin & délicat, & ſeulement entendu par les honnêtes gens, ont diverti le plus honnête homme & le plus grand Roi du monde. Ne dites donc plus, s'il vous plait, que Monſieur de Benſerade s'étoit aquis quelque réputation pendant le regne du mauvais goût: car outre que cette propoſition eſt fauſſe, elle ſeroit encore criminelle. Pour les Proverbes & les équivoques que vous lui reprochez, il n'en a jamais dit que pour s'en mocquer. Enfin c'eſt un génie ſingulier, qui a plus employé d'eſprit dans les badineries qu'il a faites, qu'il n'y en a dans les Poëmes les plus achevez.

Pour Monſieur de la Fontaine, c'eſt le plus agréable faiſeur de contes qu'il y ait jamais eu en France. Il eſt vrai qu'il en a fait quelques-uns où il y a des endroits un peu trop gaillards; & quelque bon enveloppeur qu'il ſoit, j'avoue que ces endroits-là ſont trop marquez: mais quand il voudra les rendre moins intelligibles,

)ut y ſera achevé. La plupart de ſes prolo-
ues, qui ſont des ouvrages de ſon cru, ſont des
ief-d'œuvres de l'art; & pour cela auſſi-bien
ie pour ſes *Fables* & pour ſes *Contes*, les ſiecles
ivans le regarderont comme un Original, qui
la naïveté de Marot a joint mille fois plus de
)liteſſe.

Je connois extrêmement Monſieur de Benſe-
de, & je l'ai vu toute ma vie à la Cour. Je
ai jamais vu Monſieur de la Fontaine, & je
: le connois que par ſes ouvrages: mais je les
time tous deux infiniment dans leurs manie-
s différentes, & cela m'oblige, Monſieur, de
)us dire bonnement ce que je penſe en cette
ncontre: qui eſt, que ces deux hommes ſont
connus & ſi établis pour gens d'un génie &
un mérite extraordinaire, que vous ne ſauriez
s vouloir mépriſer ſans vous faire tort, & ſans
ndre ſuſpectes les véritez que vous pourriez
re contre les autres. Encore une fois, Mon-
:ur, je vous aſſure que je n'ai jamais vu Mon-
:ur de la Fontaine, & que c'eſt la juſtice feu-
& votre interêt qui me font vous parler ain-
J'ai trouvé d'ailleurs tant de raiſons dans vo-
: défenſe, que j'ai augmenté l'eſtime que j'a-
)is déja pour vous. Et ne penſez pas que les
montrances que je viens de vous faire me
ſſent prendre leur parti, & les vouloir excu-
r, s'ils ont tort à votre égard. Je dirai quand
n ſerai perſuadé, que ce ſont deux hommes
: mérite, qui ont fait une injuſtice à un homme
honneur & d'eſprit. Voilà comme je parle
ujours, ami de la Vérité préférablement à
ut le monde; & vous me devez croire auſſi
iand je vous aſſure que c'eſt ſincerement que
ſuis, &c.

CXXXV.

CXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 12 Mai 1686.

NOus paſſerons ici l'Eté, Madame, dans le voiſinage de beaucoup d'honnêtes gens. Vous ne ſauriez comprendre avec quel mépris je regarde toute autre vie que la vie douce, ſans compter même le ſoin de ſon ſalut, qu'on peut prendre plus aiſément en cet état que dans un autre. Je rends graces à Dieu de m'avoir donné le loiſir, & même la néceſſité de les prendre. Le nombre eſt infini de ceux qui meurent jeunes & vieux, ſans les avoir. Je ne vous demande pas ſi vous êtes de mon avis, car je connois votre Raiſon. Adieu.

CXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 12 Mai 1686.

JE viens de lire deux de vos Livres, mon Reverend Pere, qui m'ont charmé: *La Foi des derniers ſiecles*, & *le Grand ou le Sublime dans les mœurs.* Je n'avois pas eu le loiſir de lire le premier. Les affaires que j'ai eues depuis quatre ans m'en ont empêché. Je ne lis

pas vos Livres en courant ; & quoique us ſoyez intelligible pour tous ceux qui t un peu de ſens, il vous faut donner touſon application pour en tirer le profit & plaiſir qui s'y rencontrent. On ne traitera nais, à mon avis, le chapitre de la Foi is à fond ni plus nettement que vous avez t. Je courrois au martyre, ce me ſemble, votre parole.

CXXXVII. LETTRE.

Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 Mai 1686.

eſt vrai que j'euſſe été ravie de me faire tirer trois palettes de ſang du bras de ma Nie-. Elle me l'offrit de fort bonne grace : & je is aſſurée que pourvu qu'une Marie de Rabun eût été ſaignée, j'en euſſe reçu un notable ulagement. Mais la folie des Médecins les opiniâtrer à vouloir que celle qui avoit un umatiſme ſur le bras gauche fût ſaignée du ras droit ; de ſorte que l'ayant interrogée ſur ſanté, & ſa réponſe & la mienne ayant découvert la perſonne convaincue d'une fluxion ſſez violente, il fallut que je payaſſe en perſonne le tribut de mon infirmité, & d'avoir té la Marraine de cette jolie créature. Ainſi, non Couſin, je ne pus recevoir aucun ſoulagement de ſa bonne volonté. Pour moi, qui n'étois ſentie autrefois affoiblie ſans ſavoir pour-

* *A la Lett. CXXX.*

pourquoi, d'une ſaignée qu'on vous avoit fait le matin, je ſuis encore perſuadée que ſi on vouloit s'entendre dans les familles, le plus aiſé à ſaigner ſauveroit la vie aux autres, & à moi, par exemple, la crainte d'être eſtropiée. Mais laiſſons le ſang de Rabutin en repos, puiſque je ſuis en parfaite ſanté. Je ne puis vous dire combien j'eſtime & combien j'admire votre bon & heureux temperament. Quelle ſottiſe de ne point ſuivre les tems, & de ne pas jouir avec reconnoiſſance des conſolations que Dieu nous envoye après les afflictions qu'il veut quelquefois nous faire ſentir! La ſageſſe eſt grande, ce me ſemble, de ſouffrir la tempête avec réſignation, & de jouir du calme quand il lui plait de nous le redonner: c'eſt ſuivre l'ordre de la Providence. La vie eſt trop courte pour s'arrêter ſi long-tems ſur le même ſentiment, il faut prendre le tems comme il vient, & je ſens que je ſuis de cet heureux temperament: *E me ne pregio*, comme diſent les Italiens. Jouiſſons, mon cher Couſin, de ce beau ſang qui circule ſi doucement & ſi agréablement dans nos veines. Tous vos plaiſirs, vos amuſemens, vos tromperies, vos Lettres & vos Vers m'ont donné une véritable joye, & ſur-tout, ce que vous écrivez pour défendre Benſerade & la Fontaine, contre ce vilain Factum. Je l'avois déja fait en baſſe note à tous ceux qui vouloient louer cette noire ſatire. Je trouve que l'Auteur fait voir clairement qu'il n'eſt ni du monde, ni de la Cour, & que ſon goût eſt d'une pédanterie qu'on ne peut pas même eſpérer de corriger. Il y a de certaines choſes qu'on n'entend jamais quand on ne les entend pas d'abord: on ne fait point entrer certains eſprits durs & farouches

ouches dans le charme & dans la facilité des *Balets* de Benſerade, & des *Fables* de la Fontaine; cette porte leur eſt fermée, & la mienne auſſi; ils ſont indignes de jamais comprendre es ſortes de beautez, & ſont condamnez au malheur de les improuver & d'être improuvez auſſi des gens d'eſprit. Nous avons trouvé beaucoup de ces pédans. Mon premier mouement eſt toujours de me mettre en colere, & uis de tâcher de les inſtruire; mais j'ai trouvé a choſe abſolument impoſſible. C'eſt un bâtiment qu'il faudroit reprendre par le pied; il y uroit trop d'affaires à le reparer: & enfin nous rouvions qu'il n'y avoit qu'à prier Dieu pour ux, car nulle puiſſance humaine n'eſt capable e les éclairer. C'eſt le ſentiment que j'aurai oujours pour un homme qui condamne le beau eu & les vers de Benſerade, dont le Roi & oute la Cour a fait ſes délices, & qui ne conoit pas les charmes des *Fables* de la Fontaine. e ne m'en dédis point, il n'y a qu'à prier Dieu pour un tel homme, & qu'à ſouhaiter de 'avoir point de commerce avec lui. Je laiſſe a plume à notre cher Corbinelli, après vous voir embraſſé, & votre aimable fille. Croyez, un & l'autre, que je ne ceſſerai de vous aimer ue quand nous ne ſerons plus du même ſang. Ma fille veut que je vous diſe bien des amitiez our elle. Elle eſt toujours la belle Madeonne.

De Monſieur de Corbinelli.

J'oubliai de vous mander, Monſieur, que Madame de Grignan avoit lu ce que vous écririez à Madame de C***, c'eſt-à-dire, admiré; car ce ne ſont pas deux choſes pour ceux qui

qui liſent ce que vous écrivez. Je dis la même choſe de votre Lettre à Furetiere, & je penſe que ce ſeroit gâter vos louanges que de les entreprendre en détail. C'eſt la faute que l'on fait ſur celles du Roi; on n'en voit plus que de triviales, c'eſt-à-dire au moins, qui ſont uſées: ce ſont les mêmes ſuperlatifs répétez depuis qu'il regne, & redits dans les mêmes termes; c'eſt toujours le plus grand Monarque du monde, & un Héros paſſant tous les Héros paſſez, préſens & futurs. Tout cela eſt vrai, mais ne ſauroit-on varier les expreſſions? Horace & Virgile n'ont-ils point loué Auguſte ſans redire les mêmes choſes, les mêmes penſées & les mêmes termes? Il me ſemble qu'on ne ſait point louer dignement, ni expoſer la vérité avec ſes propres couleurs. C'eſt un chapitre que nous traiterons à Chaſeu, ſi je puis venir à bout de mes deſſeins. Je voudrois qu'on défendît aux faiſeurs de Panégyriques, de jamais employer le mot de Héros, de Grand, de Mérite, de Sageſſe, de Valeur; qu'on louât par les choſes, & point par les épithetes.

CXXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 17 *Mai* 1686.

QUAND vous ne m'auriez pas mandé que vous vous portez bien, ma chere Couſine, je l'aurois connu à l'air de votre Lettre: votre heureux temperament étoit dans ſon naturel quand

vous m'avez écrit; car la mauvaiſe ſanté
r l'eſprit le même effet que les afflictions.
e vous dites en faveur des gens de notre
rament eſt admirable. Je ſuis ravi que
pprouviez le ſentiment que j'ai eu de dé-
: mon ami Benſerade, & la Fontaine. Si
ɔlige le Satirique de ſe dédire & de pren-
ıur eux le goût que nous avons, j'eſpere
ins qu'il ne les confondra plus avec les
. Vous avez raiſon de dire que les gens
:omme lui ne ſe peuvent plus redreſſer.
ıt des malades deſeſperez qui ne ſauroient
· ſans miracle.
me fort l'approbation de la belle Com-
j'aime ſa ſanté; j'aime même ſa beauté,
: que ſi j'y avois tout l'interêt du monde.
ſque nos amuſemens vous plaiſent, nous
en ferons part, ma chere Couſine; &
:ontinuer je vous envoye une petite Let-
e j'écrivis il y a deux mois à Madame de
ınjon, avec qui je badine toujours ſur un
galanterie. Je trouve que cela eſt toujours
:ur que l'air d'une ſimple amitié; car avec
ment qui ſe rencontre dans le commerce
nis, il y a encore une politeſſe dans l'air
:, qui fait plaiſir aux gens qui ont de l'eſ-
Voilà ce qui m'eſt reſté du tems paſſé. Ce
oit autrefois dans mon cœur, n'eſt plus
ans mon eſprit, & j'en ſuis de meilleure
agnie. Adieu, ma chere Couſine; votre
: & moi nous vous trouvons toujours la
ıimable femme de France. Jugez après
:ombien nous vous aimons, quand cette
e s'appelle Rabutin, & que nous ſommes
z qu'elle nous aime.

A MADAME DE TOULONJON.

A Autun, ce 19 Mai 1686.

Auſſi-tôt que vous futes partie Samedi dernier, ma chere Sœur, nous nous mimes au jeu, croyant étourdir la douleur de vous avoir quittée.

Mais ni la Fille, ni la Mere,
Ni l'autre Fille, ni le Pere,
Ni même la bonne Sercé,
Qui ſait le jeu comme A B C,
Ne purent ôter de leurs têtes
Leur douleur, & firent cent bêtes.

Votre Niece en fit plus que les autres; & comme ſon chagrin fut plus grand, elle perdit vingt marques: après quoi chacun ſe ſépara. Nous vinmes faire nos dépêches juſqu'à ſept heures du ſoir.

Ce fut alors que notre affliction
Devint plus vive & plus cuiſante,
Voyant que la collation
Ne ſe faiſoit plus vous préſente.

Nous nous couchames de meilleure heure qu'à l'ordinaire, mais nous n'en veillames pas moins. Pour moi, je ne fermai pas l'œil de toute la nuit, & nous trouvames le lendemain ma fille & moi, que le petit de Langhac qui avoit verſé des larmes en vous diſant adieu, n'avoit pas été le plus fâché de la Compagnie. Le lendemain nous allames au Sermon; & ce fut encore en cet endroit où nous vous trouvames fort à redire. Le Prédicateur à ſon ordinaire fit des merveilles, & prêcha de l'Enfer.

Il

nous exagera les peines des damnez;
Et pour exprimer leur ſouffrance,
nous parla des feux, & des étangs glacez:
Mais il oublia votre abſence.

Il prêcha moins d'une heure, parce qu'il ſe ouva mal: cependant on n'eût pas jugé de ſon ıcommodité, à la maniere dont il prêcha. Il le t avec plus de force & avec plus de délicateſſe u'il n'avoit jamais fait, & au ſortir de la chaire s'alla mettre au lit, pour une colique qui l'a mpêché juſques ici de ſe lever, & dont les remedes ne l'ont pas ſoulagé.

hacun craint la longueur, comme la violence,
D'un mal qui nous fait tous ſouffrir.
ui ſeul dans peu de jours eſpere d'en ſortir.
our moi qui ne connois de mal que votre abſence,
e penſe que ſans vous il ne ſauroit guérir.

A Monſieur de Corbinelli.

Il faut dire la vérité, Monſieur; ce qui a fait u'on a mal loué le Roi, c'eſt la grande quanité d'actions louables qu'il a faites, & la multiude des gens intereſſez qui ſe ſont mêlez de le ouer pour en être récompenſez. S'il n'y avoit u que des Horaces & des Virgiles de notre ſiele, ils ſe ſeroient bien gardez d'employer à oute ſauce les mots de *Heros*, de *Grand*, de *Mérite*, & de *Valeur*; & ils auroient loué le Prine avec ces tours fins & délicats dont un éloge ait plus d'honneur, que les panégyriques de ous les Colleges du Royaume. Mais je voudrois qu'il fût défendu de louer les Rois ſans être choiſi pour cela, & qu'on traitât comme ne ſatire, une louange fade ſur leur ſujet.

CXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 19 Mai 1686.

J'Ai lu & relu vos deux derniers Ouvrages, mon Révérend Pere, de *la Foi des derniers ſiecles & du Grand ou du Sublime dans les mœurs*; mais quoique dans le premier vous me paroiſſiez avoir dit tout ce qu'on a jamais écrit en cette matiere, votre ſublime peut avoir été imaginé par quelqu'un, mais aſſurément il n'a jamais été traité par perſonne, & vous en avez l'honneur de l'invention, ſur laquelle je crois que vous êtes allé auſſi loin qu'on peut aller. Les quatre exemples que vous nous donnez, pris dans la robe, dans l'épée, dans la vie privée & dans la vie publique, ſont des originaux à quoi il ſe faut tenir, n'étant pas poſſible d'en trouver un ſeul qui mérite mieux de ſervir d'exemple que les vôtres. Aſſez d'autres, & moi tout le premier, diront à la poſtérité, le bruit que Monſieur le Prince a fait dans l'épée; perſonne ne dira comme vous, avec quelle dignité il a vécu dans ſa retraite; la vie même qu'il mène depuis quelque tems s'accorde mieux à l'état du ſublime où vous le mettez, que celui où nous l'avons mis. Vous ne laiſſez pas en paſſant de parler de ſa valeur & de ſa gloire militaire, comme ſi vous n'aviez eu que celle-là en vue; & vous le faites voir comme un des plus grands Capitaines du monde, avant que de le montrer comme un Philoſophe Chrétien.

Mon-

Monſieur le Prince, à ſoixante & tant d'années qu'il a, penſe autrement qu'il ne faiſoit à trente, où il lui ſembloit en quelque façon honteux d'être ſi ſage. Du tems que j'avois l'honneur d'être ſon Lieutenant, il me paroiſſoit eſtimer davantage la réputation de grand Capitaine, que celle de Heros de vie privée; & je lui ai ouï dire ſouvent qu'il eût mieux aimé être Alexandre que Céſar. Ce qui fait bien voir qu'alors il étoit plus touché du ſublime de l'épée accompagné de témérité, que du même accompagné de prudence. Cela fait bien de l'honneur au regne du Roi, d'y faire voir de ces hommes incomparables.

Ce ſont, mon Révérend Pere, les quatre plus beaux portraits & les plus reſſemblans qu'on fera jamais. Celui de Monſieur de Lamoignon m'a ſauté aux yeux; & quand j'en ai confronté les traits avec ceux que j'ai dans le cœur & dans la mémoire, il m'a ſemblé que je le voyois tantôt à Baſville, tantôt dans la grand' Chambre & dans les audiences publiques. Adieu, M. R. P. je ne vous aime pas plus que je faiſois, mais je vous eſtime encore davantage.

CXL. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23 Mai 1686.

DEs douleurs de rhumatiſme fort piquantes m'ont empêché de vous écrire, Monſieur. On ne parle à la Cour que des Ambaſſadeurs de

Siam que le Chevalier de Chaumont & l'Abbé de Choiſy ont ramenez. Ce ſont des Ambaſſadeurs de plus de deux mille trois cens lieues d'ici. Cela eſt beau pour le Roi. On a grande curioſité de les voir. Dieu ſait comme l'on court l'Abbé de Choiſy, pour le faire conter tout ce qu'il ſait. Je penſe que je l'irai chercher auſſi, quand le feu n'y ſera plus tant. Il eſt, comme vous ſavez, dans une grande dévotion. Si vous ſaviez, mon cher Comte, la joye que j'ai de vous ſavoir dans les ſentimens où vous êtes pour les affaires de l'autre monde, vous connoîtriez bien que je vous aime. Quand Dieu fait la grace aux gens de les faire vivre juſqu'au tems où la Raiſon eſt un peu dégagée du feu des paſſions, il eſt impoſſible qu'ils ne ſongent à l'éternité. Le Roi donne de grands exemples de piété dans ſa Cour. On voit viſiblement qu'il n'y a rien de faux à tout cela, & qu'il veut tout de bon ſe ſauver. Ne vous verrons-nous point cet Hiver? Je le ſouhaite, & je n'oſe vous le conſeiller; car vous faites un ſi bon uſage de votre ſolitude, que je ferois conſcience de la troubler, & que vous me faites envie de la chercher auſſi. Je vous ſupplie de croire, que vous & Madame votre fille n'aurez jamais une plus fidelle amie & ſervante que moi.

CXLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 27 Mai 1686.

ON me mande, Madame, que le Roi a déclaré au 5 Juin ſon voyage pour Barrege, d'où

l'où l'on écrit que pluſieurs gens ont été gué-ris du même mal qu'a Sa Majeſté. Pour moi qui ai paſſé par-là, je ſuis perſuadé qu'il n'y a que les inciſions qui en peuvent guérir & que le Roi qui eſt ferme s'y réſoudra quand il en ſera tems, plutôt que d'aller aux eaux.

Je ne ſai pourquoi notre ami eſt allé ſi loin, & encore moins pourquoi il en eſt revenu. Ces voyages-là marquent ſouvent un eſprit inquiet. Un François ſe peut auſſi-bien ſauver en France qu'en Canada, je ne le pardonne qu'à ceux qui courent au martyre. Pour moi que la Raiſon encore plus que l'âge & que l'amortiſſement des paſſions a fait retourner à Dieu, je paſſe dans mes maiſons & avec mes amis une vie douce, que je préfere à la vie tumultueuſe de la Cour, quand elle ſeroit éclatante & accompagnée de grandeurs.

L'attachement & même la tendreſſe, ſi je l'oſe dire, que j'ai pour la perſonne du Roi me porte à me réjouir de l'accroiſſement de ſa piété. Dieu me permet auſſi de m'en réjouir, dans la vue qu'elle l'obligera de me faire juſtice ſur les ſervices conſidérables que je lui ai rendus. Adieu, Madame, je meurs d'envie d'avoir l'honneur & le plaiſir de vous voir.

CXLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Colligny.

A Chaſeu, ce 29 Mai 1686.

JE vous ſuis extrêmement obligé, Monſieur mon Couſin, du détail que vous me mandez

de vos affaires & du parti que vous avez pris de reſter dans l'Egliſe, où le Ciel & Monſieur votre pere vous ont deſtiné. Je trouve que c'eſt le meilleur parti pour vous, non ſeulement parce que le ſervice de Dieu auquel votre profeſſion vous attache, eſt préférable à celui de tous les Princes de la terre, mais encore parce que vous entreriez un peu trop tard dans le ſervice.

Les conſidérations qui pouvoient traverſer le deſſein que vous avez pris étoient de voir par-là eteindre votre Maiſon. Mais cette raiſon me ſemble ſi foible, que je ne penſe pas qu'elle vous ait donné beaucoup de peine à vaincre; car combien voit-on de gens mariez qui n'ont point d'enfans, ou qui n'ont que des filles? Et d'ailleurs en quelque lieu que ſoient nos peres, il ne leur importe guere que leurs noms ſoient finis ou qu'ils continuent, & il vous importe fort de vous ſauver. Vous êtes dans ce chemin-là, mon cher Couſin, bien plus aſſurément que ſi vous étiez marié. Je vous y ſouhaite toutes ſortes de douceurs, & que vous me croyiez &c.

CXLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Ben-. ſerade.

A Chaſeu, ce 16 Juin 1686.

JE ſuis en peine de votre ſanté, Monſieur. Il y a déja quelque tems que je me donnai l'honneur de vous écrire pour vous en demander des

des nouvelles, & je n'en ai point reçu de réponſe. Vous autres gens de la Cour, comptez pour morts les gens de Province. Cependant il n'y a que ceux-ci qui vivent, & qui vivent longtems; car comme ils s'ennuyent fort, dix jours leur paroiſſent plus longs que vingt à vous autres. Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, ne m'oubliez plus. Mandez-moi quelquefois ce que vous faites, & m'aimez toujours, quand vous ne me devriez jamais voir; car j'en uſe ainſi pour vous. Adieu.

CXLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 25 Juin 1686.

IL y a quatre jours que la Marquiſe d'*** revenant de Vichi paſſa ici; & entre autres nouvelles de ce pays-là, elle me dit qu'on vous y attendoit, Madame, au mois de Septembre prochain. J'en fus bien fâché, parce que c'eſt une marque que votre ſanté n'eſt pas comme je la ſouhaite. Cependant puis que vous deviez avoir beſoin de ces eaux, je ſuis bien-aiſe que ce ſoit dans le tems qu'on me les a ordonnées. Mandez-moi, ma chere Couſine, ſi vous devez effectivement aller à Vichi; & en ce cas, revenez voir encore une fois la maiſon de vos Peres à Bourbilly & à Chaſeu, d'où nous irons enſemble aux eaux. Votre Niece nous accompagnera ſans beſoin, & pour nous tenir compagnie ſeulement. Ce remede vous profitera bien davantage en le prenant avec gayeté.

yeté. Si la belle Comteſſe vouloit avoir cette complaiſance pour vous de ne vous point quitter pendant ce voyage, notre joye ſeroit complette, & aſſurément les eaux auroient bien plus de vertu.

CXLV. LETTRE

Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Juin 1686.

IL eſt vrai, mon cher Couſin, que ce Printems j'avois quelque deſſein d'aller l'Automne prochain à Vichi, pour un rhumatiſme que j'avois; mais comme je ne l'ai plus, je ne me preſſerai point de faire ce voyage, qui eſt toujours un embarras à qui n'a plus un équipage comme j'en avois autrefois. Ce me ſeroit une grande joye que de vous avoir tous deux. Bon Dieu, quelle compagnie! & de quels maux ne guéririez-vous point! L'offre & la propoſition me donnent une véritable reconnoiſſance de l'arrangement que vous avez fait. C'eût été la meſure comble ſi la belle Comteſſe avoit voulu être de la partie, & ſur-tout l'ami Corbinelli. Mais une choſe ſi agréable ne peut jamais réuſſir; il ne nous appartient pas en ce monde de diſpoſer ſi joliment de nous & de notre tems. Nous avons eu des chaleurs inſupportables depuis un mois, & pour moi je n'ai point d'autre raiſon à vous dire de n'avoir pas répondu à votre derniere Lettre. J'étois comme tout le monde, dans une perpétuelle criſe, & la plume me tomboit des mains dès que je voulois for-

former une penſée & une Lettre. J'avois pourtant à vous remercier de cette jolie Lettre que vous aviez écrite à Madame de Toulonjon. Je j'ai lue & relue; car on ne ſe laſſe point de tout ce qui vient de vous. Il y a un certain caractere de fineſſe & de facilité qui fait toujours crier: *Es de Lope, es de Lope.* Vous ſerez toujours aimable, mon Couſin, c'eſt-à-dire en même tems que vous ſerez toujours aimé. Conſervez votre joye & votre ſanté tout le plus longtems que vous pourrez, elles ſont ordinairement enſemble: je vous le ſouhaite toujours. Quand je dis, à vous, j'entens auſſi à ma Niece de Colligny: je ne puis jamais vous ſéparer. Vous êtes à Chaſeu, allez vous promener à mon intention ſur les bords de cette jolie riviere: je ſerois ravie que quelque hazard me fît trouver avec vous. J'embraſſe le pere, la fille, & le petit-fils. Que la qualité de grand-pere ne vous choque point: à force de vivre, il en faut venir-là.

De Monſieur de Corbinelli.

Ce n'eſt point la chaleur, Monſieur, qui m'a empêché de vous écrire, moi; mais un traité inviolable de n'avoir de commerce avec vous que conjointement avec Madame de Sevigny. Ce traité m'eſt avantageux, parce que mes Lettres paſſent à la faveur des ſiennes.

Vous mande-t-on des nouvelles de ce pays-ci, Monſieur? Vous dit-on que l'amour y reprend ſes droits, & qu'il s'eſt mis ſous la protection de la jeune Cour? Vous dit-on que le beau ſexe ſe tue pour avoir les bonnes graces de ***? Que tout eſt promenades, rendez-

vous, billets doux, ſérénades & tout ce qui faiſoit les délices de notre bon vieux tems ? Le ſiecle eſt fort plaiſant : il eſt régulier & irrégulier ; dévot & impie ; adonné aux hommes & aux femmes ; enfin de toute ſorte de genre de vie.

CXLVI. LETTRE.

De l'Evêque d'Autun, au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 6 Juillet 1686.

IL n'y a pas moyen de me réſoudre à partir, Monſieur, ſans prendre congé & de vous & de Madame la Marquiſe de Colligny. Je n'aurois pas différé à vous donner cette marque de mon reſpect, ſi je n'avois eſpéré d'avoir l'honneur de vous rendre ce devoir en perſonne, & de vous ſurprendre à Chaſeu à l'heure que vous y penſeriez le moins. Mais les affaires ſurviennent ſans ceſſe, & j'ai depuis deux jours des Curez inſtruits de mon départ, & des Députez de pluſieurs Chapitres. Il faut néceſſairement les expédier, & ſuivre les engagemens que j'ai pris de ſortir demain d'ici. Ces raiſons me privent, Monſieur, de la joye que je m'étois propoſée de vous revoir ; mais il n'y en a pas qui puiſſent m'empêcher d'être plus que perſonne, votre très, &c.

CXLVII.

CXLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Toulonjon.

A Chaſeu, ce 10 *Juillet* 1686.

OISIVETE qui eſt, dit-on, la mere de tous vices, l'eſt aujourd'hui d'une action ible, puiſqu'elle m'invite à vous écrire, dame. Si j'étois plus jeune ou moins ſin-e, je vous dirois qu'accablé d'affaires je ne e pas de ſonger à vous. Mais je menti-, & peut-être que vous ne me croiriez it. Je vais vous apprendre les nouvelles on me manda hier.

'Abbé de Choiſy dit des merveilles du aume de Siam; que la plupart des maiſons dorées en dehors,& qu'il logeoit dans une nbre tendue d'une tapiſſerie de velours et en broderie d'or.

Bulonde a eu le Gouvernement qu'avoit upré. Boulaine Exempt des Gardes du ps, en a un moins conſidérable, qui eſt il d'Autun. Feu Monſieur de Colligny, ſon éceſſeur dans cette place, la rend bien orable pour celui-ci.

vous envoye une Lettre en Vers de Mon-r Pavillon à Madame Damon, qui m'a paru le de vous rejouir.

A MADAME DAMON.

D'Où peut venir votre triſteſſe ?
On voit encor ſur votre teint
Le même fard dont la jeuneſſe
Dans vos plus beaux jours l'avoit peint.
Avec aſſez d'égards la fortune vous traite.
Tout le monde vous fait la cour.
S'il eſt quelque autre bien que votre cœur ſouhaite,
On vous l'a déja dit & je vous le répete,
Il ne tiendra pas à l'Amour,
Que vous ne ſoyez ſatisfaite.

Jouiſſez en paix des douceurs,
Que vous promettent tous vos charmes ;
Et laiſſez la plainte & les larmes
A ceux qui ſouffrent vos rigueurs.
Un jour viendra que la vieilleſſe
Enlevera tous vos plaiſirs,
Sans laiſſer à votre foibleſſe
Que la honte de vos deſirs.

Quand vous aurez vieilli ſans faire aucun uſage
Des biens mis ſur votre paſſage,
Ce ſera vainement que pour vous ſoutenir,
Vous voudrez appeller la Raiſon à votre aide.
Contre tous les chagrins d'un ſi triſte avenir,
Iris, il n'eſt point de remede,
Qu'un agréable ſouvenir.

Ban-

Banniſſez donc cette humeur noire:
Et goûtant les plaiſirs préſens,
Faites quelque galante hiſtoire,
Dont quelque jour votre mémoire
Puiſſe réjouir vos vieux ans.

CXLVIII. LETTRE.

Mademoiſelle de R** au Comte de Buſſy.

Ce 10 *Juillet* 1686.

ai été ravie de voir Madame votre fille, Monſieur. Ma joye auroit été complette, ſi us aviez été de la partie. Je vous prie de us ſouvenir que vous apportates la colique , & que vous en euſſiez été bien plus malade eurs; l'air natal vous ſervit. Vous ſeriez ijours en parfaite ſanté, ſi vous le preniez un i plus ſouvent que vous ne faites; & je m'en uverois mieux. Je vous aſſûre, Monſieur, e je ne changerois pour rien au monde de ndition, ſi je croyois que cela vous fît chan- de ſentimens pour moi. Ces petites chan- is me font trop d'honneur & beaucoup de iſir; mais l'amitié dont vous avez la bonté m'aſſurer, me plait encore davantage, & ond à la maniere ſolide avec laquelle je vous ime & je vous honore.

CXLIX. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 Juillet 1686.

JE n'aurois pas été près d'un an ſans me donner l'honneur de vous écrire, Monſieur, ſi je l'avois pu faire. Les maux de tête que j'ai eu depuis le départ de Madame votre fille ont été ſi violens & ſi opiniâtres, que la vie m'en eſt devenue amere & qu'il ne m'a pas été poſſible d'entretenir aucun commerce avec mes amis; j'ai cru même que je ne pourrois pas long-tems ſoutenir des douleurs cruelles qui ne me donnoient aucun relâche, & enfin je me ſuis regardé comme un homme qui devoit mourir bien-tôt ou qui étoit déja mort, car ce n'eſt pas vivre que de ſouffrir & de languir toujours. Cependant me voilà reſſuſcité encore une fois, & mon mal m'a quitté preſque tout à coup ſans me laiſſer aucun reſte. Il me ſemble que j'en ai la tête plus libre & plus nette, & je vous aſſûre du moins que j'en ai le cœur plus content, & que je n'ai jamais mieux compris le plaiſir qu'il y a de ſe porter bien. Comme je me flatte, Monſieur, que vous m'aimez toujours, je ne doute pas que vous n'ayez de la joye de ma guériſon. On m'a dit que votre ſanté étoit parfaite, & je m'en réjouis avec vous de tout mon cœur. C'eſt, ſelon mes principes, la meilleure fortune du monde que d'avoir une ſanté con-

inte ; avec cela on peut ſe paſſer de tout, l on eſt détrompé des vanitez du monde on a de la Raiſon. Faites-moi la grace, ieur, de croire que je ſuis avec plus de ue jamais, votre &c.

CL. LETTRE.

Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 *Juillet* 1686.

CASION de Monſieur l'Abbé de Buſ-, Monſieur, qui vous va trouver, me aujourd'hui lieu de vous écrire pour demander de vos nouvelles, qui ſont irs cheres à un homme qui connoit vo-érite autant que je fais & qui trouve peu is de votre prix dans ce monde, où tout on les noms qui y ſont à la mode. Que tes heureux, Monſieur, de ne vous plus r de ces noms-là qui regnent & qui ſont r ceux à qui ils ſont favorables ! Qu'un e repos, un peu de tranquillité & beau-d'indépendance ſont préférables à tout e ne doute pas que vous n'en ſoyez per-auſſi-bien que moi. Je travaille pour er que le ſublime d'eſprit, de raiſon & reſſe que j'ai donné à Monſieur le Prin-t préférable au ſublime de la valeur.

CLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Buſſy, ce 11 Août 1686.

*JE ſuis bien aiſe, M. R. P. de n'avoir appris vos maux qu'après qu'ils ont été paſſez. Vous aimant au point que je fais, j'aurois été dans des inquiétudes terribles des douleurs que vous aviez, & même de la mort que j'euſſe appréhendé pour vous. Je n'ai plus aujourd'hui qu'à me réjouir de l'état où vous êtes, que j'eſpere qui durera, parce que vos maux n'étant cauſez que par la chaleur de votre ſang, il ne ſe rafraichira que trop avec l'âge. Pour moi qui en ai plus que vous, Mon R. P. & qui ſuis de même tempérament, je me porte mieux que quand j'étois plus jeune, & je ne ſuis ſujet qu'à des coliques qui viennent encore de trop de chaleur. Je ſuis d'accord avec vous que la bonne ſanté eſt la meilleure fortune du monde, ſur-tout quand elle eſt accompagnée d'un bon eſprit qui ſait la priſer ce qu'elle vaut. Je ſuis du meilleur de mon cœur & avec toute l'eſtime qui vous eſt dûe, M. R. P. votre &c.

* *Voyez Lett. CXLIX.*

CLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 11 Août 1686.

L'ABBE' de Buſſy que j'ai été bien aiſe de voir, M. R. P. a encore été mieux reçu avec une

Voyez Lett. CL.

me de vos Lettres, qui m'apprend votre bonne ſanté & que vous m'aimez toujours. Pour moi je me porte fort bien; la tranquillité de mon eſprit entretient la bonté de mon tempérament, & la bonté de mon tempérament cauſe la tranquillité de mon eſprit.

L'entêtement des noms nouveaux ne me ſurprend point, & ces noms m'éblouiſſent encore moins. Dans tous les tems il y a eu des élévations ſurprenantes, & dans tous ces tems-là on s'eſt empreſſé à qui mieux mieux à rendre des ſoins & des reſpects à ces nouvelles Idoles de la faveur: ſoins & reſpects de qui rarement on recueilloit du fruit. Si le nombre des flatteurs étoit plus petit, on pourroit en ſe faiſant remarquer, gagner la bienveillance des favoris; mais dans la foule il faudroit être bien heureux pour y parvenir. Il n'y a que le Roi qui ſoit aſſez puiſſant pour faire du bien à tout le monde. Je ſai bien que je perſuaderai ceci à peu de gens; ce n'eſt auſſi que pour m'applaudir que je le penſe, & je vous le dis, M. R. P. pour vous faire connoître que je ſuis bien détrompé des ſottiſes du tems.

Vous me ferez grand plaiſir, M. R. P. de m'envoyer quand il ſera fait, ce que vous faites pour mettre Monſieur le Prince, même dans ſa retraite, au deſſus de tous ceux qui ont le plus brillé par leur valeur; car j'ai pour ce grand Prince & pour tout ce qui le touche un fonds de tendreſſe & d'admiration qui ne finira qu'avec ma vie.

CLIII.

CLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Buſſy, ce 13 Août 1686.

J'AI vu bien des gens en ma vie, qui faute d'argent & pour n'en pas faire les avances, ne faiſoient pas ce qu'on ſouhaitoit d'eux. Vous ſeul, Monſieur, êtes rebuté de faire plaiſir, parce qu'on vous envoye de l'argent pour le faire. Cependant ſi je change jamais cette maniere d'agir, ſera le manque de pouvoir, plutôt que vos remontrances. Et quand votre délicateſſe vous auroit fait trouver encore plus mauvais que vous n'avez fait, la précaution que j'ai priſe, je ne m'en corrigerai jamais. Adieu, Monſieur, je ſuis à vous de tout mon cœur.

CLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Senneville.

A Buſſy, ce 19 Août 1686.

L'ACTION que Monſieur votre frere a faite à Bude, Madame, eſt ſi belle, que quoiqu'il lui en coûte une partie de ſon ſang, je ne la trouve pas trop cherement achetée. Je fus d'abord allarmé du nombre de ſes bleſſures; mais quand j'eus appris qu'il étoit en ſureté de ſa vie,

je

: ne ſongeai plus qu'à admirer ſa valeur & à
ous témoigner la part que je prenois aux dif-
érens ſentimens que vous auriez ſur cette ac-
on, comme je ferai toute ma vie à tout
: qui vous arrivera, Madame, parce que je
is &c.

CLV. LETTRE.

le la Comteſſe de Senneville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Août 1686.

Ĩ vous rends de très humbles graces, Mon-
ſieur, de l'honneur & de l'amitié que vous
'avez fait ſur le ſujet de mon frere; le plain-
e & le louer comme vous faites m'oblige in-
iment, & je ſuis très ſenſible à l'un & à l'au-
:. L'état où je l'ai ſu m'affligea tellement
e j'en fus malade; pour lui, il ſe porte tou-
ırs de mieux en mieux, & les Chirurgiens l'aſ-
'ent que dans quinze jours il ſera en état de
ɔnter à cheval. Sa plus grande bleſſure eſt un
up de mouſquet dans la cuiſſe, il en a auſſi
de grenade dans le genou qui a donné beau-
up à craindre dans le commencement. Les
tres ſont ſix coups de fleches & trois coups
pierres; mais il perdit tant de ſang dans l'ac-
ɔn dont il ne ſe voulut tirer qu'à la fin, quoi-
e bleſſé dès le commencement, qu'on le crut
ɔrt pendant trois jours. S'il me conve-
it de vous dire, Monſieur, tout ce que j'ai
qui ſe paſſe de ſa part, vous ne le trouve-
z pas aſſurément indigne de votre alliance,

de

de votre eſtime & de votre amitié, dans laquelle, ſi j'oſois, je vous demanderois auſſi un peu de part pour moi. Je vous proteſte, Monſieur, que vous n'en aurez jamais pour perſonne qui vous honore davantage, ni qui ſoit plus véritablement que je ſuis &c.

CLVI. LETTRE.

De Monſieur du B*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Septembre* 1686.

LA priſe de Bude eſt une aſſez grande nouvelle pour être le ſujet de ma Lettre. Le Courier en eſt arrivé cette nuit. Il a été pris d'Aſſaut. Voilà tout ce que j'en ſai. On parle d'une Ligue dont le Prince d'Orange eſt le premier mobile & l'Empereur le Chef. Meſſieurs de Brandebourg & de Lunebourg y ſont entrez. Le Roi en a eu copie, & menace d'entrer en Allemagne avec ſoixante mille hommes. S. M. en a fait ſes plaintes au Pape, & veut que l'original lui ſoit remis. Le Roi de Dannemark va bombarder Hambourg. Il eſt aux environs avec toutes ſes troupes; mais on croit que cette Ville ſera ſecourue par les Princes que je viens de nommer.

CLVII. LETTRE.

u Comte de Buſſy à la Marquiſe de M***

A Chaſeu, ce 27 Septembre 1686.

Ous m'avez bien oublié, Madame, cependant j'ai fait toute ma vie tout ce qu'il oit pour vous faire ſouvenir de moi. Cela m'auroit pas empêché de vous aller voir, ſi s vapeurs me l'avoient permis. Si ce nom oit à la mode, j'appellerois cela un tourne-t de tête; car je ne ſuis pas de ces gens qui r ſauver leur mauvaiſe humeur, diſent qu'ils des vapeurs, lorſqu'ils ſe portent bien. r moi j'appelle des vapeurs de ratte, qui ant qu'elles ſont plus ou moins violentes, dent les gens plus ou moins bourrus. A pro- de vapeurs, je vous en veux faire un petit te. Deux de mes amis s'étant allé promener y, eurent la curioſité en paſſant d'entrer Petites-maiſons. Ils trouverent d'abord un mme dans la cour qui leur parut moins fou les autres, à qui ils s'informerent quelle it la folie de la plupart des gens qui étoient Ma foi, leur dit-il, Meſſieurs, c'eſt bien peu choſe: on dit que nous ſommes fous, parque nous ſommes des miſérables: ſi nous ons des gens de qualité, on diroit que nous ions des vapeurs & on nous laiſſeroit courir rues.

Mais ne vous verra-t-on point ici, Madame? us autres Demi-Dieux ſi haut élevez, mépriſez

priſez bien les pauvres mortels qui demeurent au deſſous de vous; humaniſez-vous un peu davantage, car avec notre encens, vous aurez encore nos cœurs.

CLVIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 Septembre 1686.

IL y a long-tems, Monſieur, que je n'ai point été en état de vous écrire par un rhumatiſme que j'ai eu ſur le bras droit. Il m'ennuyoit fort de voir interrompu un commerce que j'ai toujours trouvé doux, & dont je fais toujours le même cas. Il faut dire le vrai, le plus grand bien de la vie & le moins ſenſible quand on le poſſede, c'eſt la ſanté. Dites-moi, je vous prie, des nouvelles de la vôtre, car il ne faut pas laiſſer éteindre le feu de notre amitié. Si la mienne n'étoit tout-à-fait inutile à votre ſervice, je vous en ferois de nouvelles proteſtations. Je vous envoye une Lettre qu'on dit que Saint-Evremond a écrite à une dévote de ſes amies; mandez-m'en votre ſentiment. Mais que dites-vous du Cardinal le Camus? Voilà une grande diſtinction pour lui, & un grand changement depuis le tems que vous étiez amis. L'êtes-vous encore? Quoique le Roi n'ait pas écrit pour lui à Rome, Sa Majeſté en a parlé fort honnêtement en ce pays-ci. Il court un bruit de guerre, je ne ſai s'il aura de la ſuite. Adieu, Monſieur, je ſuis toujours à vous de tout mon cœur.

CLIX. LETTRE.

du Comte de Buſſy à l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 6 Octobre 1685.

ACCEPTE avec plaiſir, Monſieur, la propoſition que vous me faites de recommencer notre commerce de Lettres d'ici à la Saint Martin.

J'ai vu ici le Pere Archange Cenami. Il m'a lu ſon Panégyrique pour le Roi; je l'ai trouvé beau, quoiqu'un peu long. Mais on eſt payé comptant de l'audience qu'on lui donne.

Enfin le Pape a fait une grande promotion, ſans obliger le Roi, il lui en a donné plus qu'il n'en demandoit.

On me mande que ſa Majeſté partira le 14 de ce mois pour Fontainebleau. Si mes affaires me le permettoient, j'y pourrois bien aller faire un tour. Si j'y vais, j'irai à Paris voir mes amis, & vous tout le premier, Monſieur, à qui je ſuis plus que de pas un autre & avec tous les reſpects imaginables &c.

CLX. LETTRE.

du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 9 Octobre 1686.

J'AI été ravi de recevoir votre Lettre*, Madame, & d'y apprendre que vos maux étoient

* *Lettre CLVIII.*

toient finis. Je jouis à preſent d'une ſanté telle que j'avois à vingt-cinq ans. Je crois comme vous, que le commerce des Lettres entretient l'amitié; cependant la nôtre eſt à l'épreuve de tout. Ce qui me le fait croire, c'eſt qu'après un ſilence de ſix mois, nous recommençons avec le même empreſſement & peut-être plus grand, que ſi nous nous étions écrit toutes les ſemaines. Puiſque vous voulez que je vous diſe franchement ce que je penſe de la Lettre que vous m'avez envoyé : Premierement je ſuis ſûr qu'elle n'eſt pas de Saint-Evremond. Je connois le ſtile de mon Couſin, comme je connois le mien. Celui qui a écrit cette Lettre n'eſt point naturel. Il fait des efforts pour avoir de l'eſprit. Il eſt pointu & plein d'Antitheſes. Il eſt rempli de ſentimens communs, qu'il exprime d'une maniere commune. En un mot, je n'eſtime point cette Lettre.

La promotion du Cardinal le Camus ne m'a point ſurpris. Il mène depuis long-tems une vie à s'attirer une pareille diſtinction d'un Pape comme celui qui gouverne l'Egliſe ; d'ailleurs on en parloit depuis un an. Il étoit autrefois de mes amis, mais nous ne nous vimes point à Roiſſy, comme on a dit. Il en étoit parti quand j'y arrivai ; & la vérité que j'aime tant, comme vous ſavez, m'oblige de dire que devant lui ni devant moi, il ne ſe paſſa rien des ſottiſes qu'on a publiées. Depuis vingt ans nous n'avons eu aucun commerce enſemble, & comme je n'ai point ouï parler de lui dans mes diſgraces, il n'entendra point parler de moi dans ſa proſpérité.

CLXI.

CLXI. LETTRE

Du Comte de Buſſy au Pere S. C.

A Chaſeu, ce 10 Octobre 1686.

DISSERTATION.

POUR bien juger des trois Madrigaux, mon Reverend Pere, il les faut voir tous de ſuite, & l'Epigramme de Martial en tête traduite exactement en proſe. Mais avant que de paſſer outre, il faut vous dire que cette Epigramme comprend auſſi-bien l'amitié que l'amour. La voici.

Immodicis brevis eſt ætas, & rara ſenectus.
Quidquid ames, cupias non placuiſſe nimis.

Les gens au-deſſus du commun rarement vivent long-tems. Ainſi je vous conſeille de ſoubaiter que ce que vous aimerez, ne vous plaiſe point trop.

Voilà juſtement ce que veut dire l'Epigramme de Martial, dans la fin de laquelle il n'y a point de bon-ſens. Je vous le ferai voir enſuite. Voici la verſion de Peliſſon:

MADRIGAL.

Telle eſt la loi du Ciel, nul excès n'eſt durable.
S'il paſſe le commun, il paſſe promptement.
Voulez-vous être heureux? ſoubaitez en aimant,
Que ce que vous aimez ne ſoit point trop aimable.

Voilà la vôtre:

Telle eſt la loi du Ciel, nul excès n'eſt durable.
Tout ſentiment outré ſe détruit promptement.
Voulez-vous éviter des chagrins en aimant?
Evitez d'aimer trop un objet trop aimable.

Et voici la mienne:

Telle eſt la loi du Ciel, nul excès n'eſt durable.
Ce qui n'eſt pas commun, paſſe fort promptement.
Ainſi pour éviter des chagrins en aimant,
Il faudroit n'aimer rien d'extrêmement aimable.

J'ai dit qu'il n'y avoit point de bon-ſens dans la fin de l'Epigramme de Martial. En voici la preuve. Perſonne n'aime jamais, ſoit en amour, ſoit en amitié qu'il ne ſouhaite que l'objet auquel il s'attache, ſoit parfaitement aimable. Il eſt donc ridicule de dire (cela ne ſe pouvant réduire en acte:) *Souhaitez que ce que vous aimez ne vous plaiſe point trop*; car ſur cela les deſirs n'ont point de bornes. Je ne ſai comment Peliſſon, qui a l'eſprit plus juſte & plus délicat que Martial, ayant trouvé cette Epigramme digne d'être traduite, n'en a pas rectifié le faux. On doit avoir du reſpect pour les Ouvrages des grands hommes de l'Antiquité, j'en demeure d'accord; mais ſeulement juſqu'aux ſentimens qui choquent le bon-ſens. Pour moi qui eſtime infiniment Martial, Ovide, Catulle, Tibulle, & Properce, je les redreſſe quand je les traduis aux endroits où je les trouve faux; & c'eſt pour cela qu'après avoir pris la penſée du premier vers de Martial, & m'être ſervi du premier vers de Peliſſon, que je trouve admirable, j'y mets de mon cru une ſuite naturelle. Je ne conſeil-

le

c pas de ſouhaiter une choſe contre l'u-
contre le bon-ſens ; mais je dis en gé-
Que puiſque les perſonnes extraordinaires
nt pas long-tems, il faudroit pour éviter
nds chagrins qu'on auroit bien-tôt de leur
n'aimer rien qui fût fort aimable. Je ne
lle pas de ſouhaiter une choſe impoſſi-
e dis ſeulement, *qu'il ſeroit à ſouhaiter.*
ıne grande différence entre ces deux ex-
ɔns. La premiere marque notre choix,
ɔnde celui de la fortune. Il faut donc
nir que Peliſſon s'eſt attaché trop ſcru-
ement au ſens de Martial. Pour vous,
Reverend Pere, en diſant:

ıt ſentiment outré ſe détruit promptement,

avez changé le ſens du premier vers de
ial qui eſt bon & naturel. *Rara ſenectus*
peut entendre que pour les perſonnes, &
pour les ſentimens. Je ſuis d'accord avec
, mon Rev. Pere, que Peliſſon après avoir
Nul excès n'eſt durable, ne devoit pas dire:
aſſe le commun. Cela s'en va ſans dire;
auſſi pour éviter cela que j'ai dit:

ui n'eſt pas commun, paſſe fort promptement.

ɔilà une façon de Diſſertation, mon R. Pe-
répondez-y, s'il vous plait. Ce n'eſt pas
ment un ouvrage d'eſprit plein d'une bon-
norale que l'Epigramme de Martial, je
ıtiens qu'on y peut donner un tour de
iſtianiſme. Car enfin lorſque le Payen con-
e de ne ſe point trop attacher à un objet
ɔ aimable, parce que la perte qui en eſt in-
ible en peu de tems, donneroit de trop gran-

moignez prendre à mon déplaiſir. Je vous prie d'être bien perſuadé que je ſuis,

Monſieur,

Votre très affectionné à vous faire ſervice,

HENRI DE BOURBON.

CLXV. LETTRE.

De Meſdemoiſelles de Rabutin au Comte de Buſſy.

A Selle, ce 25 Decembre 1686.

MONSIEUR,

Mon frere le Comte de Rabutin nous a mandé que l'Empereur l'avoit fait Général de Bataille, & en même tems il a envoyé à ſes freres des chevaux Turcs qui ſont d'une beauté ſinguliere, harnachez magnifiquement. Il nous écrit que Madame ſa femme ſouhaite paſſionnément de nous avoir auprès d'elle. Nous ne devons ni ne voulons accepter cette propoſition, ni entreprendre ce voyage, ſans avoir votre avis & votre conſentement. Aidez-nous donc de vos conſeils, s'il vous plaît. Les deux freres que nous avons encore dans le ſervice, après y en avoir tant perdu, & qui, ſi nous l'oſons dire, y ſont fort eſtimez, veulent bien faire un effort pour nous faire mettre en état de faire le voyage de Vienne en filles de condition. Nous attendons, Monſieur, votre réponſe pour réſoudre la choſe, &

ous eſperons que vous aurez la bonté de onner la liberté que prennent deux De- elles qui ont l'honneur de porter votre , de vous conſulter en cette rencontre. tâcherons, Monſieur, par notre con- de ne nous pas rendre indignes de cet :age, & de vous marquer par notre atta- ient que nous ſommes avec une paſſion eſpectueuſe, Monſieur, &c.

CLXVI. LETTRE.

Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 29 Decembre 1686.

J'EST-ceci, Madame? Je n'écris à perſonne que j'aime & que j'eſtime à beaupres tant que vous; cependant il y a ois que je ne vous ai écrit. Si je croyois harmes, je croirois être enſorcelé. En , vous aimer fort, & ne pouvoir en ſix vous écrire, eſt une eſpece de nouement uillette. Enfin voilà le charme rompu, arme y a; mais après avoir trouvé que ort, il me ſemble que vous n'avez pas a, Madame, d'être ſi long-tems ſans en plaindre. Je voudrois bien faire quitquitte. Je me ſuis occupé depuis que n'avez été ici, non pas à bâtir, mais à etites propretez qui embelliſſent les mai- : à entretenir un commerce de Lettres mes amis, hormis quand le diable s'en

Nous avons pris deux ſaumons que j'ai eu regret de manger ſans vous, ne ſongeant pourtant point à vous écrire; & vous voyez bien que cela n'étoit pas naturel. Nous nous ſommes fort vus dans le voiſinage, où il y a beaucoup de gens de maniere aiſée, dont vous vous accommoderiez fort. Il eſt arrivé à Monjeu depuis ſix ſemaines une petite Dame de Paris, jolie de ſa figure, vive, qui a de l'eſprit; mais qui fait bien plus rire par la liberté qu'elle ſe donne de dire tout ce que vous autres prudes vous contentez de penſer, que par les choſes plaiſantes d'elles-mêmes qu'elle dit. La premiere fois que je la vis, nous fimes grande amitié: elle me pria de lui écrire, je le lui promis; & je vous envoye ma Lettre & ſa Réponſe, puiſque vous aimez ces bagatelles.

LETTRE A MADAME M.

A Chaſeu, ce 27 Octobre 1686.

Vous ſavez bien, Madame, qu'en vous quittant je vous promis de vous écrire, croyant que cela me ſeroit auſſi aiſé qu'il me l'avoit été avec beaucoup d'autres Dames.

Qui vous entend, Iris, qui vous voit rire,
Voudroit volontiers vous écrire,
Et vous écrire d'un ſtile doux.
Mais quand on ſort d'auprès de vous,
Vous ne nous laiſſez rien à dire.

Il eſt vrai, Madame, que vos converſations ſont remplies de tant & de ſi agréables choſes, qu'il faut, quand on a du jugement, ou repeter ce que vous avez dit, ou ſe taire.

Pour

Pour vous répondre avecque ſuffiſance,
Nos plus grands efforts ſeroient vains;
Et je vous croi d'une telle abondance,
ue vous mettriez à ſec au ſortir de vos mains,
Le plus habile homme de France.

Mais, me direz-vous, vous avez un ſi beau hamp & un chapitre ſi ample, que vous avez ait tant de fois avec les Dames : qui vous mpêcheroit de le rebattre avec moi? Peut-tre que ma phyſionomie de tigreſſe vous fait eur: mais ne ſavez-vous pas que les phyſio-omies ſont fort ſouvent trompeuſes?

Un peu de patience, Madame, je m'en vais ous répondre à tout cela. Je demeure d'ac-ord avec vous que le chapitre de la galan-erie eſt fort ample, & que je l'ai fort ſou-ent traité.

Mais, Iris, j'étois jeune alors:
t quoique j'aye encor le cœur plein de tendreſſe,
L'eſprit galant, & ſain le corps,
e titre de Grand-pere, & maints autres dehors,
Me font trop juſtement ſoupçonner de foibleſſe.
Ainſi pour que je puſſe eſpérer d'être aimé,
Il faudroit qu'on m'eût éprouvé:
Peut-être, belle Iris, ſerois-je à votre gré.
Sans cela, point de ſoins, point de feu, point de flame;
Paix & liberté dans mon ame.
Je ne filerois pas un jour
Sans cela le parfait amour.
Je ne vous crains donc pas, Iris, comme tigreſſe,
Je crains votre délicateſſe
Sur tous mes dehors de barbon.
J'ai vu pluſieurs fois la rudeſſe
D'une apparence de dragon,
Se changer bien-tôt en mouton.

CLXVII. LETTRE.

Du Pere Archange au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 30 Decembre 1686.

POUR qui êtes-vous, Monſieur, & quel eſt, ſelon vous, le meilleur parti à prendre & le meilleur exemple à donner pour un Magiſtrat, de finir ſes jours dans la retraite, ou dans le barreau? Ce fut hier le ſujet d'une diſpute dans une maiſon où je me trouvai, & les deux partis ſont convenus de vous en croire. Décidez donc, Monſieur; vos déciſions ſont des Oracles. Pour moi je ſuis avec mon attachement ordinaire, Monſieur, votre &c.

CLXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Archange.

A Chaſeu, 31 Decembre 1686.

LEs deux partis que vous me propoſez, mon Révérend Pere, ſe peuvent ſoutenir tous deux avec raiſon. Voici comme un de mes amis en a parlé:

HEureux qui ſe trouvant trop foible & trop tenté,
Du monde enfin ſe débaraſſe!
Heureux qui plein de charité,

Pour

our ſervir le prochain y conſerve ſa place!
)ifférens dans leur but, égaux en piété,
L'un eſpere tout de la Grace,
'autre appréhende tout de ſa fragilité.

Pour moi je crois que le Magiſtrat qui ſe regardera ſeul, prendra le parti de la retraite; nais comme je trouve honteux de n'être né ue pour ſoi, & que nous ſommes redevables u public des talens que Dieu nous a donnez, ſoit pour gouverner, ſoit pour inſtruire, il me paroît qu'un Magiſtrat doit finir ſes jours dans la fonction de la Charge où la Providence l'a placé.

CLXIX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5 Janvier 1687.

BON jour & bon an, mon cher Couſin, & bon jour & bon an, ma chere Niece. Que cette année vous ſoit plus heureuſe que celles qui ſont paſſées; que la paix, le repos, & la ſanté vous tiennent lieu de toutes les fortunes que vous n'avez pas, & que vous méritez; enfin que vos jours deſormais ſoient filez de ſoie! Mais ſur-tout, plus d'enchantemens*; car afin que vous le ſachiez, le charme étoit double: il étoit jetté ſur moi comme ſur vous, & nous en ſentions la force par le ſouvenir continuel que nous avions de vous deux, Monſieur de Corbinelli & moi, & par l'impoſſibilité où nous étions de le rompre. Nous faiſions quelquefois des

* *Voyez Let. CLXVI.*

des efforts, comme des gens qui dorment & qui veulent nager ou courir; mais nous le faiſions inutilement comme eux. Nous ne mangions point à la vérité de ſaumons qui nous donnaſſent occaſion de vous ſouhaiter : mais dès que nous avions un peu d'eſprit, ou que l'air de Livry, le Chocolat, ou le Thé avoient réveillé notre vivacité, nous étions au deſeſpoir de ne vous avoir pas, & nous faiſions ſcrupule de rire ſans vous. Qui ne croiroit qu'au moins nous vous l'aurions mandé le lendemain ? Mais non, l'enchantement étoit trop fort, il falloit une nouvelle année; & la voilà qui tire le rideau, qui nous rend la liberté, & qui me fait commencer dès les premiers jours un commerce où nous gagnons beaucoup. Je ſuis toujours ravie de revoir de la joye dans votre eſprit;que vous cherchiez à vous amuſer, & à mettre en œuvre tout ce que vous avez emporté de ce pays-ci. Vos Vers ſont jolis & aiſez, & font ſouvenir agréablement de vous. La Lettre que vous écrivez à la petite Dame de Paris nous a réjouis. Elle ſe défend fort joliment. Je ne puis croire que vous n'ayez point aidé à ce qu'elle vous mande en Vers de ſes vapeurs, & de la raiſon qui fit peut-être manquer Monſieur de Monjeu aux droits de l'hoſpitalité;rien n'eſt plus joli. Il me ſemble que je vous dois remercier des ſoins que vous prenez d'embellir Chaſeu. Cette ſituation charmante mérite bien la peine que vous y prenez. Je comprens aiſément que vous aimez tout votre voiſinage. Cela fait une bonne ſociété. Je rencontrai l'autre jour Monſieur d'Autun, qui me dit merveilles de vous tous. Je croi que Toulonjon eſt bien-aiſe d'être ſi riche, & d'ajuſter Alonne. Monſieur d'Autun

me

e dit hier, que ma Tante avoit payé les det-
s de ſon fils, avant que de mourir. J'en
is ſurpriſe & bien-aiſe; car je craignois tou-
urs l'avarice, & j'étois fâchée que cette vi-
ine bête ſe trouvât dans mon ſang. Pour
ous, mon Couſin, nous en ſommes, Dieu
erci, bien exempts. Cette Provençale eſt
en nette auſſi de ce côté-là. Ce qu'elle a
: Rabutin, joint à Sevigny & à Grignan, la
et fort à couvert d'en être ſoupçonnée. El-
eſt toujours à Paris, occupée à pluſieurs
faires.

Vous avez ſu, mon cher Couſin, les cir-
onſtances de la mort de Monſieur le PRINCE.
: croi que c'eſt faire ſon Eloge en peu de mots,
ie de dire qu'il a joint à la beauté de ſa vie
oute héroïque, une mort toute Chrétienne;
u'il s'eſt également acquitté des devoirs de bon
hrétien, de fidele Sujet, de bon Pere & de
on Maitre; & qu'en vingt-quatre heures il
règlé, toutes ces choſes avec une fermeté,
ne tranquillité, une douceur & une éten-
ue d'eſprit, qui le faiſoit paroitre comme en
n jour de bataille; car on dit que dans ces
ccaſions il étoit parfait; & que la mort,
ui eſt la plus importante action de notre
ie, a été auſſi le plus bel endroit de la ſien-
e. Je me ſouviens à cette occaſion de ces
eaux Vers que vous avez mis autrefois ſous
on portrait:

De ſa gloire la terre eſt pleine,
Comme le foudre on craint ſon bras,
Il a gagné mille combats;
Et l'on doute encor s'il n'eſt pas
Plus Soldat qu'il n'eſt Capitaine.

M. d'Au-

M. d'Autun eſt encore tout pénétré de cette mort: il vous en dira bien des particularitez quand vous le verrez. Le Roi a regretté cette perte, & a remis pour faire plaiſir à ce Prince, Monſieur le Prince de Conty en ſes bonnes graces. Monſieur le Duc, à préſent Monſieur le Prince, a pris toute ſa Maiſon, & a augmenté toutes les récompenſes. Il paroit affligé au dernier point. Enfin tout le monde a fait ſon devoir. Mais ce qui remplace ce malheur, & qui comble de joye, c'eſt la parfaite ſanté du Roi, dont on ne peut aſſez remercier Dieu, & dont l'allegreſſe publique perſuade la ſincerité de la douleur qu'on avoit eue de ſes maux. Si vous nous voulez envoyer la Lettre que vous avez écrite au Roi, vous nous ferez plaiſir.

CLXX. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Janvier 1687.

JE vous remercie, Monſieur, de ce que vous êtes trois fois ravi de la grace que le Roi vient de faire à mon fils. Je vous aſſure que vous avez raiſon, les vieux amis ſont toujours les plus ſûrs, & le proverbe eſt fort vrai qui dit: Vieux amis & vieux écus. Vous voulez que nous recommencions notre ancien commerce. Je ne demande pas mieux; mais il faudra que vous ſouffriez quelquefois mes inégalitez ſans gronder, car j'ai des affaires qui m'occupent & qui me rendent ſouvent fort chagrine, & les épitres cha-

chagrines ne ſont bonnes que de Sermons. D'ailleurs j'ai peur que vous ne gardiez mes Lettres, & je ne me ſoucie point de retour à Paris.

Les nouvelles de ce pays ſont, que l'on a donné les Iles Saint-Honorat & Sainte-Marguerite à Saint Marc qui garde Monſieur de Lerins. Le Roi ſe porte à merveille. Madame la Dauphine aſſez bien de ſa fauſſe couche. On lui remet le baptême des trois Princes à ſon tour, que l'on n'en fait point le jour. On ne parle ici que de *Te Deum* pour la ſanté du Roi, c'eſt une joye univerſelle. Je ne ſai point de ſoucis au tour le monde, qui vous puiſſe divertir, à la charmante Madame de Coligny.

CLXXI. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 Janvier 167.

NOUS avons admiré, Monſieur, Madame de Sevigny & moi, votre verſion de quelques Epigrammes de Martial que vous nous avez envoyée, & dans la chaleur de mon imagination, j'ai parodié le Sonnet de Benſerade pour le Roi, repréſentant un Eſprit; & j'ai adreſſé mon imitation à Madame de Sevigny.

SONNET.

ESt-ce choſe réelle, eſt-ce ſorcellerie?
Ne ſauriez-vous, Madame, éclaircir ce ſoupçon?
Martial eſt fort beau. Pourtant ſans flatterie,
Les vers que nous liſons, ont meilleure façon.

Ce

Ces vers ont l'air de ceux que ce divin Garçon
Qui préſide aux neuf Sœurs fait avec induſtrie,
Sur qui tous les Auteurs pourroient prendre leçon
En fait de vers badins ou de galanterie.

Comme ceux d'Apollon, ces vers ſont tout ainſi.
Ils paroitront charmans dans deux mille ans d'ici,
A toute la gent griſe, à toute la gent blonde :

Et n'eſt homme en ce ſiecle, & dans ces ſiecles-là,
Qui n'ait en les liſant tout le plaiſir du monde,
Et qui n'en deſirât faire comme cela.

CLXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Chaſeu, ce 25 Janvier 1687.

*VOICI donc un renouvellement de commerce, Madame, véritablement conditionnel, je le veux bien. Vous ne me ferez réponſe que quand vous ſerez en bonne humeur, & vous prendrez bien garde que les nouvelles que vous me manderez ne fâchent perſonne, de peur que la poſtérité ne ſache que vous diſiez à vos amis ce que tout le monde diſoit. Pour les louanges du Roi, & les nouvelles avantageuſes aux particuliers, vous ne me les tairez pas. Le Gouvernement des Iſles Saint-Honorat & Sainte-Marguerite a été long-tems vacant, il y a ſix mois que Guitault eſt mort. Il y a long-tems

* *Voyez Let. CLXX.*

tems que je me ſuis donné l'honneur d'écrire au Roi ſur ſa convaleſcence, & je m'en réjouis aujourd'hui avec vous. Les gens qu'il a comblé de graces, n'en ſont pas plus aiſes que moi qu'il a comblé d'infortunes; mais c'eſt que je crains Dieu, & que je ſuis perſuadé que le Roi me fera enfin juſtice. Adieu, Madame, la charmante Colligny & moi vous aimons tendrement.

CLXXIII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 18 Janvier 1687.

CA, Madame, continuons notre commerce, puiſque le charme eſt levé de part & d'autre: pour moi je me preſſe de vous écrire pour aſſurer la criſe. Mais avant que d'aller plus loin, il faut que je vous diſe qu'on n'eſt jamais mieux entré que vous dans les figures qu'on vous préſente, & qu'on n'a jamais mieux répondu que vous faites ſur le même ton qu'on vous a parlé. Après cela je commencerai par vous rendre mille graces des ſouhaits que vous faites que je ſois plus heureux cette année que les autres. Votre Niece dit que cela peut arriver, ſans que cela coûte beaucoup à la fortune. Je ſuis bien-aiſe que vous approuviez nos amuſemens; & en effet quand ils n'empêchent pas de ſonger au ſolide, on ne ſauroit trop longtems garder cet eſprit-là. De la même repriſe dont je badine avec Mademoiſelle de R * * &

* *A la Let. CLXIX.*

& avec la petite Dame de Paris, j'écrivis au Roi. Mais à propos de la petite Dame, vous avez bien deviné; les Vers de ſa Lettre ne ſont point d'elle: il faut auſſi lui rendre juſtice, je n'ai fait que polir & rimer ſa penſée, parce qu'il me parut qu'elle auroit en Vers la grace que vous lui trouvez. Monſieur d'Autun a raiſon de nous aimer; il voit bien que nous avons pour lui ces mêmes ſentimens. Les Toulonjons ſont fort aiſes d'être riches, & tout le monde eſt fort aiſe auſſi qu'ils le ſoient. Le bien qui leur eſt venu par la mort de leur mere leur ſied beaucoup mieux qu'à elle. Alonne, qui par ordre du Roi, s'appelle aujourd'hui Toulonjon avec le titre de Comté, va être une des plus jolies maiſons de Bourgogne, de la maniere qu'ils l'accommodent. On m'a envoyé la Lettre que Monſieur le Prince écrivit au Roi la veille de ſa mort, & un récit de ſes dernieres actions & de ſes dernieres volontez. Je l'ai trouvé par tout cela tel que vous me le mandez, un Héros chrétien; mais avec cela, je croi qu'il penſoit alors ce que lui mandoit autrefois Voiture:

La Mort qui dans les champs de Mars,
Parmi les cris & les allarmes,
Le deſordre de toutes parts,
Le bruit & la fureur des armes,
Vous parut ſi belle autrefois,
A cheval, & ſous le harnois;
N'a-t-elle pas une autre mine,
Quand à pas lets elle chemine
Vers un malade qui languit?
Et ſemble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient tremblante & froide
Prendre un homme dedans un lit?

. convaleſcence du Roi en ſi peu de tems
; une telle operation, eſt un ouvrage de la
e main qui l'a conduit dans toute ſa vie.
ous envoye le compliment que je lui ai

RE,

operation qu'on faite à V. M. dont je fis en une pareille expérience, me donna les alarmes qu'un fidelle Sujet & paſſionné pour la conſervation de ſon Maitre, peut avoir en cette rencontre. Quoique je ſois bien plus âgé que V. M. E, je ne fus jamais en danger. Cependant j'ai pas laiſſé d'apprébender pour vous. L'imagination de votre ſanté & ma tendreſſe ont fait crainte, juſques à ce que j'ai appris que V. M. portoit fort bien. C'eſt ce qui m'oblige de lui en ſigner aujourd'hui ma joye. Si le méchant état mes affaires ne m'empêchoit de ſortir de chez , je courrois à Verſailles faire juger à V. M. l'excès de ma joye préſente, de la grandeur de crainte paſſée, & lui proteſter qu'on ne peut ir pour ſa perſonne ſacrée plus de zèle que j'en ni être avec un plus profond reſpect, &c.

CLXXIV. LETTRE.

la Comteſſe de Rabutin, Ducheſſe de Holſtein, au Comte de Buſſy.

A Vienne, ce 24 Janvier 1687.

; vous ſuis bien obligée, Monſieur, de la part que vous prenez à l'avancement de Monſieur

ſieur de Rabutin. S. M. Impériale lui a fait encore la grace de lui donner un écrit, par lequel il lui promét le premier Régiment de Dragons vacant. C'eſt le pas le plus difficile, car il y a beaucoup de gens de ſervice qui ne l'obtiennent point, & cela eſt d'un grand profit. La bonté que vous avez de vous ſouvenir de mon fils m'oblige infiniment. Il ſe porte fort bien, Dieu merci. J'ai bien de la joye de voir que vous approuviez le deſſein que j'ai pris de faire venir chez moi les ſœurs de Monſieur de Rabutin. Votre approbation, leur eſprit, & leur vertu, augmente l'envie que j'avois de les avoir bien-tôt. Toute mon ambition eſt d'établir la Maiſon de Rabutin en Allemagne; pour cette fin, je tâcherai de faire recevoir mon fils Comte du Saint-Empire. Nous ne l'avons pas fait juſqu'à préſent, parce qu'il faut beaucoup d'argent pour cela. Je n'en ai pas beaucoup, mais ce que j'ai nous aidera à faire faire de la dépenſe à Monſieur votre Couſin. Je ſuis bien aiſe, mon Couſin, de vous donner part de toutes nos penſées, parce que vous êtes fort raiſonnable. Je voudrois bien finir promptement nos affaires en Champagne, parce que ſi nous venions à voir la guerre avec la France, nous aurions bien des difficultez qui n'en ſont pas à préſent, & je ne verrois de long-tems mes belles-ſœurs. Elles font des réflexions fort ſages, mais qui ne nous accommodent pas. Vous m'obligerez beaucoup ſi vous prenez part à tout ceci, afin que tout cela ſoit bien-tôt achevé, vous priant de me conſerver toujours votre amitié & de me croire toute à vous.

Je vous donne part, mon cher Couſin, que ma fille ſe va marier avec le Prince de Hohenzollern, Prince de l'Empire. CLXXV.

CLXXV. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Janvier 1687.

J'AI balancé ſi je vous écrirois, Monſieur, car votre Lettre * m'a paru entre aigre & douce. Ce n'eſt pas ſur le reproche d'avoir oublié à dater, mais ſur un autre article où il me ſemble que vous ne vous ſouciez pas trop de mes Lettres.

Le Roi va entendre Jeudi la Meſſe à Notre-Dame, & dîner à l'Hôtel de Ville. Le Prévôt des Marchands lui demanda ſes Officiers; mais Sa Majeſté les refuſa, diſant qu'il ſe ſioit bien à la Ville de Paris. Cependant le Magiſtrat les demanda à Livry, qui les lui prêta. La Gazette vous apprendra comment cela ſe ſera paſſé. Le Duc de Créqui s'en va mourant. Vingt perſonnes demandent le Gouvernement de Paris avant qu'il ſoit vacant. Le Roi retourne Lundi à Marli juſqu'à Jeudi. Il y aura une Lotterie de vingt mille écus: celle de la ſemaine paſſée n'étoit que de deux mille piſtoles, on a vu que c'étoit trop peu; les billets de celle-ci ſont onze pour un Louis. Loube prend demain l'habit à Sainte-Marie du fauxbourg Saint-Jaques. Meſdemoiſelles de Biron, de Médavi & de Quelus ont danſé au Louvre pour la premiere fois, le jour du baptême. On dit que perſonne ne danſe ſi bien que Mademoiſelle de Médavi. Le Premier-Préſident fera chanter un *Te Deum* dans

* *Lettre CLXXII.*

dans la grand' Salle du Palais. Il dit au Roi qu'il prieroit les Ducs de s'y trouver; Sa Majeſté lui répondit, que cela feroit des affaires. Le Premier-Préſident l'aſſura que non, & qu'il avoit trouvé un moyen pour cela. Je vous prie, lui dit le Roi, que cela ne ſe faſſe point. Je ne ſai quel étoit ce moyen. Mais le Premier-Préſident a envoyé l'Abbé de Belebat chez quelques Ducs qui n'ont pas bien entendu ſes raiſons, car ils n'iront point à ce *Te Deum*.

CLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Chaſeu, ce 5 Février 1687.

SI je ne gardois la copie des Lettres que j'écris, Madame, vous m'auriez fait croire que j'aurois été aſſez ridicule pour vous témoigner que votre commerce m'étoit indifférent. Je ſuis à cent lieues de là : vous êtes non ſeulement ma premiere, mais encore ma plus agréable amie. Non, Madame, je ne mépriſois point vos Lettres, mais je me moquois un peu de vous, comme je croi que vous faiſiez de moi, quand vous me mandiez que je ne gardaſſe plus vos Lettres, & que vous n'aviez que faire de réjouir la poſtérité. Vous n'entendez donc plus raillerie?

Le Roi & le Prévôt des Marchands ont chacun fait leur devoir. Celui-ci de demander à Sa Majeſté ſes Officiers pour ne ſe charger de rien, & pour lui faire meilleure chere; le Roi de les lui refuſer pour lui témoigner une grande confiance; & le Prévôt des Marchands

de

de les emprunter de Livry. Si Dieu appelloit Monſieur de Créquy à lui, je croi que Monſieur le Montauſier auroit le Gouvernement de Paris, & j'en ſerois bien aiſe. La réſolution de Coube me fait remarquer que tout eſt extrême à la Cour: ou l'on y a de grands établiſſemens, ou l'on en ſort pour ſe mettre dans un Couvent, & même d'ordinaire c'eſt dans les plus auſteres. Je ne comprends pas pourquoi le Roi ne règle point l'affaire des Ducs avec les Préſidens au Mortier. Adieu, Madame.

CLXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe d'Uxelles.

A Chaſeu, ce 5 Février 1687.

PUISQUE vous me pardonnez mon ſilence, Madame, je veux jouir de la grace que vous m'avez faite, & en attendant que j'aille groſſir le nombre de vos Courtiſans, je veux augmenter celui de vos correſpondances; & pour commencer je vous ferai part de mes réflexions ſur ce qui ſe paſſe à la Cour, vous croyant peu curieuſe des nouvelles de l'Autunois. Commençons par Monſieur le Prince. Il a été, comme vous ſavez, Madame, un des plus grands Princes qu'on ait jamais vu en France. Perſonne ne l'a guere mieux connu que j'ai fait, car j'ai long-tems ſervi ſous lui, & j'ai même eu l'honneur d'être ſix ans ſon Lieutenant. Il a paſſé plus de ſoixante ans dans une vie auſſi dangereuſe devant Dieu, que glorieuſe devant les hommes. Enfin il a fait deux ans de pénitence

qu'il a couronnée d'une mort toute Chrétienne. Voilà, Madame, ce qui m'a plus prêché que ne pourroient faire vingt Sermons du Pere Bourdaloue & dont j'eſpere faire mon profit le reſte de ma vie. Une autre réflexion que j'ai faite, c'eſt ſur la maladie & ſur la ſanté du Roi. Elles m'ont paru toutes deux extraordinaires, & ſa prompte guériſon m'a étonné autant qu'elle m'a réjoui. Il y a trois ans & demi que j'ai paſſé par les horreurs d'une opération. A la vérité, j'avois alors quinze ans plus que n'a le Roi. On lui a fait dix inciſions à deux fois, & on ne m'en fit qu'une, & je fus ſoixante & trois jours couché ſur le dos ſans oſer me tourner. Cela me fait croire que la Providence qui depuis trente ans a ſoin de ſa gloire, en a eu non ſeulement de ſa convaleſcence, mais encore de ſa prompte convaleſcence. Car dans la conjoncture préſente, il étoit de la derniere conſéquence qu'il guérît promptement, & pour le bien de l'Etat & pour la joye du Peuple. Voilà, Madame, les réflexions d'un Solitaire. Vous autres gens du monde avez bien plus de pénétration, mais vous n'avez pas tant de loiſir de penſer que moi, ni tant de ſincérité, ſur-tout quand je vous aſſûre que perſonne ne vous honore, ne vous eſtime & ne vous aime plus que je fais.

CLXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Rabutin d'Allemagne au Comte de Buſſy.

A Vienne, ce 6 Février 1687.

J'AI reçu votre Lettre, Monſieur, & je vous ſuis infiniment obligé de la part que vous pre-

enez à la grace que S. M. Impériale m'a faite, quelle eſt d'autant plus grande, qu'il eſt ſans exemple que de Lieutenant-Colonel on ſoit parvenu à être Général de bataille ſans avoir été Colonel. Et comme en ce païs-ci le Généralat n'eſt utile qu'avec un Régiment, S.M. Impériale a eu la bonté de me donner ſa parole pour le premier Régiment de Dragons vacant. Voilà, Monſieur mon Couſin, l'état de mes affaires. Encore une fois, je ſuis ravi de la part que vous y prenez. J'avois cru qu'en mon abſence, Madame de Rabutin vous auroit donné avis de la naiſſance de mon fils, que je tâcherai d'établir en ce païs-ci avec le plus d'éclat qu'il me ſera poſſible. Adieu, mon cher Couſin.

CLXXIX. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 Février 1687.

VOus m'avez fait, Monſieur, recevoir un affront auprès de Monſieur de Vardes qui eſt avec les Savans de Languedoc. Je lui envoyai vos deux vers de Martial * comme une épigramme entiere, parce que vous me l'intitulez ainſi; on me mande que ce n'eſt que les deux derniers vers d'une épigramme de ſix ou de huit vers ſur la mort d'un jeune eſclave beau comme le jour. Si vous m'aviez mandé cela, Monſieur, j'aurois été de votre ſentiment, car je n'aurois pu douter que le premier vers ne concernât les perſonnes. Horace a fait une Satire

* *Voyez Let. CLXI.*

tire dont la penſée répond à celle de Martial. Vous la devriez traduire en vers, elle eſt belle. Les beaux eſprits ſont diviſez juſqu'à la haine perſonnelle. J'ai mandé à Monſieur de Vardes d'aſſembler les Savans de Languedoc pour groſſir les factions. Je vous exhorte à la même choſe, Monſieur. C'eſt le ſecond vers de la 5. Satire du ſecond Livre d'Horace, où il introduit Ulyſſe qui va conſulter Tireſias aux Enfers ſur les moyens de devenir riche. La Satire commence par ces mots : *Hoc quoque Tireſia.* Le vers commence *Pauper eris*, & la difficulté roule ſur le pronom *hoc*, ſavoir s'il ſe rapporte à la baſſeſſe ou à la pauvreté.

Mêlez-vous, Madame la Marquiſe, dans cette affaire. Les Dames, qui ont de l'eſprit, en ſont capables comme les hommes. Cependant croyez, s'il vous plait, Monſieur & Madame, que je vous honore toujours parfaitement.

CLXXX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 Février 1687.

* JOUISSONS donc du plaiſir de n'être plus embarraſſez dans les enchantemens. Il ne me faut pas louer d'être entrée d'abord dans cette penſée ; car il eſt certain que de mon côté j'en ſentois les effets. Mais, mon cher Couſin, que prétendez-vous de moi aujourd'hui ? Vous n'aurez que des morts. J'en ai l'imagination ſi remplie, que je ne ſaurois parler d'autre choſe.

Je

* *Voyez Lett. CLXXIII.*

vous dirai donc la mort du Maréchal de
uy en quatre jours; combien il a trouvé
linée courte, & combien il étoit en colere
e cette mort barbare, qui ſans conſiderer
ojets & ſes affaires, venoit ainſi déranger
abelles. On ne l'a jamais reçue avec tant
agrin que lui: cependant il a fallu ſe ſou-
e à ſes loix. Il a reçu ſes Sacremens. Neuf
après, ſon frere ainé le Duc de Crequy l'a
, ce fut hier matin après une longue ma-
; & trois heures après, le Duc de Geſvres
on Gouvernement de Paris. Il eſt en an-
il a dit le premier cette nouvelle au Roi,
i obtenu le premier ce beau préſent. Je
de lire de mes yeux dans l'Almanach de
i: *Le même jour* 13 *de ce mois dans un tel*
, *un grand Gouvernement ſera rempli, un*
ne pleurera pas la mort de l'autre.
us m'avouerez que cette juſteſſe eſt plai-
. Voilà cette Maiſon de Crequy bien ab-
e, & de grandes dignitez ſorties en peu de
de cette famille. Le Duc d'Etrées eſt
à Rome; & le jour qu'on en reçut la nou-
à Paris, la Ducheſſe d'Etrées ſa belle-
, votre Couſine, mourut auſſi du reſte de
oplexie. Vous voyez bien, mes pauvres
is, que rien n'eſt ſi triſte que cette Lettre:
i écrivois ſouvent de pareilles, il vaudroit
x être encore enchantez. Votre belle &
e humeur, & cette gayeté ſi néceſſaire & ſi
ire n'y pourroient pas réſiſter. Parlons d'un
tems. J'ai trouvé ſous ma main par hazard
ri: j'ai cherché nos Rabutins; je les ai
ez fort bons & fort anciens. Ce Mayeul
t grand Seigneur en 1147, il y a plus de
cens ans. Cette ſource eſt belle.

Je conſens avec le Roi qu'Alonne ſoit devenue la Comté de Toulonjon, je voudrois ajouter au bonheur de ce ménage des enfans de toutes les façons. Je l'ai dit à mon grand Couſin; il falloit pour cela amener ſa femme à Paris. Mais après tout, ſi la Providence le veut ainſi, ma Niece de Colligny leur tiendra lieu de tout, & ſon fils ſoutiendra dignement la grandeur de cette ſucceſſion. Ne devient-il pas grand, & n'eſt-il pas toujours joli? Ma fille reçoit toutes vos amitiez avec une joye & avec une reconnoiſſance plus qu'à demi Rabutine. Adieu, mon cher Couſin, vous avez fort bien fait d'écrire au Roi: votre Lettre eſt fort bonne: vous auriez bien de la peine d'en écrire de méchantes.

CLXXXI. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 *Février* 1687.

MONSIEUR de Montauſier n'a pas eu le Gouvernement de Paris, Monſieur. Il ne l'a pas même demandé. Le Roi le donna au Duc de Geſvres auſſi-tôt qu'il ſut la mort du Duc de Créquy. Sa Majeſté a donné auſſi fort promptement l'Abbaye d'Avenay à la ſœur de Monſieur de Bouflers. MONSIEUR a fait un jeu; je ne ſai pas qui en eſt; mais à propos de joueurs, on fait Jeudi prochain la grande opération à Dangeau. On dit qu'il y a treize ans qu'il porte une fiſtule. Mademoiſelle de Noailles épouſe le Comte de Guiche. On lui donne qua-

quatre cens mille francs & on les nourrit neuf ans. Le Maréchal de Bellefonds demande à cor & à cri le Gouvernement de Lorraine. Il y a d'autres prétendans; mais c'eſt lui qui fait le plus de bruit. Ils étoient quatorze qui demandoient le Gouvernement de Paris. On dit que le Roi fera un voyage après Pâques à Compiegne. Les Bombardiers ſont partis. Monſieur de Savoye qui étoit à la tête de ſes troupes & de celles que le Roi lui a prêtées, eſt retourné fort promptement à Turin, & cela, dit-on, ſur une Lettre du Roi. On dit à la Cour que ce ſont les plaiſirs du Carnaval qui l'y ont ramené. Notre ami Hauterive joue tant que les jours & les nuits durent, & perd tout ſon bien. J'en ſuis preſque auſſi fâchée que lui, car outre l'incommodité qu'il s'attire, tout le monde blâme ſa conduite. J'ai la plus grande joye du monde, Monſieur, de ce que vous me mandez que je ſuis votre premiere & meilleure amie: vous verrez que je ferai toujours tout ce qu'il faut pour ne pas perdre auprès de vous une place que j'eſtime ſi fort. Adieu, Monſieur.

CLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 20 Février 1687.

CELA eſt plaiſant que j'aye traduit deux fois ce qu'il y a de plus beau dans Martial, & que je ne connoiſſe ſon *Immodicis* que par la tra-

* *Voyez Lettre CLXXIX.*

traduction que Péliſſon en a faite. Ainſi, Monſieur, vous avez été trompé parce que je l'étois. Mais je maintiens encore qu'on ne peut pas ſur ces deux ſeuls vers, croire avec raiſon que Martial ait voulu parler des choſes inanimées.

Immodicis brevis eſt ætas, & rara ſenectus.
Quicquid ames, cupias non placuiſſe nimis.

Ce n'eſt que ſur ces deux vers que j'ai trouvé dans la traduction de Péliſſon qu'il ſe trompoit, en diſant au dernier vers:

Evitez d'aimer trop un objet trop aimable.

Et j'ai cru que Martial avoit voulu dire:

Ainſi pour éviter des chagrins en aimant,
Il faudroit n'aimer rien d'extrêmement aimable.

C'eſt un conſeil qu'il a voulu donner, & non pas un précepte qui n'eſt pas au pouvoir humain. S'il a penſé autrement, il a tort, & je ne le reſpecte pas aſſez pour vouloir avoir tort avec lui. Il n'y a point de Savans en ce païs-ci dignes d'être conſultez ſur les beaux endroits des Poëtes Latins.

On m'a envoyé un Factum d'un particulier contre un Evêque de je ne ſai où, dont vous trouverez cet endroit plaiſant: „ On s'étonnera „ peut-être qu'après que Saint Pierre a quitté „ une barque & des filets qui étoient à lui pour „ ſuivre Jeſus-Chriſt & pour remplir dignement les devoirs de ſa vocation, un Evêque „ abandonne ſon Dioceſe, & interrompe les „ fonctions de ſon Miniſtere pour courir après „ un droit de pêche qui ne lui appartient pas.

Vous

Vous m'avouerez, Monſieur, que ce début eſt plaiſant. Ma fille de Colligny dit, qu'elle aime mieux que vous l'aimiez, que de l'honorer, & qu'elle ſe ſouvient de ces deux vers de Martial:

Mais ſachez, ſi je vous revere,
Que je ne vous aimerai guere.

Elle vous offre auſſi la même choſe qu'elle vous demande. Je lui traduirai aſſez bien l'endroit que vous me marquez d'Horace, pour qu'elle en puiſſe raiſonner.

CLXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Jeannin de Caſtille.

A Chaſeu, ce 20 Février 1687.

JE ne ſaurois tarder davantage, Monſieur, à me réjouir avec vous de votre bonne ſanté & de la fin prochaine de vos affaires. Ce ſont des biens conſidérables en tout tems, & ſurtout en celui-ci où nous voyons beaucoup de gens ſe ruïner & mourir. En effet voilà bien du deuil & de l'affliction dans Paris. D'un autre côté cela fait auſſi de la joye. Les ſucceſſeurs qui ne ſont point parens ſe réjouiſſent; comme par exemple, notre ami le Duc de Geſvres ne ſeroit pas Gouverneur de Paris, ſi le Duc de Crequi ne lui avoit fait place. Je ſai que vous en êtes bien aiſe, Monſieur, & je le ſuis auſſi. Je lui en viens de faire compliment. Au reſte, j'ai été quinze jours à Autun pendant

& après le Carnaval. Il me prit un grand rhume le ſoir du mardi gras, dont je fus huit jours au lit & ſaigné deux fois. Je m'en porte fort bien, & je me tiens l'eſprit en gayeté comme ſi j'en avois de véritables ſujets. C'eſt le premier & le meilleur remede dont les gens de notre âge doivent uſer. Je ſai bien que le tempérament y contribue, mais je ſai auſſi que la Raiſon le peut redreſſer. Puiſque Dieu nous a honnêtement partagé de ces biens-là, ſervons-nous-en & nous réjouiſſons. Adieu.

CLXXXIV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 25 Février 1687.

JE ne ſuis pas ſurpris, Madame, que le Maréchal de Crequi ait appréhendé la mort; car elle eſt venue, comme on dit, ſans dire gare: cela eſt naturel. Le Duc de Crequi qui n'a pas fait tant de bruit dans le monde que le Maréchal, étoit un homme d'un bon ſens, qui avoit les manieres d'un grand Seigneur; & je croi que ſon temperament & ſa longue maladie lui ont fait prendre la mort en patience, car tout cela y contribue. Pour le Duc de Gefvres il eſt bien heureux, & j'en ſuis ravi: cette grace raccommodera ſa Maiſon, & lui fera mieux marier ſon fils qu'il n'auroit fait. J'admire comme vous la juſteſſe de l'Almanach de Milan (s'il eſt vrai que l'Aſtrologue ait ſongé aux Cre-

* *A la Let. CLXXX.*

requis:) mais je doute fort que les étoiles abbaiſſent juſques aux Mortels, comme diſoit : Cardinal Mazarin : *La Comete me fait trop bonneur.* Ce que je trouve de ſurprenant, eſt que Canaples, que les Operateurs tail- oient, hachoient, découpoient il y a quatre ns, ſurvive ſes freres qui ſe portoient fort ien alors. Qu'eſt-ce que la fortune, Madame? y a quinze jours que l'aîné Crequi étoit Duc Pair de France, premier Gentilhomme de la hambre du Roi, Gouverneur de Heſdin, de Iſle de France & de Paris: tout cela eſt perdu ar ſa mort, hors la Charge de premier Gen- lhomme de la Chambre, & il ne laiſſe qu'une lle. Son Cadet étoit Maréchal de France, & Gouverneur de Lorraine & de Bethune: tout ela eſt perdu par ſa mort, & ſon fils aîné eſt n diſgrace.

C'eſt donc Canaples qui eſt aujourd'hui le eſtaurateur de cette Maiſon. Cependant il a ixante ans paſſez, & n'a ni bien, ni ſanté, ni emme. Je ne penſe pas qu'on remplace le Duc 'Etrées, tant qu'on y tiendra le Cardinal ſon rere: auſſi-bien celui-ci étoit-il l'ame de l'Am- aſſade. Je croi que la Ducheſſe d'Etrées ra- euniſſoit ſon mari, & que le bon-homme la ieilliſſoit. Si je l'avois épouſée, comme c'é- oit l'intention du vieux Manicamp, peut-être ivroit-elle encore. En tout cas, je ſerois en tat de convoler en troiſieme noce, ce que Dieu ne veuille!

Il eſt vrai, ma chere Couſine, que ma belle umeur ne réſiſteroit pas à la lecture de pareil- es Lettres à la vôtre du 14 de ce mois, ſi el- es étoient fréquentes, à moins que je ne ſuc- cedaſſe aux établiſſemens de quelqu'un de ces

Morts. *Moreri* rapporte une Charte de Mayeul en 1147. Mais *Guichenon* en rapporte une autre du même Mayeul en 1118.

Je ne me laſſerai jamais d'aimer la belle Comteſſe, ni de vous le dire.

CLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Chaſeu, ce 26 Février 1687.

QUAND je vois, Madame, qu'on donne le Gouvernement de Paris au Duc de Geſvres plutôt qu'aux Ducs de Richelieu ou de Montauſier, cela ne me ſurprend pas; c'eſt toujours un Officier de la Couronne, & de plus Premier Gentilhomme de la Chambre en année. Voici la ſeconde opération qu'on fait à Dangeau : je le plains fort. Je me trouve bien vieux, quand j'entends dire qu'on marie le Comte de Guiche de qui j'ai vu le pere, qu'on nommoit le gros homme à dix ans, moi déja un homme fait. Le départ des bombardiers ne me fait pas croire que le Roi parte; mais cela eſt bon pour tenir tout le monde en reſpect. J'admire dans le prompt retour de Monſieur de Savoye à Turin, la conſidération où le Roi s'eſt mis dans l'Europe. Je ſuis fâché comme vous, de la paſſion de notre ami Hauterive pour le jeu: je remarque ſur ſon ſujet qu'on ne peut être heureux en ce monde. Sans le jeu, y auroit-il un homme en France qui dût être plus content que lui?

CLXXXVI. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Février 1687.

LEs amis m'obligent, Monſieur, de faire un éloge de feu Monſieur le Prince pour ire ma paix ; car Monſieur le Prince d'aurd'hui n'a pas été content de moi dans le etit Livre du Sublime. Perſonne n'a mieux onnu que vous feu Monſieur le Prince : je ous demande en grace comme une marque de otre amitié de me donner quelques ouvertus ſur cela, par ces traits reſſemblans que ous remarquez mieux que les autres. Je ſuis vous, Monſieur, avec tout le reſpect dont ſuis capable.

CLXXXVII. LETTRE.

Du Marquis de * * au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 1. Mars 1687.

LA diſtribution des Abbayes eſt remiſe à la ſemaine ſainte. Madame la Dauphine eſt u lit depuis deux jours : on la croit groſſe. a Loterie ſe ferme aujourd'hui. Le Roi va ardi à Marli, où il ſera quelques jours pour tirer. Monſieur de Meaux qui eſt un des nſpecteurs, a été obligé de remettre pour uelques jours l'Oraiſon Funebre qu'il doit faire

faire à Notre-Dame, de feu Monſieur le Prince. Il y a, dit-on, quarante mille louis d'or à la Loterie. Lavardin eſt Ambaſſadeur à Rome. Saint-Vallier cherche à vendre ſa Charge. Lully eſt à l'extrémité.

CLXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Holſtein Comteſſe de Rabutin.

A Chaſeu, ce 5 Mars 1687.

IL y a plus d'un an, Madame, que je n'ai reçu de vos Lettres. J'en ſuis fort en peine, car vous nous devez à ma fille & à moi une réponſe ſur la Généalogie de Rabutin que nous vous envoyames il y a dix-huit mois, & je vous ai envoyé depuis cela les portraits de ma famille qui eſt encore augmentée de deux garçons dont ma fille de Montataire eſt accouchée. Je ſuis toujours avec autant d'amitié que de reſpect, Madame, Votre &c.

CLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 6 Mars 1687.

* VOus ſavez bien, mon Révérend Pere, que je ne fus pas content nous plus du peu

* *Lett. CLXXXVI.*

ieu que vous diſiez dans votre Sublime de feu Monſieur le Prince. Si vous m'aviez conſulté lors, je vous aurois donné de beaux moreaux. Je ramaſſerai aujourd'hui ce que j'ai écrit e lui dans mes Mémoires, & ſur cela vous e pourrez définir plus juſte que vous n'avez ait. On doit me croire ſur ſon ſujet, car j'ai u une partie de ce que j'en dis.

Quæ celeberrima vidi,
Et quorum pars magna fui.

CXC. LETTRE.

De Monſieur Jeannin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9 Mars 1687.

JE vous ſuis ſenſiblement obligé, Monſieur, de ce que vous voulez bien vous réjouïr vec moi de ma bonne ſanté, qui eſt la prinpale affaire après le ſalut, pour les gens qui nt avancez en âge comme nous. Quant à es affaires, je ne m'attends pas d'en voir une onne fin, car je ne vois pas qu'ici on ſonge payer ſes dettes; mais je ne laiſſerai pas de rtir d'un embarras, & cela ſera bon pour ma mille. Je vous avoue que j'ai été fort aiſe e Monſieur le Duc de Geſvres ait eu le Gouernement de Paris. C'eſt la plus grande joye e j'aye eu depuis mes diſgraces, n'ayant trouvé perſonne à qui j'aye fait quelque plaiſir dunt le tems que j'étois en état de le faire, qui

en

* *Voyez Let. CLXXXIII.*

faire à Notre-Dame, de feu Monſieur
ce. Il y a, dit-on, quarante mille
à la Loterie. Lavardin eſt Ambaſſ
me. Saint-Vallier cherche à
ge. Lully eſt à l'extrémité

CLXXXVIII.

Du Comte de P
Holſtein

Ar

Il y a reçu

ne,
une
n

CXCI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Mars* 1687.

VOICI encore de la mort & de la triſteſſe, mon cher Couſin. Mais le moyen de ne vous pas parler de la plus belle, de la plus magnifique, & de la plus triomphante pompe funebre qui ait jamais été faite depuis qu'il y a des mortels! c'eſt celle de feu M. le Prince, & de tout ce qu'il a été. Ses Peres ſont repréſentez par des medailles, juſqu'à S. Louis; toutes ſes victoires par des baſſes-tailles, couvertes comme ſous des tentes dont les coins ſont ouverts, & portez par des ſquelettes, dont les attitudes ſont admirables. Le Mauſolée juſques près

près de la voûte, eſt couvert d'un dais en maniere de pavillon encore plus haut, dont les quatre coins retombent en guiſe de tentes. Toute la place du Chœur eſt ornée de ces baſſes-tailles, & de deviſes au-deſſous, qui parlent de tous les tems de ſa vie. Celui de ſa liaiſon avec les Eſpagnols eſt exprimé par une nuit obſcure, où trois mots Latins diſent : *Ce qui s'eſt fait loin du Soleil, doit être caché.* Tout eſt ſemé de fleurs de lys d'une couleur ſombre, & au-deſſous une petite lampe qui fait dix mille petites étoiles. J'en oublie la moitié : mais vous aurez le Livre qui vous inſtruira de tout en détail. Si je n'avois point eu peur qu'on ne vous l'eût envoyé, je l'aurois joint à cette Lettre : mais ce duplicata ne vous auroit pas fait plaiſir.

Tout le monde a été voir cette pompeuſe décoration. Elle coute cent mille francs à Monſieur le Prince d'aujourd'hui; mais cette dépenſe lui fait bien de l'honneur. C'eſt Monſieur de Meaux qui a fait l'Oraiſon funebre : nous la verrons imprimée. Voilà, mon cher Couſin, fort groſſierement le ſujet de la piece. Nous revoilà donc encore dans la triſteſſe. Mais pour vous ſoutenir un peu, je m'en vais paſſer à une autre extrémité, c'eſt-à-dire de la mort à un mariage, & de l'excès de la cérémonie à l'excès de la familiarité, l'un & l'autre étant auſſi originaux qu'il eſt poſſible. C'eſt du Fils du Duc de Grammont âgé de quinze ans, & de la Fille de Monſieur de Noailles, dont je veux parler. On les marie ce ſoir à Verſailles. Voici comment : Perſonne n'eſt prié, perſonne n'eſt averti, chacun ſoupera ou fera collation chez ſoi. A minuit on aſſemblera les deux Mariez pour les mener à la Paroiſſe, ſans que les Peres & Meres

Meres s'y trouvent, qu'en cas qu'ils ſoient alors à Verſailles. On les mariera; on ne trouvera point un grand étalage de toilette; on ne les couchera point: on laiſſera le ſoin à la Gouvernante & au Gouverneur de les mettre dans un même lit. Le lendemain on ſuppoſera que tout a bien été. On n'ira point les tourmenter; point de bons-mots, point de méchantes plaiſanteries. Ils ſe leveront: le Garçon ira à la Meſſe, & au dîner du Roi: la petite perſonne s'habillera comme à l'ordinaire; elle ira faire des viſites avec ſa bonne Maman; elle ne ſera point ſur ſon lit comme une Mariée de village, expoſée à toutes les ennuyeuſes viſites; & cette Noce (choſe qui ordinairement eſt bien marquée) ſera confondue le plus joliment & le plus naturellement du monde avec toutes les autres actions de la vie, & ſera gliſſée ſi inſenſiblement dans le train ordinaire, que perſonne ne s'aviſera qu'il ſoit arrivé quelque fête dans ces deux Familles. Voilà de quoi je veux remplir cette Lettre, mon Couſin, & je prétens que cette peinture dans ſon eſpece, eſt auſſi extraordinaire que l'autre.

Je viens de voir un Prélat qui étoit à l'Oraiſon funebre. Il nous a dit que Monſieur de Meaux s'étoit ſurpaſſé lui-même, & que jamais on n'a fait valoir ni mis en œuvre ſi noblement une ſi belle matiere. J'ai vu deux ou trois fois ici Monſieur d'Autun. Il me paroit fort de vos amis: je le trouve très agréable, & ſon eſprit d'une douceur & d'une facilité, qui me fait comprendre l'attachement qu'on a pour lui quand on eſt dans ſon commerce. Il a eu des amis d'une ſi grande conſéquence, & qui l'ont ſi long-tems & ſi cherement aimé, que c'eſt un

titre

:re pour l'eſtimer, quand on ne le connoitroit ıs par lui-même. Ma Fille vous fait bien des nitiez. Elle eſt occupée d'un procès qui la nd aſſez ſemblable à la Comteſſe de Pimbe- ıe. Je me réjouis avec vous que vous ayez à ltiver le corps & l'eſprit du petit de Langhac. eſt un beau nom à médicamenter, comme dit oliere; & c'eſt un amuſement que nous avons tous les jours avec le petit de Grignan. Adieu, mon cher Couſin; adieu, ma chere iece. Conſervez-nous vos amitiez, & nous ıus répondons des nôtres. Je ne ſai ſi ce plu- :l eſt bon: mais quoi qu'il en ſoit, je ne le ıangerai pas.

A Monſieur de Corbinelli.

Je ne vous dirai rien aujourd'hui, Monſieur, on que je vous honore parfaitement. Je ens d'achever de lire un Livre intitulé : *La érité de la Religion Chrétienne*, qui eſt, à mon é, un Livre parfait. Je finirai en vous aſ- ant que je ſuis entierement à vous & à votre ⁄ine fille.

CXCII. LETTRE.

De l'Evêque d'Autun au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 25 Mars 1687.

ARRIVE, ici, Monſieur, & il me ſemble que je ne puis vous témoigner aſſez tôt la ⁄e que je reſſens de me voir rapproché de us. Elle ſeroit entiere ſi je pouvois me promet-

mettre que ce fût pour ne me plus éloigner de mon Dioceſe; mais je ne ſai pas encore quel ſera ſur cela mon deſtin. Ce que je ſai bien, Monſieur, c'eſt qu'on ne peut avoir plus d'impatience que j'en ai d'avoir l'honneur de vous aſſurer bien-tôt des ſentimens d'eſtime & de reſpect avec leſquels je vous honore. Je vous ſupplie très humblement que cette Lettre ſoit pour vous, & pour Madame de Colligny. Je lui en dirois tout autant & même davantage, ſi je n'étois auſſi ſurchargé que je le ſuis pour ſatisfaire à mes devoirs, dans ce ſaint tems & la conjoncture de mon arrivée. Ne voudriez-vous point entendre notre admirable Prédicateur?

CXCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 26 Mars 1687.

JE vous aurois épargné la peine de m'écrire, Monſieur, en me trouvant mardi à Autun à votre arrivée, ſi la maladie de ma fille de Colligny ne m'empêchoit depuis trois ſemaines de la pouvoir quitter. J'eſpere que cet obſtacle ne durera pas encore long-tems, & elle-même eſpere d'avoir l'honneur de vous aller voir après les fêtes. Nous en avons tous deux une impatience extrême, & d'autant plus grande qu'on nous fait craindre que vous vous en retournerez bien-tôt à Paris. Pour le Pere Cenami, perſonne ne peut ſouffrir plus que nous de ne l'avoir pas entendu, car perſonne ne l'eſtime plus que nous faiſons, & ſans vanité ne connoit

mieux

ieux le mérite de ce qu'il dit. Je n'ai ouï qu'un e ſes Sermons de ce Carême, c'étoit de l'Au- ône qu'il prêcha. Si j'euſſe eu au ſortir de l'E- liſe tout mon bien en argent, j'en aurois don- é le tiers aux pauvres. Il plait, il touche, il per- ade, il entraine; & ce que j'eſtime encore lus de lui, c'eſt que ſa vie prêche encore plus ue ſes paroles. Adieu, Monſieur.

CXCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 31 *Mars* 1687.

E ne vous dirai que deux mots, Madame, ſur votre Lettre * du 10 de ce mois, où ous me parlez de la pompe funebre de feu Monſieur le Prince. Nous l'avons vue ici im- rimée. Il eſt vrai qu'elle eſt fort extraordinai- e, & digne du mort pour qui elle eſt faite. Je rouve la noce des petites perſonnes fort jolie & fort commode, la mode en pourroit bien ve- nir. Il eſt vrai que Monſieur d'Autun eſt fort le mes amis, & qu'il eſt fort aimable. Je ne n'étonne pas que la belle Comteſſe ſoit un peu chagrine de ſon procès; il faut être né tout ſu- re & tout miel, pour n'être pas Pimbeche quand on fait tant que de plaider.

A Monſieur de Corbinelli.

J'aurai le Livre intitulé: *De la Vérité de la Religion Chrétienne*, s'il ſe vend en France. Après l'ex-

* *Lettre CCXC.*

l'extrémité où a été depuis peu ma fille de Colligny, elle dit qu'elle voit bien qu'elle n'eſt pas fille de Jupiter, & qu'ainſi elle ne mérite plus le titre de Divine que vous lui donnez. Cependant elle vous ſait le gré qu'elle doit de toute la bonne opinion que vous avez d'elle.

CXCV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5 Avril 1687.

MA Niece de Montataire m'eſt venu voir aujourd'hui ; & me parlant de vous, elle m'a fait une frayeur étrange, mon cher Couſin, de l'état où elle m'a dit qu'avoit été ma pauvre Niece de Colligny. Il n'y a qu'un degré au delà de ce qu'elle a été; & ce degré eſt ſi terrible, que je n'oſe ſeulement y penſer, & par rapport à elle, & par rapport à vous, mon Couſin, dont la vie feroit pitié ſans cette douce & agréable ſociété. Dites-moi donc vitement comment elle ſe porte, & comment vous vous portez. Je ne m'étonne pas que vous ne me fiſſiez point de réponſe: Helas! mes pauvres enfans, vous aviez bien d'autres choſes à faire. Vous avez préſentement votre aimable Evêque. Je vous plains ſi vous n'êtes pas en état de profiter du ſéjour qu'il doit faire à Autun. Il m'avoit prié de lui écrire; mais je vous déclare que je n'en ferai rien: je ſuis étourdie & accablée de la beauté de ſon eſprit. Je vis par hazard au moment qu'il partoit deux pieces tou-

ıtes divines qu'il a faites, & à meſure que je liſois & que j'en étois charmée, je prenois réſolution de n'écrire jamais à un tel hom-. Qu'il revienne donc, s'il veut ſavoir ce que ɔenſe. La douceur & la facilité de ſon eſprit ɔcommode mieux à ma foibleſſe; l'éclat en caché par ſa modeſtie & par ſa bonté. Voilà at où je ſuis pour votre Prélat, & pour vous ıs une véritable peine de celles que vous & Niece avez ſouffertes.

.e Roi s'en va le 20 à Luxembourg voir te belle conquête. Il y va en onze jours; il ejournera trois jours, & en mettra onze à enir. Cela pourra aller juſqu'au 20 de Mai. ɔnſieur le Dauphin, Madame la Ducheſſe, ıdame la Princeſſe de Conty, & pluſieurs au-s Dames, feront le voyage. Madame la uphine ne partira point de Verſailles. Le i mène peu de troupes, & la moitié de ſa rde.

CXCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin.

A Chaſeu, ce 5 Avril 1687.

viens de recevoir votre Lettre du 24 Jan-ier dernier, Madame, avec une très gran-joye, & plus grande que les autres fois, par-que j'étois en peine de votre ſanté, & de voir point reçu de vos nouvelles depuis vo-accouchement. Cela me ſurprit même de evoir une Lettre de mon Couſin votre mari s en avoir des vôtres. Vous m'avez telle-

ment accoutumé à cette grace-là, Madame, que je ne m'en ſaurois plus paſſer. Ne me la refuſez donc point, s'il vous plait. Au reſte les particularitez que vous m'apprenez des graces que l'Empereur a faites à mon Couſin, me font un fort grand plaiſir; & quand je lui entends dire qu'il établira ſon fils en Allemagne, je le trouve du meilleur ſens du monde. Je voudrois bien voir mon petit Couſin, je m'imagine que c'eſt un bel enfant, ſon pere & ſa mere étant les plus beaux de l'Empire.

Vous, Madame, ni Madame votre fille, n'avez pas un parent au monde qui prenne plus de part à ſon établiſſement que moi. Je vous ſupplie toutes deux d'en être bien perſuadées. Mais j'oublios de vous demander, Madame, ſi vous n'avez pas reçu la Généalogie que je vous ai envoyée il y a près de deux ans, & le portrait de ma fille de Colligny que je vous envoyai il y a un an, car vous ne m'en avez rien écrit. Je vous ſupplie de me le mander.

CXCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Geſvres.

A Chaſeu, ce 6 Avril 1687.

J'Ai ſur le cœur de ne vous avoir pas encore rendu graces, Monſieur, de l'honnêteté avec laquelle vous avez préſenté mon fils l'Abbé au Roi. Je ne ſuis pas le ſeul, Monſieur, qui vous trouve le meilleur & le plus généreux ami du monde. Cependant ſi je n'euſſe été trop preſſé

de

ma reconnoiſſance, je ne vous aurois rien en cette rencontre, dans la crainte que vous vouluſſiez toujours me faire réponſe. C'eſt que je vous demande en grace de ne plus e. Liſez mes Lettres, quand je me donnerai nneur de vous écrire: faites ce dont je vous plierai, quand vous le trouverez faiſable; is ne me répondez point par Lettres. Je n'ai n à faire, & vous avez des occupations d'im-tance. Aimez-moi ſeulement, Monſieur, royez que vous n'avez pas un ami plus re-noiſſant que moi, ni plus &c.

CXCVIII. LETTRE.

Le Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Chaſeu, ce 6 Avril 1687.

Je ne vous écris pas toutes les fois que je ſonge à vous, Monſieur, car je vous écris trop ſouvent. Cependant il me ſemble qu'il y a ſi long-tems que je ne l'ai fait, que differer davantage ce ſeroit rompre tout commerce. Je ne ſai pourtant pas ſi ce ſeroit à moi à recommencer, car ſi j'ai plus de loiſir que vous, vous avez plus de matiere que moi. Il n'importe, n'ayant rien à vous dire de mon chef, je vais vous interroger ſur le vôtre. Qu'eſt devenu le célèbre Furetiere? Y a-t-il eu un arrêt contre lui? N'avez-vous plus de reſſentiment de votre gravelle? Quand ferez-vous imprimer vos Heures Royales? Comment ſouffrez-vous l'abſence de Madame de la Ronde, après la déclaration que je vous fis l'an-

née paſſée? N'avez-vous pas de grandes allarmes de la voir dans mon païs? Il ne faut pas vous faire languir davantage, je m'en vais vous donner le coup de grace; je l'ai tenue quinze jours dans mon Château de Buſſy depuis un mois. Avec tout cela, il me prend un ſcrupule d'aſſaſſiner mon ami, quoique mon rival. Vivez donc, Monſieur, car je n'étois pas avec elle. Avez-vous lu l'Hiſtoire de Cordemoy, & me conſeillez-vous de la faire venir? Comment ſe porte MONSIEUR de ſa fievre tierce? Si j'avois l'honneur d'être à lui, je n'en ſerois pas plus en peine que j'en ſuis. Je vous ſupplie de lui en faire mon compliment. Y a-t-il long-tems que vous n'avez vu Madame de Montataire? Ne la voulez-vous pas accommoder avec le Chanoine*? Que faites-vous? à quoi vous amuſez-vous? Ne laiſſez-vous point éteindre votre feu? Il me ſemble qu'il aide la chaleur naturelle. J'ai appris que vous aviez écrit une Lettre ſur la ſanté du Roi, je vous ſupplie de me l'envoyer; je vous envoyerai auſſi mes amuſemens.

* Madame de Longueval Chanoineſſe.

CXCIX. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Avril 1687.

JE ne ſai ce que vous jugerez de mon ſilence, Monſieur; mais afin que vous le ſachiez, c'eſt que je ne ſai que vous dire, à moins que

je

vous conte les Sermons que j'ai entendu cette ſainte ſemaine. Mais comme vous iez en avoir autant ouï que moi, ce ſeroit iffinat que de vous en faire lire une demi-ine ſur la pénitence, dans le tems que :hantez *Alleluya*. De vous parler de mon :, ce ſera bien-tôt fait. Je n'ai pas le ta-'en remplir des Lettres comme d'autres, iiſſe à mes petits ſoins à vous en perſua-'our des nouvelles, je n'en ſai point ou Votre Couſine Madame de Vaſſé a épou-ville, le ſecond fils de Hautefort. Y*** ›urra point de ſon opération, mais on 'il lui en reſtera des incommoditez, & ı poſtérité y perdra. Madame Colbert ıt hier. Il y a deux jours qu'elle ſe por-ien. On croit le voyage du Roi à Luxem-. Adieu, mon vrai ami; c'eſt beaucoup dans le tems où nous ſommes.

CC. LETTRE.

Comte de Buſſy à Madame de la Rongere.

A Chaſeu, ce 9 Avril 1687.

FIN, Madame, vous êtes à Buſſy & je ous en rends mille graces, car je n'aurois té content que vous n'y euſſiez pas fait le ſéjour ce voyage-ci que l'autre. Mais eur que vous n'y ayez pas été bien à vo-ſe, & que les matelas de ma fille de Col-ne vous ayent pas paru aſſez bons. Vous la mine cette fois-ci d'en avoir de bien pour votre perſonne. Pour Mademoi-

ſelle de la Rongere, je ne la plains pas tant; à ſon âge on dormiroit ſur une table. Si j'avois pu quitter ma fille, je ne me ſerois pas tout-à-fait fié à mon Concierge de vous faire les honneurs de ma maiſon; mais il y a plus de ſix ſemaines qu'elle ne ſort point du lit ou de la chambre. Elle a été fort mal, mais elle ſe porte mieux, Dieu merci, & j'eſpere que les beaux jours acheveront de la rétablir. Au reſte, Madame, je ſai que vous devez retourner à Dijon à la Pentecôte; & je m'attends que vous ferez encore une petite ſtation à Buſſy avant que de rentrer dans les horreurs des ſollicitations. A propos de cela, je me réjouis des deux incidens que vous avez gagnez. C'eſt un bon préſage pour le reſte.

CCI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſtu, ce 9 Avril 1687.

JE ſongeois à vous écrire, Madame, quand j'ai reçu votre Lettre du 5 de ce mois. Je voulois vous mander toutes mes allarmes ſur les grandes & longues douleurs de ma fille de Colligny: ç'a été une colique de rhumatiſme, dont elle a ſouffert dans le corps des douleurs incroyables, & moi de mortelles angoiſſes dans l'eſprit: mais enfin nous voilà hors d'intrigue. Vous ne ſauriez croire, ma chere Couſine, combien nous ſentons tous deux vos frayeurs pour

* *A la Lettre CXCV.*

nous. Jamais reconnoiſſance ne fut ſi tenue la nôtre. Nous avons eu notre aimavêque quinze jours en ce païs-ci. J'allai avec lui Samedi. Il me mit ſur votre chaaprès diner dans un cercle de vingt perſ, où étoient entre autres le Comte & le nandeur d'Epinas, & un Pere Archange cin, un des plus grands Prédicateurs que jamais entendu, & du plus agréable come pour la délicateſſe de l'eſprit, d'ailleurs ligieux parfait.
ır revenir à Monſieur d'Autun, après m'alit mille choſes ſur le commerce qu'il avoit nnée paſſée avec vous, il me conta qu'il avoit dit, qu'il aimeroit mieux avoir à faie Oraiſon funebre, qu'à vous écrire. Il eſt aujourd'hui d'Autun. S'il avoit encore at un jour, j'aime tant à le faire bien-aiſe 'aurois couru lui montrer ce que vous me de lui: mais je lui en envoyerai la copie. omteſſe de Dalet de la Maiſon d'Eſtin, vocienne amie, fut enterrée le lendemain de es. Adieu, ma chere Couſine.

CCII. LETTRE.

Comte de Buſſy au Premier-Préſident de Dijon.

A Chaſeu, ce 9 Avril 1687.

Vous avez été long-tems cette fois à Paris, Monſieur, & quoique je n'aille guere on, je vous aurois mieux aimé dans la ince, ou à un coup près j'aurois eu l'honde vous voir en deux jours. Voilà bien des

morts depuis quelque tems,& même de grandes. Cela nous avertit nous autres contemporains de veiller. Pour moi qui ſuis votre aîné, je ne m'endors pas. Cependant je n'ai ni goute, ni gravelle. Je crois que vous êtes de même, & j'eſpere que nous irons pour le moins auſſi loin que Madame de Villeſavin qui vient de mourir à quatre-vingt-dix ans. Je le ſouhaite, Monſieur, & que vous croyiez bien que je ſuis à vous de tout mon cœur.

CCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***.

A Chaſeu, ce 11 *Avril* 1687.

JE commençois à m'impatienter, Madame, & j'allois faire beau bruit, ſi je n'avois reçu votre Lettre *. Elle eſt toute propre à me radoucir, car elle eſt badine & tendre. Madame de Vaſſé a raiſon de faire la fortune d'un homme de qualité qu'elle aime & qui le mérite bien. Je plains fort Y*** & plus encore ſa femme, ſi elle aime la poſtérité. Madame Colbert eſt allé retrouver ſon mari. S'ils ſont en l'autre monde une auſſi belle figure qu'ils ont fait en celui-ci, ils ne ſont pas à plaindre. On eſt bien heureux en ce cas de n'avoir plus à mourir. Je ne croirai le voyage du Roi, que quand il ſera parti; encore ne croirai-je où il va, que quand il y ſera arrivé. J'ai été ſi ſouvent trompé ſur ſes marches, qu'il ne m'attrapera plus; & je ſuis

* *Lettre CXCIX.*

ujours ſi fâché d'avoir été la dupe de
l n'arrive point, que je ne veux plus
: rien que ce qui ſera arrivé. Adieu, Ma-
; vous avez raiſon de me croire votre
mi. C'eſt de cela que vous ne ſerez ja-
la dupe.

CCIV. LETTRE.

Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 12 Avril 1687.

eſt pas, ma chere Couſine, que vous
ez ouï parler d'Abelard & d'Heloïſſe;
je ne croi pas que vous ayez jamais vu
duction de leurs Lettres : pour moi je
:onnois point. Je me ſuis amuſé à en
re quelques-unes qui m'ont donné beau-
de plaiſir. Je n'ai jamais vu un plus beau
, ſur-tout celui de la Religieuſe, ni plus
ur & d'eſprit qu'elle en a. Si vous ne
trouvez point, ma chere Couſine, ce
ıa faute. Je vous prie que notre Ami
nelli vous les liſe en tiers avec la belle
:ſſe, & je règlerai l'eſtime de mon amu-
t ſur les ſentimens que vous en aurez
rois.

LETTRE D'HELOÏSSE A ABELARD.

POUR mieux entendre cette Lettre, il faut ſavoir qui étoient Heloïſſe & Abelard. Celui-ci vivoit en 1170, *ſous le regne de Louis le Jeune, & fut célèbre par ſon eſprit & par ſes malheurs.*

Heloïſſe étoit une fille de qualité ; rien n'étoit plus aimable qu'elle pour le corps & pour l'eſprit. Elle n'avoit que quinze ans, lorſque ſes parens qui n'épargnoient rien pour ſon éducation, mirent auprès d'elle Abelard, le plus poli & le plus habile homme de ſon tems. Dès qu'il la vit, il l'aima, & ne ſoupira pas long-tems ſans ſuccès.

Fulbert Chanoine de l'Egliſe de Paris, Oncle d'Heloïſſe, qui aimoit fort Abelard, s'apperçut bien-tôt de ſon amour, & connut avec douleur que les leçons de tendreſſe faiſoient dans Heloïſſe plus de progrès que celles de la Philoſophie. Outré de ce malheur il réſolut de s'en venger. Abelard s'en défia, & pour prévenir les malheurs dont il étoit menacé, il conſentit, quoiqu'il ſe fût deſtiné à l'Egliſe, d'épouſer Heloïſſe en ſecret, d'accord avec l'Oncle. Mais cela n'appaiſa Fulbert qu'en apparence. Il corrompit un domeſtique d'Abelard pour faire entrer dans la Chambre de ſon Maître endormi un homme, qui le raſoir à la main (ſans le faire mourir) le punit de ſon crime, & le mit en état de ne le plus commettre.

Cette

Cette action ne demeura pas impunie. Abelard poursuivit Fulbert, qui par Arrêt en perdit ſes biens. L'exécuteur fut condamné à avoir les yeux crevez, & à ſouffrir par la main du Bourreau le même ſupplice qu'il avoit fait ſouffrir à Abelard. Le Philoſophe prit des meſures conformes à l'état où on l'avoit mis. Il ſe retira parmi des Moines, & obligea Heloïſſe de ſe mettre dans un Convent; & ſoit par amour ou par indifference, il l'engagea à faire profeſſion, avant qu'il fût déterminé à faire des Vœux. Lui de ſon côté, pour ſoutenir le deſſein de ſa retraite, expliquoit les Actes des Apôtres aux Moines de Saint Denys, où il s'étoit retiré; & par erreur ou par malice il ſoutint que Saint Denys l'Areopagite n'étoit jamais venu en France.

Il étoit dangereux alors d'avoir des ſentimens contraires aux interêts des Moines: tous s'éleverent contre lui; & Abelard qui ne vouloit pas ſe dédire, & qui ne pouvoit réſiſter à tant d'ennemis, fut obligé de ſe retirer dans un deſert proche de Nogent.

Ses malheurs lui donnerent de la reputation. Les Savans le chercherent; on le trouva & on l'obligea d'enſeigner; ce qu'il fit avec tant de ſuccès, qu'en peu de tems il amaſſa de grands biens, dont il fit bâtir une Chapelle & une Maiſon ſous le nom du Paraclet.

A peine fut-il établi dans ſa ſolitude, qu'on l'accuſa de cabaler. Il fut obligé d'en ſortir pour ſe juſtifier, & il demanda permiſſion à l'Evêque de Troye d'y établir une Communauté de filles: il l'obtint, & appella Heloïſſe pour gouverner ce Monaſtere; où l'ayant établie il ſe retira. Pendant ſon abſence il écrivoit fort ſouvent à un de ſes amis proche du Paraclet. Une de ſes Lettres étant tombée

entre les mains d'Heloïſſe, la curioſité naturelle à ſon ſexe la lui fit ouvrir & lire; & la douleur, de voir un autre qu'elle recevoir des nouvelles de ſon Amant, l'obligea de lui écrire cette Lettre.

HELOÏSSE A ABELARD.

IL y a quelque tems que l'on m'apporta par hazard une Lettre que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en connus le caractere, je l'ouvris; & pour excuſer cette action je me flattai du droit que je dois avoir ſur tout ce qui vient de vous. Mais ma curioſité me couta bien des larmes, ne trouvant dans cette Lettre qu'un long détail de nos avantures. Ces idées m'agiterent violemment: il me ſembla qu'il n'étoit pas beſoin pour conſoler votre ami de quelque legere diſgrace, de lui parler ſi ſincerement de nos malheurs. Quelles réflexions ne fis-je point? Le tems effaçoit un peu le ſouvenir de nos peines: mais en les liſant écrites de votre main, je les ſentis juſqu'au fond du cœur auſſi vivement que jamais. Je me repréſentai tout de nouveau ce que vous avez ſouffert pour moi; combien votre eſprit vous attiroit d'ennemis & de jaloux; cette priſon perpétuelle dont on vous menaçoit, ſur les choſes mêmes que vous deſavouiez: enfin ma mémoire ne m'épargna rien ſur le ſouvenir de nos malheurs. Je n'ai pas oublié non plus la perſécution de ces deux hommes qui s'éleverent contre vous au Concile de Reims, & le ſcandale qu'on vous fit ſur le nom du Paraclet que vous aviez donné à votre Maiſon; & je n'oublierai jamais la perſécution que vous eſſuyates de ces Moines, que vous honorez pourtant aujourd'hui du nom de Freres.

Le

Le récit que vous faites de tout cela à votre
ni, eſt ſi vif & ſi naturellement écrit, que j'ai
illi à étouffer de douleur en le liſant; & j'au-
is eu le plaiſir de vous renvoyer votre Lettre
facée par mes larmes, ſi l'on n'étoit venu un
u trop tôt me la demander.
Elle m'a laiſſée bien émue, & je vous avoue
'elle a réveillé tous mes reſſentimens contre
s ennemis. Puiſque le tems qui vient à
out de tout, n'a point uſé leur haine con-
e vous, & que votre vertu eſt toujours per-
cutée, je ſuis réſolue de publier en toutes
s Langues nos diſgraces, pour faire honte au
cle injuſte qui ne vous a pas connu. Je n'é-
rgnerai rien, puiſque rien ne vous épargne,
je vous attirerai tant de pitié, qu'on ne par-
ra de mon cher Abelard que la larme à
eil.
Pour moi qui ne ſens que vos maux, je ne
us dis rien de l'état où je ſuis pour l'amour
e vous; ſeule, affligée, & ſans conſolation,
ar je ne puis en recevoir que de votre part,)
je ne reçois pas même de vos nouvelles. Ne
e refuſez pas au moins ce ſecours, je vous en
njure, & me faites un récit fidele de tout ce
i vous regarde, quelque douloureux qu'il
it.
S'il eſt vrai que les peines partagées ſont plus
geres, vous ſouffrirez moins quand vous m'au-
z conté les vôtres. Ne dites pas pour vous
excuſer, que vous voulez épargner mes lar-
es; votre ſilence m'en coute autant que le ré-
: de vos malheurs. D'ailleurs ſi vous voulez
tendre pour m'écrire que vous ayez des cho-
s agréables à me mander, j'ai peur que vous
ttendiez trop long-tems. La fortune & la

vertu s'accordent rarement. Si vous étiez moins ſage, vous ſeriez plus heureux. Donnez-moi donc le plaiſir de recevoir de vos Lettres, ſans attendre un miracle de la fortune. C'eſt en votre abſence, la ſeule joye que je puiſſe ſentir, & c'eſt de cette joye que Séneque, que vous me faites lire, ſe laiſſoit pénétrer, tout Philoſophe qu'il étoit, quand il recevoit des Lettres de Lucile. En attendant que vous me donniez le même plaiſir, je goûte celui de regarder ſouvent votre portrait: je le néglige quand je vous vois, votre abſence le rend meilleur. Mais ſi la peinture donne tant de plaiſir, quelle joye n'inſpirent point les Lettres, elles qui parlent, qui allument & qui nourriſſent le feu de nos paſſions! Un plaiſir ſi innocent ne nous eſt pas défendu; ne perdons point par nos négligences la ſeule conſolation qui nous reſte. Je lirai dans vos Lettres que vous êtes mon époux; je vous parlerai dans les miennes comme votre épouſe; & malgré vos malheurs, vous me ſerez toujours tout ce que vous voudrez être. C'eſt pour ſoulager des perſonnes enfermées comme moi, que les Lettres ont été inventées. Je porterai les vôtres toujours ſur moi, je les baiſerai ſans ceſſe; mais je ne veux point qu'elles vous coutent de peine. Ecrivez-moi ſans application, avec négligence; que votre cœur me parle & non point votre eſprit. Je ne ſaurois plus vivre, ſi vous ne me dites que vous m'aimez. Ce langage vous doit être ſi naturel, que je ne crois pas que vous puiſſiez m'en tenir un autre. D'ailleurs, il eſt juſte que vous refermiez par quelque nouvelle marque d'amour, les bleſſures que vous avez r'ouvertes dans mon ame par le détail que vous faites à

votre

otre ami de nos malheurs. Ce n'eſt pas que
: vous reproche l'innocent artifice dont vous
ous êtes ſervi pour conſoler un affligé, en
omparant ſa miſere à une plus grande. La
harité eſt ingénieuſe, & je vous en loue;
nais vous nous devez encore quelque choſe
le plus qu'à cet ami. On nous appelle vos
œurs, nous nous diſons vos filles; & s'il y
voit des termes plus tendres, nous nous en ſer-
irions pour vous marquer ce que nous vous
ommes, & vous faire ſouvenir de ce que vous
ious devez.

Pour nous, quand nous ſerions aſſez ingra-
:es pour oublier la reconnoiſſance que nous
ous devons, cette Egliſe, ces Autels, cette
Maiſon nous en parlent aſſez. C'eſt vous qui
avez ſanctifié ce lieu qui n'étoit connu que par
des vols & par des meurtres, & qui avez fait
une Maiſon de prieres d'une retraite de Vo-
leurs. Ces Cloitres-ci ne doivent rien aux au-
mônes publiques. Les uſures & les pénitences
des Publicains ne nous ont point enrichi.
Vous ſeul nous avez tout donné; c'eſt à vous
que ce jeune plant doit tout ce qu'il eſt.

Quoique la grace de la vocation ſemble être
ici aſſurée par une clôture & par des vœux,
quoique les pointes de nos grilles en défendent
les approches, cette ſeve d'Adam qui monte
inſenſiblement juſques au cœur, nous le cor-
rompra, ſi vous ne nous aidez à le conſerver.
Je ſai que vous ne demeurez pas oiſif, mais ce
n'eſt pas pour nous que vous travaillez. Vous
jettez devant les pourceaux les richeſſes de
l'Evangile, & vous négligez des brebis inno-
centes qui vous ſuivroient ſur le haut des mon-
tagnes.

Mais

Mais je m'apperçois que je n'oſe pas ſeulement vous parler en mon nom. Cependant, devrois-je employer pour vous toucher d'autres interêts & d'autres pleurs que les miens? Les Auguſtins, les Tertulliens, les Jerômes ont écrit à des Paules, à des Eudoxes, à des Menalies. Quand vous liſez ces noms, oubliez-vous le mien? Ne devriez-vous pas me former avec Saint Jerôme, me prêcher la ſévérité avec Tertullien, me parler de la grace avec Saint Auguſtin? Votre ſcience ne doit point être pour moi un bien ſtérile.

De plus, en m'écrivant, vous écririez à votre épouſe. Le Sacrement a rendu notre commerce hors de ſcandale. Vous pouvez même me voir ſans danger. Quand nos vœux ne ſeroient pas un obſtacle à nos plaiſirs, & que nous pourrions les oublier, la cruauté de mon Oncle à votre égard ne nous laiſſe rien à craindre de notre tendreſſe. Ne me fuyez donc plus; écoutez mes ſoupirs; ſoyez-en le témoin, puiſque vous en êtes la cauſe. Si je ſuis ici par raiſon, perſuadez-moi d'y demeurer par vertu. Helas! ſi vous vous ſouveniez (mais oublie-t-on comment on eſt aimé?) comme je paſſois les jours à vous attendre; avec quel plaiſir je me dérobois à tout le monde pour vous écrire; quelle inquiétude me coutoit un billet juſqu'à ce que vous l'euſſiez reçu; que de ménagemens & de ſtratagêmes pour vous voir!

Ce détail vous ſurprend, vous craignez d'en entendre la ſuite; mais ce récit me ſoulage, je n'en rougis point; & puiſque l'excès de ma tendreſſe pour vous n'a point eu de bornes, je n'en veux point donner au plaiſir que je trouve d'en parler. Je me ſuis haïe pour vous montrer

trer plus d'amour. Je ſuis venue ici pour me perdre, pour vous laiſſer vivre ſans inquiétude. Le vice n'inſpire point de tels ſentimens : quand on aime par les ſens, on n'aime pas les morts. Mon Oncle avoit cru que ſemblable aux autres femmes je n'aimois que votre ſexe ; il s'eſt trompé en vous l'ôtant, & je me venge de lui en vous accablant de toute ma tendreſſe. Vous ſavez bien que dans le tems même que nos amours pouvoient n'être pas ſi pures, je n'ai jamais aimé l'homme en vous. Combien vous ai-je témoigné de répugnance pour le mariage, quoique je connuſſe bien que le nom de Femme étoit auguſte parmi les hommes, & ſaint dans la Religion ? Je trouvois plus de charmes dans celui de votre Maitreſſe. Les chaines du mariage portent un attachement néceſſaire qui ôte la gloire d'aimer, que je voulois me conſerver. Toutes ces délicateſſes ne vous ſont point échapées : je vois même par la Lettre que vous écrivez à votre ami, que vous vous en ſouvenez encore avec plaiſir, & que vous n'avez pas oublié combien je trouvois inſipides les engagemens que la mort ſeule peut rompre, & qui font une néceſſité de l'amour. Combien de fois vous ai-je proteſté, qu'il m'étoit plus doux de vivre avec Abelard comme ſa Maitreſſe, que d'être Imperatrice avec Auguſte ; & que je trouvois plus de douceur à vous obéir, qu'à voir ſous mes loix le Maitre du monde ? La véritable tendreſſe ſépare de l'Amant tout ce qui n'eſt pas lui ; elle ne cherche ni rang ni fortune : & je ſuis perſuadée que s'il y a une félicité à eſperer ici-bas, ce n'eſt que par l'union de deux cœurs que la ſympathie a joints, & que le mérite & l'amour

ré-

réciproque rendent heureux. Il n'y a point alors de vuide dans leurs cœurs; tout y eſt en repos, parce que tout y eſt content.

Nous avons été de ce nombre; charmez l'un de l'autre nous vivions heureux. Votre réputation faiſoit honneur à mon choix; il n'y a point de Province où l'on ne vous ait deſiré; on ne vous a jamais quitté ſans peine; on ſe faiſoit un plaiſir de dire: J'ai vu Abelard. Les femmes les plus ſeveres ne l'auroient pas été pour vous, ſi vous aviez voulu les corrompre. Le moyen de n'être pas touché de votre air, de vos manieres, de la vivacité de votre eſprit, du brillant de vos yeux, de la douceur de vos converſations? Tout en vous parle pour vous. Bien éloigné de ces Savans qui ſavent tout hors le moyen de plaire, la ſcience en vous eſt aimable, & fait envie de ſavoir. Avec quelle facilité faites-vous des vers les plus galans du monde? Perſonne ne badine comme vous, il n'y a que vous qui ſachiez louer: cette jolie Roſe en ſera une preuve & un modele à la poſtérité. Il n'eſt pas juſqu'à vos moindres chanſons qui n'ayent des charmes. Combien toutes ces galanteries m'ont-elles fait de Rivales? Combien en ai-je vu, à qui l'amour-propre faiſoit croire après une ſeule de vos viſites, qu'elles étoient la Sylvie de vos vers? Mais où eſt le tems dont je parle? Je pleure à préſent mon Amant & mes joyes paſſées.

Vous qui futes jalouſes de mon bonheur, apprenez que celui que vous m'avez envié, n'eſt plus ni pour vous ni pour moi. Mon amour a fait ſon crime, ſon ſupplice & mon deſeſpoir. La rage de mes parens a troublé le calme

calme où nous vivions, ne ſongeans qu'à nous aimer & à nous plaire. Si c'eſt un crime de vivre ainſi, j'aime le crime, & je ſuis innocente aujourd'hui bien malgré moi.

Si j'avois été auprès de vous quand on vous mit dans le triſte état où vous êtes, je vous aurois défendu au péril de ma vie; mais n'en parlons plus. Il y a de l'éloquence à ſe taire, quand le malheur ne peut être exprimé. Dites-moi ſeulement pourquoi vous m'avez négligée dès que j'ai eu fait Profeſſion, où vous ſavez que je n'ai apporté d'autres diſpoſitions que celles de vous plaire & de vous éviter des peines, ni d'autre conſentement que le vôtre? D'où viennent vos froideurs? Ne ſeroit-ce point que l'excès de ma tendreſſe, qui ne vous laiſſe plus rien à deſirer, auroit rallenti vos feux? Une triſte expérience me fait comprendre que l'on fuit ceux à qui on a trop d'obligation, & que le comble des faveurs attire le mépris d'un homme au-lieu de ſa reconnoiſſance. J'ai trop mal défendu mon cœur, vous l'avez pris ſans peine, Ingrat; vous le rendez de même: mais je n'y conſens pas; & quoique je ne doive point avoir ici de volonté, j'y ai pourtant conſervé malgré moi celle d'être aimée de vous, & de mourir en vous aimant. En prononçant mes vœux j'avois ſur moi un billet de vous, par lequel vous me juriez que vous ſeriez toujours à moi: ainſi j'ai offert votre cœur à Dieu avec le mien, & je lui ai juré de mourir plutôt que de ne vous plus aimer.

Souffrez au moins ma paſſion, comme une choſe dont vous ne pouvez plus vous défaire. Helas! quelle lâcheté à moi de parler ainſi! Je ne dois penſer qu'à Dieu, & je ne parle que d'un

d'un homme. Vous m'y forcez, Cruel. Pourquoi ne m'aimez vous plus? Pourquoi au moins ne me trompez-vous pas? Vous ne daignez pas ſeulement me laiſſer aucun moyen de vous excuſer. Quoi! pouvez-vous bien vous réſoudre à ne me voir jamais? Helas! écrivez-moi donc quelquefois. Ne vous y trompez pas, vos ſermens vous ont donné à moi, & je n'ai fait d'autre profeſſion que d'être à vous. Rien ne doit ſéparer nos cœurs. Je me ſuis enfermée, parce que vous l'avez voulu. Voilà le ſecret de ma vocation: vous le ſavez, & cependant votre froide indifférence eſt tout le fruit de ma priſon.

J'ai honte parmi les épouſes d'un Dieu de me trouver la ſervante d'un homme. Je ſuis à la tête d'une Communauté, dont je devrois être l'exemple, dévouée uniquement à Abelard. Quel monſtre! M'éclairez-vous, mon Dieu? Votre grace me fait elle parler? ou ſi mon deſeſpoir ſeulement m'arrache ces réflexions? Au travers des feux dont je brûle, je me vois quelquefois comme une péchereſſe qui devroit pleurer ſes péchez; & miſerable que je ſuis, je ne pleure que mon Amant! Je rappelle ſans ceſſe le ſouvenir de ces péchez; mais ce n'eſt pas de les avoir commis dont j'ai de la douleur, c'eſt de ne les plus commettre.

En quel deſordre me jettez-vous, Abelard? Je vous confeſſe mes foibleſſes; je vous reproche votre dureté; je ne ſai ce que je dis; l'excès de mon amour m'emporte; je ne puis plus me retenir. Ah! qu'il eſt dur, mon cher Abelard, de combattre toujours pour ſon devoir contre une longue habitude d'aimer! J'écoute un moment les ſentimens de piété que Dieu m'en-

oye; un moment après mon imagination
plit de ce que la tendreſſe a de plus doux,
i'y abandonne. Je vous dis aujourd'hui
e qu'hier je ne voulois pas vous dire. Je
uelquefois ne vous plus aimer, mais l'a-
e venge bien de ce deſſein, en redoublant
tyre d'amour, dont il me fait mourir pour
Par pitié, aidez-moi à me guérir de vous,
s l'êtes de moi. Comme mon Amant,
e mon Epoux, ou comme mon Pere, con-
moi. Ces noms ne ſauroient-ils plus vous
oir par amour, par religion? Venez tâ-
l'étouffer ma paſſion, & de fortifier mes
ieſirs. Empêchez-moi de profaner plus
tems ma vocation: humilions-nous de-
es richeſſes de la Providence de mon
qui ſe ſert de tout pour notre juſtifica-
& par un effet de ſa grace nous purifie
nt malgré nous, en nous deſſillant les
ſur nos miſeres.
royois finir ici ma Lettre, mais mon cœur
as encore content. Quand vous m'obli-
s de me donner à Dieu, vous me promites
ire autant; cependant vous ne m'avez pas
parole. Si ma jeuneſſe & mon ſexe vous
nt craindre de me laiſſer dans le ſiecle, ma
a fidélité, mon cœur que vous deviez con-
, vous devoient raſſurer. Votre défiance
ucha, je l'avoue, ſenſiblement. Quoi!
-je, Abelard me croyoit autrefois au pre-
not, & il faut aujourd'hui un Dieu & des
, pour lui répondre de moi! Vous n'a-
u'à me donner des loix ſans m'enfermer.
êtes-vous cru un meilleur Maître pour le
que pour la vertu? Tout ce qui vient de
a des charmes pour moi, rien ne m'auroit
paru

[illegible] difficile à exécuter ſous vos ordres & ſous vos yeux. Vous avez bien plus riſqué à me laiſſer ſans vous. Je ſuis foible quand je ſuis ſeule, & je vous aime encore aujourd'hui plus que je n'ai jamais fait. Cela vous marque au moins la pureté de mon amour. Si j'avois aimé la volupté, lorſque l'on attenta ſur vous, je n'avois que vingt ans, je pouvois donner du plaiſir & en prendre, ſi j'en avois pu gouter d'autre que celui de vous aimer. Je renonçai avec joye au monde, aux richeſſes, aux honneurs, à tout, hors à vous, mon cher Abelard. Laiſſez-moi quelque eſpérance de n'être pas tout-à-fait oubliée. Je vous conjure par les liens que je traine ici, d'en venir relever le poids; je le trouverai leger quand vous le ſoutiendrez: vous me donnerez des maximes d'un ſaint amour; & puiſque vous m'avez mis dans le port de la grace, n'eſt il pas juſte d'en partager avec moi le bonheur? Sans changer de cœur, changeons d'objet, élevons nos eſprits à Dieu, n'ayons de tranſports communs que pour ſa gloire: j'attens tout de ſa miſericorde; il a des droits particuliers ſur le cœur des grands hommes; quand il les touche il les ravit: juſqu'à ce moment de grace arrivé, penſez à moi. Souvenez-vous de ma tendreſſe & de ma fidélité. Aimez en moi votre Maitreſſe; chériſſez votre fille, votre ſœur, votre femme. Songez que je vous aime éperduement, quoique je combatte quelquefois pour ne vous plus aimer. Quel blaſphême! Ne vous plus aimer! J'en friſſonne, & j'ai envie de l'effacer. Je finis enfin cette grande Lettre, mon cher Abelard, en vous diſant adieu.

RE-

REPONSE

D'ABELARD A HELOÏSSE.

SI j'avois penſé qu'une Lettre qui ne s'adreſſoit point à vous, pouvoit tomber entre vos mains, je me ſerois bien gardé d'y rien mêler qui eût pu rappeller le ſouvenir de nos plaiſirs paſſez. Je parlois à mon ami avec confiance de mes malheurs, pour adoucir les ſiens par la comparaiſon. Si je vous ai fait du mal ne ſongeant qu'à lui faire du bien, je vous en demande pardon. C'eſt aſſez que je vous aye fait ſouffrir, quoique je l'aye fait ſans y penſer, pour que je ſouffre. Car ne vous y trompez pas, Heloïſſe, je vous adore avec plus d'ardeur que je n'ai jamais fait. Il faut vous ouvrir mon cœur. J'ai caché ma paſſion au monde depuis ma retraite, par vanité; & à vous, par tendreſſe. Je voulois vous guérir par mon indifférence affectée, & vous épargner les maux cruels d'un amour ſans eſpérance. J'ai moi-même eſſayé, ne pouvant plus eſperer de vivre avec vous, de vous effacer de mon cœur. J'ai cherché dans la Philoſophie & dans la Religion des armes pour combattre cette paſſion, que nos malheurs n'avoient fait qu'allumer davantage. J'ai fait plus: je me ſuis engagé par des vœux à vous oublier, & je n'ai oublié que ces vœux. La ſolitude où j'ai cru trouver un aſyle contre vous, deſoccupé de tout le reſte du monde, vous laiſſe ſeule remplir mon cœur & mon eſprit, & je ſuis convaincu que c'eſt un ſoin inutile de travailler à ne vous aimer plus. Je ſerai aſſez ſage, ſi je ne découvre qu'à vous mon deſor-

déſordre & ma foibleſſe. Ma Raiſon me fait voir toute l'étendue de mes devoirs. Toujours occupé de remords ou d'amour, je n'ai pas un moment tranquille. J'ai beau m'éloigner de vous, votre idée & ma paſſion me ſuivent partout. Je n'ai rien à eſperer de l'amour, & je ne puis me donner à la vertu.

Que nous ſommes foibles, Heloïſſe, quand nous ne nous appuyons pas ſur la Croix de JESUS-CHRIST! Les deſerts ſans la grace n'éteignent pas les feux qu'on y porte. Vous m'appellez votre Maitre; il eſt vrai, je vous ai appris à aimer: mais vous m'avez appris à votre tour, que les maux que vous faites ſentir, ſont des maux incurables. Je ſerois obligé à votre Oncle de ſa cruauté, ſi en me mettant en état de ne pouvoir contenter ma paſſion, j'avois pu ceſſer de vous aimer: mais mes deſirs qui ne peuvent être ſatisfaits, n'en ſont que plus violens. Je ſuis bien plus coupable de brûler pour vous ſous le ſac & ſous la cendre, conſacré aux Autels, que je ne l'étois par les crimes qui m'ont attiré mes malheurs.

Vous voyez, Seigneur, que je ſens tout le poids de ma miſere. M'en laiſſerez-vous accabler? Je vous dis ſans ceſſe avec Saint Auguſtin: Donnez-moi votre grace, ô mon Dieu, pour accomplir ce que vous me commandez, & puis commandez-moi ce qu'il vous plaira. Rien ne vous eſt caché, vous voyez tout ce que je ſouffre: permettrez-vous qu'une créature vous diſpute plus long-tems un cœur que j'avois cru vous avoir donné?

Vous me mandez, Heloïſſe, que vous ne vivez que pour moi, en paroiſſant ne vivre que pour Dieu, & que vous n'avez fait d'autres

vœux

eux que d'être à moi & de mourir en m'ado-
ıt. A quoi ſongez-vous d'irriter ce Maitre ter-
ıle, ce Dieu fort & jaloux, qui appeſantit ſa
ıin ſur nous depuis ſi long-tems ? Craignez-le
ur votre interêt & pour le mien, ſi vous ne le
uvez encore par amour pour lui ; & ne le fai-
: pas ſervir de prétexte comme vous faites, à
:te reputation de ſageſſe que vous vous êtes
ıuiſe par votre hypocriſie. Mais helas ! j'é-
ɔuve moi-même, Heloïſſe, combien il eſt dif-
ile de pratiquer ce qu'on enſeigne. Que ne
·je point, quand vous vous enfermâtes, pour
us oublier? Je cherchai des deſerts au fond de
Bretagne ; je mis la mer entre vous & moi ;
preſque au deſeſpoir,

Je réſolus de vous quitter la place,
d'oppoſer aux feux dont me brûloient vos yeux,
Cette inſenſible glace
e verſe dans les cœurs la diſtance des lieux.

'e fis deux cens lieues pour m'éloigner de
ıs : mais l'abſence, l'éloignement, le jeûne,
:ude, la priere, le ſilence, tout cela n'a ſer-
ıu'à me donner le plaiſir d'être votre martyr.
[cherché du ſecours dans les conſeils d'un
i fidele : mais il falloit parler de vous, & c'é-
t de nouveaux traits pour m'enflammer. Vo-
conſtance eſt un poiſon pour mon ame,
nourrit mon amour. Votre indifférence fe-
t peut-être plus pour mon ſalut, que n'ont
ni mes devoirs ni ma Raiſon. Ce ſeroit le
ıp de grace pour moi : mais la délicateſſe de
ın amour ne me permet pas de vous le deman-
:. Je m'allume en vous parlant de mon amour,

& dans ce moment je ne puis comprendre comment j'ai pu envier le repos indolent de ceux qui n'aiment rien. Vous me reprochez ma fuite & mon silence; vous rappellez le tendre souvenir de nos amoureux rendez-vous, & vous n'oubliez rien pour faire vivre une passion qui ne peut être satisfaite. N'ai-je pas assez de mes maux & de mon amour pour mourir bien-tôt de douleur?

Mais s'il faut mourir, ô mon Dieu, pourquoi ne pas mourir pour vous? Tant de souffrances seront-elles perdues pour le tems & pour l'éternité? Faites-moi sentir, Seigneur, dans l'amertume de mon ame cette salutaire douceur que trouve le véritable pénitent à pleurer ses péchez. Enyvré de mon amour je n'ai pleuré jusques ici que ma Maitresse; & séduit par les dehors d'une vie pénitente, je me suis flaté que je satisfaisois à mes crimes. Quelquefois l'exemple des Religieux que je commande, m'humilie & me confond; mais souvent mon amour s'irrite de leur affreuse indifférence. Je mépriſe tous les cœurs qui ne savent point aimer, & je croi dans ces momens devoir dédommager l'Amour de tout celui qu'on lui refuse. Je sai bien que cette peinture que je vous fais de mes foiblesses, est criminelle. Ma force vous auroit donné du courage par vertu ou par dépit; mais ma passion est accoutumée à vaincre. Ces deux volontez dont parle Saint Paul, déchirent mon ame, & celle d'aimer Dieu est toujours la plus foible. Si l'on pouvoit excuser un crime, il ne faudroit, Heloïsse, que vous avoir vue pour m'excuser. Mais je sens que je me perds, & je ne veux pas me sauver. Damné dès ce monde-ci, j'aime sans fruit ce que je ne verrai jamais;

ais; & je perds tous les mérites d'une vie qui
'aſſureroit le Ciel, ſi je le préférois à vous. Je
oi à l'Evangile ſans vouloir le pratiquer: c'eſt
foi des damnez. Sans goût pour la vertu, ſans
tention à mon état, ſans reſpect pour les vœux
ıe j'ai faits, je ſouffre toute la peine du vice &
: la vertu, ſans eſpoir d'être récompenſé ni
ır l'un ni par l'autre. Ne me traitez donc plus
: grand homme, je ne mérite pas cet éloge.
ſa foibleſſe m'anéantit. Je vous trouve tou-
ıurs entre Dieu & moi. Quel obſtacle pour
ller à lui! Cachez-moi votre tendreſſe: Laiſ-
:z-moi oublier tout ce que vous ſouffrez de
ıon abſence: Soyez vous-même toute à Dieu:
ſettez votre loiſir & notre abſence à profit.
.e calice des Saints ſe boit d'abord avec amer-
ıme; mais la perſévérance l'adoucit. Votre
mour ſe ſert de la piété pour me rappeller au-
rès de vous. Heloïſſe, défiez-vous de ce de-
r, il m'eſt ſuſpect. Fuyez, dit l'Apôtre. Et
omment vous oublierois-je en vous voyant,
ıuis qu'en votre abſence je ne ſonge qu'à
ous?

Vous me demandez pourquoi je vous preſſai
:e faire des vœux avant que de m'engager! Je
ıe puis vous rien cacher, Heloïſſe, en voici
: ſecret.

Quand votre Oncle eut fait de moi un exem-
ıle aux téméraires Amans, ma foibleſſe me ren-
lit jaloux. Je crus que ne trouvant en moi que
les deſirs, vous chercheriez ailleurs un amour
ılus ſolide. L'amour croit ce qu'il craint. Je
'oulus me raſſurer, & vous preſſant de faire
les vœux, j'aimai mieux vous perdre que de
ıazarder de vous partager, & je remis à faire
'rofeſſion juſqu'à ce que vous euſſiez fait la vô-

re, pour avoir la liberté ſi vous euſſiez réſiſté à faire ces vœux, de vous ſuivre par-tout, pour faire le bonheur de votre vie, ſi vous m'aviez toujours aimé, ou pour être votre bourreau, ſi vous aviez été infidelle. Cet amour eſt intereſſé, je l'avoue: mais quel eſt l'amour qui ne l'eſt point? Aime-t-on pour aimer ſeulement? J'éprouve depuis long-tems qu'on peut aimer ſans jouiſſance: mais il n'eſt pas au pouvoir du cœur d'aimer long-tems ſans être aimé; & je ſens à la honte de ma paſſion, que mes chaines ſe fortifient des vôtres. Aidons-nous à nous guérir. Vous êtes l'Epouſe de JESUS-CHRIST. La dignité de votre état vous doit donner le courage d'en remplir les devoirs. Je vous aurois diſputée à un homme; mais il faut vous ceder à Dieu à qui vous appartenez, & faire par cet effort le plus cruel ſacrifice qu'un cœur tendre lui puiſſe offrir. Vous avez été la victime de mon amour, devenez celle de ma piété. Ecoutez ce que Dieu demande de vous. Il eſt de ſa grandeur de ne trouver dans l'homme d'autre fondement de ſa miſericorde que la foibleſſe humaine. Gémiſſons de la nôtre au pied de ſes Autels. Il n'attend de nous pour mettre fin à nos maux, que de voir nos cœurs contrits & humiliez. Que notre pénitence ſoit auſſi publique, que nos crimes l'ont été. Nous ſommes l'exemple & l'excuſe de la mauvaiſe conduite de la jeuneſſe. Apprenons à notre ſiecle & à la poſtérité, que la réparation de nos égaremens en a mérité le pardon, & faiſons admirer en nous les prodiges d'une grace qui aura pu triompher de l'amour. Ne vous effarouchez point de quelques retours de tendreſſe, c'eſt un ſujet de mériter que de la vaincre. Apprenez de votre

mi-

iſere à ſupporter les défauts de vos Sœurs. ongez pour me haïr que j'ai ſéduit votre inocence, que j'ai gâté votre réputation, que ai hazardé votre ſalut. Ne me pardonnez plus ar amour: ayez beſoin du Chriſtianiſme pour ublier tout le mal que je vous ai fait. La Proidence nous veut ſauver, ne l'en dédiſons pas, eloïſſe. Ne m'écrivez plus. Voici la dernie- Lettre que vous aurez de moi; mais en quelue lieu que je meure, j'ordonnerai que mon orps ſoit porté au Paraclet. Ce ſeront des rieres, & non des larmes, dont j'aurai beſoin lors. Pleurez aujourd'hui pour éteindre nos eux; & ſi les vôtres ne l'étoient pas encore uand je mourrai, ma mort, peut-être plus loquente que moi, vous apprendra qu'une ule choſe eſt digne d'être aimée, que l'on eut aimer éternellement.

REPONSE

D'HELOÏSSE A ABELARD,

une Lettre qui commence par : *Heloïſſæ dilectiſſimæ Sorori ſuæ in Chriſto, Abælardus Frater ejus in ipſo.*

QUOI ſongez vous, Abelard, de mettre contre l'ordre des choſes, mon nom avant vôtre au commencement de votre Lettre? e n'ai que faire de tant d'honneur, je ne veux e vous que de l'amour. Avez-vous oublié que ſuis votre Religieuſe, votre Servante, votre ille, votre Femme? Ingrat, vous ſouvenez-ous bien que je vous devrois tenir lieu de tout! Mais non; tout de moi vous eſt à charge,

juſqu'à ma vie. Vous me parlez de votre mort pour avancer la mienne; car vous ſavez bien qu'il me ſeroit moins doux de vous ſurvivre que de mourir entre vos bras. Ne m'affligez donc plus de cette horrible penſée: à chaque jour ſuffit ſon mal. Ne ſongez qu'à vivre, mon cher Abelard; mais ne vivez que pour moi. Il ne me reſte plus de plaiſir que de le deſirer toujours, & de le croire quelquefois, & vous ne voulez pas me laiſſer ſeulement ces momens de joye. O que vous m'êtes cruel, Abelard! La fortune a épuiſé tous ſes traits à me faire du mal, perſonne ne la doit plus craindre; & vous ſeul qui pouvez me conſoler de tous mes maux, ne m'épargnez pas le plus ſenſible, qui eſt la penſée de vous perdre.

Quand je fais réflexion aux différens états de ma vie, je trouve que la fortune n'a point gardé de meſure dans le bien & dans le mal qu'elle m'a fait. Vous m'avez aimée ſans bornes, & je n'avois rien alors à deſirer. Vous m'abandonnez ſans ſujet, je n'ai plus qu'à mourir de douleur. Les feux dont je brûle encore pour vous n'ont jamais été ſi vifs. Vous le ſavez, & vous vivez tranquille! Eſt-ce vous Abelard? eſt-ce vous? Par combien d'amour, de délicateſſe, de plaiſir, & de douleur m'avez-vous fait paſſer? D'autant plus malheureuſe aujourd'hui, que ma grande jeuneſſe ne me laiſſe point eſperer de voir bien-tôt finir ma vie & mes malheurs! Je vous plaindrois, mon cher Abelard, ſi j'étois moins à plaindre. Vous avez ſouffert, il eſt vrai, dans un mariage légitime la peine de l'adultere, & j'en ſuis cauſe; mais vous êtes trop vengé par tout l'amour dont je ne puis me guérir pour vous: vous n'êtes plus malade, &

je

e meurs. Les crimes de ma jeuneſſe ſe-
nt bien effacez, ſi ce que je ſouffre pour
avec ardeur, je le ſouffrois pour Dieu ſans
nure. Je lui promets ſouvent de le faire,
ne le puis jamais. Je vous en demande les
ens, & je ſuis outrée de douleur quand
êtes aſſez inſenſible pour me les donner.
z-vous ſu aimer, Abelard? Pourquoi me
z-vous ſi bien appris, ou pourquoi ne l'ai-
is oublié comme vous? Je ſouffre à tous
omens de ma vie ce que vous avez ſouf-
ne heure de la vôtre pour moi; & croyant
quefois ſatisfaire à Dieu, je trouve que je
tisfais qu'à vous.
! qu'il eſt vrai que le cœur de l'homme eſt
nétrable! A peine mon eſprit peut-il dé-
r & ſuivre ſes mouvemens pour vous les
indre. Quelques heures du jour je croi
evoir le néant du monde & ſes faux plai-
Je dis avec Saint Paul dans ces momens de
e: Qui me délivrera de ce corps de mort?
vertu me paroît ſeule pouvoir faire le bon-
parfait des créatures. Un moment après
éflexions je croi avoir rêvé: je vous en fais
ration: je ne fais cas de la vie que pour ai-
je ne trouve d'adorable que vous; & dans
ranſports je m'écrie: Amour, tous les au-
plaiſirs ne valent pas tes peines.
n'eſt pas juſqu'à mes ſonges qui ne me ren-
préſens tous les plaiſirs que vous m'avez
iez. Voilà l'état de mon ame. Je prie Dieu,
rrite, je l'offenſe, je l'appaiſe, je lui repro-
vos maux & les miens; & enfin, mon cher
ard, je ſuis toujours foible, & toujours à
. Je ſauve les apparences, il eſt vrai; vous-
e y êtes trompé: mais connoiſſez mieux

mon cœur, Abelard; mon corps eſt chaſte, mais mes deſirs ne le ſont pas. Je ne mérite point vos louanges, je crains même de les mériter. Enfin, de quelque côté qu'on me regarde, je ſuis digne de pitié. Priez pour moi, Abelard: mais que ferois-je ſi vous étiez exaucé? Pourrois-je ne vous plus aimer? Cela n'eſt pas poſſible. Amour, je m'abandonne à vous: Mais helas! que deviendront ces vœux que j'ai faits d'être toute à Dieu? Divinité ſuprême, éclairez moins mon eſprit, ou donnez plus de force à mon cœur. Adieu.

CCV. LETTRE.

Du Premier-Préſident de Dijon au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 16 Avril 1687.

J'AI bien eu de la joye, Monſieur, de recevoir de vos nouvelles, & de voir que vous vous portez aſſez bien pour prétendre aller auſſi loin que Madame de Villeſavin. Vous avez long-tems à veiller, ſi vous ne vous endormez pas juſques-là. Cependant vous avez raiſon de regarder d'un autre œil ce long avenir, & quoi que ce que diſoit dernierement Madame Cornuel ſur cette mort (qu'elle ſe trouvoit à préſent à découvert) ſoit, ce ſemble, aſſez juſte pour elle, dont nous ne ſommes pas à vingt ans près, il eſt plus ſûr de ne pas s'endormir. Je vous cede de bien des manieres, Monſieur, & je vous reſpecte ſans envier votre aineſſe. Au reſte vous parlez comme

ıe ſi vous aviez renoncé aux grandes villes. 'eſt le moyen d'être davantage à vous, & de rer du ſilence les profits que le bruit & les afıires vous enlevent. Mon tems n'eſt pas enore venu d'y renoncer: je penſe bien toutepis qu'il eſt très bon d'avoir ces ſentimens, & ue c'eſt un effet de la grace d'y ceder & de les ıivre. Jouiſſez de votre bonheur, Monſieur, ; tranquillité allonge la vie, comme elle l'aoucit; & croyez, s'il vous plait, que les occaons de vous ſervir ſeront de vrais agrémens ans la mienne.

CCVI. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny aü Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 *Avril* 1687.

NOus croyons, la belle Comteſſe & moi, que vous avez tout au moins donné de eſprit à Heloïſſe, tant elle en a. Notre ami ;orbinelli qui connoit l'Original, dit que non, ıais que votre François a des délicateſſes & es tours que le Latin n'a pas; & ſur ſa parole ous n'avons pas cru le devoir apprendre pour voir plus de plaiſir à cette lecture; car nous ommes perſuadez, comme lui, que rien n'eſt u-deſſus de ce que vous écrivez.

* *A la Let. CCIV.*

JE ſuis perſuadé, Monſieur, que vous
tez pas ni de la profeſſion que je fais
ral de ſervir ceux qui m'employent, ni
tachement que j'ai pour un homme d
qualité, de votre mérite & de votre
pour moi. J'ai donné votre Lettre au
j'ai pris le tems d'un jour de dévotion
quel il ſemble que le ſouvenir des ſe
l'oubli des fautes légeres & la compaſſio
encore de plus grands effets ſur le cœ
Prince auſſi bon & auſſi juſte que le nôtre
Lettre a été bien reçue & j'en eſpere un
ſuccès. Comme Monſieur votre fils s'
du pendant ce tems-là fort aſſidu, il
poſſible que la lecture de votre Lettre &
ſence de Monſieur votre fils qui a du
des ſervices, ne faſſe ſon effet.

CCVIII. LETTRE

De Madame de Sevigny au C

Bourdaloue. J'ai vu Monſieur d'Autun, qui a reçu votre Lettre, & le fragment de celle que je vous écrivois *. Je ne ſai ſi cela étoit aſſez bon pour lui envoyer ici: ce qui eſt bon à Autun, pourroit n'avoir pas les mêmes graces à Paris. Toute mon eſperance eſt qu'en paſſant pas vos mains, vous l'aurez raccommodé; car ce que j'écris en a beſoin. Quoi qu'il en ſoit, mon Couſin, cela fut lu à l'Hôtel de Guiſe; j'y arrivai en même tems; on me voulut louer, mais je refuſai modeſtement les louanges, & je grondai contre vous & contre Monſieur d'Autun. Voilà l'hiſtoire du fragment. Vos réflexions † ſont triſtes & juſtes ſur la déroute de la Maiſon de Crequi. Canaples reſte ſeul de trois freres après toutes ſes tribulations & tous ſes maux, que vous marquez ſi bien. Mais il y a un petit Blanchefort reſte du naufrage, revenu glorieux de Hongrie; beau, bien fait, ſage, honnête, poli, & affligé ſans être abattu des malheurs de ſa Maiſon, qui trouve tous les chemins bien préparez à le recevoir agréablement dans le monde. Il fera peut-être une auſſi grande fortune que ſes Peres, ſe voyant préſentement à la hauteur de tous les autres. Rien, à mon avis, n'eſt meilleur pour être honnête homme que d'avoir à recommencer une fortune toute entiere.

Je ſuis perſuadée comme vous que la deſtinée de la pauvre Ducheſſe d'Etrées auroit été changée, ſi elle avoit été attachée à la vôtre. La dignité lui a porté malheur, & l'a livrée à l'apoplexie, qui a commencé à l'attaquer par la perte de ſon aimable eſprit; ce qui eſt, à mon ſens, un plus grand malheur que la mort.

Je

* *Voyez Lett.* 194. & 201. † *Voyez Let.* 184.

Je ſuis charmée & tranſportée de l'Oraiſon funebre de Monſieur le Prince, faite par le Pere Bourdaloue. Il s'eſt ſurpaſſé lui-même, c'eſt beaucoup dire. Son texte étoit : *Que le Roi l'avoit pleuré, & dit à ſon peuple : Nous avons perdu un Prince qui étoit le ſoutien d'Iſraël.* Il étoit queſtion de ſon cœur ; car c'eſt ſon cœur qui eſt enterré aux Jeſuites. Il en a donc parlé, & avec une grace & une éloquence qui entraine, ou qui enleve, comme vous voudrez. Il a fait voir que ſon cœur étoit ſolide, droit, & Chrétien. *Solide*, parce que dans le haut de la plus glorieuſe vie qui fut jamais, il avoit été au-deſſus des louanges ; & là il a repaſſé en abregé toutes ſes victoires, & nous a fait voir comme un prodige, qu'un Héros en cet état fût entierement au-deſſus de la vanité & de l'amour de ſoi-même. Cela a été traité divinement.

Un cœur droit. Et ſur cela, il s'eſt jetté ſans balancer tout au travers de ſes égaremens, & de la guerre qu'il a faite contre le Roi. Cet endroit qui fait trembler, que tout le monde évite, qui fait qu'on tire les rideaux, qu'on paſſe des éponges, il s'y eſt jetté lui à corps perdu, & a fait voir par cinq ou ſix réflexions, dont l'une étoit le refus de la Souveraineté de Cambrai, & de l'offre qu'il avoit faite de renoncer à tous ſes interêts plutôt que d'empêcher la paix, & quelques autres encore, que ſon cœur dans ces dérèglemens étoit droit, & qu'il étoit emporté par le malheur de ſa deſtinée, & par des raiſons qui l'avoient comme entrainé à une guerre & à une ſéparation qu'il déteſtoit intérieurement, & qu'il avoit réparée de tout ſon pouvoir après ſon retour, ſoit par ſes ſervi-

ices, comme à Tolhuys, Senef, &c. ſoit par
:s tendreſſes infinies, & par les deſirs conti-
uels de plaire au Roi, & de réparer le paſſé.
)n ne ſauroit vous dire avec combien d'eſprit
)ut cet endroit a été conduit, & quel éclat il
donné à ſon Héros par cette peine intérieure
u'il nous a ſi bien peinte, & ſi vrai-ſemblable-
ient.

Un cœur Chrétien. Parce que Monſieur le
rince a dit dans ſes derniers tems : que
algré l'horreur de ſa vie à l'égard de Dieu,
n'avoit jamais ſenti la foi éteinte dans ſon
œur ; qu'il en avoit toujours conſervé les
rincipes : & cela ſuppoſé, parce que le Prin-
e diſoit vrai, il rapporte à Dieu ſes vertus
ièmes morales, & les perfections héroïques
u'il avoit conſommées par la ſainteté de ſa
ort. Il a parlé de ſon retour à Dieu de-
uis deux ans, qu'il a fait voir noble, grand,
: ſincere ; & il nous a peint ſa mort avec
es couleurs ineffaçables dans mon eſprit, &
ans celui de l'Auditoire, qui paroiſſoit pen-
u & ſuſpendu à tout ce qu'il diſoit, d'une
elle ſorte que l'on ne reſpiroit pas. De vous
ire de quels traits tout cela étoit orné, il
ſt impoſſible, & je gâte même cette piece
ar la groſſiereté dont je la croque. C'eſt
omme ſi un barbouilleur vouloit toucher à
n tableau de Raphaël. Enfin, mes chers en-
ans, voilà qui vous doit toujours donner une
ſſez grande curioſité pour voir cette piece im-
rimée. Celle de Monſieur de Meaux l'eſt déja.
Elle eſt fort belle, & de main de Maitre. Le
arallele de Monſieur le Prince & de Mon-
ieur de Turenne eſt un peu violent : mais il
'en excuſe, en niant que ce ſoit un parallele,

& en diſant que c'eſt un grand ſpectacle qu'il préſente de deux grands hommes que Dieu a donnez au Roi ; & tire de-là une occaſion fort naturelle de louer S. M. qui ſait ſe paſſer de ces deux grands Capitaines, tant eſt fort ſon génie, tant ſes deſtinées ſont glorieuſes. Je gâte encore cet endroit; mais il eſt beau. Adieu, mon Couſin ; je ſuis laſſe, & vous auſſi. Je t'embraſſe, ma Niece, & ton petit de Langhac.

CCIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 26 Avril 1687.

* PERSONNE ne connoit mieux que moi, Monſieur, la grandeur & la bonté de votre cœur, & n'eſt plus convaincu de vous avoir tant & de ſi grandes obligations que je vous en ai. Vous m'en avez donné une nouvelle marque en donnant ma Lettre au Roi, à laquelle je ſuis bien ſenſible. Mais il faut que je vous ouvre mon cœur en cette occaſion, Monſieur, en vous diſant que quand le Roi m'a refuſé les juſtes demandes que je lui ai faites, je n'ai pu me perſuader que tant de châtimens fuſſent dus aux fautes dont le Roi croit me punir; mais je me ſuis mis dans la tête que Dieu a rempli le cœur de Sa Majeſté de toute la colere qu'il me témoigne, pour me châtier de mes péchez; & cette penſée m'a ſauvé du deſeſpoir.

* *Voyez Let. CCVII.*

. Il ne m'abandonnera pas assurément, & ere que ma résignation abregera mes souf- ces & qu'il me donnera la persévérance la bonne & dans la mauvaise fortune. erai toujours dans l'une & dans l'autre, nsieur, le plus fidelle & le plus reconnois- de vos amis.

CCX. LETTRE.

le Madame de M*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 12 *Mai* 1687.

CHEZ, Monsieur, que la premiere chose ue je fais en recevant vos Lettres, c'est de si elles sont bien longues, & quand elles e sont pas, j'en ai un vrai chagrin; cela vous dit en passant. Le Roi partit hier. Son age sera de vingt-cinq jours: il mène Ma- le de Bourbon que la fievre ne fait que de ter; mais à la Cour les corps ne sont pas s comme les nôtres. On soupçonne que lame la Dauphine soit grosse. Ce n'est pas e ami Hauterive qui va à Vienne, c'est Lu- an qui n'y songeoit pas. Beuvron a deux e écus de pension. Je meurs d'envie que s voyiez l'Oraison funebre de Monsieur le ice faite par le Pere Bourdaloue: nous mirons.

CCXI.

CCXI. LETTRE.

De la Marquiſe de Colligny au Comte de Buſſy.

A Toulonjon, ce 14 Mai 1687.

JE ne reçus votre Lettre que Dimanche au ſoir, Monſieur, *al gran diſpetto del filia.* Je vous promets de bien ſonger à ma ſanté, puiſque vous m'aſſurez que vous vous en porterez mieux. J'ai trouvé Alonne, aujourd'hui Toulonjon, auſſi changé de figure que de nom; rien n'eſt plus joli. On me mande de Paris que le Roi partit ſamedi, qu'il mit pied à terre à la Place des Victoires, pour voir ſa Statue & celle de la Renommée. Le Roi, Monſeigneur, Madame la Ducheſſe, Madame la Princeſſe de Conti, Madame de Maintenon, Madame de Chevreuſe, & Madame la Princeſſe d'Harcour, ſont dans le caroſſe du Roi. Le Roi a nommé Meſſieurs Voiſin, Bignon, Pommereu, d'Agueſſeau, & l'Abbé Pelletier pour aller chacun aſſiſté d'un Maitre des Requêtes dans les Provinces voir de quelle maniere on pourroit ſoulager le peuple, ſans rien retrancher au Roi; c'eſt-à-dire, empêcher les Partiſans de voler. Madame la Princeſſe eſt allée à Bourbon avec Mademoiſelle de Bourbon.

Nous avons lu l'Oraiſon funebre de Monſieur le Prince faite par Monſieur de Meaux. Je croi qu'il a bien retouché au parallele en la faiſant imprimer. Cette piece nous paroît inégale: il y a de beaux endroits, de fort médiocres, & de fort languiſſans, ſouvent de mau-

vai-

aiſes épithetes, & de méchantes expreſſions. : ne parle ainſi qu'à vous, Monſieur, parce ıe vous me l'avez ordonné, & que ſi je dis ıl, vous me le ferez connoître ſans vous oquer de moi.

CCXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 18 Mai 1687.

APRE's avoir laiſſé ma fille en état de rétablir ſa ſanté, je ſuis venu faire ici un tour, ſadame. Dans huit ou dix jours j'irai à Forans. Ce ſont des terres affermées. Cependant il y a toujours quelque choſe à faire pour : Seigneur. C'eſt proprement glaner, ce que fais. Je ne ſai ſi vous entendez ce mot. Oui ſurément, car que n'entendez-vous pas? Vo-e Niece va à Toulonjon changer d'air. J'ai ɛçu ici votre Lettre, ma chere Couſine; à quoi vais répondre.

Ce que vous écrivez auroit été bon à lire à Hôtel de Condé du tems de Voiture : à plus ɔrte raiſon à l'Hôtel de Guiſe. Monſieur d'Aın en fera le cas qu'il doit par-tout où il rece-ra de vos Lettres. Le jeune Blanchefort que ɔus me mandez qui entre ſi bien dans le mone, fera peut-être parler un jour de lui. J'ai uï dire à Paſſage, qu'il le feroit ſon héritier; & l'a fait. Il lui a laiſſé vingt mille livres de ɛnte. Cela aide bien un jeune Gentilhomme, ui vient à la Cour avec un nom & de bonnes in-

* *A la Let. CCVIII.*

nominations. Vous me connoissiez grande idée de l'union encore de Monsieur & Madame par votre journalone. Je me disois que ce que vous m'en envoyez pour me connoître. Dieu, Dieu, ma sœur, Cinquante ans & avec me paroissez belle. Pour moi je vous prie de grandes choses : vous envoyer de vos envoyez mes amusemens, qui vous réjouiront au moins. J'ai une Lettre que j'écrivis chez Madame de Boulogne, avec la renomée.

A MADAME DE BOULOGNE.

A Luzy, ce 11 Mai 1657.

Il y a, je me semble, long-temps que je vous ai écrit, ma chere sœur, parce que je prétens que ce que j'écris à ma fille, soit fait pour vous.

Cela pourtant ne se peut comparer.
Et n'entre point en parallele:
Car je pourrois bien vous manquer
Ce qui ne seroit pas pour elle.
Mais je crains comme les rigueurs.
Je vous l'ai dit en chansonnette
Que vous ne fissiez mes douceurs
Sans façon, comme la Gazette.

Il n'importe, ma chere Sœur, cela arrivera ce qu'il pourra.

Mais j'aurai toujours le plaisir
De vous dire que je vous aime
Cent & cent fois plus que moi-même:
Et si sur cela mon desir
Ne se peut jamais satisfaire,
Du moins j'aurai, ma chere Sœur,
La bonne place en votre cœur,
(Cela s'entend après mon Frere,)
C'est une assez grande faveur.

RE-

REPONSE DE MADAME DE TOULONJON.

A Toulonjon, ce 23 *Mai* 1687.

La Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, mon cher Frere, m'a donné tant de plaiſir, que ne croyant pas par une Lettre vous bien expliquer tout ce que je ſentois là-deſſus, j'avois d'abord réſolu d'attendre votre retour pour vous le dire moi-même. Mais tout d'un coup il m'a pris une impatience de vous répondre, à laquelle je n'ai pu réſiſter. Je vous dirai donc en vers, ſeulement pour cette fois, ce que je penſe.

Je crains d'avoir le cœur ſerré,
Deux n'y ſauroient tenir à l'aiſe :
Vous auſſi, ſans qu'on vous déplaiſe,
Ne ſouffrez pas d'être preſſé.
Mais je vous offre une autre place
Où vous tiendrez le premier rang.
Vous n'aurez point de concurrent
A tout le moins qui vous efface;
Et vous recevrez plus d'honneur,
En tenant ceci pour maxime :
Qu'il vaut mieux primer dans l'eſtime,
Que de ſeconder dans le cœur.

CCXIII. LETTRE.

Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31 *Mai* 1687.

IL faudroit n'avoir été jamais été à la campagne, pour ignorer la ſignification du mot *glaner.*

glaner. C'eſt une petite conſolation que la Providence donne aux pauvres dont nous ſommes l'exemple, quand nous allons ramaſſer de petites parties égarées. Je ne ſai comment vous vous trouvez de vos terres. Pour moi, mon Couſin, je trouve qu'il n'y a que vivre dans les nôtres qui pût nous tirer d'affaires. Mais quand on eſt engagé ailleurs, il eſt comme impoſſible de tranſporter nos revenus.

Nous attendons le Roi dans ſix jours. Il a vu ces merveilleuſes *fortifications* de Luxembourg, & ſes nouveaux Sujets l'ont vu en très parfaite ſanté. Monſieur de Lavardin n'eſt pas prêt de partir. Le Pape a remis ſur pied une ancienne Bulle par où il ôte les immunitez & toutes les franchiſes aux Princes Souverains, en vertu de quoi il fait faire le procès aux criminels qui ſe ſont trouvez dans le Palais de la Reine de Suede. Vous voyez bien qu'il faut que cette fuſée ſoit démêlée avant le départ de l'Ambaſſadeur. J'embraſſe ma chere Niece, & je comprens le plaiſir qu'elle peut trouver à changer d'air, pourvu que ce ſoit pour un peu de tems; elle en trouvera votre converſation plus agréable. On s'accoutume quelquefois trop aux meilleures choſes, & on en ſent mieux le prix en s'en éloignant un peu; je dis un peu, car il lui ſeroit trop cruel de n'être pas avec vous quand elle y peut être. Demandez à notri ami Corbinelli ſi je dis vrai. Au reſte, ce que vous m'avez envoyé de vous par votre derniere Lettre, me plait fort. Mon Dieu! mon Couſin, que vous avez d'eſprit! & quel dommage que vous n'ayez été heureux! Car la proſpérité qui fait toujours briller, nous auroit donné le plaiſir de voir ce que vous euſſiez fait avec elle.

Il eſt vrai auſſi que vous n'auriez pas eu
)iſir de vous amuſer comme vous faites.
s auriez fait de plus grandes choſes qui au-
nt élevé votre Maiſon; mais vous n'auriez
eu lieu de réjouïr vos amis. C'eſt-là qu'on
dire qu'à quelque choſe malheur eſt bon.
: moi, je vous admire.
a fille vous fait bien des amitiez. Il me
)le vous avoir déja mandé qu'après avoir
a belle Madelonne, elle étoit enfin deve-
la Comteſſe de Pimbêche. Voilà ce que
toujours les procès.

CCXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 4 Juin 1687.

MON retour de Forleans, de Buſſy, & de
)ijon, j'ai trouvé ici votre Lettre, Mada-
qui m'a fait bien-aiſe. Je tire plus de mes
:s à proportion que vous ne tirez de Bour-
, parce que je ſuis ſur les lieux, & que
en êtes éloignée. Comme vous dites,
ame, on vit de ſes revenus quand on les
)mme ſoi-même; & tranſportez ils ne re-
nent preſque à rien. Pour ce que vous me
dez, que quand on eſt engagé à la Cour,
: comme impoſſible d'y tranſporter ſes re-
s, je vous dirai que j'en demeure d'accord.
: voulez-vous que je vous donne un reme-
cela? Faites-vous exiler, Madame, la
e n'eſt pas ſi difficile qu'on penſe; & vous
:z vos denrées à Bourbilli. Ce que vous
avez

avez fait pour vos enfans, Madame, eſt de fort bon ſens & fort humain, & même ſelon Dieu. En les établiſſant vous vous êtes inſenſiblement dépouillée des biens de la terre, que vous aurez moins de peine à quitter quand il le faudra. Je ſuis comme vous, Madame, & je ſuis prêt d'achever de me dépouiller pour mon fils quand l'occaſion s'en préſentera. Pourvu que j'aye le vivre & le vêtement, je ſuis content; & la fortune qui m'a fait du pis qu'elle a pu, n'a pu m'abbattre ni l'eſprit ni le courage. J'eſpere que je ſerai juſqu'au bout plus grand que mes malheurs, & que je ferai voir au moins par-là que je n'en étois pas digne. Cependant il eſt cruel de n'avoir point d'autre uſage à mettre ſon eſprit. Le Roi eſt bien heureux, Madame, il eſt même digne de l'être, c'eſt un grand Prince. Je vous envoye une Lettre que je lui écrivis il y a deux mois. J'attendrai encore quelque tems, après lequel ſi je n'ai aucune réponſe, je ferai un petit voyage à la Cour. Il faut que j'aye une converſation avec Sa Majeſté. C'eſt le vin émétique pour moi.

Comme le Pape eſt un grand homme de bien, il eſt fort entier dans ſes réſolutions; & quand il eſt bien perſuadé qu'il a raiſon, rien ne le ſauroit faire changer. Il eſt vrai qu'il eſt fâcheux de trouver en ſon chemin de ces Saints opiniâtres: mais ſa vie eſt ſi ſainte, que les Rois Chrétiens ſe décrieroient s'ils ſe brouilloient avec lui. Il faut dire la vérité auſſi, les franchiſes ſont odieuſes quand elles vont à rendre les crimes impunis. Il eſt de la gloire d'un grand Pape de réformer cet abus, & même de celle d'un grand Roi de ne s'en pas trop plaindre. Je croi comme vous, Madame, que votre Niece

m'a retrouvé meilleur après mon abſence. Il y a long-tems que j'ai dit ſur l'amour, & c'eſt la même choſe ſur l'amitié:

La longue abſence en amour ne vaut rien.
Mais ſi tu veux que ton feu s'éterniſe,
Il faut ſe voir & quitter par repriſe:
Un peu d'abſence fait grand bien.

La nôtre eſt trop longue, Madame; & quoique nos Lettres nous rapprochent quelquefois, je ſerois bien aiſe de vous revoir plus ſouvent. Je vous trouve encore meilleure de près que de loin. Votre Niece croit cela comme moi, & vous aſſure qu'elle n'aime, ni qu'elle n'eſtime pas une femme tant que vous. Voici ma Lettre au Roi.

SIRE,

Le méchant ſuccès de toutes les très humbles ſupplications que j'ai faites à V. M. m'auroit empêché de lui en faire davantage, ſi l'état de mes affaires ne me preſſoit de vous demander du ſecours. Je me donnai l'honneur de Vous écrire l'année paſſée, que la continuation de vos refus m'auroit mis au deſeſpoir, ſi je n'avois eu confiance en Dieu & en vous. Je ne ſaurois croire qu'un grand Roi qui fait tant de libéralitez, qui craint Dieu, qui eſt humain, & qui même a reſſenti depuis peu les infirmitez humaines, abandonne un homme de qualité, des plus anciens & des principaux Officiers de ſes Armées, que V. M. a pris ſoin de redreſſer par une longue pénitence. Car enfin, SIRE, *mon retour à Dieu eſt l'ouvrage de vos mains. Ayez donc pitié de moi. Faites que je vous doive la vie, com-*

comme j'eſpere vous devoir un jour mon ſalut. Au nom de Dieu, SIRE, *ſecourez-moi. Quand je ne vous aurois jamais ſervi; quand j'aurois été payé de tous mes appointemens de Meſtre de Camp Général; quand vous ne m'auriez pas pardonné il y a cinq ans ma mauvaiſe conduite, vous m'aſſiſteriez ſeulement comme un homme de qualité qui en a beſoin; vous,* SIRE, *qui faites vivre tant de gens qui ne vous ſont conſiderables que par leur miſere. Mais enfin quoi que V. M. faſſe je l'aimerai toujours. Pardonnez ce mot au zèle qui m'emporte, puiſque je ne laiſſe pas d'être avec tous les reſpects les plus ſoumis, &c.*

Sous quelque forme que la belle Madelonne me paroiſſe, je la plaindrai ſi elle veut; mais je l'aimerai toujours, quand elle ne voudroit pas.

CCXV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17 Juin 1687.

JE ne m'amuſerai point, mon Couſin, à répondre à vos réponſes, quoique ce ſoit la ſuite d'une converſation. Je veux commencer par vous dire avec douleur, que vous avez perdu votre bon & fidelle ami Monſieur le Duc de Saint-Aignan. Sept ou huit jours de fievre l'ont emporté, & l'on peut dire qu'il eſt mort bien jeune, quoiqu'il eût, à ce qu'on dit, quatre-vingts ans. Il n'a ſenti ni dans l'humeur, ni dans le corps les triſtes incommoditez de la vieil-

ieilleſſe. Il a toujours ſervi le Roi à genoux, vec cette diſpoſition que les gens de quatre-ingts ans n'ont jamais. Il a eu des enfans de-uis deux ans. Enfin tout a été prodige en lui.)ieu veuille le récompenſer de ce qu'il a fait our l'honneur & pour la gloire du monde! J'ai nti vivement cette mort par rapport à vous. vous a aimé fidellement. Vous étiez ſon fre-: d'armes, & la Chevalerie vous uniſſoit. Il ous a rendu des ſervices que nul autre Cour-ſan n'auroit oſé, ni voulu vous rendre. Il a it profeſſion d'une amitié qui n'a point eu exemple depuis long-tems. Il avoit un air & ne maniere qui paroit la Cour. Quand la mo-: viendroit de faire des paralleles dans les raiſons funebres, je n'en ſouffrirai jamais ins la ſienne: car il étoit aſſurément unique ı ſon eſpece, & un grand Original ſans copie. Nous avons lu avec douleur ce que vous avez rit au Roi. En voulant le toucher vous nous ez pénétrez. Ce n'étoit pas à moi que vous ſiez. Plût à Dieu que cette Lettre eût fait : le cœur de Sa Majeſté l'effet qu'elle a fait ns le nôtre! Ce que vous lui repréſentez en : bien digne. Il y a des endroits touchans, des tours pour le porter à vous ſecourir, qui ſont que trop ſinguliers, trop preſſans, & trop ritables: c'eſt ce qui nous tue. Cette Lettre été reçue, & ce n'eſt pas la faute de votre uvre ami ni la vôtre, ſi elle ne vous attire pas s graces. Il eſt vrai que vos malheurs, quoique s grands, ſont au deſſous de votre courage. Adieu, mon cher Couſin, je finis en vous em-aſſant & cette chere Colligny. Si nous ſom-:s aſſez heureux pour vous revoir ici, nous aurons une véritable joye, & nous vous fe-

rons demeurer d'accord que ſi quelquefois un peu d'abſence fait grand bien, une trop longue fait grand mal. La belle Comteſſe eſt contente, & ravie que vous l'aimiez ſous toutes ſortes de noms. Elle vous ſupplie Pere & Fille de continuer, elle le mérite par la maniere dont elle eſt pour vous.

De Monſieur de Corbinelli.

Je ſerois ravi, Monſieur, que vos affaires vous forçaſſent de venir ici. En attendant je vous fais mon compliment ſur la mort de Monſieur le Duc de Saint-Aignan. Vous y perdez un véritable ami, choſe rare en tout tems, mais ſur-tout en ce ſiecle.

CCXVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 20 Juin 1687.

VOUS avez eu raiſon, Madame, d'interrompre nos converſations pour me parler de mon cher ami. Pour moi j'en parle à tout le monde; mais je vous veux dire ſur ſon ſujet des choſes que je ne dis point aux autres. Il y a plus de quarante ans que nous étions freres d'armes, comme vous dites, & cette amitié dura quinze ou ſeize ans ſans avoir de commerce enſemble. Il y a trente ans que nous nous raſſemblames à la Cour, lui premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, & moi Meſtre de Camp Général de la Cavalerie. Ce fut dès

ce

ce tems-là que mon ami me trouvant perſécuté de mauvais offices auprès du Roi, commença à déclarer à Sa Majeſté, qu'il étoit mon ancien ami, & qu'il lui répondoit non ſeulement de ma fidélité à ſon ſervice, mais de mon reſpect infini pour ſa Perſonne. Pendant les treize mois que je fus en priſon, il ne ſe paſſa point de ſemaine qu'il ne dît quelque choſe au Roi ſur mon ſujet, & ſouvent avec une hardieſſe pardonnable ſeulement à l'amitié qu'il avoit pour moi. Voilà l'ami que j'ai perdu, Madame: jugez s'il y a un homme plus à plaindre que moi, ni un homme plus à eſtimer que lui. Car enfin, avec tout le mérite qu'il avoit à mon égard, il avoit de l'eſprit, un courage extraordinaire, & un cœur comme l'ont les grands Rois. Je ſuis ravi, Madame, que vous ayez trouvé ma Lettre au Roi à votre gré: pour moi, j'en ai été bien content auſſi. Feu mon pauvre ami me manda que Sa Majeſté lui en parut touchée: juſqu'ici cela ne me paroît pas. Adieu, ma chere Couſine, je ne croyois pas pouvoir vous aimer plus que je fais; cependant la mort de mon pauvre ami m'a laiſſé vuide une partie de mon cœur, que je ne ſaurois mieux remplir que de vous. Les amis qu'on perd nous rattachent encore plus à ceux qui nous reſtent. Votre chere Colligny vous tient bien chere auſſi: elle & moi nous aimons fort Madame de Grignan; & nous ne le cedons pas même à Madame ſa mere, ni à Monſieur ſon mari.

CCXVII. LETTRE.

De la Marquiſe de *** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Juin 1687.

J'AI de la peine, Monſieur, à vous parler de la mort du pauvre Monſieur de Saint-Aignan, car je ſai la douleur que vous en aurez. Il eſt mort d'une groſſe fievre qui auroit emporté un homme de trente ans. Sa fermeté a paru juſqu'aux derniers momens de ſa vie. Sa femme s'alla mettre aux filles de Saint Joſeph, & Madame de Claire vint prendre ſes enfans. Monſieur & Madame de Beauvilliers ſont à Bourbon.

CCXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Beauvilliers.

A Chaſeu, ce 26 Juin 1687.

VOus auriez raiſon, Monſieur, de croire que j'aurois perdu l'eſprit ou la vie, ſi je ne vous diſois, ſur la perte que vous venez de faire de Monſieur votre pere, que ſi Dieu ne me ſoutenoit, je ſerois au deſeſpoir. C'eſt-là le comble de mes diſgraces, & où j'aurois grand beſoin d'une vertu pareille à la vôtre. Je vous demande pardon, Monſieur, ſi je ne vous parle que de ma douleur, mais vous ne doutez pas que

que je ne prenne part à la vôtre; car outre que vous êtes le fils du meilleur ami que j'euſſe au monde, vous m'avez toujours donné des marques de l'honneur de votre amitié. Continuez-les moi, Monſieur; remplacez-moi, s'il vous plait, l'ami que je viens de perdre; & croyez que je n'aurai pas moins pour vous que j'ai eu pour lui, d'eſtime, de reſpect, de tendreſſe & de reconnoiſſance, & que je ne ſerai pas moins, Monſieur, &c.

CCXIX. LETTRE.

De Monſieur Jeannin de Caſtille au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Juillet 1687.

IL m'auroit été plus avantageux, Monſieur, d'avoir reçu l'honneur de ſaluer le Roi un peu plutôt, puiſque j'en aurois joui plus long-tems, & que cela m'auroit aidé à ſortir plutôt de mes affaires. Mais il vaut mieux tard que jamais, & comme vous dites fort bien, Monſieur, le tems finit toutes choſes & nous finiſſons auſſi. Cependant je vous remercie des marques que vous me donnez de votre amitié en cette occaſion, vous aſſurant qu'on n'en peut avoir plus de reconnoiſſance que j'en ai. On m'a dit que le Roi avoit mis auprès de Monſieur le Duc de Bourgogne le fils ainé du ſecond lit de Monſieur le Duc de Saint-Aignan; que Sa Majeſté a voulu qu'on fît le ſecond Chevalier de Malte, avec deux mille livres de penſion qu'il lui donne & douze mille livres à ſa mere. Le Duc de Beauvilliers a envoyé à ſa belle-mere dix mille francs pour ſon deuil.

CCXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Paris, ce 10 *Juillet* 1687.

JE vous écrivis il y a quelque tems, Monſieur. Après la perte que je viens de faire de mon ami Saint-Aignan, je ſuis plus diſpoſé à craindre ſur la moindre interruption du commerce que j'ai avec mes amis; ce n'eſt pas que celui que je regrette ne fût bien plus vieux que vous, mais on meurt à tout âge. Eclairciſſez-moi donc promptement de l'état où vous êtes, & croyez que vous êtes toujours mon bon ami.

CCXXI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 *Juillet* 1687.

ON ne peut faire un plus beau & un plus juſte panégyrique, mon Couſin, que celui que vous faites * de votre preux & de votre généreux ami le feu Duc de Saint-Aignan. Vous nous faites voir en même tems un cœur plein de tendreſſe & de reconnoiſſance, qui mérite auſſi qu'on faſſe votre éloge. Je ſentis d'abord cette perte pour l'amour de vous; & quelque ſenſible que vous y ſoyez maintenant, vous la ſentirez encore davantage ſi vous venez en ce païs-ci, ne trouvant plus cet admirable ami entre le Roi & vous. Je garderai ſoigneuſement la Lettre qui contient l'éloge ſans parallele de votre gé-

* *Leure CCXVI.*

généreux ami. Elle fait connoitre la perfection de vos deux cœurs, & elle me ſert comme d'une promeſſe qui me fait tenir dans votre amitié une partie de celle que vous aviez pour Monſieur de Saint-Aignan. Cette ſucceſſion d'un côté eſt fort triſte, mais de l'autre fort agréable. La Gazette vous aura fait ſavoir l'élévation de Monſieur de Bouflers & de tous les autres. Pour moi je me fuſſe bien paſſée de vous le dire : c'eſt un redoublement de malheur d'en voit tant d'autres heureux. N'eſt-il pas vrai, ma chere Niece? Les Italiens diſent ſagement : *Non ti invido, no; ma piangi al mio.*

Je ne ſai ſi j'en demeure là, moi; car il me ſemble que non ſeulement je me plains, mais encore que j'envie les autres. La morale ſevere de notre ami Corbinelli me va gronder : je m'enfuis.

CCXXII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Août 1687.

QUI vous eût dit, Monſieur, il y a quinze ans, que cet Abbé de Choiſy votre voiſin, ſeroit un jour votre Confrere? Vous ne l'euſſiez jamais cru en liſant ſes Lettres; & même en liſant celle-ci, pourrez-vous croire que Meſſieurs de l'Académie, tous gens de bon ſens & de bon eſprit, aient voulu mettre ſon nom dans la même Liſte que le vôtre? Conſolez-vous, Monſieur, il faut bien qu'il y ait des ombres dans les Tableaux. Les uns parlent, les autres écoutent, & je ſaurai fort bien me

taire, ſur-tout quand ce ſera à vous à parler. Venez donc quand il vous plaira, vous ne me trouverez point dans votre chemin. Quoique ma nouvelle dignité me faſſe votre égal (en Apollon s'il vous plait) je me rangerai toujours pour vous laiſſer paſſer, & je n'en ſerai pas davantage, &c.

CCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Creſſia, ce 4 Août 1687.

JE ne ſai, Madame, ſi je vous ai mandé par ma derniere Lettre, que je faiſois deſſein de venir en ce pays-ci avec votre niece de Colligny; mais enfin il y a un mois que nous y ſommes. Elle y eſt venue affermer ſes Terres, dont les grands droits marquent bien encore la Souveraineté qu'elles avoient il y a trois cens ans. En liſant les vieux titres nous y voyons l'ancienneté de cette Maiſon de Colligny. Le premier pourtant que nous trouvons, qui eſt Humbert de Colligny, vivoit en 1132. Il étoit contemporain de notre Mayeul de Rabutin. L'ancienneté eſt égale, les honneurs ne le ſont pas. Il y a eu dans Colligny deux Maréchaux de France, un Cardinal, un Duc, & un Amiral. Et quel homme que cet Amiral! Cependant ſans être Huguenot, ni ſans faire la guerre au Roi, je marche aujourdhui ſur ſes pas, dans ſes vieux Châteaux. Nous ſerons encore en ce pays-ci juſqu'au mois d'Octobre. J'y viens de perdre

un

n des mes anciens amis. Le pauvre Montau-
an, Lieutenant-Général pour le Roi dans cette
rovince, vient de mourir. On dit que Ranti
: va remplacer. On fait bonne chere à bon mar-
hé en ce pays-ci. Je m'y plairois aſſez, ſi l'on
avoit commerce avec les autres gens; mais il
'y a point de poſtes qu'à dix lieues d'ici: il ne
iſſe pas d'y avoir des gens qui ont de l'eſprit.
n de ceux-là me dit hier un Madrigal que je
ouve joli. Voici ce que c'eſt. Sur ce que Mon-
eur le Prince d'aujourd'hui avoit dit qu'il n'a-
oit rien vu qui lui plût ſur le ſujet de feu Mon-
eur ſon pere, & qu'il donneroit volontiers mil-
écus de quatre vers qui lui plairoient; l'Ab-
é G *** fit ceux-ci:

Pour exprimer tant de vertus,
Tant de combats, & tant de gloire,
Mille écus! rien que mille écus!
Ce n'eſt pas deux ſols par victoire.

: ne ſai s'il a eu les mille écus; mais il les mé-
te. Si vous aviez déja vu ce Madrigal, Ma-
ame, il ne vous déplaira pas de le revoir. Si
ous ne le ſaviez pas, vous ſerez bien aiſe de
pprendre. Voilà auſſi un petit Rondeau que
vous envoye; c'eſt toujours pour Madame
: Toulonjon.

RONDEAU.

C'eſt trop long-tems tarder à vous écrire,
mable Iris, il faut enfin vous dire,
e mon eſprit eſt tout en defarroi
votre abſence, & qu'encor je prévoi
'à l'avenir je n'y pourrai ſuffire.

Deux mois d'abſence à quiconque ſoupire,
C'eſt plus d'un an de peine & de martyre.
C'en eſt bien plus, c'eſt un ſiecle pour moi.
C'eſt trop long-tems.

Le tems eſt cher à tout ce qui reſpire,
Mais le Barbon ſous l'amoureux Empire
Eſt plus preſſé d'en faire un bon emploi.
Toujours vous voir, je m'en fais une loi:
Etre un moment ſans voir ce qu'on deſire,
C'eſt trop long-tems.

Un peu de vers, un peu de proſe, un peu de livres, un peu de converſation, un peu de vieux titres: voilà comment ſe paſſe la vie, qui eſt auſſi longue ainſi & plus tranquille qu'en gouvernant les Etats. Adieu, ma chere Couſine, j'aime fort à vous écrire; mais je voudrois pourtant bien vous revoir.

CCXXIV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Creſſia, ce 6 Août 1687.

JE ne doutois pas, Madame, que vous n'euſſiez fait réponſe à ma derniere Lettre de Chaſeu; je viens de la recevoir: cependant je vous écrivis d'ici il y a deux jours. Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez contente de mon cœur ſur le ſujet de mon pauvre ami, & je vous confirme la donation de la place qu'il y avoit. Il eſt vrai,

* *Lettre CCXXI.*

vrai, Madame, que je ne trouverai jamais un Saint-Aignan entre le Roi & moi. Je n'ai point vu la Gazette; ainſi je ne ſai ce qu'on a fait pour Monſieur de Boufflers & pour les autres. Au commencement de ma diſgrace je ſentois vivement ces élévations; je n'étois pas encore bien tué: mais le tems & ma réſignation m'ont donné le coup de grace; & les Maréchaux de France que l'on fait préſentement me font auſſi peu de peine, que ceux que fit Henri IV. ou que ceux que fera Monſieur le Duc de Bourgogne. Votre Niece qui a préſentement une grande douleur de-dents, dit qu'elle eſt pour la ſanté ce que les Italiens ſont pour la fortune; qu'elle n'envie pas ceux qui ſe portent bien, mais qu'elle ſe plaint ſeulement. Encore une fois, Madame, je vous aſſure que je ne ſerai point abattu, s'il eſt poſſible que je ne trouve point le Roi touché de mes malheurs. Dieu ne m'a pas encore abandonné dans mes afflictions, j'eſpere qu'il m'aſſiſtera de ſes graces juſqu'au bout.

CCXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Colligny, ce 19 Août 1687.

* RIEN au monde n'étoit plus vrai-ſemblable il y a quinze ans, Monſieur, que vous ſeriez un jour un digne Académicien. Je n'en connois point qui mérite mieux de l'être que vous. Vous aviez déja un beau feu dans l'eſprit quand vous étiez mon voiſin, & mon ami. Aujourd'hui que vous n'êtes plus que mon ami, & mon

* *Voyez Let. CCXXII.*

mon confrere, l'âge a règlé cette vivacité, & vous a donné pour plaire tout ce qui pouvoit vous manquer. Je n'étois pas ſur les lieux pour vous donner ma voix, mais je bats les mains ſur votre élection & j'ai peine à m'empêcher de faire compliment à Meſſieurs de l'Académie ſur le choix qu'ils ont fait de vous. Je vous aſſure que mon eſtime pour vous n'eſt pas moindre que mon amitié, & que je ſerai toujours à vous du meilleur de mon cœur.

CCXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Colligny, ce 27 Août 1687.

JE penſois finir notre abſence par le Rondeau que je vous ai envoyé, ma chere ſœur, mais je vois bien que je n'aurai encore que trop de tems pour vous écrire en proſe. Au reſte, ma chere ſœur, votre remede m'a preſque guéri, j'entends du bras. Je vous en rends mille graces; & à ce propos je vous veux conter ce que fit Marot après la bataille de Pavie.

Marot, un des Valets de Chambre de François Premier, ayant été bleſſé au bras à la bataille de Pavie, écrivit à une femme qu'il aimoit en France, le détail de cette journée, & comment il y avoit été bleſſé; & après avoir badiné ſur les bleſſures que lui avoient fait ſes amis & ſes ennemis, il finit ſa Lettre comme je vais finir la mienne:

Celle du bras journellement s'amende:
Celle du cœur, je vous la recommande.

CCXXVII.

CCXXVII. LETTRE.

Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Colligny, ce 27 Août 1687.

vous m'aimez toujours, Madame, vous devez être en peine de n'avoir point eu de s nouvelles depuis deux mois que je ſuis en mté. Je vous pardonne de ne m'y avoir pas ıvé, c'eſt un pays de traverſes, d'où les tes n'approchent pas de dix lieues. C'eſt ırtant le lieu d'où je vous écris, dont le n a tant fait de bruit en France il y a ſix-gts ans. Cette Terre a été entre les mains trop grands Seigneurs, pour être en bon :. Nous avons trouvé dans les papiers de te Maiſon une Louiſe de Montmorency ır du grand Connêtable, & mere de l'A-al, qui étoit une fort habile femme. Si enfans avoient eu autant de conduite qu'el-nous n'aurions pas tant de peine à recher-r aujourd'hui les droits perdus ou égarez ſon arriere-petit-fils dans cette Terre. Je ſuis déja réjoui avec vous, Madame, de ieutenance de Roi que Sa Majeſté a don-à Monſieur votre fils. Le grand Connê-le n'étoit que Gendarme à l'âge qu'il a. Il dans le chemin de tous les honneurs de la rre, & il a un nom qui fait bien valoir le tite.

CCXXVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Septembre 1687.

JE viens de recevoir vos Lettres de Creſſia*, mon cher Couſin, qui m'ont donné quelque conſolation, car je ſuis accablée de triſteſſe; j'ai vu mourir depuis dix jours mon cher Oncle. Vous ſavez ce qu'il étoit pour ſa chere Niece. Il n'y a point de bien qu'il ne m'ait fait, ſoit en me donnant ſon bien tout-à-fait, ſoit en conſervant & en rétabliſſant celui de mes enfans. Il m'a tirée de l'abîme où j'étois à la mort de Monſieur de Sevigny: il a gagné des procès: il a remis toutes mes Terres en bon état: il a payé nos dettes: il a fait la Terre où demeure mon fils, la plus jolie & la plus agréable du monde: il a marié mes enfans. En un mot, c'eſt à ſes ſoins continuels que je dois la paix & le repos de ma vie. Vous comprenez bien que de ſi ſenſibles obligations, & une ſi longue habitude fait ſouffrir une cruelle peine quand il eſt queſtion de ſe ſéparer pour jamais. La perte qu'on fait des vieilles gens n'empêche pas qu'elle ne ſoit ſenſible, quand on a de grandes raiſons de les aimer, & qu'on les a toujours vus. Mon cher Oncle avoit quatre-vingts ans. Il étoit accablé de la peſanteur de cet âge. Il étoit infirme & triſte de ſon état. La vie n'étoit plus qu'un fardeau pour lui. Qu'eût-on donc voulu lui ſouhaiter? Une continuation de ſouffrances? Ce ſont ces ré-

* *Voyez Let. CCXXIII. & CCXXIV.*

réflexions qui m'ont aidé à me faire prendre patience. Sa maladie a été d'un homme de trente ans, une fievre continue, une fluxion ſur la poitrine: en ſept jours il a fini ſa longue & honorable vie, avec des ſentimens de piété, de pénitence & d'amour de Dieu, qui nous font eſperer ſa miſericorde pour lui. Voilà, mon Couſin, ce qui m'a occupée & affligée depuis quinze jours. Je ſuis pénétrée de douleur & de reconnoiſſance.

Nos cœurs ne ſont point ingrats, car je me ſouviens de tout ce que la reconnoiſſance & l'amitié vous fit penſer & écrire ſur le mérite & ſur les qualitez de Monſieur de Saint-Aignan. Nous ſommes bien loin d'oublier ceux à qui nous ſommes obligez. J'ai trouvé votre Rondeau fort joli: tout ce que vous touchez eſt toujours d'un agrément qui ne ſe peut comparer à nul autre, quand même votre cœur n'eſt pas de la partie; car je comprens que la galanterie eſt demeurée dans votre eſprit, ſans que les charmes de l'aimable Toulonjon faſſent une grande impreſſion ſur votre cœur. Je ne doute pas des beaux titres que vous avez trouvez dans les Archives de la Maiſon de Colligny. Il y a bien des réflexions à faire ſur les reſtes de ces grands perſonnages dont les biens ſont paſſez en d'autres mains. L'origine de la nôtre eſt tout-à-fait belle, & dans le goût de ceux qui s'y connoiſſent. J'embraſſe ma Niece, je la plains des maux qu'elle a eus, & je l'exhorte autant qu'il eſt en moi, à ſe bien porter; car après le ſalut, je mets la ſanté au premier rang, & je prie Dieu qu'il vous conſerve tous deux. Il me ſemble que c'eſt ſouhaiter en même tems que vous m'aimiez longues années; car je m'imagine que

que nous ne nous aviſerons jamais de mettre à nos amitiez d'autres bornes que celles de nos vies.

De Monſieur de Corbinelli.

J'entendis un Sermon, Monſieur, aux Jéſuites le jour de Saint Louis, dont je voudrois vous pouvoir conter le détail & les plus beaux endroits, vous en ſeriez ſurpris. C'eſt un Pere de l'Oratoire nommé la Roche, dont le cœur eſt de roche contre les fauſſes vertus. Adieu, Monſieur, trouvez bon que j'aſſure ici Madame de Colligny de mes très humbles reſpects, & que je la faſſe ſouvenir de mon attachement pour ſa perſonne & pour ſon mérite.

De Madame de Sevigny.

Le Madrigal de Monſieur le Prince nous a paru comme à vous très joli.

CCXXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 13 Septembre 1687.

LA perte que vous avez faite de Monſieur votre Oncle, Madame, me touche ſenſiblement; & le peu de liaiſon qu'il y avoit entre lui & moi vous doit empêcher de croire qu'il y ait autre choſe que votre douleur qui m'afflige. Comme vous dites, Madame, nous ne ſommes point ingrats vous & moi. Le ſang & votre vie

vie que vous avez paſſée avec Monſieur votre Oncle, ne ſauroient vous rendre ſa perte plus ſenſible qu'à moi celle de mon cher ami Saint-Aignan, par les obligations grandes & fréquentes que je lui ai eues toutes ma vie. Dieu leur faſſe miſericorde! & je n'en doute pas, car l'Abbé de Coulanges étoit un homme de bien, & le Duc de Saint-Aignan avoit beaucoup de Religion. Vous avez raiſon de croire que la galanterie n'eſt plus que dans mon eſprit. Quand je ne ſongerois pas (comme je fais) à mon ſalut, je ſuis trop glorieux pour avoir de l'amour, ſachant bien que je ne ſuis pas aſſez aimable pour être fort aimé, quand même l'âge ne rendroit pas ma paſſion ridicule. Votre Niece a tellement pris à cœur les affaires de ſes Terres, qu'elle s'en eſt incommodée: elle a une fluxion ſur un œil pour avoir trop lu de vieux titres. Cela l'empêche de vous témoigner elle-même la part qu'elle prend à votre affliction; mais je vous aſſure qu'elle y eſt auſſi ſenſible que moi. Vous avez raiſon, ma chere Couſine, de croire que nous nous aimerons toujours, nous ne ſaurions mieux faire.

A Monſieur de Corbinelli.

J'ai bien envie, Monſieur, de ſavoir comment le Pere la Roche prêche contre les fauſſes vertus: je n'en trouve preſque point d'autres dans le monde. Pour moi je ne ſai ſi j'ai des vertus, mais je ſai bien que je n'ai rien de faux dans le cœur, non plus que dans l'eſprit.

CCXXX.

CCXXX. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24 Septembre 1687.

TOUTES vos réflexions ſur les viciſſitudes de la Cour, ſont très judicieuſes ; & comme l'eſpérance anime ceux qui la compoſent, on ne peut manquer d'y venir avec confiance, quand on conſidere les changemens qui y arrivent tous les jours. Je ne doute pas qu'il ne s'en faſſe quelqu'un en votre faveur. Le Roi donna il y a quelque tems deux cens mille francs au Controleur-Général pour achever de payer la Charge de Préſident au Mortier. C'eſt une pure gratification. Jugez de ce que fera Sa Majeſté quand vous lui repréſenterez que vous recevrez l'aquit d'une dette comme un grand bienfait. Que ſi tout cela n'aboutiſſoit à rien, nous dirons que Dieu qui donne & qui ôte tout avec juſtice, parce que tout lui appartient uniquement, aura voulu vous priver d'un bien qui n'étoit votre propre que très improprement. Venez donc, Monſieur, nous moraliſerons ſur toutes ſortes de ſujets. Je me ſuis jetté dans la politique : je repaſſe des fragmens d'hiſtoires, & de tout ce que je lis, je me forme l'idée d'Horace & je dis comme lui :

Delirant Reges, plectuntur Achivi.

Si cette règle a une exception, comme il n'y en a point de générale, c'eſt à l'égard du Roi, le modele de ceux qui viendront, quoiqu'il n'en ait eu aucun parmi ceux qui ſont paſſez. Adieu, Mon-

ɔnſieur, mes complimens à la divine Mar-
iſe que j'honore parfaitement. Madame de
/igny eſt allée à Bourbon.

CCXXXI. LETTRE.

Mademoiſelle de Rabutin qui étoit allée
emeurer avec le Comte de Rabutin ſon
frere à Vienne, au Comte de Buſſy.

A Vienne, ce 23 Octobre 1687.

Epuis que je n'ai eu l'honneur de vous écri-
re, Monſieur, ma belle-ſœur eſt accouchée
n garçon & elle m'a chargée de vous le faire
oir, ſachant que vous vous intereſſez ſi obli-
mment à tout ce qui la regarde. Cette joye
é troublée par la mort de M. ſon fils ainé du
mier lit, qui fut tué au dernier Combat don-
contre les Turcs. Elle n'en a plus qu'un de
nze ans, fort joli garçon. Elle n'en a pas été
tte pour ce chagrin : Après que mon frere fut
:i heureuſement de ce combat, il tomba ma-
e & fut à l'extrémité. Il guérit & retomba en-
e plus mal que la premiere fois. Il eſt pour-
t hors de péril. Toute la Cour de l'Empereur
a fait l'honneur de lui rendre viſite. Monſieur
)uc de Baviere qui n'en fait jamais, l'a vu deux
s. Je ne vous ſaurois aſſez dire, Monſieur,
nbien ma belle-ſœur vous eſt obligée des ſen-
ens avantageux que vous avez pour elle; ſi
is l'aviez vue, vous l'eſtimeriez encore davan-
e. Vous ne ſauriez vous imaginer combien
: aime ſon mari; cela lui donne de l'amitié
ır tout ce qui s'appelle Rabutin. Mais outre
i, elle a pour votre perſonne une eſtime & une
vé-

vénération ſans pareille. Pour nous, il n'y a point d'honnêteté que nous n'en recevions tous les jours. La jeune Princeſſe ſa fille qui eſt fort aimable, eſpere d'aller l'année prochaine en France. Elle ſe fait un plaiſir de ſonger qu'elle pourra vous y voir. Les Etats de ſon mari ſont près de Strasbourg. Il eſt de la maiſon de Brandebourg & on l'appelle le Prince de Lauffen. Adieu, mon cher Couſin.

CCXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 5 Novembre 1687.

JE ſuis fort en peine de vous, ma chere Couſine, depuis que notre Ami m'eut mandé que vous étiez allée à Bourbon. Je vous aurois plutôt témoigné mon inquiétude, ſi je n'avois été dans le deſſein d'aller à Fontainebleau, & de là à Paris, ſeulement pour vous voir. Cependant un grand rhume a rompu mon voyage; car encore que j'en ſois preſque guéri, nous ne ſommes pas dans une ſaiſon propre à voyager après un rhume conſiderable. C'eſt ce qui m'oblige de vous ſupplier de m'apprendre de vos nouvelles. Si votre mal étoit encore un rhumatiſme ſur cette main droite qui fut attaquée il y a huit ou dix ans, priez notre Ami de m'informer de l'état où vous êtes. Je vous ai aimée toute ma vie, ma chere Couſine, & nos petites brouilleries même n'ont pas été une marque que vous me fuſſiez indifférente: mais je ne vous ai jamais tant eſtimée ni tant aimée que je fais aujourd'hui. Ce qui

me

me le fait croire, c'eſt que je crains de vous perdre plus que je n'ai fait. Que ferois-je au monde ſans vous, ma pauvre chere Couſine? En qui aurois-je une entiere confiance d'être aimé? Avec qui pourrois-je rire? Avec qui pourrois-je avoir de l'eſprit? A qui parlerois-je à cœur ouvert de toutes choſes? Car la belle Madelonne qui eſt de mes amies, n'eſt pourtant pas vous, & ne vous remplaceroit pas ſur mon ſujet. Son mari & ſa famille rempliſſent tout ſon cœur & tout ſon eſprit. Il ne me reſteroit donc que votre Niece & notre Ami; & bien loin de me conſoler de vous, ils m'en feroient reſſouvenir & vous regreter davantage. Ayez ſoin de vous, ma chere Couſine, & joignez à l'interêt que vous y avez, la conſideration du repos de Madame de Grignan, & de nous autres vos meilleurs amis. J'ai eu de la Philoſophie pour me paſſer des honneurs & des établiſſemens, que je croyois m'être dûs: mais je n'en aurois point pour me paſſer de vous, il me faudroit du Chriſtianiſme tout pur.

CCXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 8 Novembre 1687.

IL y a déja quelque tems, M. R. P. qu'on a mandé à ma fille de Colligny, que le Pere Rapin étoit dangereuſement malade. L'état où j'étois alors ne me permit pas de vous demander de ſes nouvelles; j'étois moi-même très

très incommodé. Aujourd'hui que je me porte mieux, je vous ſupplie, M. R. P. de me mander l'état où il eſt, j'en ſuis bien en peine. J'aime toujours fort mes bons amis, mais il y a des rencontres où l'amitié ſe fait ſentir davantage. Mandez-moi auſſi comment vous vous portez de vos douleurs de tête, elles m'ont fait vous plaindre extrêmement. Je n'ai point appréhendé pour votre vie, & les langueurs du Pere Rapin m'ont toujours donné plus d'allarmes. Vos maux me paroiſſent venir de trop de ſanté, & les ſiens d'une défaillance de nature. Eclairciſſez-moi de tout cela, s'il vous plait, & croyez que perſonne ne prend plus de part en tout ce qui vous touche que moi.

CCXXXIV. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 *Novembre* 1687.

VOUS ſaviez déja ſans doute la perte que nous avons faite du Pere Rapin, Monſieur, & je ſuis aſſurée que vous n'en ſerez guere moins touché que moi; car je connois la bonté de votre cœur, & je ſai combien vous aimiez le Pere Rapin. Le pauvre homme eſt tombé tout à coup. Il alla au commencement de Septembre à Baſville avec ſa ſanté ordinaire qui étoit bonne & qui, aux apparences près, valoit mieux que la mienne. Dès le ſecond jour il fut attaqué d'une eſpece de légere apoplexie, qui ne lui ôta pas la connoiſſance ni la parole, mais qui le tint pourtant trois jours dans un grand aſſoupiſſe-

ɔiſſement qui fut ſuivi d'un commencement de ɔaralyſie ſur le côté droit. Sa tête s'embaraſ-à en même tems, & ſon eſprit commença à ſ'affoiblir & à s'égarer. Comme il ne ſentoit ɔoint de mal & qu'il aime fort Baſville, on ɛut peine à lui perſuader qu'il ſeroit mieux à ?aris, & on ne l'y ramena qu'en lui promettant le le remener à Baſville quand il auroit vu les Medecins. Les remedes qu'on lui fit ne ſervi-ent qu'à dégager un peu ſa tête & à lui donner ın jour ou deux libres pour ſe confeſſer. Il fut depuis dans un état pitoyable; n'ayant honte de ɔien, ne diſant mot ou parlant ſans raiſon & ans ſuite, hors quelques momens qu'il élevoit ɔon cœur à Dieu par habitude, & qu'il entroit dans des ſentimens de piété qu'on lui ſugge-roit: du reſte ne croyant point être en danger, & me diſant quelquefois qu'on ne mouroit jamais ſans fievre. Pour vérifier ſa parole, la fievre lui prit le 25 Octobre, & l'emporta le 27 dans un redoublement. Je vous ai fait ce petit détail comme à un bon ami, & je vous laiſſe à penſer quelle a été ma douleur de voir mourir le meilleur de mes amis ſans en pouvoir tirer une parole raiſonnable. C'eſt la plus grande perte que je puiſſe faire, & je vous avoue, Monſieur, que je ne ſai comment la ſoutenir. Il ſemble que Dieu ne m'ait donné de la ſanté depuis quelque tems que pour me faire ſentir davantage tout mon malheur, ou pour me le faire ſouffrir plus conſtamment. Il eſt le maitre, & nous devons nous ſoumettre à tous ſes ordres, quelque rigoureux qu'ils ſoient. Je vous demande plus que jamais la continuation de vos bonnes graces, & la permiſſion de lier avec vous un commerce d'amitié. Un ami com-

comme vous, Monſieur, eſt tout propre à me conſoler, ou du moins à me retirer de la langueur où les chagrins ſeroient capables de me jetter.

CCXXXV. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 Novembre 1687.

JE reçoi préſentement une Lettre de vous, mon cher Couſin, la plus aimable & la plus tendre qui fut jamais. Je n'ai jamais vu expliquer l'amitié ſi naturellement, & d'une maniere ſi propre à perſuader. Enfin vous m'avez perſuadée, & je croi que ma vie eſt néceſſaire à la conſervation de la vôtre. Je m'en vais donc vous en rendre compte pour vous raſſurer, & vous faire connoitre l'état où je ſuis.

Je reprens dès les derniers jours de la vie de mon cher Oncle l'Abbé, à qui, comme vous ſavez, j'avois des obligations infinies. Je lui devois la douceur & le repos de ma vie; c'eſt à lui à qui vous devez la joye que j'apportois dans votre ſociété; ſans lui nous n'aurions jamais ri enſemble; vous lui devez toute ma gayeté, ma belle humeur, ma vivacité, le don que j'avois de vous bien entendre, l'intelligence qui me faiſoit comprendre ce que vous aviez dit, & deviner ce que vous alliez dire; en un mot le bon Abbé en me retirant des abîmes où Monſieur de

* *A la Lettre CCXXXII.*

de Sevigny m'avoit laiſſée, m'a rendue telle que j'étois, telle que vous m'avez vue, & digne de votre eſtime & de votre amitié. Je tire le rideau ſur vos torts, ils ſont grands; mais il les faut oublier, & vous dire que j'ai ſenti vivement la perte de cette agréable ſource de tout le repos de ma vie. Il eſt mort en ſept jours d'une fievre continue, comme un jeune homme, avec des ſentimens très chrétiens, dont j'étois extrêmement touchée; car Dieu m'a donné un fonds de religion qui m'a fait regarder aſſez ſolidement cette derniere action de la vie. La ſienne a duré quatre-vingts ans; il a vécu avec honneur, il eſt mort chrétiennement: Dieu nous faſſe la même grace! Ce fut à la fin d'Août. Que je le pleurai amerement! Je ne l'euſſe jamais quitté, s'il eût vécu autant que moi. Mais voyant au 15 ou 16 de Septembre, que je n'étois que trop libre, je me réſolus d'aller à Vichy pour guérir tout au moins mon imagination ſur des manieres de convulſions à la main gauche, & des viſions de vapeurs qui me faiſoient craindre l'apoplexie. Ce voyage propoſé donna envie à Madame la Ducheſſe de Chaulnes de le faire auſſi. Je me joignis à elle, & comme j'avois quelque envie de revenir à Bourbon, je ne la quittai point. Elle ne vouloit que Bourbon; j'y fis venir des eaux de Vichy, qui réchauffées dans le puits de Bourbon ſont admirables. J'en ai pris, & puis de celles de Bourbon: ce mêlange eſt fort bon. Ces deux rivales ſe ſont raccommodées enſemble, ce n'eſt plus qu'un cœur & qu'une ame: Vichy ſe repoſe dans le ſein de Bourbon, & ſe chauffe au coin de ſon feu, c'eſt-à-dire, dans les bouillonnemens de ſes fontaines. Je m'en ſuis fort bien trouvée: & quand j'ai

propoſé la Douche, on m'a trouvé une ſi bonne ſanté, qu'on me l'a refuſée, & l'on s'eſt mocqué de mes craintes ; on les a traitées de viſions, & l'on m'a renvoyée comme une perſonne en parfaite ſanté. On m'en a tellement aſſurée, que je l'ai cru, & je me regarde aujourd'hui ſur ce pied-là. Ma fille en eſt ravie, qui m'aime, comme vous ſavez. Voilà, mon cher Couſin, où j'en ſuis. Votre ſanté dépendant de la mienne, en voilà une grande proviſion pour vous. Songez à votre rhume ; & comme cela, faites-moi bien porter. Il faut que nous allions enſemble, & que nous ne nous quittions point. Il y a trois ſemaines que je ſuis revenue de Bourbon ; notre jolie petite Abbaye n'étoit point encore donnée ; nous y avons été douze jours : enfin on vient de la donner à l'ancien Evêque de Nîmes, très ſaint Prélat. J'en ſortis il y a trois jours, toute affligée de dire adieu pour jamais à cette aimable ſolitude que j'ai tant aimée : après avoir pleuré l'Abbé, je pleure l'Abbaye. Je ſai que vous m'avez écrit pendant mon voyage de Bourbon ; je ne me ſuis point amuſée aujourd'hui à vous répondre : je me ſuis laiſſée aller à la tentation de parler de moi à bride abattue, ſans retenue & ſans meſure. Je vous en demande pardon, & je vous aſſure qu'une autre fois je ne me donnerai pas une pareille liberté ; car je ſai, & c'eſt Salomon qui le dit, *Que celui-là eſt haïſſable qui parle toujours de lui.* Notre ami Corbinelli dit que pour juger combien nous importunons en parlant de nous, il faut ſonger combien les autres nous importunent quand ils parlent d'eux. Cette règle eſt aſſez générale : mais je croi m'en pouvoir excepter aujourd'hui ; car je ſerois fort aiſe que votre

otre plume fût auſſi inconſiderée que la mienne, & je ſens que je ſerois ravie que vous me arlaſſiez long-tems de vous. Voilà ce qui m'a ngagée dans ce terrible récit; & dans cette confiance je ne vous ferai point d'excuſes, & je ous embraſſe, mon cher Couſin & ma chere olligny. Je rends mille graces à Madame de uſſy de ſon compliment: on me tueroit plus t que de me faire écrire davantage.

CCXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Monjeu.

A Chaſeu, ce 18 Novembre 1687.

VOUS oubliez bien vos pauvres amis, Madame; je ne vous y ai pourtant point oublié; ſi ce n'eſt que je vous aye déplu par ma maladie. Effectivement vous avez aſſez la mine de 'aimer que les gens qui ſe portent bien. Cependant il eſt toujours prudent de ſe ménager vec tout le monde: on ne ſait ni qui meurt i qui vit. Sérieuſement, Madame, cela me ait de la peine de ne recevoir aucune marque e votre amitié en cette rencontre, vous que ai toujours fort aimée, & ſur-tout quand vous ites entre les mains de l'Oculiſte de Langres. près tout, Madame, vous voyez bien que uand on ſe plaint avec autant de tendreſſe & vec autant de douceur que je fais, on ne cherhe qu'à être appaiſé.

CCXXXVII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 19 Novembre 1687.

J'AI bien de la joye, Madame, que vous ſoyez contente de ma derniere Lettre. Pour moi je ſuis ravi de votre réponſe, car elle me tire d'une fort grande peine où j'étois de votre ſanté. Je craignois que la douleur de la perte que vous veniez de faire jointe à votre rhumatiſme, ne fût un dangereux mal pour vous; & la réflexion que je faiſois ſur ma crainte extraordinaire me paroiſſoit d'un méchant augure, & augmentoit mes allarmes. Ma peur me faiſoit peur; enfin je n'en ai eu que cela, Dieu merci. *Vivat*, ma chere Couſine. Vous vous récriez ſur la longueur de votre Lettre, & ſur ce que vous ne me parlez que de vous. Je vous aſſure, ma chere Couſine, que vous ne me ſauriez parler de choſe qui me ſoit plus agréable. Ce que dit notre Ami, *que pour juger combien nous importunons les gens en parlant de nous, il faut ſonger combien ils nous importunent en parlant d'eux*, ne vous regarde pas. Il a raiſon pour ceux qui ſont indifferens les uns aux autres: mais pour nous, deux choſes nous doivent raſſurer tous deux ſur cela: L'une, que nous prenons grand interêt à ce qui nous touche; & l'autre, que nous racontons bien. Mais eſt-il poſſible, Madame, que vous ne ſachiez pas la mort de notre

A la Lettre CCXXXV.

notre pauvre ami le Pere Rapin? Il étoit le vôtre auſſi-bien que le mien. Il m'a dit des choſes de vous qu'il ne me diſoit pas par complaiſance. Elles étoient ſi véritables & ſi viſibles, que je voyois bien qu'il en étoit perſuadé. Il n'y avoit pas dans les Jéſuites un plus bel eſprit ni un plus homme de bien que lui.

Je ne ſai, Madame, ſi je vous ai mandé que je ſerois préſentement à la Cour & à Paris ſans une fluxion; & quoique j'en ſois guéri, la ſaiſon fort contraire aux Sexagenaires convaleſcens, m'empêche de me mettre en campagne ayant le mois d'Avril. Il faut vivre, ma chere Couſine. La premiere & la plus importante affaire qu'on ait en ce monde eſt d'y reſter, cela s'entend après le ſalut.

Adieu, ma chere Couſine, ayez bien ſoin de ma ſanté en votre perſonne; je vous promets de faire la même choſe pour vous.

CCXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 19 Novembre 1687.

JE me donnai l'honneur de vous écrire le 8 de ce mois, M. R. P. pour vous demander des nouvelles de notre pauvre ami le Pere Rapin, & j'apprens par votre Lettre du 13 le détail de ſa mort qui me fait autant de peine que ſa mort même. Je vous plains fort ſur l'ami que vous avez perdu, M. R. P. je ne le ſavois pas: ayez ſoin de vous; avec l'âge il me paroît que vos maux doivent diminuer. Je reçois du

meilleur de mon cœur l'offre que vous me faites de faire enſemble une plus grande liaiſon & de redoubler notre commerce. Je médite un voyage à la Cour, dès que je pourrai le faire ſans hazarder ma ſanté. Je devois partir pour Fontainebleau les premiers jours d'Octobre, quand je tombai malade. J'eſpere qu'à ce voyage nous aurons de grandes conférences enſemble.

CCXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 24 Novembre 1687.

JE vous rends mille graces de l'éloge de notre ami le Pere Rapin que vous m'avez envoyé, M. R. P. J'en ſuis très content, il eſt fort bien fait. Ce n'eſt point un portrait d'imagination, on voit bien qu'il eſt fait d'après nature. Vous n'êtes pas un exagérateur. Pour moi, dès que je vois un éloge trop pouſſé, comme je ne ſaurois alors fixer ma croyance, cela me met en chagrin, je crois qu'on m'en veut impoſer, & je ne crois rien du tout, ou du moins fort peu de choſe. Mais outre que je connoiſſois fort l'homme que vous nous dépeignez, c'eſt qu'il y a un grand air de vérité dans ce que vous nous dites de lui. Je ſerai ravi, M. R. P. de voir votre Livre de *la Maniere de bien penſer*. La France vous aura bien plus d'obligation qu'à Meſſieurs de l'Académie. Ceux-ci ne redreſſent que les paroles, & vous redreſſez le ſens. Prenez la peine de l'envoyer à l'Abbé de Buſſy. Adieu, M. R. P. Joignez à l'amitié que vous

aviez

aviez déja pour moi, celle que vous aviez pour notre cher ami. J'en ferai de même pour vous: je croi qu'il ſera bien aiſe que nous ſoyons ſes héritiers.

CCXL. LETTRE.

De la Marquiſe de Colligny au Comte de Buſſy.

A Buſſy, ce 25 Novembre 1687.

IL faudroit, Monſieur, faire publier à qui voudra voler la chaſſe, la pêche & les bois; nous y gagnerions plus qu'à les affermer. Il eſt vrai que je n'avois jamais compté pour une reſſource ce qu'on nous voleroit, c'eſt pourtant une maniere de ſubſiſtance dont on ne faiſoit pas aſſez de cas. Je vais mettre cela deſormais dans les dénombremens des terres que je voudrai affermer, ou vendre; & je vous avoue que je fais autant de fond ſur ce qu'on nous vole que ſur ce qu'on nous doit.

CCXLI. LETTRE.

De l'Abbé de *** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Novembre 1687.

LE Charmel s'eſt retiré aux Peres de l'Oratoire où toute la Cour le va voir. Il dit au Roi, en prenant congé de lui, qu'il devoit ſa converſion à la lecture d'un Livre intitulé *La vérité de la Religion Chrétienne* fait par Abbadie;

& ſur ce que le Roi lui vouloit perſuader de reſter à la Cour pour y ſervir d'exemple, il répondit à Sa Majeſté qu'il ſe ſentoit trop foible pour réſiſter aux méchans exemples, & pas aſſez fort pour ne ſuivre que les bons.

Saint-Vallier vient enfin de vendre ſa Charge au frere du Pere de la Chaiſe. Le Roi ne ſe contente pas de réformer le Clergé, il réforme encore les Séculiers & dans la robe & dans l'épée. Les Filles de Madame la Dauphine ſont fort conſternées. On ne les renvoiera pas, mais Madame de Monchevreuil ayant obtenu du Roi la permiſſion de ſortir de cet emploi, on leur cherche une autre Gouvernante. Tonnerre épouſe la fille de Mennevillette Secretaire de MONSIEUR; ſon pere lui donne ſix cens mille francs. La nouvelle de la mort du Grand-Viſir eſt fauſſe; ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ſur les avis qu'il eut après la perte de la bataille, il alla trouver le Grand-Seigneur auprès duquel il ſe déchargea de tout le blâme de cette action, ſur les quatre Bachas qui commandoient ſous lui: ſur cela le Grand-Seigneur leur envoya demander leurs têtes; eux qui avoient gagné l'Armée, marcherent ſans faire réponſe vers Conſtantinople. Le Grand-Seigneur s'eſt ſauvé en Aſie. Les révoltez, dit-on, ont mis Soliman ſon frere ſur le Trône. Voilà ce qu'il y a d'aſſuré.

CCXLII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Decembre 1687.

J'AI un ami, Monſieur, neveu de Monſieur Corneille, qu'on appelle Fontenelle, qui ſonge à la place de Monſieur le Préſident de Mêmes, vacante à l'Académie. Il a beaucoup de mérite; je vous le menerai ſi vous me le permettez, & je vous ferai voir ſes derniers ouvrages qui vous charmeront aſſurément. Je vous demande pour lui votre voix. On dit que MONSIEUR demande cette place à Meſſieurs de l'Académie pour le Précepteur de MADEMOISELLE. Si cela eſt, perſonne n'entrera en concurrence. Je ne parle en faveur de mon ami, qu'en cas que ſes rivaux n'ayent d'autre recommandation que leur propre mérite. Mandez-moi quand vous viendrez à Paris, afin que nous cauſions tête à tête chez vous ou chez moi, car je ne parle à mon aiſe à mes vrais amis que de cette maniere. Adieu, Monſieur.

CCXLIII. LETTRE

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Decembre 1687.

JE ſuis ravie de ne m'être pas trompée, quand j'ai cru que ma grande Lettre ne vous ennuyeroit

roit pas. Ce grand interêt que vous avez pris à ma ſanté, & ce ſang dont je me trouvai un jour toute affoiblie parce que vous vous en étiez fait tirer quatre palettes ſans m'en avertir, me répondoient que même par rapport à vous, tous mes détails ne vous déplairoient pas. J'ai trouvé auſſi fort bon tout ce que vous me mandez. J'ai regretté le bon Pere Rapin. Je conviens de toutes ſes bonnes qualitez. Sa bonté & ſa douceur, avec une ſi grande capacité, qui rend quaſi les autres gens glorieux, étoit ce qui m'attachoit principalement à lui. Il trouve préſentement la récompenſe de toutes ſes vertus. Le Pere Bouhours cependant qui étoit ſon intime ami, & que j'accuſois toujours d'avoir bu le ſang du Pere Rapin qui étoit plus pâle que la mort, a repris courage, & nous a donné un Livre fort amuſant, & que l'on lit avec plaiſir: c'eſt *la Maniere de bien penſer ſur les ouvrages d'eſprit.* Je voudrois dire *juger*; car c'eſt préciſément ce qu'il fait. Il ramaſſe pour cet examen tout ce que nous avons vu & admiré en vers & en proſe, tantôt louant, tantôt blâmant. Preſque toujours on eſt de ſon avis; quelquefois on critique ſa critique. Vous jugez bien que ce Livre eſt fort amuſant. Je croyois qu'il vous citeroit: mais il me paroît qu'il n'y a qu'un endroit où il vous donne pour exemple. Je ne doute pas que ce Pere ne vous ait envoyé cet Ouvrage. Notre ami ſe réjouit fort de ces ſortes d'Ouvrages. Tout ce qui fait connoître les injuſtes approbations, & qui traite de la juſteſſe de l'eſprit, eſt juſtement fait pour lui. Je vous ſouhaite une ſanté parfaite. Nous ne ſommes plus jeunes, mon pauvre Couſin, c'eſt grand dommage. Il me ſemble que nous étions

plus

[illegible]

De Monsieur de Corneille.

Le Pere Bouhours auroit peut-être mieux fait de rapporter des sentimens de Monsieur de Corneille, & de celles de Madame de Sevigné, que de celles de Balzac & de Voiture, pour donner des exemples de la jalousie, de la délicatesse, ou de la noble simplicité des pensées. Un de ces jours nous nous assemblerons chez Monsieur de Lamoignon, pour lui apprendre nos sentimens, & ceux du public, sur son Livre; mais le jugement de ce qu'on appelle le monde en gros, est ordinairement bien fade & bien grossier en ce siecle, où l'on ne sait ce que c'est que bonnes ou belles choses, & où l'on n'a le

loiſir que de calculer & de courir après ſes affaires. La miſere étouffe l'eſprit; il eſt trop occupé de beſoins, pour s'appliquer aux jolies choſes.

Le même Pere m'a prêté un Livre qu'on a fait à Rome contre les *Quiétiſtes*, dont l'original eſt en Italien, & celui-ci en eſt la traduction, belle, facile, noble, & agréable, faite par le Pere B**. Il combat la doctrine d'un nommé Molinos, Auteur de la Secte de ces *Quiétiſtes*. Mais pour revenir au Livre de *la Maniere de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit*, je vous dirai que les ſentimens du public ne me préviendront ni ne m'entraineront pas; car je ſai que c'eſt d'ordinaire l'envie ou l'ignorance qui le fait juger. Mes complimens, je vous ſupplie, à Madame de Colligny. Je trouvai l'autre jour Madame de Montataire avec qui je ris beaucoup. Madame de Sevigny dit que nos âges ſont incompatibles avec la joye: je croi qu'elle ſe trompe: il y a joye & joye. Les nôtres d'à préſent ſont plus ſolides que celles de nos jeuneſſes, & je ſuis perſuadé avec Epicure que le diſcernement eſt néceſſaire à la poſſeſſion du plaiſir. Je ſoutiens même qu'il eſt eſſentiel à la volupté. Ce chapitre eſt curieux, délicat, & utile; mais après tout il n'y a de vraye joye que celle d'aimer Dieu: ſur quoi je vous dirai en paſſant, que preſque pas un de ceux qui en ont le plus écrit, ne ſavent ce que c'eſt que cet amour.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

CCXLIV.

CCXLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Verſailles, ce 22 Decembre 1687.

J'ARRIVE ici, ma chere ſœur, où je n'ai encore vu perſonne. Je ne veux pas me reprocher d'avoir eu une heure de loiſir depuis que je vous ai quitté, ſans l'employer à vous faire voir que je ne vous oublie pas. Il eſt aſſez heureux pour vous faire ma cour, que je trouve ce loiſir à Verſailles. Quand il me manquera pour vous écrire, je ne laiſſerai pas de ſonger à vous, ma chere ſœur. Mais faites-moi auſſi la grace quand vous ne m'écrirez pas, de ſonger à moi; car vous ne ſauriez penſer à perſonne qui connoiſſe & qui ſente plus vivement que moi le prix de votre ſouvenir & de votre amitié.

CCXLV. LETTRE.

De la Marquiſe de Colligny au Comte de Buſſy.

A Chaſeu, ce 24 Janvier 1688.

JE ſuis ravie, Monſieur, de vous voir la confiance que vous avez en Dieu. La mienne n'eſt pas compréhenſible, grace à ſa bonté; car je compte pour un grand bien d'eſperer dans le malheur. Il y a un petit mot Italien ſur cela qui me plait fort. *Spero, nel diſperato.*

rato. Tous les plaiſirs de la vie ſont traverſez. Le Roi réuſſit à Cologne, & l'on le chagrine à Rome. Sa gloire & ſa piété l'embaraſſeront, mais ſa conduite & ſa fortune ne le laiſſeront pas longtems en peine. Voilà un raiſonnement qui eſt prononcé comme une Centurie; mais enfin c'eſt ce que je penſe.

CCXLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Verſailles, ce 26 Janvier 1687.

JE commence à m'ennuyer beaucoup ici, ma chere ſœur; la petite grace que le Roi a fait à mon fils l'Abbé me fit paſſer agréablement les huit premiers jours. Après cela la fatigue de la Cour à quoi je ne ſuis plus accoutumé, l'argent qu'il faut toujours avoir à la main, les longueurs de toutes les affaires qu'on y a, me dégoutent fort d'y faire un long ſéjour. Je trouve encore que la raiſon de mon ennui ne vient pas tant du lieu où je ſuis, que de celui où je ne ſuis pas. Je ne ſai ſi je me fais bien entendre, je m'en fie à votre vivacité. Je vous porterai des Livres nouveaux; j'ai peur qu'ils ne vous réjouïſſent plus que mon retour, car rien n'eſt plus amuſant: ce ſont les Eglogues de Fontenelle, qui me raviſſent, les Caracteres de Théophraſte par la Bruyere, les Ouvrages de Madame des Houlieres, & la *Maniere de bien penſer ſur les ouvrages d'eſprit*, par le Pere Bou-

Bouhours. Tout cela vous plaira fort : & ne pouvant vous donner plus d'eſprit que vous en avez, ils vous donneront toute la délicateſſe qu'il faut pour juger bien de tout ce que vous lirez. Je plains bien ma fille de Colligny du tems qu'elle a paſſé ſans vous & ſans moi. Pourquoi faut-il que les gens qui s'accommoderoient toujours bien enſemble, ſoient obligez de ſe quitter ſi ſouvent ? Mais je ne finirois pas, ſi je me jettois ſur le chapitre de l'abſence.

CCXLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Termes.

A Paris, ce 10 *Mars* 1687.

J'AI lu avec plaiſir, Monſieur, la traduction de Théophraſte; elle m'a donné une grande idée de ce Grec; & quoi que je n'entende pas ſa langue, je croi que Monſieur de la Bruyere a trop de ſincérité pour ne l'avoir pas rendu fidellement. Mais je penſe auſſi que le Grec ne ſe plaindroit pas de ſon Traducteur, de la maniere dont il l'a fait parler François.

Si nous l'avons remercié, comme nous l'avons dû faire, de nous avoir donné cette Verſion, vous jugez bien quelles actions de graces nous avons à lui rendre d'avoir joint à la peinture des mœurs des Anciens, celle des mœurs de notre ſiecle. Mais il faut avouer qu'après nous avoir montré le mérite

de

de Théophraſte par ſa Traduction, il nous l'a un peu obſcurci par la ſuite. Il eſt entré plus avant que lui dans le cœur de l'homme, il y eſt même entré plus délicatement & par des expreſſions plus fines. Ce ne ſont point des portraits de fantaiſie qu'il nous a donnez, il a travaillé d'après nature, & il n'y a pas une déciſion ſur laquelle il n'ait eu quelqu'un en vue. Pour moi qui ai le malheur d'une longue expérience du monde, j'ai trouvé à tous les portraits qu'il m'a faits des reſſemblances peut-être auſſi juſtes que ſes propres originaux; & je croi que pour peu qu'on ait vécu, ceux qui liront ſon Livre, en pourront faire une Gallerie.

Au reſte, Monſieur, je ſuis de votre avis ſur la deſtinée de cet Ouvrage que dès qu'il paroîtra il plaira fort aux gens qui ont de l'eſprit, mais qu'à la longue il plaira encore davantage. Comme il y a un beau ſens enveloppé ſous des tours fins, il ſautera aux yeux, c'eſt-à-dire à l'eſprit, à la réviſion. Tout ce que je viens de vous dire, vous fait voir combien je vous ſuis obligé du préſent que vous m'avez fait, & m'engage à vous demander enſuite la connoiſſance de Monſieur de la Bruyere. Quoique tous ceux qui écrivent bien ne ſoient pas toujours de fort honnêtes gens, celui-ci me paroît avoir dans l'eſprit un tour qui m'en donne bonne opinion & qui me fait ſouhaiter de le connoître.

CCXLVIII.

CCXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Verſailles, ce 19 Mars 1688.

LEs affaires de la nature de la mienne ſont ſi longues en ce pays-ci, ma chere ſœur, que je ne ſaurois en attendre la fin. La patience, l'argent, & vous, tout cela me manquant, je vais laiſſer à un de mes amis le ſoin de ſolliciter pour moi. Monſieur le Controleur-général me dit que c'eſt la même choſe que ſi je demeurois; & je le croi au premier mot. Quel plaiſir n'aurai je pas, ma chere ſœur, ſi de Chaſeu j'apprends que mes affaires ſont faites à Verſailles? Toujours ſerai-je bien plus conſolé d'un méchant ſuccès dans votre voiſinage, qu'ici.

Je ſai bien que l'argent qui fait tous nos deſirs,
Eſt la ſource auſſi des plaiſirs:
Que ſans lui l'on ne peut rien faire.
Je ſai des choſes cependant,
Qui me rendroient bien plus content
Que le ſurplus du néceſſaire.

Une amie de la Comteſſe de Toulonjon qui ſe trouva avec elle, répondit au Comte de Buſſy.

A Toulonjon, ce 22 Mars 1688.

L'Amitié la plus ſincere
Fort rarement ſe préfere

A beau-

A beaucoup d'argent comptant.
Pour l'amour, c'eſt autrement.
Lui ſeul doit rendre content;
Le ſurplus du néceſſaire,
N'eſt pas mettre aſſez au jeu.
Ainſi c'eſt trop, ou trop peu.

CCXLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Monjeu.

A Verſailles, ce 28 *Mars* 1688.

QUOIQUE je ne doutaſſe point de votre joye, Madame, ſur l'Abbaye que le Roi a donné à mon fils, j'ai été ravi que vous me l'ayez écrit. Les nouvelles marques de votre amitié me touchent auſſi ſenſiblement que les premieres, & je vous aſſure que je n'oublierai jamais ni les unes ni les autres.

Nous nous ſommes fort vus, Monſieur *** & moi. Il ſe porte à merveille, il m'a trouvé bon viſage; un petit air de bonne fortune, fait un petit air de bonne ſanté. Cependant je ſuis bien las d'être long-tems debout ſans ſortir d'une place, & de courir le long de ces grands Appartemens pour ſe faire entrevoir au Roi. Je ne croi pas être fou, quand je trouve que cette vie ici eſt bien pénible, & s'il s'y trouve quelques gens heureux & contens, ils ſont encore jeunes, riches, & titrez: moi qui ne ſuis rien de tout cela, je me trouverois fort miſerable d'avoir à y paſſer le reſte de mes jours.

CCL. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Charpentier de l'Académie Françoiſe.

A Dijon, ce 6 Mai 1687.

J'ARRIVE ici, Monſieur, & j'y demeurerai tout le reſte du mois auprès de Monſieur le Prince qui y vient tenir les Etats. Et comme e me trouve aujourd'hui avec plus de loiſir que e n'en aurai dans quelque tems, je ſuis bien aiſe de prendre celui-ci pour vous entretenir; ce que j'aime à faire par tout pays. Comme vous ſavez que rien n'eſt grand ni petit qu'en comparaiſon de quelque autre choſe, j'ai trouvé Dijon une ſolitude au ſortir de Paris. Je ne ſai ſi vous êtes comme moi, mais tout ſociable que je ſuis, je veux du ſilence de tems en tems. Après avoir parlé aux autres, je veux parler à moi; la compagnie me fournit des alimens, & quand je ſuis ſeul je rumine. Mes réflexions m'ont fait commencer l'Hiſtoire de Monſieur le Prince dont je vous envoye le début. Je vous ſupplie de m'en mander votre ſentiment avec la franchiſe d'un bon ami, & je vous dirai ſeulement après cela, que ce n'eſt pas la vanité qui me fait dire d'abord mes emplois, mais l'envie de faire honneur à mon Héros. Je n'entre point encore en matiere, car il faut que je ſache auparavant de certains détails de Monſieur le Prince d'aujourd'hui. Au reſte, Monſieur, vous vous ſouviendrez que vous m'avez promis de m'envoyer les deux Tomes qui ſuivent le premier que vous me donnates il y a cinq ou ſix ans.

HIS-

HISTOIRE DE LOUIS DE BOURBON,

Duc d'Enguien, puis Prince de Condé, Premier Prince du Sang.

L'HONNEUR que j'ai eu de ſervir pendant treize années de Lieutenant-Général des Armées du Roi & de Meſtre de Camp général de la Cavalerie legere, ne m'empêche pas de me ſouvenir agréablement de l'honneur que j'ai eu avant ce tems-là d'avoir été Lieutenant de la Compagnie de Chevaux-legers d'ordonnance de Henri de Bourbon, & après ſa mort de Louis de Bourbon ſon fils, tous deux Princes de Condé & premiers Princes du Sang; & comme j'ai été témoin d'une partie des actions de guerre de Louis & que je me ſuis exactement informé de l'autre, mon deſſein eſt d'employer les derniers jours de ma vie à écrire ſon Hiſtoire.

Je me ſuis ſouvent étonné que les grands Princes, dont la principale gloire conſiſte dans les armes, n'aient pas pris ſoin de faire faire leurs hiſtoires par des Capitaines, dont le ſtile eſt plus propre aux actions militaires que celui des Hiſtoriens d'une autre profeſſion, quelque eſprit qu'ils aient d'ailleurs. L'exemple que je vais rapporter juſtifiera ce que je dis. Chapelain homme de Belles-Lettres, & d'une grande érudition, écrivant le ſiège de Gergeau dans ſon Poëme de *la Pucelle*, dit que les François

le

le faiſoient avec tant de diligence, qu'ils travailloient aux tranchées, même pendant la nuit.

Même pendant la nuit, l'ouvrage continue.

Un homme de guerre auroit dit, *même pendant le jour.* Ainſi l'eſprit & le ſavoir ne ſuffiſent pas pour bien parler de la guerre, il faut encore y avoir été.

Xenophon & Céſar qui ſe ſont trouvez des talens pour écrire, auſſi grands que pour commander, n'ont pas cherché des ſecours étrangers pour nous apprendre ce qu'ils ont fait. Mais comme tous les Princes ne veulent ou ne peuvent pas prendre la peine d'écrire eux-mêmes leurs exploits, ils devroient commettre cela à des Thucydides ou à des Comines, qui par leur naiſſance & par leurs emplois dans la guerre & dans la Cour, ont rendu l'Hiſtoire des Princes dont ils ont parlé, plus juſte & plus recommandable, que celle des Hiſtoriens qui n'ont pas été de leur métier & de leur qualité. Par ces raiſons je ne me ſuis pas cru indigne ou tout à fait incapable d'écrire la vie de Louis de Bourbon, Prince de la plus grande Maiſon du monde; mais dont la naiſſance fut encore au deſſous, comme on verra, de ſon mérite & de ſa valeur.

LOUIS de Bourbon, Prince de Condé, étoit d'une taille fine, & que l'on choiſiroit, ſi elle dépendoit du choix. Il avoit les yeux vifs, le nez aquilin & la phyſionomie d'une Aigle. Il avoit les cheveux crêpez, l'air grand & noble; & qui l'auroit vu ſans le connoître parmi vingt hommes des mieux faits de la Cour, auroit jugé qu'il en étoit le Maître. Il avoit l'ame gan-

de;

de; il étoit liberal & magnifique. Il ſoutenoit ſon rang avec hauteur quand il le falloit, mais dans le commerce ordinaire, il étoit aiſé, civil & honnête. Il avoit l'eſprit beau & grand, il contoit agréablement, mais ſur-tout les actions de la guerre, il les peignoit, on croyoit les voir. Il étoit ſobre, & ſe ſoucioit fort peu de ce qu'on lui ſervoit à manger, quoique les Courtiſans, à ſon entrée dans le monde, fuſſent aſſez délicats, & que les Officiers d'Armée de ce tems-là fuſſent portes à la débauche. Il n'étoit point adonné aux femmes, & nous ne lui avons vu qu'une paſſion dans ſa jeuneſſe. Il pardonnoit par grandeur d'ame à ſes ennemis, avant que de leur pardonner, comme il fit les dernieres années de ſa vie, par principe de religion. Il s'engageoit difficilement à promettre; mais après qu'il avoit promis, il étoit religieux obſervateur de ſa parole. Avec l'eſprit qu'il avoit, il étoit propre à tout. Cependant ſon véritable talent étoit la guerre; & ſur cela je remarque qu'il y a trois choſes néceſſaires aux gens de cette profeſſion pour devenir de grands Capitaines: l'une, d'avoir vu beaucoup d'occaſions: l'autre, d'avoir eu aſſez d'application & de jugement pour en profiter: & la troiſieme, de ne pas craindre la mort. Le Prince de Condé avoit ces trois choſes au dernier degré. Il avoit commandé des Armées pendant plus de quarante ans. Il avoit gagné pluſieurs batailles, il n'avoit perdu que celle de Dunquerque, parce qu'il n'y avoit pas été ſeul Général. Il avoit pris beaucoup de places, il avoit levé quelques ſieges; & ſes bonnes & ſes mauvaiſes fortunes même, ayant ſervi à ſa réputation, il s'étoit ſignalé par-tout.

Per-

Perſonne ne connoiſſoit mieux le péril que ui, mais perſonne ne paroiſſoit y faire moins l'attention. Il étoit dans une bataille avec le ang-froid dont il étoit dans ſon Cabinet: ce- endant qui ne l'auroit pas connu, auroit pris our emportement la chaleur avec laquelle il giſſoit. Il eſt vrai que par la maniere dont il nettoit ordre à tout, on pouvoit juger que le edans étoit tranquille, tandis que le dehors aroiſſoit agité; & ce dehors même ſervoit à lonner de la confiance à tout le monde.

Au reſte, en faiſant tout ce qu'il falloit faire our être loué, il ne craignoit rien tant en face que les louanges.

Son eſprit grand & libre, & ſa Raiſon plus forte que celle des autres, ne lui ayant pas permis pendant un fort long tems d'avoir pour les articles de la foi toute la ſoumiſſion néceſſaire, il avoit voulu chercher des lumieres & des éclairciſſemens naturels; & comme il les cherchoit avec du reſpect, de la docilité & un deſir ſincere de s'éclaircir, Dieu lui fit la grace de l'éclairer & de le convaincre des grandes véritez de l'Evangile . . . .

CCLI. LETTRE.

De Monſieur Charpentier au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 *Mai* 1688.

QUE je vous ſai bon gré, Monſieur, de m'avoir tenu parole! Vous n'auriez pas tant de ponctualité, ſi vous aviez toujours demeuré à la

à la Cour, & cette bonne qualité que vous avez conſervée eſt une marque de l'innocence de votre Campagne. Je ne vous plaindrai jamais, Monſieur, d'être dans les lieux où les vertus ſont toutes pures, & où il ne manque que le faſte & la tromperie. Vous me paroiſſez un des plus heureux Gentilshommes de France, en dépit de la fortune: beaucoup d'eſprit naturel, de longs ſervices à la guerre qui vous ont acquis beaucoup de réputation, de grandes diſgraces qui vous feront plus d'honneur que les titres & les grands établiſſemens qu'elles vous ont fait perdre, ne vous en auroient fait. Rien ne contribue tant à faire les grands hommes, & rien de tout cela ne vous a été dénié. Et que peut-on ſouhaiter au-delà, pour être ce que tout le monde deſire & ce que peu de gens deviennent? Au reſte, Monſieur, vous ſavez bien à quoi vous êtes propre, quand vous deſtinez votre loiſir à l'occupation que vous avez choiſie d'écrire la Vie de Monſieur le Prince. Cette occupation eſt tout-à-fait digne d'un homme comme vous. Il n'appartient pas à tout le monde de faire une peinture vivante des Héros. Il ne ſuffit pas d'avoir des mémoires fidelles de leurs vies, il faut que le même feu qui a conduit la main des uns, conduiſe la plume des autres; à moins que cela ne ſoit, l'Ouvrage ne vaut guere mieux que la Gazette. Votre critique ſur les vers de *la Pucelle* eſt extrêmement juſte; ſi l'Auteur l'avoit ſue, il en auroit été bien mortifié, car il ſe piquoit d'entendre la guerre. Je lui ai ouï dire autrefois qu'à cauſe de cela, ce même grand Prince l'avoit appellé le Colonel Chapelain.

Vous recevrez au premier ordinaire les deux volumes que vous me demandez. Vous trouverez

ez au bout du premier volume l'Ecrit Latin l'un Jéſuite célèbre qui voulut combattre l'opinion que j'avois ſoutenue touchant les Inſcriptions des Monumens publics, & auquel j'ai épondu par mes deux derniers volumes. Son Ecrit ne mérite pas une ſi longue réponſe, mais 'ai voulu traiter à fond la queſtion de l'Excellence de notre Langue, dont il n'avoit parlé u'en paſſant & avec le mépris qu'ont ordinairement pour elle les gens du pays Latin. J'ai préſentement d'illuſtres Sectateurs, & je ne ouvois pas eſperer un plus heureux ſuccès de non opinion, que d'avoir fait réſoudre le Roi le faire effacer les Inſcriptions Latines de tous es tableaux hiſtoriques de la grande galerie de Verſailles, & d'y en mettre de Françoiſes, comne il y en a préſentement. Je joins à tout cela n petit cahier dont je ne vous dis point le déail, parcequ'il s'expliquera bien lui-même. 'eus l'honneur de le lire à Monſieur le Prince uprès de qui vous êtes, & j'oſe vous dire qu'il n'en parut très ſatisfait. C'eſt un grand avanage que de plaire à un eſprit auſſi beau & auſſi ultivé que le ſien, & de qui l'on pourroit dire, e que l'on diſoit de Céſar, qu'il auroit tenu ſon ang parmi les premiers Orateurs de ſon ſiecle, 'il n'avoit été d'une qualité à commander aux ommes plutôt qu'à les perſuader. Vous voyez ien, Monſieur, par la longueur de ma Lettre ue je ne ſaurois vous quitter. Ne penſez pas uſſi me faire des Lettres laconiques, vous 'êtes pas un homme à effleurer, vous êtes excellent à approfondir.

CCLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Préſidente M * * *.

A Chaſeu, ce 10 Juin 1688.

IL m'a pris envie de vous écrire, Madame; & comme j'en cherchois un prétexte, je me ſuis ſouvenu que vous m'aviez prié de vous donner de l'eſprit. Si cela ne nuiſoit à mon deſſein, je vous montrerois bien que vous en avez de reſte. Quant à moi, j'ai ſur cela la modeſtie que je dois avoir, mais je la cache en cette rencontre pour vous dire que rien ne fait tant l'eſprit que le commerce de Lettres avec ceux qui en ont. Suppoſé donc que je ſois de ce nombre-là, Madame, vous ne ſauriez mieux faire que d'accepter le parti que je vous offre:

Nous parlerons de toutes choſes,
Nous pouſſerons les matieres à bout;
Et ſoit en vers, ſoit en proſe,
Un peu d'amour ſur le tout.

CCLIII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Juin 1688.

JE vous trouve bien heureux, Monſieur, d'être dans votre maiſon enchantée & de vous

mettre par vos réflexions au deſſus de tous les renemens. Cela s'appelle vivre véritablement n ſage :

Mihi res, non me rebus ſubmittere conor.

otre beau ſalon vous tient l'eſprit gai & con-ibue à votre ſanté ; & les pas que l'on fait dans galerie de Verſailles ne font d'ordinaire que ſſer. Venez, Monſieur, & venez le plutôt n'il vous ſera poſſible : il m'en coutera un nou-eau dégout pour tout ce que je verrai de gens ɔrès cela. Voilà comme on eſt au ſortir de vos ains ; mais il n'importe, autant de bon tems aſſé. Je ne ſai ſi vous ſavez que le Roi a tiré Montal de Maubeuge, pour le mettre dans lont-Royal avec quatre mille livres de pen-on. Catinat, Maréchal de Camp, dans le orps que commandoit ſur la Saône le Comte e Sourdis, vient d'avoir ordre de la Cour, 'aller camper avec douze Régimens de Cava-rie ſur la Meuſe, pour favoriſer, dit-on, une econde élection de Monſieur le Cardinal de urſtemberg à l'Electorat de Cologne. Adieu, ſonſieur.

CCLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 10 *Juin* 1688.

ME voici enfin revenu en cette demeure que vous trouvez ſi belle, ma chere Couſine,

& dont l'agrément me paroît toujours nouveau. Vous ne ſauriez vous imaginer avec quelle tranquillité j'y regarde les injuſtices de la fortune. Mon temperament aide bien ma Raiſon à m'en conſoler. Mais il faut rendre l'honneur à qui il eſt dû: ſans la grace de Dieu je ne ſerois pas en l'état où je ſuis. Cette tranquillité ne me laiſſe pourtant pas tout à fait ſans action. Comme je ne me deſeſpere pas dans ma miſere, je ne m'attens pas auſſi à des miracles pour en ſortir: je m'aide, dans l'eſpérance que Dieu m'aidera; & peut-être qu'enfin bénira-t-il mes peines. Mais quoi qu'il faſſe, je ne me laſſerai point de ma réſignation. Voilà l'état où je ſuis, ma chere Couſine. Mandez-moi le vôtre & celui de la belle Comteſſe; car après le vôtre & le mien, c'eſt celui où je m'intereſſe le plus.

J'oubliois de vous dire que ſi Dieu ne me donne pas les fortunes & les établiſſemens, il me donne au moins le bien ſans lequel on ne ſent pas tous les autres. Il y a vingt ans que je ne me ſuis ſi bien porté que je fais. Nous nous en allons en Comté votre Niece de Colligny & moi. Je vous écrirai de là: cependant croyez bien toujours que je ſuis le plus tendre ami & le meilleur parent que vous aurez jamais. Je dis la même choſe à la belle Comteſſe. Je lui écrirai l'un de ces jours, & à notre cher Corbinelli que j'embraſſe.

CCLV.

CCLV. LETTRE.

Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Juin 1688.

NOUS ne ſavions ce que vous étiez devenu, mon cher Couſin. Nous diſions Corbinelli & moi: Si c'étoit un autre, nous aurions peur qu'il ne ſe fût allé pendre; mais nous ne pouvions croire une choſe ſi funeſte d'un temperament comme le vôtre. En effet vous revoilà encore, & en la meilleure ſanté du monde. Ah! que c'eſt un grand bien, mon Couſin! & que vous le nommez préciſément par ſon nom, quand vous dites que c'eſt celui ſans lequel tous les autres ſont inſenſibles! Conſervez-le donc autant que vous pourrez: c'eſt celui ſur lequel la fortune n'a rien à voir, & qui fait ſupporter tous les maux qu'elle ſait faire. J'avoue que la grace de Dieu eſt encore un fort bon ſecours; vous voilà bien ſoutenu: ceux qui paroiſſent plus heureux, bien ſouvent ne le ſont pas tant. Enfin c'eſt une choſe étrange que la fragilité de nos machines, & la part que prend notre pauvre ame à leurs bonnes ou mauvaiſes diſpoſitions. Celle de cette Comteſſe de Provence eſt fort agitée du commencement de ſes ſollicitations. Tous les Grignans ſont arrivez de toutes parts pour la ſeconder. Elle eſt toujours ſenſible à votre ſouvenir & à votre eſtime: elle vous fait mille amitiez, & à ma Niece de Colligny.

Je veux vous dire deux mots, ma chere Niece.

ce. Je voi bien que vous enlevez mon Couſin pour l'emmener dans vos anciens Châteaux de Colligny. J'y voudrois toujours lire l'hiſtoire de l'Amiral & de ces grands perſonnages, pour admirer leur mérite & leur modeſtie, en comparaiſon des magnificences de ce ſiecle-ci. Je comprens aiſément, mon Couſin, l'amitié que vous avez pour votre Chaſeu. Il y a des beautez naturelles que vous vendriez bien cher ſi on pouvoit les livrer. Monſieur le Duc de Valentinois a épouſé Mademoiſelle d'Armagnac. Ma fille revient charmée de la beauté du ſpectacle; c'étoit Mademoiſelle d'Armagnac, belle, aimable, & toute brillante de pierreries, dont la queue, à la maniere des Princeſſes, étoit portée par ſa Sœur, encore plus belle & plus jeune qu'elle. Toute la beauté de la Cour étoit réduite dans cette maiſon: car Monſieur & Madame d'Armagnac étoient admirables auſſi en leurs eſpeces.

Adieu, mes chers parens. Si vous revoyez Monſieur & Madame de Toulonjon, vous pourrez les aſſurer en conſcience que j'aime fort leur ſouvenir, & que je ſuis leur très humble ſervante.

De Monſieur de Corbinelli.

J'ai pris beaucoup de part, Monſieur, à votre parfaite réſignation aux decrets de la Providence; & votre Lettre m'a ſervi à bien comprendre l'utilité de cette conduite. Votre exemple joint à mes idées, me fortifiera de plus en plus à vous imiter. Il y a des rencontres où il eſt bien difficile de ne pas dire ce vers tant de fois répété:

La conſtance eſt ici d'un difficile uſage.

Mais

Mais on s'accoutume à tout. Plus je vis, & plus je trouve vrai ce paradoxe: *Que tous les hommes ſont également heureux & malheureux.* Il m'eſt d'une grande utilité, depuis que je l'ai entendu comme il doit l'être. Pour cet effet, je poſe un gueux de ſoixante ans à l'hopital, avec des maux de tête violens qui le prennent règlément tous les deux jours: qu'il ſoit outre cela paralytique d'un côté, & ſujet à une colique néphrétique. Je poſe d'un autre côté un Roi de trente ans, beau, bien fait, victorieux, & ſain de corps & d'eſprit; & je dis que le gueux eſt auſſi heureux que le Roi, ou qu'il n'eſt pas plus malheureux. Si cela eſt véritable, comme je le croi, perſonne ne ſe doit plaindre de ſon état. Faites la comparaiſon des biens & des maux de ces deux perſonnages, de leurs plaiſirs & de leurs peines, & je ſuis aſſuré que vous ſerez de mon avis.

J'ai traduit depuis peu deux Oraiſons Grecques ſur deux verſions Latines, l'une d'Iſocrate, & l'autre de Demoſthene, pour juger de leur éloquence par comparaiſon à celle des Modernes: mais je trouve qu'il y a par-tout des perfections & des défauts, ſelon le goût des ſiecles.

CCLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Charpentier.

A Chaſeu, ce 17 Juin 1688.

J'ATTENS avec impatience les trois Livres que vous m'avez promis de m'envoyer, Monſieur;

ſieur; & en les attendant je lis le premier que vous me donnates. Je vous ſai bon gré de vouloir deſabuſer le monde que les Inſcriptions ne ſe doivent faire qu'en Latin. Vous néceſſiterez les Etrangers d'apprendre notre Langue, après que vous avez contribué, comme vous faites tous les jours, à la rendre parfaite. Pour moi je vais m'occuper à écrire la Vie de mon Héros, avec la noble ſimplicité qui convient à un ſi grand ſujet. J'eſpere de vous en faire voir une bonne partie avant la fin de l'année, en allant revoir ce Maitre dont les duretez pour moi ne me rebuteront jamais. J'ai appris la mort de Furetiere. Je voudrois bien que Fontenelle remplît ſa place à l'Académie. On n'y ſauroit, à mon avis, mettre perſonne qui ait l'eſprit mieux fait, & plus délicat que lui. Dites-moi des nouvelles, je vous prie, de notre ami Perrault, & quand nous verrons ſon Ouvrage en faveur des Modernes. Je ne ſuis pas un tiède Miſſionnaire pour prêcher cet Evangile, mais l'opinion contraire eſt auſſi difficile à déraciner qu'une Religion. Cependant à tout bon compte revenir; il n'y a point de preſcription en matiere d'opinions. Je croi qu'il y a eu des ſiecles où les Anciens ont été juſque-là incomparables; il y en a eu d'autres où l'on les a ſurpaſſez, mais où l'on n'a pas eu la hardieſſe de l'examiner ni de le dire. Aujourd'hui qu'on peut ſoutenir cette propoſition avec plus de raiſon qu'on n'a jamais fait, je ne doute pas qu'on ne la faſſe recevoir, & qu'on ne détruiſe bientôt en France, l'entêtement qu'on a pour les Anciens, comme on a fait celui qu'on a eu pour Calvin.

CCLVII. LETTRE.

De la Préſidente M *** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23 Juin 1688.

* IL eſt vrai, Monſieur, que je vous ai pluſieurs fois demandé de l'eſprit. Aujourd'hui pour m'en donner vous me propoſez un commerce de Lettres avec vous, j'y conſens: je crains ſeulement que je n'aye paſſé le tems de la docilité, & que l'écoliere ne faſſe point d'honneur au maitre; ainſi il ſeroit fâcheux qu'après tant de ſoins de part & d'autre, l'on dît dans le monde que nous euſſions tous deux perdu notre tems. Vous me mandez que nous parlerons de toutes choſes & que nous pouſſerons à bout les matieres:

Je voudrois vous parler de tout,
Mais je fais mal & vers & proſe,
Et ne pouſſerois autre choſe
Que votre patience à bout.

* *Voyez Lett. CCLII.*

CCLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Préſidente M * * *.

A Chaſeu, ce 27 Juin 1688.

VOUS me mandez que vous avez paſſé le tems de la docilité, Madame, & que vous craignez que je ne faſſe rien de bon de vous;

& moi je vous réponds qu'avec le ſeul deſir que vous m'avez témoigné d'avoir encore plus d'eſprit que vous n'en avez, c'eſt-à-dire, plus de politeſſe, j'attens de vous des merveilles. Recevez toujours mes Lettres, Madame, répondez-y, n'y répondez pas, je ne laiſſerai pas de vous être utile quand vous ne feriez que me lire & que m'écouter:

Ce ſera toujours quelque choſe,
Dont vous aurez contentement:
Ne faites donc ni vers ni proſe,
Laiſſez-moi faire ſeulement.

Au reſte, Madame, que la qualité de maitre ne vous faſſe point de peur, il n'y eut jamais de ſupériorité ſi ſoumiſe que la mienne; s'il vous déplait même de paſſer pour mon écoliere, vous ſerez ma maitreſſe quand vous le voudrez. Mais je reviens à ce que vous me mandez, que vous n'entendez ni vers ni proſe; qui a donc fait la Lettre que vous m'écrivez, & ſur-tout un quadrain qui m'auroit donné de l'envie s'il m'étoit venu de tout autre que de vous? Je n'en ai jamais fait un ſi joli, moi qui ai paſſé autrefois pour un bon ouvrier.

CCLIX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Creſſia, ce 5 Juillet 1688.

JE reçus votre Lettre, Madame, en partant de Chaſeu pour venir en Comté. Le voyage &

* *Lettre CCLV.*

& le nouvel établiſſement m'ont empêché juſqu'ici de vous ôter de la cruelle incertitude où vous pourriez être, vous & notre Ami, de de ce que je ſerois devenu. Car enfin, quelque confiance que vous ayez en mon tempérament, il ſe peut démentir, & ma mauvaiſe fortune continuant, m'obliger non pas de m'aller pendre, mais, ce qui ſeroit plutôt fait, de m'aller jetter par les fenêtres, pour peu que j'euſſe à prendre les matieres à cœur. Je ſuis ici à gogo, logé ſur

Un mont pendant en précipices,
Qui pour les coups de deſeſpoir
Sont aux malheureux ſi propices.

Ne craignez pourtant rien, Madame. Je n'eus jamais tant d'envie de vivre que j'en ai; & quoi que j'aye dit au Roi, ce n'eſt pas aſſurément pour la derniere fois de ma vie que je lui ai embraſſé les genoux: je les lui embraſſerai encore, & ſi ſouvent que j'irai peut-être enfin juſqu'à ſon cœur. Je ſuis ravi de ſa convaleſcence & du ſecours qu'il a trouvé dans le Quinquina. Dieu veuille que dans trente ans il en ait encore beſoin! Je n'ai pas oublié les agitations que donne un grand procès, & cela me fait plaindre la belle Comteſſe. Je vous ſupplie de m'en apprendre le gain quand elle l'aura obtenu; car je lui en veux faire compliment. Elle eſt toujours dans mon ſouvenir & dans mon eſtime immédiatement après vous. Si je n'avois que trente ans, elle ſeroit devant. Ma fille lui rend mille graces de l'honneur de ſon ſouvenir. Nous ſommes dans ces vieux Châteaux des Collignis. La modeſtie de l'Amiral n'étoit pas ſi grande que vous penſez, Madame. Votre Petit-

neveu n'a qu'une partie des terres dont il jouiſſoit. D'ailleurs, on faiſoit plus alors avec dix mille francs qu'on ne fait aujourd'hui pour dix mille écus: & puis ce fameux Rebelle partageoit les Tailles avec ſon Maître. Jugez après cela de ſa modeſtie.

Le Duc de Valentinois & Mademoiſelle d'Armagnac ont joué un beau petit rôle depuis un mois. Peut-être ne les reverra-t-on plus ſur le théatre: mais ceux qui n'en ſortent point, & ceux qui n'y montent jamais, les premiers perſonnages & les allumeurs de chandelles, tout cela ſera égal à la fin de la Comédie. Il faut chercher autre choſe que tout ce que nous voyons: & ſavez-vous bien, Madame, ce qui me confirme dans ces ſentimens? C'eſt le ſecond livre de *la Verité de la Religion*. Nous le liſons à préſent ma fille & moi, & nous trouvons qu'il n'y a que ce Livre-là à lire au monde. Adieu, ma chere Couſine; je vous aime de tout mon cœur.

A Monſieur de Corbinelli.

Je ſuis très aiſe, Monſieur, que vous approuviez mes ſentimens touchant la Providence, car j'aime à penſer comme vous, & ſur-tout en fait de Religion. Je ſuis de votre avis ſur votre paradoxe, c'eſt ce qui aide fort à me conſoler de la difference extérieure qu'il y a par exemple du Roi à moi, ne doutant pas que je n'aye le cœur moins agité que lui. J'ai bien envie de voir votre verſion d'Iſocrate & de Demoſthene. Vous croyez que les Anciens & les Modernes ont bien & mal penſé; je le croi comme vous.

CCLX.

CCLX. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A la Chapelle, ce 24 Juillet 1688.

L valoit autant parler aux rochers que de m'écrire, Monſieur, pendant les quatre mois ue mes vapeurs m'ont tourmenté. Elles me :prirent dans le tems que vous étiez à Ver- illes, & mes maux de tête furent ſi violens 'abord, que je ne pus répondre à la Lettre que ous me fites l'honneur de m'écrire en partant e la Cour; mais ils ne m'empêcherent pas de :ntir vivement la continuation de vos mal- eurs, & de murmurer un peu contre la fortu- e. Je ſuis venu chercher ma ſanté en Brie dans ne belle maiſon qui étoit autrefois au Duc de uynes, & qu'un de mes amis a achetée. C'eſt elui qui a épouſé Mademoiſelle de Valencé, ui s'appelle maintenant d'Entregues. Le grand ir & le bain que j'ai pris pendant quinze jours 'ont remis dans mon état naturel; peut-être uſſi que le mal a eu ſon cours. Quoi qu'il en oit, je commence à revivre, & je me fais un rai plaiſir de renouveller notre commerce & e le continuer dès que je ferai à Paris, c'eſt- -dire, dans quatre ou cinq jours. Votre Let- :e, Monſieur, m'eſt venue trouver ici, & cette ouvelle marque de votre ſouvenir que mon lence ne méritoit pas, n'a pas peu contribué u rétabliſſement de ma ſanté, en me donnant :e la joye. Au reſte je vous ſai bon gré du parti ue vous prenez de n'avoir point d'autre mai-

tre que vous-même; & je ſuis ravi du deſſein que vous avez d'écrire la Vie d'un Héros qui vaut lui ſeul Alexandre & Céſar. Il n'y a qu'un homme de votre caractere qui ſoit capable d'un tel Ouvrage, & je ne doute pas que vous ne faſſiez un chef-d'œuvre; je meurs d'envie d'en voir le commencement. On m'a mandé qu'il paroiſſoit une ſeconde Critique contre moi, mais elle ne ſe vend point encore, & je ne ſai même ſi elle eſt imprimée. Quelque forte qu'elle ſoit, j'ai aſſez de tête pour la ſoutenir. La ſanté me met au-deſſus de tout, & quand on n'a plus de vapeurs, on eſt à l'épreuve de tous les Cléanthes.

CCLXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Creſſia, ce 25 Juillet 1688.

JE vous remercie de vos nouvelles, ma chere ſœur: je n'en reçois plus de Paris, ne croyant pas être ici ſi long-tems, & c'eſt ici le lieu du monde où l'on peut le moins s'en paſſer. C'eſt un pays ſauvage où l'on ne ſait que ce que l'on voit. Vous avez commencé vos lectures par le Teſtament du Cardinal de Richelieu, & vous liſez Brantôme aujourd'hui. Vous avez raiſon, il eſt de bon ſens d'aller du ſérieux au badin. On n'a pas le même plaiſir de retourner du badin au ſérieux. Nous avons été ravis de nous delaſſer avec Moliere, des grands ſentimens de Corneille; on eſt ſi fâché en le liſant de n'être pas Romain, & d'être forcé d'admirer

ce

ce qu'on n'eſt plus capable ni de faire ni de penſer, qu'on ſort tout abattu de cette lecture. Je ne vous demande pas ſi Brantôme vous a plus divertie que le Cardinal, car je n'en doute point; mais je voudrois bien ſavoir ſi ſur la queſtion qu'il propoſe : quelle eſt la plus aimable, de la fille, de la femme mariée, ou de la veuve, mon frere eſt de ſon avis. Pour moi je ne ſuis pas du goût de Brantôme, & je ne crois pas l'avoir depravé. Il y a un mois que nous ne liſons que des Terriers. A ne regarder que le ſtile, la lecture n'en eſt pas agreable; mais la matiere eſt pleine de ſuc, & c'eſt ſur cela qu'on peut dire:

Il faut paſſer par les peines,
Pour arriver aux plaiſirs.

CCLXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Grignan.

A Creſſia, ce 13 Août 1688.

JE n'attendois à vous écrire, Madame, que le gain de votre procès; & je vouloïs joindre aux aſſurances de la continuation de mon eſtime & de mon amité pour vous, les marques de ma joye de vos proſpéritez. Pour peu que vous euſſiez tardé à obtenir votre Arrêt, l'impatience m'alloit prendre; car j'aime fort à vous parler, & encore mieux à vous faire parler. Mandez-moi donc contre qui vous plaidiez, & ce que vous avez gagné. Ce n'eſt pas un *Factum* que je vous demande, c'eſt groſ-

groſſierement le ſujet de la piece. Ma fille de Montataire avec toute ſa réputation n'en fait pas tant que vous, Madame; car le Chanoine ſurvit encore à toutes ſes défaites, & vos parties ne reſpirent plus. Du tems que je vous appellois la plus jolie fille de France, il n'y a gueres de bonnes qualitez au monde que je ne cruſſe que vous euſſiez; mais j'avoue que je ne prévoyois pas en vous le mérite du Palais, & je croi même que vous ne vous en doutiez pas. Vous me paroiſſiez avoir le vol pour quelque choſe de plus noble que les procès; cependant je voi bien que quand on a de l'eſprit, on eſt capable de tout. Pour moi, Madame, je le ſuis de vous admirer, & de vous aimer toute ma vie.

CCLXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 *Août* 1688.

* J'AI toujours eu confiance en votre heureux temperament, mon cher Couſin; quoique je connuſſe des gens qui ſe ſeroient fort bien pendus dans l'état où vous êtes parti d'ici, le paſſé me répondoit un peu de l'avenir Il me ſemble,

Qu'un mont pendant en précipices,
Qui pour les coups de deſeſpoir
Sont aux malheureux ſi propices,

né-

* *Voyez Let. CCLIX.*

n'étoit point du tout le chemin que vous prendriez. Et en vérité vous avez raiſon, la vie eſt courte, & vous êtes déja bien avancé: ce n'eſt pas la peine de s'impatienter. Cette conſolation eſt triſte, & ce remede pire que le mal; cependant il doit faire ſon effet, auſſi-bien que la penſée qui n'eſt gueres plus réjouiſſante du peu de place que nous tenons dans ce grand Univers, & combien il importe peu à la fin du monde qu'il y ait eu un Comte de Buſſy heureux ou malheureux. Je ſai que c'eſt pour le petit moment que nous ſommes en cette vie que nous voudrions être heureux; mais il faut ſe perſuader qu'il n'y a rien de plus impoſſible, & que ſi vous n'euſſiez eu les ſortes de chagrins que vous avez, vous en auriez eu d'autres ſelon l'ordre de la Providence. Elle veut, par exemple, que notre Couſin d'Allemagne ſoit romaneſquement tranſplanté, & en apparence fort heureux. Nous ne voyons point le deſſous des cartes; mais enfin c'eſt cette Providence qui l'a conduit par des chemins ſi extraordinaires, & ſi loin de nous faire deviner la fin du Roman, qu'on ne peut en tirer aucune conſéquence, ni s'en faire aucun reproche. Il faut donc revenir d'où nous ſommes partis, & ſe réſoudre ſans murmure à tout ce qu'il plait à Dieu de faire de nous. Je ne ſai comment je me ſuis embarraſſée dans ces moralitez: j'en veux ſortir, en vous diſant que c'eſt le Marquis de Villars qui eſt revenu d'Allemagne, qui nous a dit des merveilles de notre Couſin. Je vous dois dire auſſi que ma fille a gagné ſon procès tout d'une voix, avec tous les dépens. Cela eſt remarquable. Voilà un grand fardeau hors de deſſus les épaules de toute cette famille: c'étoit un dragon qui les perſécutoit de-

depuis ſix ans ; mais à celui-là qui eſt détruit il en ſuccede un autre. C'eſt la penſée de ſe ſéparer : n'eſt-ce pas là ce que je diſois de la maniere de la Providence? Il faudra donc nous dire adieu ma fille & moi, l'une pour Provence, l'autre pour Bretagne. C'eſt ainſi vrai-ſemblablement que la Providence va diſpoſer de nous. Elle a fait mourir auſſi la Niece de notre Corbinelli d'une étrange maniere. Elle avoit emprunté avec ſon Oncle le carroſſe d'un de ſes amis : un Portier qui n'avoit jamais mené, prit témérairement de jeunes chevaux ; il monte ſur le ſiege ; il va choquant, rompant, briſant, courant par-tout. Un cheval s'abbat, le timon va enfiler un carroſſe, d'où trois hommes ſortent l'épée à la main : le peuple s'aſſemble ; un de ces hommes veut tuer Corbinelli : Helas ! Meſſieurs, leur dit-il, vous n'en feriez pas mieux, le Cocher n'eſt point à moi, nous ſommes au deſeſpoir contre lui. Cet homme devient ſon protecteur, le tire de la populace ; mais il ne tire pas ſa pauvre Niece d'une frayeur ſi exceſſive, qu'elle revient chez elle le cœur ſerré au point que la fievre lui prend le ſoir, & quatre jours après elle meurt. Elle a été généralement regrettée de ceux qui la connoiſſoient. La Philoſophie de notre ami ne l'a pas empêché d'en pleurer ; mais j'eſpere qu'enfin elle le conſolera. C'eſt à elle que je le recommande, car je n'ai pas la vanité de croire que je puiſſe en cette rencontre quelque choſe ſur ſon eſprit. Cependant, mon cher Couſin, je lui laiſſe la plume, après vous avoir embraſſé de tout mon cœur & mon aimable Niece, à qui je prétens écrire comme à vous dans cette longue & ennuyeuſe Lettre. Je dis ennuyeuſe, parce que comme elle

ne

ne m'a point divertie en l'écrivant, je croi qu'elle ne vous divertira point en la liſant. Je voudrois bien embraſſer le joli petit Langhac. Ma fille vous fait à tous deux mille ſinceres amitiez: elle s'eſt toujours flatée d'être reconnoiſſante de l'eſtime & de l'amitié que vous avez pour elle. Je comprens bien que ſi vous étiez jeune, elle auroit la premiere place dans votre cœur. Il faut que je revienne encore à vous, pour vous dire la joye que j'ai de l'eſtime que je vous voi pour le ſecond Tome d'*Abbadie*. Vous ſavez de quelle maniere je vous en ai parlé, c'eſt le plus divin de tous les Livres. Cette eſtime eſt générale, & le premier qui m'en a parlé avec tranſport, c'eſt notre cher ami. Ce Livre eſt digne de vous & de ma chere Niece. Je ne croi pas qu'on ait jamais parlé de la Religion comme cet homme-là.

De Monſieur de Corbinelli.

Il eſt certain, Monſieur, perſonne n'en a jamais parlé comme lui. Il ſemble que le Saint Eſprit lui ait dicté ſes penſées & ſes preuves, pour donner de la confuſion aux faux Docteurs. Pour moi je me nourris de morale dont je me ſuis armé contre la mort de ma Niece; la pitié a toujours été ma paſſion dominante, & je puis dire la ſeule. On dit que c'eſt une épine qu'on m'a ôtée du pied, qui me fait encore mal. Les obſtacles ne me ſeront plus un obſtacle pour aller en Bourgogne vous y voir; je le deſire paſſionnément, ſans oublier que Madame de Colligny y aura ſa part.

CCLXIV.

CCLXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Creſſia, ce 15 Août 1688.

AVEZ-VOUS cru, ma chere Couſine, que Monſieur d'Autun ſeroit plus aiſe du gain du procès de Madame de Grignan que moi, pour lui en avoir donné la nouvelle, & ne m'en avoir rien dit? Si vous l'avez cru, je vous aſſure que vous vous êtes trompée. Voici deux agréables nouvelles que j'ai reçues en même tems; l'Arrêt de la belle Comteſſe, & la penſion de notre ami Monſieur de Lamoignon. Je leur en écris à tous deux; mais j'en ſuis encore plus aiſe que je ne leur puis témoigner. La fortune qui me perſécute depuis long-tems en ma perſonne, ſe raccommode quelquefois avec moi en celles de mes amis: c'eſt toujours quelque choſe. Enfin votre Niece & moi ſommes ſur les fins du ſecond Tome de *la Vérité de la Religion.* C'eſt un Livre divin. Je ne dis pas ſeulement pour la matiere, mais encore pour la forme. Je ne veux plus lire que ce Livre-là pour ce qui regarde mon ſalut: il ne me feroit pas quitter le monde comme il y a obligé le Charmel, quand je ne ſerois non plus marié que lui; mais il me le fera bien mépriſer, & il m'en perſuadera le détachement par l'eſprit. Juſques ici je n'ai point été touché de tous les autres Livres qui parlent de Dieu; & j'en voi bien aujourd'hui la raiſon. C'eſt que la ſource m'en paroiſſoit douteuſe: mais la voyant

voyant claire & nette dans le Livre d'*Abbadie*, il me fait valoir tout ce que je n'eſtimois pas. Encore une fois, ma chere Couſine, c'eſt un Livre admirable, il me peint tout ce qu'il me dit; & en un mot il force ma Raiſon à ne pas douter de ce qui lui paroiſſoit incroyable. Madame de Colligny dit qu'elle gageroit qu'*Abbadie* ne mourra point Huguenot, ne pouvant pas s'imaginer que Jeſus-Chriſt laiſſe périr un homme qui l'a ſi bien prouvé. Et moi qui ne répons de rien, je dis que ſi *Abbadie* meurt dans ſa Religion, cela me fait craindre & admirer la Providence, & cela par la même raiſon de ma fille.

CCLXV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Colligny, ce 17 *Août* 1688.

MA chere Couſine, je n'ai point trouvé votre Lettre ennuyeuſe, comme vous me le mandez. Je vous avoue que j'en ai reçu quelquefois de vous de plus généralement belles que celle-ci: cependant il y a des traits de maitre en beaucoup d'endroits qui me contentent l'eſprit, & tout le reſte me touche le cœur. En un mot, j'ai été ravi de la recevoir & de la lire. Quand vous me dites que vous croyez bien que je ne me précipiterai pas, que la vie eſt courte, & que je ſuis déja bien avancé, que ce n'eſt pas la peine de m'impatienter: peut-on plus égayer une matiere ſi triſte? Quand vous me mandez

* *A la Lett.* CCLXIII.

dez pour me conſoler, que tout le monde à ſes peines; que ſi je n'avois eu les miennes, j'en aurois eu d'autres, & que tel eſt l'ordre de la Providence; cela n'eſt-il pas chrétien, & du meilleur ſens du monde? Quand après cela vous me parlez de la tranſplantation romaneſque de notre Couſin d'Allemagne par cette même Providence, & que vous ajoutez que cette bizarre & extraordinaire fortune, dont il n'a point été l'artiſan, me doit empêcher de tirer aucune conſéquence en ſa faveur, ni de me faire aucun reproche, vous fortifiez agréablement les raiſons que je me ſuis dites & que je me dis tous les jours pour n'être point fâché. Allez, ma chere Couſine, vous êtes bien plus aimable que vous ne penſez. Vous me mandez enſuite le gain du procès de la belle Comteſſe. Je lui en ai fait compliment, & je vous ai fait reproche de l'avoir appris à Monſieur d'Autun avant moi. Vous me mandez que cela vrai-ſemblablement vous va ſéparer; j'en ai peur, & je dis là-deſſus, que comme à quelque choſe malheur eſt bon, à quelque choſe auſſi bonheur eſt mauvais; car c'eſt le gain du procès qui vous donnera ce chagrin. Il ne falloit pas auſſi que Madame de Grignan le perdît, mais votre compte & le ſien étoit qu'il ne fût jugé de dix ans. La mort de la Niece de notre ami eſt un coup particulier de cette Providence qui prend à tâche de ſauver notre ami. Une plus longue vie de cette fille pouvoit engager ſon Oncle dans des procès, & par conſéquent des haines qui auroient pu nuire à ſon ſalut. Cette avanture me l'a fait juger un prédeſtiné. Quand on a dit juſques ici: *Je faillis à mourir de peur*, ç'a été une exageration hyperbolique; mais aujourd'hui c'eſt

c'eſt une choſe de fait. Ma fille vous rend mille graces de l'honneur de votre embraſſade, & pour elle & pour ſon fils. Je vous ai parlé dans ma derniere Lettre ſi amplement d'*Abbadie*, que je n'ai rien à y ajouter, ſinon que je le relirai tous les trois mois du reſte de ma vie.

De Monſieur de Corbinelli.

Bien vous a pris, Monſieur, d'avoir fait proviſion dans *Abbadie* de ſoumiſſion aux ordres de la Providence, pour ſoutenir la perte que vous avez faite de Mademoiſelle votre Niece. Je ſuis de l'avis de ceux qui vous diſent que c'eſt une épine hors de votre pied qui vous fait encore mal ; mais ce mal ne vous durera pas long-tems, & vous épargnera bien des peines. Nous y trouverons notre compte s'il vous fait venir en Bourgogne, & vous ferez fort bien d'y venir, quand ce ne ſeroit que pour vous deſaccoutumer des lieux où vous avez vu ſi long-tems cette pauvre fille ; mais à votre retour à Paris, il faudra changer de maiſon. Pour le quartier, j'aime trop ma Couſine pour vous en conſeiller un autre.

CCLXVI. LETTRE.

De Madame de Grignan au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26 Mai 1688.

* VOus me demandez qui ſont les gens contre qui je plaidois, Monſieur? Je ſuis ſi laſſe

* *Voyez Lett. CCLXII.*

laſſe d'entendre nommer mes ennemis, que je ne puis me réſoudre à vous dire leurs noms; je veux même les oublier, & mon procès auſſi. Il eſt vrai que je me ſuis acquis bien de l'eſtime parmi les Procureurs, mais je ne puis atteindre juſqu'à Madame de Montataire : elle demande & obtient, & je ne fais que me défendre. Cette différence dans le ſuccès en met dans notre bonheur. Vraiment, Monſieur, vous vous êtes bien mépris quand vous me croyez le vol pour les cœurs, & non pas pour le procès; c'eſt Dieu merci tout le contraire. Ne me faites donc plus l'injuſtice de ne pas compter au nombre de mes perfections celle d'entendre la procedure à merveilles. Mais, Monſieur, dans le tems que j'eſpere jouir du repos que ma capacité m'a acquis, un bruit de guerre m'épouvante. J'ai un fils qui s'aviſe d'avoir dix-ſept ans; on dit que c'eſt le bel âge, non pas pour plaider, mais pour aller à la guerre; & c'eſt ce qui m'oblige de ſouhaiter qu'il fût plus vieux pour ſoutenir les fatigues, ou plus jeune pour n'y être pas expoſé. Mais c'eſt un mal à quoi il n'y a point de remede. Au milieu du trouble comme du repos, je ſuis très ſenſible à toutes les marques de votre eſtime & de votre amitié, je vous en demande la continuation; & je vous aſſure que je vous aime & que je vous honore fort.

CCLXVII.

CCLXVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26 Août 1688.

* VOUS verrez, mon cher Couſin, par une grande Lettre † que je vous ai écrite, & que j'ai donnée à ma Niece de Montataire pour vous faire tenir, que je n'ai point manqué de vous apprendre la victoire toute entiere que ma fille a remportée ſur ſes Parties tout d'une voix, & avec dépens. Si je ne vous l'ai pas mandé auſſi-tôt qu'à Monſieur d'Autun, c'eſt que ne vous ayant écrit qu'un jour après lui, on nous fit une vilaine chicane qui troubla un peu notre joye, par la crainte de n'avoir pas notre Arrêt ſigné avant la levée du Parlement; mais ayant donné remede à ce mal, je vous écrivis une grande Lettre que vous avez dû recevoir préſentement. Ainſi vous ne ſerez point jaloux du Prélat, & vous croirez qu'il n'eſt point arrivé de changement dans mon cœur qui puiſſe m'obliger de le préférer à vous. C'eſt avoir envie de vivre chrétiennement avec la fortune, que de lui pardonner la conduite qu'elle a eue avec vous, en faveur des bontez qu'elle a pour vos amis. Il y a toujours lieu de ſe conſoler quand on obſerve tout ce qu'elle fait; car fort ſouvent auſſi elle rend tant de gens malheureux, qu'on peut dire comme à l'Opera:

Gou-

* *Voyez Let.* 264. † *Voyez Let.* 263.

Goutons l'unique bien des cœurs infortunez,
Ne ſoyons pas ſeuls miſerables.

Les perſonnes bien diſpoſées à prendre patience & à ſe conſoler, en trouvent par-tout des raiſons, & c'eſt en vérité grande ſageſſe, le contraire me paroit d'une folie & d'une inutilité pitoyable. Je ſuis toujours charmée que vous aimiez *Abbadie*. Notre ami a été le premier à lui rendre un témoignage d'eſtime, & à ſe rendre à la force de ſes raiſonnemens. Après lui, je vous ſouhaitois rendu, & voilà qui eſt fait. Ce gout a été aſſez univerſel, mais c'eſt toujours une grande avance & une grande obligation que nous avons à cet homme-là de nous avoir ôté nos miſerables doutes, & d'avoir ſi fortement répondu à mille objections qui paroiſſent fortes; mais après lui tout eſt applani. On eſt honteux de n'avoir pas penſé ce qu'il a dit: on eſt tout perſuadé & tout inſtruit de la vérité & de la ſainteté d'une Religion qu'on n'avoit jamais conſiderée que ſuperficiellement. Je trouve que vous & ma Niece dites fort bien ſur le ſujet de cet homme admirable: Quoique differemment, nous avons dit les mêmes choſes.

Vous avez ſu que le jeune Villars fils d'Orondate, revenu d'Allemagne, où il a fort bien fait, ſoit pour ſa réputation dans la guerre d'Allemagne, ſoit pour les négociations dont il s'eſt fort bien acquitté, a eu l'agrément pour la Charge de CommiſſaireGénéral de votre défunte Cavalerie. Il en donne cinquante mille écus au Marquis de Montrevel. Il vend ſon Régiment trente mille écus à Blanchefort. Ainſi voilà

voilà un homme placé dans une Charge dont il s'acquittera fort bien, à la veille d'une guerre qui fait préſentement la nouvelle publique. On leve des Troupes, & on les envoye en Allemagne. Nous voulons commencer ſans attendre qu'on nous attaque. Nous ſommes chagrins de l'Election de Liege, & de n'avoir point emporté celle de Cologne. Le Pape qui en eſt préſentement le maitre, n'eſt pas bien diſpoſé pour nous. Ainſi nous voulons être en état de répondre à tout, & peut-être même d'attaquer les premiers. Le tems nous en apprendra davantage. Mon cher Couſin, & ma chere Niece, je vous recommande toujours l'un à l'autre la douceur de votre ſociété. C'eſt un bien ſur lequel la fortune n'a point de priſe.

De Monſieur de Corbinelli.

Pour *Abbadie*, je ſuis ravi, Monſieur, que votre goût ſe rencontre avec le nôtre, c'eſt bon ſigne pour nous: il a ſes envieux & ſes cenſeurs; mais qui eſt-ce qui n'en a point, ou qui n'en a point eu? Le pauvre Monſieur de Vardes a une fievre lente qui le dévore petit à petit, & qui nous inquiete.

CCLXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Holſtein, Comteſſe de Rabutin.

A Colligny, ce 15 Septembre 1688.

JE viens de voir dans la Gazette la bleſſure à l'épaule de mon Couſin votre mari, Ma-

dame, & c'eſt pour cela que je me donne aujourd'hui l'honneur de vous écrire pour m'en réjouïr avec vous. Cette bleſſure n'étant qu'honorable & point dangereuſe, elle ſervira à la fortune de mon Couſin. J'eſpere même qu'elle lui ſauvera les périls du reſte du ſiege de Belgrade, dont il y a grande apparence qu'il ne ſeroit pas quitte à ſi bon marché. Je vous ſupplie très humblement, Madame, de me faire ſavoir la ſuite de cette bleſſure. Il y a long-tems que je n'ai reçu de vos nouvelles, cependant perſonne ne prend plus de part que moi à tout ce qui vous touche.

CCLXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Colligny, ce 17 Septembre 1688.

VOus vous plaigniez, ma chere Couſine, de ne point voir le nom de notre Couſin d'Allemagne dans les Gazettes. Vous allez avoir contentement. La Gazette de Beſançon à l'article de Vienne du 29 Août dernier, parle ainſi du ſiege de Belgrade: *Les aſſiegez faiſoient de continuelles ſorties qui incommodoient beaucoup les Impériaux; & dans l'une de ces ſorties le Comte de Rabutin y a été bleſſé à l'épaule d'un coup de mouſquet, & le Comte Taxis Colonel des troupes de Baviere, d'un autre coup de mouſquet aſſez dangereux.* De la maniere que la Gazette parle de la bleſſure du Comte Taxis, celle du Comte de Rabutin ne me paroit pas conſi-

dé-

dérable. J'en écris à la Ducheſſe Comteſſe, & je m'en réjouïs avec elle comme d'une marque d'honneur qui ſervira à la fortune de ſon mari. Si nos commencemens de guerre ont de la ſuite, nous ferons bien d'autres complimens à nos amis. Vous y aurez interêt pour le jeune Grignan, comme moi pour mon fils. Dieu nous les conſerve, & nous auſſi, qui par nos charges de grands-peres ſommes autant expoſez que les jeunes gens qui vont à la guerre. Voyez Monſieur de Vardes; les gens tuez à Belgrade ne ſont pas plus morts que lui.

A Monſieur de Corbinelli.

Vous me préparates à la nouvelle de la mort de Monſieur de Vardes, Monſieur, quand vous me mandates qu'il avoit une fievre lente. Je ne penſois pourtant pas que cela allât ſi vite. Cet évenement ne fait pas d'honneur au Medecin Hollandois, car ce n'étoit pas un mal extraordinaire. Je ſuis fâché de ſa mort pour la douleur que vous en aurez, mais j'en ſuis fâché auſſi pour l'amour de moi. Nos diſgraces, arrivées & finies preſque en même tems, nous avoient réchauffé l'un pour l'autre; & cela avec une eſtime réciproque me fait aujourd'hui ſentir ſa mort plus que je n'aurois fait il y a vingt ans. Dieu veuille avoir ſon ame! Mandez-moi, je vous ſupplie, comment il a fini; & après l'avoir regretté honnêtement tous deux, ne ſongeons plus qu'à ne le pas ſi-tôt ſuivre.

A Madame de Sevigny.

Je reviens à vous, ma chere Couſine, pour vous demander pardon ſi je vous écris ſur du

carton : mon papier fin eſt fini, il n'y en a point d'autre en ce païs que de celui-ci. Je croi qu'il n'y a pas long-tems qu'on y écrivoit encore ſur l'écorce des arbres.

CCLXX. LETTRE.

De Marquis de *** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16 Septembre 1688.

MONSIEUR d'Avaux Ambaſſadeur pour le Roi en Hollande, fit il y a quelques jours une harangue aux Etats-Généraux, par laquelle il leur déclare la guerre au nom de ſon Maitre au cas qu'ils aſſiſtent les mécontens d'Angleterre. Il ajoute que Sa Majeſté prétendoit ſoutenir l'élection du Cardinal de Furſtemberg envers & contre tous. Le Préſident lui répondit, que croyant qu'il s'agiſſoit du Commerce, il n'étoit pas préparé ſur ce qu'il venoit de lui dire, & qu'il aſſembleroit les Députez pour ſavoir leur intention. Monſieur d'Avaux eut beau dire qu'ils étoient aſſez dans l'Aſſemblée pour en décider, ils baiſſerent la tête & ſortirent ſans lui répondre. Depuis ce tems-là il a fait imprimer cette Déclaration.

Le Prince d'Orange a mis, dit-on, beaucoup de Vaiſſeaux en mer, qui vont querir quatorze mille Suedois. On dit que l'Electeur de Saxe doit fournir vingt mille hommes, celui de Brandebourg autant, commandez par le Maréchal de Schomberg. On dit auſſi que dès que Belgrade ſera pris, l'Empereur fera la paix avec le Turc qui la lui demande, & qu'il fera marcher enſuite ſes Troupes ſur le Rhin. Le Roi appella hier au ſortir de la Meſſe Torſe l'un de ſes

Or-

Ordinaires, & lui dit tout haut d'aller de ſa part à Bruxelles dire à Monſieur de Caſtanaga Gouverneur des Païs-Bas, qu'il prendroit pour une déclaration de guerre le moindre ſecours qu'il donneroit au Prince d'Orange ou aux Hollandois. L'état de la Cavalerie qu'on veut lever eſt de dix-neuf mille chevaux, & de quarante mille hommes pour l'Infanterie. Le Roi dit l'autre jour que le Prince d'Orange avoit été ſurpris d'une ſi groſſe levée faite tout d'un coup. Le Maréchal de Vivonne eſt mort ſubitement: on a donné ſon Gouvernement de Champagne au Maréchal de Luxembourg, ſon régiment d'Infanterie au jeune Thianges ſon Neveu, ſa Charge de Général des Galeres à Monſieur le Duc de Maine. On a taillé Dangeau & on lui a tiré une pierre groſſe comme un œuf.

CCLXXI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22 Septembre 1688.

IL eſt vrai que j'aime la réputation de notre Couſin d'Allemagne. Le Marquis de Villars nous en a dit des merveilles à ſon retour de Vienne, & de ſa valeur, & de ſon mérite de tous les jours, & de ſa femme, & du bon air de ſa maiſon. Je ſentis la force du ſang, & je la ſens encore dans ce que dit la Gazette de ſa bleſſure. Vous êtes cauſe, mon cher Couſin, que j'écris à cette Ducheſſe Comteſſe, en lui envoyant votre paquet. J'admire toujours les jeux & les arrangemens de la Providence. Elle

veut que ce Rabutin d'Allemagne, notré cadet de toutes façons, par des chemins bizarres & obliques s'éleve & ſoit heureux; & qu'un Comte de Buſly l'ainé de ſa Maiſon, avec beaucoup de valeur, d'eſprit, de ſervices, & de bien, même avec la plus brillante Charge de la guerre, ſoit le plus malheureux homme de la Cour de France. Oh bien! Providence, faites comme vous l'entendrez: vous êtes la maitreſſe: vous diſpoſez de tout cemme il vous plait, & vous êtes tellement au deſſus de nous, qu'il faut encore vous adorer, quoi que vous puiſſiez faire, & baiſer la main qui nous frappe & qui nous punit; car devant elle nous méritons toujours d'être punis. Je ſuis bien triſte, mon cher Couſin; notre chere Comteſſe de Provence que vous aimez tant, s'en va dans huit jours; cette ſéparation m'arrache l'ame, & fait que je m'en vais en Bretagne. J'y ai beaucoup d'affaires, mais je ſens qu'il y a un petit brin de dépit amoureux: je ne veux plus de Paris ſans elle: je ſuis en colere contre le monde entier: je m'en vais me jetter dans un deſert. Eh bien! Monſieur & Madame, en ſavez-vous plus que nous ſur l'amitié? Nous donnerions des leçons aux autres. Mais en vérité il eſt bien douloureux d'exceller en ce genre: ceux qui ſont ſi ſenſibles ſont bien malheureux. Parlons d'autre choſe. Vous ſavez la mort de votre ancien ami Vivonne? Il eſt mort en un moment, dans un profond ſommeil, la tête embarraſſée. Le Roi va le 28 de ce mois à Fontainebleau. Il y a quelque autre deſſein, mais il eſt encore caché. Il y a un air de rallentiſſement dans tout le mouvement de guerre qui a paru d'abord. La Flotte ſeule du Prince d'Orange toute prête à mettre à la voile

eſt

digne d'attention. On croit qu'elle menace ıgleterre. Cependant on garde nos côtes: a fait partir les Gouverneurs de Bretagne & Normandie. Tout ceci eſt fort brouillé. Il bien des nuages amaſſez, ce dénouement rite qu'on ne le perde pas de vue. Adieu, n cher Couſin, je vous écrirai encore avant : de partir, & je vous embraſſe tous deux.

De Monſieur de Corbinelli.

Le Prince d'Orange ni ſes Alliez ne ſongent nt à faire des entrepriſes ſur nous. Ils ne ſont qu'à l'Angleterre, ou à empêcher celles que ıs voudrions faire ſur eux, en nous montrant ils ont de quoi ſe défendre, ſans vouloir ſuader qu'ils veulent attaquer. C'eſt ce que ouhaite dans les règles de la Politique. Adieu, nſieur, je vous remercie de tout mon cœur complimens que vous m'avez fait ſur les ıx morts qui m'ont affligé depuis deux mois. mienne viendra quand il lui plaira. Je ne ſai lle m'affligera: mais je ſai bien qu'elle ne ſurprendra pas.

CCLXXII. LETTRE.

LeMarquis de *** au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 23 Septembre 1688.

MONSEIGNEUR part ſamedi prochain 25 du mois pour aller commander l'Armée en emagne. Il doit arriver le 5 Octobre à Weiſſbourg en Alſace. Monſieur le Duc de Beauliers ſert auprès de lui de Gentilhomme de

la Chambre. Il a Vandeuil pour Officier de ſes Gardes en qualité de Lieutenant; Cinq-San & Druy, Enſeignes; Villaines, Hautefort & Tingri, Exempts; Sainte Maure, Quelus, Mailly, Dantin & Thianges, Aides de Camp.

On croit Philisbourg inveſti. Monſieur de Saint-Pouanges eſt déja parti. Vivans, Saint-Gelais, le Bordage & Lagnon qui étoient ici, ont eu ordre de partir. Tous les Officiers qui n'ont point d'emploi, ou dont les Régimens ne ſont point employez, ont demandé permiſſion de ſuivre, & on ne l'a refuſé à perſonne, comme à Clerambaut, Château-Morant, Nogaret & bien d'autres. Je croi que Laſſé eſt du nombre. Meſſieurs de la Rocheguyon & d'Alincourt ont eu permiſſion d'aller ſervir à leurs Régimens. Monſieur le Duc & Monſieur le Prince de Conty ſont du voyage; & les Princeſſes leurs femmes étoient hier toutes en larmes. Les Colonels qu'on remplace & dont les compagnies ſont en ce païs-là, ne laiſſent pas d'aller. Enfin il y a ici une émotion terrible. Il court un bruit que le Prince d'Orange ayant joint les Suédois ſera à la tête de quatre-vingt mille hommes.

L'équipage de MONSEIGNEUR eſt compoſé de ſur-touts, pour aller plus vîte. Quoique la plupart des gens qui marchent n'ayent point d'argent, il n'y a de chagrins que ceux qui reſtent.

On dit que le deſſein du Prince d'Orange eſt de faire une deſcente en France. Si cela eſt, il trouvera à qui parler. Les deux Compagnies des Mouſquetaires ſont parties ce matin pour aller à Cherbourg, qui eſt un poſte d'où les ennemis pourroient être difficilement chaſſez, s'ils

s'en

n étoient rendus maîtres. On a détaché qua-
Compagnies des Gardes Françoises de six qui
ient demeurées ici, & deux de Suisses, pour
ler jetter dans Belle-Isle, & l'on assemble les
mpagnies de Gendarmes & de Chevaux-le-
s. Toutes les côtes sont gardées, & l'on a en-
yé Artagnan Major des Gardes avec sept Of-
ers & quatorze Sergens du même Regiment,
ur aller assembler & discipliner les Milices de
rmandie. L'entreprise du Prince d'Orange
it hardie & bien imaginée, s'il n'eût eu affaire
n Roi moins prudent & plus mal servi. On a
réponse de la Lettre au Cardinal d'Etrées
sque aussi-tôt qu'elle a paru ici. Le Pape,
ès l'avoir lue & relue, a confirmé l'Election
Prince Clément. La Trouse s'est rendu
itre d'Avignon avec le Régiment de Dragons
l'essé & un Régiment d'infanterie, & il en a
sortit le Vicelégat. Monsieur de Boufflers
ssiégé Keyserlauter, & on attend à toute heu-
a nouvelle de la prise. La tranchée ne s'ou-
ra à Philisbourg que le six ou le sept d'Octo-
. Il paroît ici deux Manifestes, dont l'un
ntient les raisons pour lesquelles le Roi prend
armes & assiege Philisbourg, qui est pour le
tage de Madame la Duchesse d'Orleans que
Palatin son frere lui refuse, & pour soutenir
ection du Cardinal de Furstemberg; l'autre
une Lettre que le Roi avoit écrite au Cardi-
d'Etrées, par laquelle Sa Majesté lui mar-
t les sujets de plaintes qu'il avoit contre le
pe, tant pour le fait des franchises, que pour
ection extraordinaire & contre les Constitu-
ns canoniques que sa Sainteté vouloit faire
Prince Clément de Baviere à l'Archevêché
Cologne, & pour le refus que le Pape fai-

ſoit depuis long-tems de rendre au Duc de Parme allié de Sa Majeſté ſes Etats de Caſtro & Ronciglione ; que pour cette raiſon Sa Majeſté alloit prendre Avignon pour le mettre entre les mains du Duc de Parme, qui le garderoit juſqu'à ce que le Pape lui eût rendu ce qui lui appartenoit.

CCLXXIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Colligny, ce 28 Septembre 1688.

TOus ceux qui retournent de Vienne, diſent de notre Couſin les mêmes choſes que vous a dit Monſieur de Villars, Madame. Lui & ſa femme ſont l'ornement de la Cour de l'Empereur. Ce que vous dites de la Providence ſur cela eſt fort bien dit. Je n'y ſaurois rien ajouter, ſinon que je reçois toutes mes diſgraces de la main de Dieu, comme des marques infaillibles de prédeſtination. La derniere fois que je vis le Pere de la Chaiſe, il me dit ſur les plaintes que je lui faiſois des duretez de la fortune, que Dieu me témoignoit par-là ſon amour. Je lui répondis que je le croyois : que je voyois bien qu'il me vouloit avoir, & qu'il m'auroit ; mais que j'euſſe bien voulu que c'eût été un autre que le Roi qui eût fait mon ſalut par cette voye.

Vous

* *A la Lettre CCLXXI.*

Vous ne ſauriez dire votre douleur ſur la ſéparation de votre chere Comteſſe à perſonne qui la ſache mieux comprendre que moi. J'ai été depuis douze ou treize ans pluſieurs fois ſur le point de quitter votre Niece: rien ne m'eſt ſi fortement demeuré dans la mémoire que ces fortes d'angoiſſes, qui ſont les plus cruels tourmens de l'eſprit. Votre dépit contre Paris me paroît naturel. Pour moi j'allois juſqu'à la haine contre les lieux où je l'avois vue, & je trouve bizarre qu'on ne puiſſe ſouffrir les endroits qui font reſſouvenir des gens aimez qu'on y a vus & qu'on n'y voit plus. J'ai trouvé beau ce que vous dites, qu'il eſt douloureux d'exceller en amitié; & Quinaut qui l'a dit en vers, ne l'a pas dit ſi fortement que vous.

N'aimons jamais, ou n'aimons gueres,
Il eſt dangereux d'aimer tant.

Il faut dire comme vous: il eſt douloureux d'aimer tant.

Enfin voici bien du bruit. On va aſſiéger Philisbourg, &, je croi, le prendre: car puis que Monſieur le Dauphin va faire cette expédition, il faut que le Roi ſoit aſſuré d'un heureux ſuccès.

Adieu, ma chere Couſine. Le Couſin & la Niece vous embraſſent mille fois. Je vous quitte pour dire un mot à notre ami.

A Monſieur de Corbinelli.

Je ne doute pas que le Prince d'Orange n'ait toutes ſes penſées tournées du côté de l'Angleterre: au moins ne paroît il pas juſques ici qu'il nous en veuille. Le Roi n'attaqueroit pas Philisbourg, ſi le Prince d'Orange ſe pouvoit encore joindre contre nous au Duc de Saxe & au Marquis de Brandebourg.

CCLXXIV. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11 *Octobre* 1688.

LE Prince d'Orange s'eſt déclaré contre l'Angleterre, & le Roi d'Angleterre a été pris pour dupe. Il s'eſt déclaré Protecteur de la Religion. Il demande l'aſſemblée du Parlement, & que le Prince de Galles ſoit dépoſé entre les mains d'un Mylord pour y être nourri & élevé dans la Religion du pays. Pluſieurs Mylords ſont allez au devant de lui. Il ne commence pas mal. Nous allons voir d'étranges révolutions en ce pays-là. Il a acheté douze cens barques pour mettre pied à terre où les grands vaiſſeaux ne pourront approcher. Le Roi paroît touché de cette nouvelle. Il dit hier à ſon diner, qu'il avoit offert quarante vaiſſeaux au Roi d'Angleterre, & qu'il n'avoit jamais voulu les prendre; qu'il auroit bien mieux aimé que le Prince d'Orange eût attaqué la France, que l'on l'y auroit bien battu. Cette nouvelle fâche tout le monde; car le Roi d'Angleterre ne ſoutiendra jamais tout cela, les Anglois étant dans leurs ames tous contre lui. On a envoyé dans tous les ports de mer, ordre de charger & d'arrêter tous les vaiſſeaux Hollandois, & le Roi leur a envoyé déclarer la guerre, s'ils favoriſoient le Prince d'Orange contre l'Angleterre. Il arrive d'heure à autre des nouvelles du ſiège de Philisbourg. La tranchée fut ouverte le neuf. Il y

eut

it peu de fracas. On mande qu'il y a dans Place d'excellens Canonniers qui tirent auſſi ſte qu'avec le fuſil. Cela fait appréhender our Monſeigneur qui ſe ménage fort peu. Le Prince d'Orange a arboré le Pavillon oyal d'Angleterre, qui eſt un crime, qui ſeul i feroit couper la tête, s'il étoit pris. Le Roi fait mettre un Ordinaire auprès de Monſieur Nonce. Celui-ci va où il lui plait, mais l'Ordinaire ne le quitte point. Le Roi d'Angleterre emande préſentement les quarante vaiſſeaux u'il a refuſé. Il eſt réſolu quand le Prince Orange mettra pied à terre, de marcher à lui vec dix-huit ou vingt mille hommes qu'il a, & e lui donner bataille. Le Roi a dit ce matin ue les Electeurs du Rhin ſe rendoient plus traibles. On a ſu que Monſieur de Mayence, pour viter les contributions & le quartier d'hiver, ffroit la Citadelle de Mayence, & Monſieur e Treves, de raſer Coblens. Les armes du oi ont jetté une grande terreur chez tous les rinces voiſins.

CCLXXV. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Fontainebleau, ce 24 Octobre 1688.

L eſt arrivé ce matin deux Couriers de Philisbourg. Par le premier on a eu des nouvelles du 29 qui ſont, que le Bordage Maréchal de camp étant de jour à la tranchée de la fauſſe attaque & viſitant ce qu'il y avoit à faire pour la nuit,

nuit, a reçu un coup de mouſquet dans la tête. Preſque en même tems à la grande attaque, le Marquis d'Uxelles a reçu un coup de mouſquet dans l'épaule qui n'eſt que dans les chairs: heureuſement pour lui il étoit courbé, & regardoit alors dans un foſſé. Auſſi-tôt que Monſeigneur fut la bleſſure du Bordage, il envoya Harcour en ſa place, lequel continuant à commander la tranchée, fit attaquer la nuit du 20 au 21 l'ouvrage à corne. Cela ſe fit par un détachement de Grenadiers de Picardie, de Champagne, du Roi & du Dauphin. On ſe ſervit d'une ruſe en cette occaſion, qui fut de jetter deux bombes qui n'étoient point chargées: dans ce moment nos gens ſortirent de la tranchée, & les ennemis couchez ſur le ventre ne les apperçurent, que lors qu'étant dans l'ouvrage, ils crierent tue, tue. Ainſi on s'en eſt rendu maitre. Il étoit défendu par cent cinquante hommes, dont il y en a eu environ quarante de tuez, & trente de pris.

J'ai retenu les particularitez que je vous mande, de deux Lettres de Monſeigneur que le Roi a lues ce matin: elles ſont ſurprenantes, auſſi bien que les autres qu'il a déja écrites à Sa Majeſté. Il écrit d'un ſtile net & court. Cependant il entre dans un détail de ce qu'il fait & de ce qu'il fait faire, qui repréſente les choſes comme ſi on les voyoit arriver; & ſurtout il rend juſtice à tout le monde. Par les dernieres, il dit qu'Harcour a fait des merveilles; que le Comte de Guiche, Aide de Camp de jour, y a fort bien ſervi, ainſi que le Comte d'Etrées, & le Comte de Lux, Aide de Camp du Maréchal de Duras. Il mande qu'on ne peut pas [illegible] de meilleure volonté qu'eſt Monſieur de

Tre-

Frelon, & qu'il mérite bien le Régiment qu'il demande au Roi. Il parle encore avantageuſement de Du Bourg, diſant qu'il eſt bon Officier. Il y a eu quelques Capitaines d'Infanterie tuez & bleſſez. Le fils de Monſieur de Courtin a eu un coup de bayonnette dans le ventre, & un de pertuiſane dans la cuiſſe à la grande attaque. Nous ne ſommes encore qu'au pied du glacis de la Contreſcarpe. Cela va lentement, par la ſureté dont on veut que cela aille. On a fait Monſieur de Morbech Brigadier en lui donnant à lever un Régiment d'Infanterie. Sandricourt Brigadier d'Infanterie a eu la mâchoire caſſée d'un éclat de grenade. La bleſſure de Neſle va fort bien. Celle de Gerzé ne va pas de même. Les nouvelles qu'on eut hier d'Hollande étoient du 19, & diſoient que le Prince d'Orange n'étoit point encore embarqué, qu'il ſe faiſoit éveiller toutes les nuits pour ſavoir comme étoit le vent.

CCLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Termes.

A Chaſeu, ce 29 Octobre 1688.

L'ANGLETERRE nous va donner une grande ſcène, Monſieur. Quand les têtes couronnées en ſont les Acteurs, les ſpectateurs en ſont bien plus attentifs. Si le Roi d'Angleterre réuſſit, ce ſera un Héros pour le monde & pour le Ciel. Si le Prince d'Orange demeure le maître, il n'en ſera pas de même. Les hommes ne jugent aujourd'hui des grands deſſeins que par la

le ſuccès. Nous ne ſommes plus dans le tems qu'on penſoit:

Etſi deſint vires,
Audacia certè laus erit.

Nous ſommes plus ſûrs de l'évenement du ſiège de Philisbourg. Le Roi ſait ſi bien appuyer ſes projets de tous les ſecours humains, qu'il peut toujours s'aſſurer ſans miracle de l'éxécution. Monſeigneur acquiert bien de la gloire & bien des cœurs cette Campagne; on ne parle que de ſa valeur, de ſa conduite, de ſes airs gracieux à tout le monde, de ſon diſcernement à juger des belles actions, & à les recompenſer avec grandeur & bonté; enfin il n'y a que de ſa jeuneſſe dont on ne parle point.

CCLXXVII. LETTRE.

Du Marquis de * * * au Comte de Buſſy.

A Fontainebleau, ce 29 Octobre 1688.

ON a eu des nouvelles du 24 de Philisbourg qui nous ont appris la priſe de la Contreſcarpe à la grande attaque. Les ennemis l'ont mal défendue, il n'y a eu perſonne de marque de bleſſé. On a envoyé Meſſieurs de Bouligneux & d'Amanzé en priſon, pour avoir été à la tranchée un jour qu'ils n'étoient pas commandez.

On n'a eu aucune nouvelle du départ du Prince d'Orange, cependant il y a quelques jours que le vent lui eſt favorable. Les troupes du Roi

oi ſont entrées dans Heidelberg ſans coup fér. Monſieur le Palatin a envoyé faire compliient à Monſeigneur ſur ce que ſa maladie l'emêchoit de l'aller trouver au Camp. Cependant n continue à ſe rendre maitre de ſon pays, & es Electorats de Mayence, Treves & Colone. Monſieur de Vauban écrit qu'il croit que hilisbourg capitulera du côté de la fauſſe ataque, parce qu'il eſt plus preſſé de ce côté-là ue de l'autre.

CCLXXVIII. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy ſon pere.

A Fontainebleau, ce 2 Novembre 1688.

JE ne ſai, Monſieur, ſi vous vous attendez à la nouvelle d'aujourd'hui, mais elle m'a ort ſurpris. Le Roi me donna hier une penion de deux mille francs, & m'a donné auourd'hui pour mon frere un Prieuré de deux nille livres, appellé Notre-Dame de l'Epau, itué dans le Dioceſe d'Auxerre, dont je ſuis uſſi aiſe que de ma penſion. Je mande à ma nere la mort de Madame de Longueval; ainſi a voilà héritiere de la maiſon de Manicamp. Il 'y a plus que vous, Monſieur, à recevoir quelque grace, mais je ne doute pas que votre tour ie vienne. Au reſte j'oublois de vous dire que ce fut Monſieur de Louvois qui me dit que j'avois à remercier le Roi d'une penſion de deux nille francs qu'il m'avoit donnée & qu'il me laceroit bien à la premiere occaſion qu'il en trou-

trouveroit. Voilà Philisbourg rendu. Monſeigneur va faire le ſiège de Manheim dans le Palatinat.

CCLXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Traſſy.

A Chaſeu, ce 3 Novembre 1688.

J'APPRIS hier par un homme que Monſieur d'Autun m'envoya, Madame, que vous aviez été en grand péril, mais en même tems que vous en étiez ſortie heureuſement avec un garçon de reſte. Je vous aſſure que j'en ſuis fort aiſe. Vous êtes plus à plaindre qu'une autre quand vous ſouffrez, Madame, car vous n'êtes pas faite pour ſouffrir. Ceci ſoit dit avec le reſpect que je dois à la Providence; mais il me ſemble que des femmes de bonne humeur ne devroient avoir que les douceurs du mariage, & que les mauſſades & les bourrues ne devroient faire autre choſe que d'accoucher pour les autres. Il ne faut pas vous entretenir davantage en l'état où vous êtes, il me ſuffit de vous apprendre ma joye pour le paſſé, & mes viſions pour l'avenir, & de vous aſſurer que vous n'avez ni parent ni ami qui ſoit plus véritablement à vous que moi.

CCLXXX. LETTRE

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy ſon pere.

A Verſailles, ce 13 Novembre 1688.

VOus ſerez peut-être bien aiſe, Monſieur, de voir la Lettre que je me donnai l'honneur d'écrire à Monſeigneur auſſi-tôt que le Roi m'eut donné ma penſion, & la réponſe qu'il a eu la bonté de me faire.

LETTRE A MONSEIGNEUR.

MONSEIGNEUR,

Je vous rends mille graces de la penſion que le Roi vient de me donner, je ſuis perſuadé que Sa Majeſté a compté dans mes ſervices l'attachement que j'ai toujours eu pour votre perſonne. Je ſerois au deſeſpoir, Monſeigneur, de n'avoir pas été préſent aux merveilles de votre Campagne, ſi je n'avois eu des raiſons invincibles de reſter ici, & ſi le Roi ne venoit de juſtifier ma conduite par les graces qu'il m'a faites. J'eſpere, Monſeigneur, d'être bien-tôt témoin de vos grandes actions, par la promeſſe que Sa Majeſté a bien voulu me faire de me placer dans ſes Armées. Cependant, Monſeigneur, je prie Dieu qu'il vous conſerve, & qu'il me donne les occaſions de vous témoigner avec combien de reſpect & de zèle je ſuis, Monſeigneur, &c.

RE-

REPONSE
DE MONSEIGNEUR.

MONSIEUR le Marquis de Buſſy-Rabutin, je ſuis bien aiſe que le Roi Monſeigneur & pere vous ait donné une penſion, & je voudrois que l'affection que j'ai pour vous y eût contribué quelque choſe. Si vous n'avez pas été dans l'Armée que je commande, vous pourrez réparer cela dans la ſuite, puiſque le Roi vous veut placer dans ſes troupes : je le ſouhaite, & prie Dieu qu'il vous ait, Monſieur le Marquis de Buſſy, en ſa ſainte garde.

Votre bon ami, LOUIS.

CCLXXXI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 *Novembre* 1688.

J'AI été ſi occupée, mon cher Couſin, à prendre Philisbourg, qu'en vérité je n'ai pas eu un moment pour vous écrire. Je m'étois fait une ſuſpenſion de toutes choſes à tel point, que j'étois comme ces gens dont l'application les empêche de reprendre leur haleine. Voilà donc qui eſt fait, Dieu merci; je ſoupire comme Monſieur de la Souche, je reſpire à mon aiſe. Et ſavez-vous pourquoi j'étois ſi attentive? c'eſt que ce petit marmot de Grignan y étoit. Songez ce que c'eſt qu'un enfant de dix-ſept ans qui ſort de deſſous l'aile de ſa mere, qui eſt encore dans

les

les craintes qu'il ne ſoit enrhumé ; il faut que tout d'un coup elle le quitte pour l'envoyer à Philisbourg, & qu'avec une cruauté inouïe pour elle-même, elle parte avec ſon mari pour aller en Provence, & qu'elle s'éloigne ainſi des nouvelles dont on ne ſauroit être trop proche ; & qu'enfin quinze jours durant elle tourne le dos, & ne faſſe pas un pas qui ne l'éloigne de ſon fils, & de tout ce qui peut lui en dire des nouvelles. Je m'effraye moi-même en vous écrivant ceci, & je ſuis aſſuré qu'aimant cette Comteſſe comme vous l'aimez, (car vous ſavez bien que vous l'aimez) vous ſerez touché de ſon état. Il eſt vrai que Dieu la conſole de ſes peines, par le bonheur de ſavoir préſentement ſon fils en bonne ſanté. Elle ſera ſix jours plus long-tems en peine que nous ; & voilà les peines de l'éloignement. Voilà donc cette bonne Place priſe. MONSEIGNEUR y a fait des merveilles de fermeté, de capacité, de liberalité, de généroſité, & d'humanité ; jettant l'argent avec choix, diſant du bien, rendant de bons offices, demandant des récompenſes, & écrivant des Lettres au Roi qui faiſoient l'admiration de la Cour. Voilà une aſſez belle Campagne : voilà tout le Palatinat, & quaſi tout le Rhin, à nous : voilà de bons quartiers d'hiver : voilà dequoi attendre en repos les réſolutions de l'Empereur & du Prince d'Orange. On croit celui-ci embarqué : mais le vent eſt ſi bon Catholique, que juſques ici il n'a pu ſe mettre à la voile. On dit que Monſieur de Schomberg eſt avec lui. C'eſt un grand malheur pour ce Maréchal & pour nous. Les affaires de Rome vont toujours mal. Mais qu'eſt-ce que j'ai ouï parler de deux mille francs de penſion à Monſieur de Buſſy, & aſſurance

rance d'une place qui lui conviendra? Pour moi, je comprens que cela s'adreſſe à Monſieur votre Fils, & en attendant que j'aye démêlé ce bruit, je vous en fais mes complimens, mon cher Couſin, & à vous ma Niece, & je me réjouïs de ce commencement. Il n'avoit pas ſuivi MONSEIGNEUR. Ce bien lui eſt venu lorsqu'il y penſoit le moins. Vous ſavez les nouvelles des morts & des bleſſez de Philisbourg : mais je vous apprens les morts toutes ſimples de Meſdames de Mêmes & de Châteaugontier, & puis nous irons après les autres : j'y penſe toujours, mon ami.

CCLXXXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 14 Novembre 1688.

JE ſavois ſi bien votre occupation à Philisbourg, Madame, que je ne vous ai point écrit depuis l'ouverture de la tranchée. Je comprens bien vos craintes pour le marmot de Grignan, & votre douleur pour l'abſence de ſa mere. Monſieur d'Autun m'a dit que vous lui aviez écrit depuis quelques jours, & qu'il n'avoit pas trouvé dans votre Lettre cette gayeté qui les rend d'ordinaire ſi agréables. Je lui dis que vos allarmes pour le petit de Grignan, & votre chagrin pour le départ de la belle Comteſſe, ne vous laiſſoient tout au plus que de la Raiſon, mais une Raiſon ſans graces & ſans ornemens, & qui reſſembloit à ces beautez malades en qui l'on connoiſſoit encore quelques beaux traits.

traits. Je ſuis entré dans tous les chagrins & dans toutes les inquiétudes qu'a eues la belle Provençale ſur votre ſujet, & ſur celui de ſon fils; mais enfin la voilà délivrée d'une partie de ſes maux: avec un peu de patience elle ſortira de l'autre. Au reſte, ma chere Couſine, la fortune s'eſt un peu raccommodée avec moi, ou pour parler plus chrétiennement, Dieu a touché le cœur du Roi ſur mon ſujet. Je lui écrivis il y a ſix ſemaines; & l'heureux ſuccès qu'a eu cette Lettre, mérite bien que je vous en envoye la copie. Sa Majeſté donna deux mille francs de penſion au Marquis de Buſſy, avec promeſſe de la premiere place vacante qui lui conviendroit; & il donna à l'Abbé de Buſſy un Prieuré de cinq cens écus, & lui promit d'avoir ſoin de lui. Nous ſavons tous les morts & tous les bleſſez à Philisbourg, mais nous ne ſavions pas celles de Meſdames de Mêmes & de Châteaugontier. Je ne m'en ſoucie non plus qu'elles ſe ſoucieroient de la mienne ſi elles m'avoient ſurvécu. Je ſai bien que nous irons après elles, ma chere Couſine; j'y ſonge comme vous, mais je n'en ſuis pas plus triſte.

SIRE,

J'ai ſervi trente & une années le feu Roi votre pere de glorieuſe mémoire, & V. M. dans les premiers emplois de la guerre. Ma conduite qui, Dieu merci, a toujours été fort bonne ſur ce qui regardoit votre ſervice, ayant déplu d'ailleurs à V. M. elle m'a châtié par une priſon de treize mois, par la deſtitution d'une grande Charge de guerre, & par un exil de dix-ſept ans. Avec la même juſtice, SIRE, *que V. M. a puni par-là mes fau-*

tes, il me ſemble que je pouvois eſperer quelques récompenſes à mes ſervices. Cependant, SIRE, *la crainte extréme que j'ai eue d'importuner V. M. m'a réduit à ne lui demander depuis mon rappel à la Cour, que ce qui me reſte à recevoir de mes appointemens de Meſtre de Camp Général; ce que je n'aurois pas encore fait ſi ſouvent, ſi l'état de mes affaires ne m'y avoit forcé. Je le ſens même aujourd'hui plus vivement que jamais,* SIRE, *par l'impuiſſance où il me met d'aller moi-même offrir mes ſervices & ma vie à V. M. dans ce nouveau mouvement de guerre. J'ai encore la tête & le corps aſſez bons pour répondre à V. M. d'un poſte où elle me mettroit, ſi elle me faiſoit l'honneur de m'employer, &c.*

CCLXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bethune au Comte de Buſſy.

A Fontainebleau, ce 14 *Novembre* 1688.

JE voudrois bien, Monſieur, que les libéralitez de notre digne Maitre s'étendiſſent ſur vous à proportion de votre mérite. Mais c'eſt au moins quelque conſolation pour un ami qui vous honore autant que je fais, de voir quelques marques de bonté pour votre famille qui en fait eſperer à l'avenir de plus grandes. Perſonne aſſurément n'y ſauroit prendre plus de part que moi, ni conſerver malgré l'abſence plus de tendreſſe, de reſpect & d'eſtime pour vous que, &c.

CCLXXXV.

CCLXXXV. LETTRE.

Du Marquis de * * au Comte de Buſſy.

A Fontainebleau, ce 17 Novembre 1688.

LE Roi d'Angleterre s'étant avancé vers Salisbury à la tête de ſeize mille hommes, & le Prince d'Orange y étant avec ſon Armée, Sa Majeſté Britannique a été trahie par le Prince George de Dannemarck & par Mylord Dernon, qui avoient concerté d'enlever le Roi viſitant ſes Gardes, ce qui manqua parce qu'il prit un ſaignement de nez à Sa Majeſté qui l'empêcha d'y aller; & après qu'ils eurent ſoupé avec le Roi, ils ſe retirerent vers le Prince d'Orange & emmenerent avec eux beaucoup de Mylords & autres, de ſorte que le Roi fut obligé de ſe retirer bruſquement de Salisbury à Londres, après avoir évité par hazard un parti qui avoit été fait de ſe ſaiſir de ſa perſonne ſans effuſion de ſang. Le Prince d'Orange le ſuivit pas à pas, & il eſt entré, à ce qu'on prétend, dans Londres quelques jours après le Roi, ſans avoir trouvé aucune réſiſtance. Ils ſont logez aſſez près l'un de l'autre, chacun ſongeant à ſa ſûreté, mais ſans rien entreprendre davantage, remettant toutes choſes au jugement du Parlement qui eſt actuellement convoqué; cependant les troupes ſe ſont un peu éloignées pour la commodité de la ville. Le Roi eſt comme en priſon au milieu de ſes Sujets. Le Prince d'Orange paroît bien appliqué à rendre complette l'infortune du Roi ſon

beau-pere. Tout eſt tranquille dans Londres, on n'y connoit point de différence de parti: les Officiers des deux Armées s'embraſſent & boivent enſemble. Ce qui augmente la crainte des gens de bien, c'eſt de voir qu'on ſe gouverne ſur mer de même que ſur terre. Les Flottes d'Angleterre & d'Hollande ſe ſont jointes avec de grandes réjouïſſances & paroiſſent en fort bonne intelligence. Il eſt à craindre que des deux Armées navales, il ne s'en faſſe qu'une pour venir contre nous au ſecours de la Hollande, où on a ſaccagé & brûlé un grand Pays.

On dit que le Pape eſt fort affligé du deſordre où ſont les affaires d'Angleterre, & qu'il ſonge à y trouver quelque remede; qu'il a pour cela de grandes conférences avec le Cardinal d'Etrées. Les François, de quelque Religion qu'ils ſoient, ſont extrêmement obſervez à Londres. On les oblige à s'enfermer dès cinq heures du ſoir.

CCLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Harlai-Bonneuil, Intendant en Bourgogne.

A Chaſeu, ce 25 Novembre 1688.

J'Ai vu votre cœur dans vos Lettres, Monſieur, & je ſuis aſſuré que perſonne n'a été plus aiſe que vous de mes proſpéritez naiſſantes. J'ai trouvé plaiſant que vous me félicitez du nombre, en attendant que ce ſoit de l'importance des bienfaits. Mais ne croyez-vous pas,

pas, Monſieur, qu'en un ſens le nombre en fait l'importance? Pour moi j'ai règlé ma reconnoiſſance pour le Roi ſur la ſingularité des graces que Sa Majeſté a faites à mes enfans; car il eſt ſans exemple que le Roi ait donné deux Bénéfices en un an à une même perſonne, & qu'en vingt-quatre heures il ait donné une penſion & un bénéfice aux deux freres. Vous voyez bien, Monſieur, que j'aime bien à être content. Si le Roi ſavoit combien mon cœur groſſit ſes bienfaits, il voudroit peut-être éprouver ma reconnoiſſance ſur de plus grands. Pour moi je trouve encore qu'une longue diſgrace ſert à bien mieux ſentir le moindre rayon de bonne fortune. Rien ne prouve mieux qu'il n'y a point de bien & de mal que par comparaiſon; l'un fait ſentir l'autre par degrez. Quand on eſt au plus bas, on a le plaiſir de ne pouvoir plus deſcendre. Dieu vous garde, Monſieur, d'en parler comme moi par expérience, & me donne les occaſions de vous bien perſuader de mon amitié; car pour mon eſtime, je vous défie d'en douter.

CCLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Charpentier.

A Chaſeu, ce 27 Novembre 1688.

JE viens d'achever de lire ce que vous avez écrit en faveur de notre Langue, Monſieur. Je n'ai jamais vu ſi bien défendre une cauſe, & avec tant d'honnêteté. Si vous ne faites changer de ſentiment à vos parties, je ſuis aſſuré

qu'au moins vous mettrez tout le reſte du monde dans votre parti. Pour moi qui ſuis naturellement idolâtre de ma Langue, vous m'avez fourni des raiſons pour ſoutenir ce que je ſentois. Vous m'avez fait un plaiſir extrême, d'exagerer en quelques endroits les beautez de notre Langue & les défauts de la Latine, & de vous moquer des tons affirmatifs dont les Pédans louent leur Langue & dénigrent la nôtre. Vous n'avez pas ſeulement répondu à tout ce qu'on a dit ſur ce ſujet, mais encore à tout ce qu'on pourroit dire; ainſi je crois cette queſtion vuidée. On m'a mandé que Monſieur Perrault avoit fait imprimer ſon Livre; je meurs d'envie de le voir: j'avois cru être aſſez de ſes amis pour qu'il me l'envoyât.

CCLXXXVIII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 *Novembre* 1688.

JE commence, Monſieur, par vous demander pardon de ne vous avoir pas écrit plutôt. J'ai été en retraite aſſez long-tems, & c'eſt pour mes amis comme ſi j'étois mort. Me voilà enfin reſſuſcité, & j'employe ces premiers momens de vie à vous témoigner, Monſieur, la part que je prens aux graces que le Roi a répandues ſur votre famille. Elles ne ſont pas grandes, mais elles font eſpérer d'heureuſes ſuites. Ma ſanté eſt meilleure qu'elle n'a encore été, & ſi cela continue, je n'ai pas lieu de me plaindre de mes années qui avancent. Je ne me plains pas même des Livres qui paroiſſent tous

les

les jours contre moi. Il me ſemble qu'on eſt à l'épreuve de tout, quand on ſe porte bien, & qu'on a un peu de raiſon. On a fait une ſeconde critique de mon dernier Livre, ſous le titre de *Sentimens de Clearque*. C'eſt une piece fort mal faite, & elle eſt tombée d'abord. Ce Clearque ne vaut pas Cleanthe, il n'entend ni raiſon ni raillerie: il veut toujours rire, mais il rit tout ſeul, & c'eſt un mauvais plaiſant; c'eſt d'ailleurs un malhonnête homme qui dit de groſſes injures & qui empoiſonne tout. Il paroît deux autres Livres où je ne ſuis gueres plus ménagé: l'un a pour titre, *Réflexions ſur l'uſage préſent de la Langue*, & l'autre, *la Guerre civile des François ſur la Langue*. Ce ſont des inconnus & des avanturiers qui prétendent par-là faire un peu de bruit, mais qui ne me feront pas grand mal. Au reſte, Monſieur, je vous dirai que depuis quelque tems je m'amuſe à ramaſſer quelques *Penſées ingénieuſes des anciens & des modernes* que je n'ai point miſes en œuvre dans mon dernier Livre, & que je ne veux pas perdre. Je croi même qu'elles ne déplairont pas avec de petites réflexions que j'y fais de tems en tems. Il faut que je vous communique ce qui m'eſt venu dans l'eſprit ſur votre ſujet. J'ai traduit & tourné à ma maniere ce qu'Ovide écrivit de plus ſpirituel dans ſon exil pour fléchir Auguſte: comme j'oppoſe d'ordinaire les modernes aux anciens, il m'a ſemblé que ce ſeroit juſtement le lieu où je pourrois citer les beaux endroits des Lettres que vous avez écrites au Roi depuis votre diſgrace. Cela feroit un bon effet pour ce petit Ouvrage; il faudroit choiſir les endroits tendres qui marquent la diſpoſition de votre cœur

au regard du Roi, & la grande idée que vous avez de Sa Majeſté. C'eſt une propoſition que je vous fais ſans autre vue que d'apprendre au public ce qu'il ſait déja, que perſonne n'a plus d'eſprit que vous. Vous me ferez plaiſir de me répondre là-deſſus naturellement & le plutôt que vous pourrez.

CCLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 4 Decembre 1688.

JE me réjouïs que vous vous portiez mieux, M. R. P. Je l'avois bien prévu, & je vous l'ai toujours dit, qu'avec l'âge vous vous porteriez mieux. C'eſt une conſolation à ceux à qui les jours diminuent, qu'ils ſoient au moins plus tranquilles & plus doux. Pour ce qu'on écrit contre vous, M. R. P. vous en parlez bien à votre aiſe, & il ne vous eſt pas mal-aiſé de ne vous en guere ſoucier. Si on avoit raiſon de vous critiquer, vous ſeriez bien plus intrigué que vous n'êtes. Je voudrois pourtant bien voir toutes ces ſottiſes-là. Je manderai à l'Abbé de Buſſy de m'envoyer l'impertinent Clearque & les Avanturiers inconnus. La penſée qui vous eſt venue d'oppoſer les modernes aux anciens, & de prendre cette occaſion pour parler de moi ſur les beaux endroits des Lettres que j'ai écrites au Roi, me charme. Cela me ſera fort honorable, & ſans vanité, ne gâtera pas votre Livre. Ma fille de Colligny a été ſi fort touchée de votre deſſein, qu'elle s'eſt miſe auſſi-tôt à chercher dans mes Mémoires tout ce que j'ai

dit

dit du Roi, qu'elle vous envoye préſentement. Elle dit que ces endroits du Roi qui ſont des réflexions ſemées dans mes Mémoires paroîtront encore plus ſinceres que ce que j'écris à Sa Majeſté, & que c'eſt un avantage que j'aurai ſur Ovide qui n'a dit du bien d'Auguſte que pour être rappellé.

CCXC. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9 Decembre 1688.

* VOus voilà donc revenu de votre Comté? Vous avez quitté les vieux Châteaux de Colligny & de Creſſia pour revenir à vos belles maiſons de Buſſy & de Chaſeu. Au reſte, je vous remercie d'avoir ſi aiſément compris l'occupation que j'avois pendant le ſiège de Philisbourg; il a fallu encore donner toute mon attention à Manheim & à Frankendal. J'ai même tremblé d'un éclat de bombe qui a applati la garde de l'épée du petit de Grignan ſur ſa hanche. Il falloit que ce coup fût bien meſuré; car entre la contuſion & être tué, il y avoit fort peu à dire. Ainſi, mon cher Couſin, c'étoit une affaire que de me tirer de tous ces embarras. Préſentement je ſuis tout-à-fait en repos. Le petit de Grignan eſt revenu, il a eu le plaiſir auſſi-bien que nous, de voir des marques du ſouvenir du Roi dans le nombre des Chevaliers que Sa Majeſté va faire le premier jour de l'an. Mon-

* *Voyez Lettre CCLXXXIII.*

Monſieur de Grignan en eſt, quoiqu'abſent: mais comme il eſt à ſon devoir en Provence avec ma fille, il étoit juſtement où il falloit qu'il fût. Il a même la permiſſion de ne point venir; qui eſt une grande peine, (avec la ſanté délicate qu'il a préſentement) & une grande dépenſe épargnées. Enfin il y a eu un rayon de bonheur ſur nous depuis le gain de ce procès, dont je croi que vous êtes bien aiſe; car vous aimez ma fille, & vous ſavez qu'elle vous aime auſſi. Pour moi, mon cher Couſin, les occaſions renouvellent mes douleurs ſur votre ſujet. Je n'ai pas tant de courage que vous; j'aimerois à voir votre nom où il devroit être. Mais hejas! je dis mal; car c'étoit dès l'autre promotion que vous deviez être Cordon-bleu. En vérité, mon Couſin, il vaut mieux ſe jetter entre les bras du Chriſtianiſme ou de la Philoſophie, que de s'arrêter plus long-tems ſur ce deſagréable endroit. Cependant toutes les converſations ſont ſi remplies de cette cérémonie prochaine, que nous en oublions quaſi les affaires d'Angleterre, qui ſont pourtant d'une conſéquence extrême. N'admirez-vous point la deſtinée de Mr. de Schomberg d'être attaché au Prince d'Orange, le plus grand ennemi de tous les Rois dont il a reçu de ſi grands bienfaits, & qu'il avoit ſervi avec tant de réputation?

A Monſieur de Corbinelli.

La promotion de tant de gens de guerre m'a fait ſonger à vous, Monſieur, qui par votre Charge & par vos ſervices avez mérité une place dans cette Chevalerie dès l'autre promotion. Cependant vous pourrez groſſir le nombre des mé-

mécontens. Pour moi j'admire tout, & fais autant de réflexions qu'il m'en faut pour être content de ma deſtinée. Je vous ſouhaite la même diſpoſition ſi vous ne l'avez pas, & qu'elle vous ſoit conſervée ſi vous l'avez. J'oubliois de vous dire qu'il y a des Patentes pour donner à la Terre & à la Ville de Montmorency, le nom d'Enguien. Le fils de Monſieur de Luxembourg, nommé comme vous ſavez le Prince de Tingry, va s'appeller le Duc de Montmorency.

De Madame de Sevigny.

Madame de Meckelbourg la premiere, & moi enſuite, nous ne pouvons ſouffrir ce changement. C'eſt une fantaiſie de ſon frere. Il faudra donc dire: Des ceriſes d'Enguien, au-lieu des ceriſes de Montmorency; une bonne nourrice de la Vallée d'Enguien? Je ne m'y ſaurois accoutumer. Vous ſeriez trop heureux, mon cher Couſin, ſi vous aviez en ce monde-ci tout le bonheur que je vous y ſouhaite; mais c'eſt le moyen d'en avoir dans l'autre que d'en être privé en celui-ci. Si vous voyez notre Prélat, faites-lui bien des complimens pour moi. Je vous embraſſe, vous & ma Niece.

CCXCI. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 9 Decembre 1688.

JE vous envoye, Monſieur, la liſte des Chevaliers qu'on fera le jour de l'an: j'eſperois de

de vous y trouver. Vous avez eu tort de n'être pas à la Cour. C'eſt bien tout ce que peuvent faire les Rois de ſe ſouvenir de ceux qu'ils voyent tous les jours. Quinault eſt mort. Après s'être moqué de lui pendant ſa vie, on l'a regretté pour les Opera après ſa mort.

CCXCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Termes.

A Chaſeu, ce 15 Decembre 1688.

LEs Ordres de Chevalerie, Monſieur, ont été inſtituez dans les Royaumes pour honorer la naiſſance, & pour récompenſer la vertu. Mais je trouve que les Rois ont raiſon dans les occaſions de faire des graces, comme celles de donner des Ordres, & de dire dans ces rencontres comme ailleurs: Car tel eſt notre plaiſir. Fromenteau, par exemple, en a profité; cependant je fais cette réflexion: c'eſt que les Rois devroient, ſur-tout dans ces promotions, regarder à la grande naiſſance, parce que de tout tems c'en a été une marque. Il y a d'autres récompenſes pour les gens de mérite qui n'en ſont pas. Pour vous, Monſieur, vous vous paſſerez bien de tous les Ordres pour être toujours honoré de tout le monde; vous êtes aſſez paré de votre naiſſance & de votre vertu.

CCXCIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 28 Decembre 1688.

JE voi bien, Madame, que vous n'avez dû être en repos qu'au retour de MONSEIGNEUR, & que vos alarmes n'ont pas été ſans fondement. A la vérité, Dieu a récompenſé vos peines par le choix de Monſieur de Grignan pour être dans le nombre des Chevaliers de l'Ordre du Roi. Son abſence ne lui a pas nui: elle ne fait tort en cette rencontre qu'à ceux qui ne ſont pas dans le ſervice; & une marque de cela eſt que la plupart des Officiers d'Armée qui ont été nommez, ne ſont point à la Cour. C'eſt, comme vous dites, un grand agrément à Monſieur de Grignan de n'être pas à la cérémonie: cela lui ſauvera bien de la peine & bien de la dépenſe. Je vous aſſure, Madame, que j'en ſuis fort aiſe, & je ne me contente pas de vous le dire, je le témoigne auſſi à la belle Comteſſe.

Pour moi, ma chere Couſine, qui pourrois être aujourd'hui le Doyen des Maréchaux de France, je ne ſens gueres la privation d'un honneur bien au deſſous de celui-là. Quand le Maréchal de Schomberg eſt dans les interêts du Prince d'Orange contre ceux des Rois à qui il a tant d'obligation, c'eſt par un principe de Religion, qui diſpenſe de la plus exacte reconnoiſſance.

Je

* *A la Lettre CCXC.*

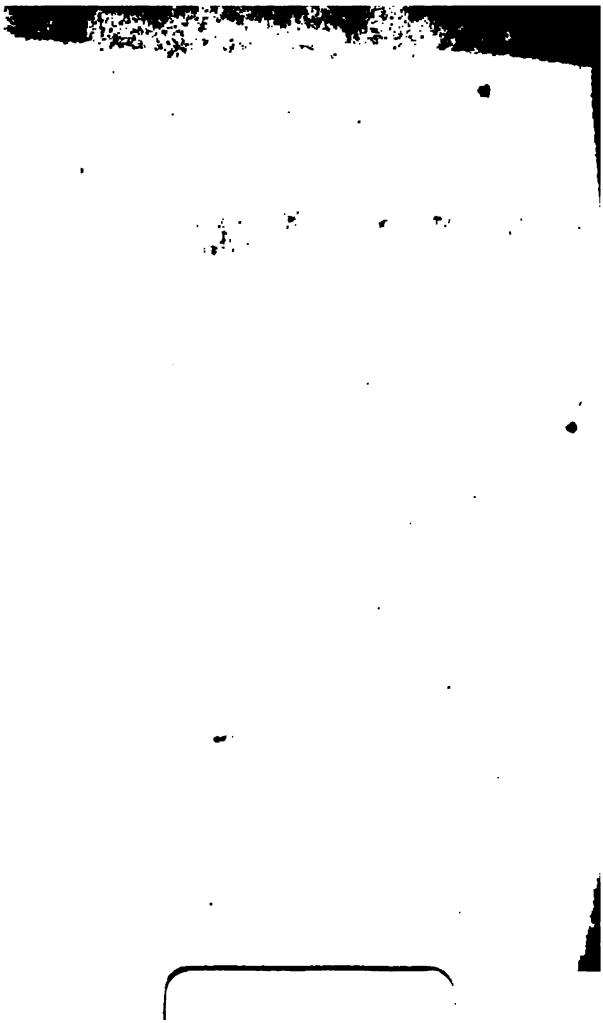
Je ſuis perſuadé que vous voudriez bien que je fuſſe tout ce que je devrois être: car outre que l'amour-propre y trouveroit ſon compte, vous m'aimez aſſurément, & ſur cela j'ai toute la reconnoiſſance que je dois. Je ne vous oublierai pas à notre Prélat. Nous redoublons tous les jours de chaleur l'un pour l'autre.

CCXCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Grignan.

A Chaſeu, ce 28 *Decembre* 1688.

J'AI vu avec plaiſir, Madame, le nom de Monſieur de Grignan dans la liſte des Chevaliers de l'Ordre qu'on va faire. Celui-là ne m'a pas ſurpris, peut-être auſſi par la même raiſon que vous avez été bien étonnée de n'y pas voir le mien. Je vous dirai ſur cela, Madame, qu'après ce qui m'arriva à la premiere promotion des Chevaliers de l'Ordre, je pris patience, ne pouvant faire autre choſe que de m'en conſoler. Cette derniere promotion m'a donc trouvé inſenſible. Si quelque choſe néanmoins avoit pu renouveller mes anciens chagrins ſur cela, c'eſt que le Roi venant de faire en vingt-quatre heures deux graces à mes enfans ſur la Lettre que je m'étois donné l'honneur de lui écrire, cela avoit un peu relevé mes eſperances pour les graces. Cependant comme je ſuis fait aux adverſitez, j'ai bien-tôt voulu ce que Dieu & le Roi vouloient. Je vous dis tout ceci, Madame, parce que je ſai l'interêt que vous me faites l'honneur de prendre à ce qui me tou-

e; & ne doutant pas que vous n'ayez été
e pour l'amour de moi, je ne doute
on plus que vous ne ſoyez bien aiſe
ir l'effet de ma Philoſophie & de mon
ianiſme. Pour moi, je vous dirai en-
me fois, que la juſtice qu'on a faite à
ieur de Grignan en cette rencontre m'a
é beaucoup de joye; & que je ſerois bien
ontent, ſi c'étoit un honneur dont vous
z porter les marques auſſi bien que lui;
erſonne ne vous honore, ne vous eſtime,
vous aime plus que je fais.
us auriez un compliment de ma fille de
ny, Madame, ſi elle n'étoit au lit pour
luxion terrible ſur les yeux; mais elle
aſſure ici qu'elle eſt auſſi aiſe de vos hon-
que moi. Je vous ſupplie de faire voir
Monſieur de Grignan les aſſurances de
rès humbles ſervices.

Fin du cinquieme Tome.